DOCTRINE ET TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE,

DES

MALADIES CHRONIQUES,

PAR S. HAHNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR A.-J.-L. JOURDAN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

TOME PREMIER.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 *bis*.

LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.

BRUXELLES, TIRCHER. — GAND, DUJARDIN — LIÉGE, DESOER.

MONS, LEROUX.

1832.

Et va déplorer ſa Victoire.

CEPENDANT, le fer à la main,
Pamphile, bouillant de courage,
Vengeoit Proſper; l'Effroi, la Rage,
Dans le bataillon Féminin,
A ſa Valeur fraie un chemin;
Il rompt l'Ennemi, le diſperſe,
Pourſuit, terraſſe, abat, renverſe,
En courant gagne le terrein,
Et, dans ſa Victoire rapide,
Le Héros ſeul, mais intrépide,
Arrive au quartier Virginal;
Là commença la réſiſtance:
Agnés, en donnant le Signal,
Se préſente à lui; la Vaillance
Se joint à l'adreſſe. Leurs fers
Se croiſent, fra

DOCTRINE ET TRAITEMENT

HOMŒOPATHIQUE

DES

MALADIES CHRONIQUES.

DOCTRINE ET TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES CHRONIQUES,

PAR S. HAHNEMANN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR A.-J.-L. JOURDAN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

TOME PREMIER.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 *bis*.

LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.

BRUXELLES, TIRCHER. — GAND, DUJARDIN. — LIÉGE, DESOER.

MONS, LEROUX.

1832.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Lorsqu'au commencement de cette année j'ai publié une nouvelle traduction de l'*Organon* du Dr. Hahnemann, j'ai cru faire une chose utile en procurant à mes compatriotes les moyens de connaître et d'apprécier une doctrine dont les partisans se multiplient chaque jour sur divers points de l'Europe. L'accueil fait à ce livre prouve que j'ai atteint mon but. Le même motif me détermine aujourd'hui à offrir au public la traduction du *Traité des Maladies chroniques;* car si l'Organon contient les principes généraux et les bases théoriques de l'homœopathie, c'est dans le traité des maladies chroniques qu'on en trouve l'application. Cet ouvrage forme donc le complément nécessaire du premier. La renommée du Dr. Hahnemann et la bonne foi qui signale ses productions sont déjà un grand titre de recommandation. Dès lors, tout homme impartial doit considérer comme un devoir de ne juger qu'après examen une théorie et une pratique si éloignées de

celles qu'on enseigne dans les écoles, et sur lesquelles je m'abstiens d'ailleurs d'émettre aucune opinion personnelle, n'ayant jamais eu l'occasion de les mettre à l'épreuve, et de constater expérimentalement si elles justifient l'enthousiasme qu'elles excitent parmi leurs partisans.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Si je ne savais que je suis sur terre pour me perfectionner autant qu'il est en moi et faire aux autres tout le bien que mes facultés me permettent d'accomplir, je m'estimerais très-maladroit de lancer dans le domaine public, avant de mourir, un art en possession duquel j'étais seul, et dont il ne tenait par conséquent qu'à moi de me réserver les avantages, en le dissimulant.

Mais, lorsque je révèle cette grande découverte au monde, je regrette d'avoir à douter que mes contemporains apprécient la justesse de ma doctrine, qu'ils se montrent observateurs scrupuleux de mes principes, et qu'ils en tirent ainsi, pour l'humanité souffrante, l'immense profit que peuvent s'en promettre ceux qui les

suivront avec ponctualité. Peut-être que, rebutés par l'étrangeté de quelques uns de mes principes, ils aimeront mieux les rejeter sans examen, sans les soumettre au creuset de l'expérience, et sans chercher à les utiliser.

Du moins ne puis-je guères me flatter que ces importantes communications soient mieux accueillies que ne l'ont été jusqu'à présent mes vues générales sur l'homœopathie. Car, ne voulant pas croire à l'efficacité de ces doses si faibles et si étendues, qui sont cependant la meilleure manière de développer la puissance dynamique des médicamens appliqués d'après les principes homœopathiques, et que des milliers de faits me permettaient enfin de présenter au monde médical comme étant celles qui conviennent le mieux, on a préféré, pendant des années, d'exposer les malades à des dangers, en forçant les doses, et l'on a manqué le but de cette manière, ainsi qu'il m'était arrivé à moi-même, tout le premier, avant que je me fusse arrêté à mon mode actuel d'étendre et d'atténuer les substances médicamenteuses.

Que risquait-on néanmoins en se conformant de suite à mes prescriptions, et mettant en

usage, dès le principe, les faibles doses que je recommande? Pouvait-il rien arriver de pire que de les voir ne produire aucun bien? Car il était impossible qu'elles nuisissent! Mais, en appliquant contre tous principes des doses élevées à des traitemens homœopathiques, on a pris, pour arriver à la vérité, le détour si dangereux dans lequel je m'étais engagé moi-même en tremblant, afin de l'épargner aux autres, et d'où j'avais réussi à me tirer heureusement. Après avoir porté plus d'une fois préjudice aux malades, après avoir dissipé le temps en pure perte, il a fallu, pour obtenir des guérisons réelles, en revenir à ce que j'avais proclamé depuis long-temps avec franchise et en m'appuyant sur des motifs péremptoires.

En agira-t-on mieux par rapport à la grande découverte dont je fais part ici au public?

Si l'on se comporte de même à son égard, tant pis pour mes contemporains! Il sera réservé alors à la postérité plus consciencieuse et plus éclairée d'en recueillir le fruit. Elle seule parviendra, en suivant fidèlement et ponctuellement les préceptes qui vont être tracés, à délivrer le genre humain des tourmens dont, aussi

loin que l'histoire remonte, nous le voyons accablé par des maladies chroniques trop nombreuses pour avoir toutes reçu des noms, bienfait que n'ont point encore pu lui procurer ceux qui ont déjà exercé l'homœopathie jusqu'à ce jour.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DOCTRINE ET TRAITEMENT

HOMŒOPATHIQUE

DES

MALADIES CHRONIQUES.

DE LA NATURE DES MALADIES CHRONIQUES.

Jusqu'a présent, la médecine homœopathique, fidèlement suivie telle qu'elle avait été enseignée dans mes écrits et dans ceux de mes élèves, a prouvé partout, d'une manière évidente et décisive, sa supériorité naturelle sur les méthodes allopathiques, quelles qu'elles soient, non-seulement dans les maladies aiguës, c'est-à-dire dans celles qui attaquent l'homme avec rapidité, mais encore dans les affections épidémiques et les fièvres sporadiques.

L'homœopathie a également procuré la guérison radicale des maladies vénériennes d'une manière beaucoup plus sûre et plus exempte d'inconvéniens ou d'affections consécutives, en attaquant unique-

ment par l'intérieur, et au moyen du meilleur remède spécifique, le mal interne qui en est la source, sans troubler ni détruire les symptômes locaux dont il détermine l'apparition.

Mais le nombre des autres maladies chroniques répandues sur la surface du globe était infiniment plus grand, énorme même, et il l'est encore.

Leur traitement, tel qu'il a été dirigé jusqu'à ce jour par les médecins allopathistes, ne servait qu'à accroître les souffrances de ceux qui en étaient atteints; car, avec tous ces mélanges de substances violentes à hautes doses, dont la véritable manière d'agir était inconnue, avec ces bains sans cesse répétés, ces drogues destinées à provoquer la sueur ou la salive en abondance, ces moyens stupéfians, réputés anodins; avec tout cet attirail de lavemens, de frictions, de fomentations, de fumigations, de vésicatoires, d'exutoires, de cautères, mais principalement avec ces éternelles prescriptions de purgatifs, de sangsues, de saignées, et ces traitemens par la faim, ou autres tortures médicales, ordinairement mises en vogue par la mode du jour, quelque nom qu'elles puissent porter, tantôt le mal devenait plus grave, et les forces vitales allaient sans cesse en baissant, malgré tous les prétendus fortifians administrés dans les intervalles; tantôt, lorsque ces moyens déterminaient un changement manifeste, à l'affection dont le sujet avait été atteint jusqu'alors, se substituait un autre état morbide plus fâcheux, de l'apparition duquel le médecin se consolait en disant qu'au moins l'ancienne maladie avait été vaincue, qu'à la vérité il était fâcheux qu'une affection nouvelle se fût déclarée, mais qu'on pouvait espérer

de guérir à son tour celle-là non moins heureusement que l'autre. C'est ainsi qu'au milieu d'un *changement dans les formes du même mal*, les souffrances du patient allaient en augmentant, jusqu'à ce qu'enfin la mort vînt faire cesser ses plaintes pour toujours, et que les regrets de la famille fussent tempérés par l'illusion consolante qu'au moins on avait essayé et employé tous les moyens imaginables pour prévenir la catastrophe.

Ce n'est point ainsi que procède l'homœopathie, ce don précieux de la Divinité.

Même dans ces autres espèces de maladies chroniques, les adeptes de la médecine homœopathique ont fait, en suivant les préceptes consignés dans mes ouvrages et développés autrefois dans mes leçons orales, beaucoup plus qu'on n'obtient par tous les prétendus traitemens qui ont été mis en usage jusqu'à ce jour.

Cette manière d'agir plus conforme à la nature leur permettait, après avoir recherché tous les symptômes appréciables de la maladie chronique actuelle, pour lui opposer, aux plus petites doses possibles, celui des moyens dont on a jusqu'à ce jour étudié l'action pure et vraie qui était le plus homœopathique avec elle, de procurer, souvent en très peu de temps, sans soustraire des humeurs, sans épuiser les forces, comme fait l'allopathie des médecins ordinaires, une amélioration après laquelle le malade pouvait retrouver des jours heureux, et qui surpassait de beaucoup tout ce que les allopathistes avaient jamais obtenu dans des cas rares, lorsqu'un hasard favorable voulait qu'ils s'adressassent bien en puisant dans leurs boîtes de médicamens.

Les maux cédaient en grande partie à une très-faible dose du médicament qui s'était montré apte à produire chez l'homme bien portant une série de symptômes semblables à ceux qu'on observait actuellement chez le malade, et quand l'affection n'était pas trop ancienne ou portée à un très-haut degré, l'effet durait souvent pendant un long espace de temps, de sorte que l'humanité pouvait déjà s'estimer heureuse, et dans beaucoup de cas s'applaudissait réellement d'avoir rencontré un secours venu si à propos. Le sujet traité de cette manière pouvait se croire à peu près en santé, et il lui arrivait même assez souvent de se flatter d'une guérison absolue, lorsqu'il appréciait bien l'état supportable dans lequel il se trouvait alors, et le comparait avec les souffrances qu'il ressentait avant d'avoir été soulagé par l'homœopathie.

Cependant il suffisait souvent d'écarts un peu grossiers dans le régime, d'un refroidissement, d'un mauvais temps, d'un froid humide ou d'un orage, de l'automne, quelque doux même qu'il fût, mais surtout de l'hiver et d'un printemps froid, d'un exercice forcé du corps ou de l'esprit, et principalement d'une secousse imprimée à l'économie par une grave lésion extérieure ou par un événement accablant, un vif chagrin, de grands soucis ou une tristesse prolongée, pour que l'un ou l'autre des maux dont on avait triomphé reparût bientôt, accompagné même d'accidens nouveaux, sinon plus fâcheux que ceux dont l'homœopathie avait précédemment procuré la suppression, fréquemment du moins tout aussi graves, et maintenant plus opiniâtres. Dans ce dernier cas, le médecin homœopathiste, agissant comme s'il eût

été question d'une maladie nouvelle, recourait à celui des médicamens connus qui avait le plus de rapport avec elle, et administrait naturellement avec assez de succès cette substance, qui, sur-le-champ, remettait le malade dans un meilleur état. Dans le premier cas, au contraire, où, par l'effet des causes dont je viens de faire l'énumération, les maux qui semblaient déjà éteints venaient à reparaître, le moyen dont on s'était bien trouvé la première fois réussissait d'une manière beaucoup moins complète, et quand on le réitérait une troisième fois, il était couronné d'un succès moins marqué encore. Alors, sous l'influence des remèdes homœopathiques en apparence les mieux appropriés, et même lorsqu'il n'y avait rien à redire au genre de vie du malade, on voyait éclater des symptômes nouveaux de maladie, qu'on ne pouvait faire disparaître qu'incomplètement à l'aide des moyens les plus homœopathiques, et dont il était même impossible de diminuer l'intensité lorsque les circonstances du dehors dont il a été parlé plus haut venaient à entraver la guérison.

Il arrivait bien quelquefois qu'un événement propre à inspirer de la joie, un changement heureux dans la situation extérieure du sujet, un voyage agréable, une saison favorable et sèche, un beau temps soutenu, suspendait l'affection chronique d'une manière remarquable, et pour un temps plus ou moins long, pendant lequel il pouvait se faire que le disciple de l'école homœopathique supposât la maladie à peu près guérie, et que le malade, donnant peu d'attention à des maux modérés et supportables, se crût lui-même guéri. Mais cette trève n'était jamais de longue durée, et les récidives, les

fréquentes rechutes du mal finissaient par rendre les médicamens reconnus jusqu'alors pour être le plus homœopathiques et donnés aux doses les plus appropriées, d'autant moins efficaces qu'on en réitérait davantage l'administration. Une époque arrivait même où à peine procuraient-ils un léger soulagement. Mais, d'ordinaire, après des efforts réitérés pour triompher d'une affection qui se reproduisait toujours avec quelques modifications nouvelles, il restait, même lorsque le malade n'avait rien à se reprocher du côté du régime, et qu'il exécutait ponctuellement tout ce qu'on lui prescrivait, des maux que les médicamens les plus éprouvés jusqu'alors ne pouvaient ni faire disparaître, ni souvent même diminuer, et qui, se multipliant sans cesse, devenaient à chaque instant de plus en plus fâcheux. Ainsi, au total, le médecin homœopathiste ne parvenait, en agissant ainsi, qu'à retarder la marche de la maladie chronique, qui cependant s'aggravait d'année en année.

Tel était et tel est encore le résultat plus ou moins prompt de ces traitemens mis en usage contre toutes les maladies chroniques non vénériennes considérables, même lorsqu'ils semblaient être dirigés rigoureusement après les principes connus jusqu'ici de l'art homœopathique. Leur début inspirait de la confiance, leur prolongation produisait des effets de moins en moins favorables, et leur terminaison détruisait tout espoir.

Cependant la doctrine elle-même était et sera éternellement appuyée sur l'immuable base de la vérité. Elle a prouvé au monde, par des faits, qu'on peut avoir foi à son excellence, je dirais presque à

son infaillibilité, si ce terme pouvait être employé en parlant de choses humaines.

Elle, l'homœopathie, a enseigné, *seule et la première*, les moyens de guérir, par des médicamens homœopathiques agissant d'une manière spécifique, les grandes maladies qui constituent des espèces à part, l'ancienne fièvre scarlatine lisse de Sydenham, le pourpre des modernes, la coqueluche, la maladie des fics, et les dyssenteries automnales. Il n'y a pas même jusqu'aux pleurésies aiguës et aux affections typhoïdes contagieuses qu'elle ne ramène promptement à la santé par quelques petites doses de remèdes homœopathiques bien choisis.

D'où vient donc ce résultat moins favorable, ce résultat défavorable qu'a même l'homœopathie dans le cours du traitement des maladies chroniques non vénériennes? A quelle cause tient-il qu'on a échoué dans tant de milliers de tentatives pour traiter les autres maladies chroniques de manière à procurer une guérison durable?

Peut-être faut-il s'en prendre au nombre trop peu considérable encore des médicamens homœopathiques dont les effets purs ont été éprouvés!

Les adeptes de l'homœopathie se sont arrêtés jusqu'à présent à cette excuse, à cette sorte de consolation. Mais le fondateur de la doctrine n'a jamais pu s'en contenter, d'autant mieux que le nombre croissant d'année en année des médicamens éprouvés sous le rapport de leurs effets purs, n'a point fait faire un seul pas à la thérapeutique des maladies chroniques non vénériennes.

Trouver la cause qui fait que tous les médicamens connus de l'homœopathie ne procurent point de

guérison véritable dans ces maladies, et arriver, s'il est possible, à des vues plus exactes sur la vraie nature de ces milliers d'affections qui résistent au traitement, malgré l'inébranlable vérité de la loi homœopathique, tel est le problème extrêmement sérieux dont je me suis occupé jour et nuit depuis les années 1816 et 1817. Dans cet intervalle, le dispensateur de tout bien m'a permis d'arriver, par des méditations assidues, des recherches infatigables, des observations fidèles et des expériences de la plus parfaite exactitude, à une solution de cette grande énigme qui doit tourner au profit du genre humain (1).

Le fait que les maladies chroniques non vénériennes, traitées homœopathiquement, même de la meilleure manière, renaissent cependant après avoir

---

(1) Cependant, je n'ai rien laissé transpirer de ces efforts inouïs, ni dans le public, ni parmi mes élèves, et en cela je n'ai point été retenu par la crainte de l'ingratitude qu'on a si souvent témoignée envers moi, car je n'ai jamais eu égard ni à l'ingratitude, ni aux persécutions, dans le cours de ma vie, qui, bien que pénible, n'a cependant point été dénuée de satisfaction, à cause de la grandeur du but auquel je tendais. Si j'ai gardé le silence, c'est qu'il est inconvenant et souvent nuisible de parler ou d'écrire sur des choses qui ne sont point encore à maturité. Il y a cinq ans seulement que les principaux résultats de mes méditations ont été communiqués à deux de mes disciples qui ont le plus contribué aux progrès de l'art homœopathique, et cette communication n'a pas profité seulement à eux, mais encore à leurs malades. Je l'ai faite afin que la science ne fût pas entièrement perdue pour le monde, si je venais à être rappelé dans le sein de l'éternité avant d'achever mon livre, ce qui n'était pas sans vraisemblance pour un homme presque octogénaire.

été mises plusieurs fois de côté, qu'elles reparaissent toujours sous une forme plus ou moins modifiée et avec de nouveaux symptômes, et qu'elles se reproduisent même chaque année avec un accroissement notable dans l'intensité de leurs accidens, cette observation si souvent renouvelée fut la première circonstance qui me donna à penser que, dans un cas de ce genre, et même dans toutes les affections chroniques non vénériennes, on n'a point seulement affaire à l'état morbide qui se dessine actuellement, qu'il ne faut pas considérer et traiter cet état comme une maladie à part, puisque, si tel était son caractère, l'homœopathie devrait le guérir en peu de temps et pour toujours, ce qui est contraire à l'expérience. J'en conclus qu'on n'a jamais sous les yeux qu'une portion d'un mal primitif profondément situé, dont la vaste étendue se trahit par les accidens nouveaux qui se développent de temps en temps, qu'on ne doit donc point espérer en pareil cas, comme on le fait dans l'hypothèse admise jusqu'à présent d'une maladie à part et bien distincte, de procurer une guérison durable garantissant, soit du retour de l'affection elle-même, soit de l'apparition d'autres symptômes nouveaux et plus graves à sa place, que par conséquent il est nécessaire de connaître l'étendue entière de tous les accidens et symptômes propres au mal primitif inconnu, avant de pouvoir se flatter de découvrir un ou plusieurs médicamens homœopathiques à ce dernier, qui soient capables de le vaincre et de le guérir dans toute son étendue, et par suite aussi dans tous ses embranchemens, c'est-à-dire dans celles de ses parties qui donnent lieu à tant de maladies diverses.

Mais ce qui montrait clairement en outre que le mal primitif, à la recherche duquel j'étais, devait être de nature miasmatique et chronique, c'est que jamais il ne lui arrive d'être vaincu par l'énergie d'une constitution robuste, de céder au régime le plus salubre, au genre de vie le plus régulier, ou de s'éteindre de lui-même, mais que jusqu'à la fin de la vie il s'agrave sans cesse avec les années, en prenant la forme d'autres symptômes plus fâcheux (1), comme il arrive à toute maladie miasmatique chronique. C'est ainsi, par exemple, qu'une affection vénérienne chancreuse, qui n'a jamais été guérie par le mercure, son spécifique, et qui s'est transformée en syphilis, ne s'éteint jamais d'elle-même, mais augmente chaque année, même chez les sujets les plus robustes et qui mènent la vie la plus régulière, et ne cesse non plus qu'à la mort de déployer des symptômes à chaque instant nouveaux et toujours de plus en plus fâcheux.

J'en étais arrivé là lorsque mes recherches et mes observations sur les maladies chroniques non vénériennes me firent reconnaître, dès le premier abord, que l'impossibilité de guérir homœopathiquement certaines affections qui s'offraient comme des maladies particulières et jouissant d'une existence in-

---

(1) Assez souvent la suppuration du poumon dégénérait en aliénation mentale, le dessèchement d'ulcères en hydropisie ou en apoplexie, la fièvre intermittente en asthme, les affections du bas-ventre en douleurs dans les articulations ou en paralysies, les douleurs dans les membres en hémorrhagies, etc., et il n'était pas difficile d'apercevoir que la nouvelle maladie devait avoir sa source également dans l'ancienne affection existante, et que ce ne pouvait être qu'une des parties d'un tout beaucoup plus grand.

dépendante, ne paraissait que trop tenir, dans la plupart des cas, à une gale dont le sujet avait été atteint jadis, qu'ordinairement même la date de tous les maux qu'il avait éprouvés depuis, remontait jusqu'à l'époque de cet exanthème. Une attention soutenue me fit reconnaître en outre, chez les personnes atteintes de maladies chroniques qui n'avouaient pas avoir eu la gale, n'y avaient point fait attention, chose plus fréquente, ou du moins ne s'en souvenaient pas, qu'on parvenait communément à découvrir que des traces légères de cette affection (boutons de gale isolés, dartres, etc.) s'étaient manifestées de temps en temps, quoique rarement, et pour attester sans réplique l'infection à laquelle elles avaient été en proie dans les temps passés.

Ces circonstances, jointes au fait constaté par d'innombrables observations des médecins, et quelquefois aussi par ma propre expérience, que la suppression de l'exanthème psorique, soit par un traitement mal dirigé, soit par toute autre cause, avait été instantanément suivie, chez des sujets d'ailleurs bien portans, de symptômes semblables ou analogues, ne pouvaient pas me laisser le moindre doute sur l'ennemi intérieur que j'avais à combattre avec le secours de la médecine.

Peu à peu j'appris à connaître des moyens plus efficaces contre cette maladie primitive, source de tant de maux, que j'appelle gale (*psora*), afin de la désigner sous un nom général, contre cette affection psorique interne avec ou sans éruption cutanée; et en appliquant ces médicamens au traitement d'affections chroniques semblables, auxquelles les malades ne pouvaient point assigner pour cause une

infection de ce genre, il devint évident pour moi, d'après les succès que j'en obtins, que, dans le cas même où le sujet ne se souvenait pas d'avoir eu la gale, les maux dont il se plaignait devaient cependant provenir d'une gale rentrée peut-être tandis qu'il était encore au berceau, ou effacée de son souvenir, conjecture à l'appui de laquelle venaient très-souvent les informations prises auprès des parens ou des alliés avancés en âge.

L'observation assidue de la vertu curative des premiers remèdes anti-psoriques à la découverte desquels j'arrivai ainsi, ne fit que me confirmer de plus en plus dans la conviction que telle devait être fréquemment l'origine non-seulement des maladies chroniques légères, mais encore de celles qui offraient plus de gravité, et même des plus graves.

Elle me persuada que non-seulement la plupart des innombrables maladies de peau qui ont été distinguées et dénommées d'une manière si minutieuse par Willan, mais encore presque toutes les pseudo-organisations, depuis les verrues aux doigts jusqu'aux gonflemens des os, aux déviations de la colonne vertébrale et à plusieurs autres ramollissemens ou distorsions des os, dans l'enfance ou dans l'âge avancé, que les saignemens de nez fréquens, les congestions de sang dans les veines du rectum, les flux sanguins par l'anus, l'hémoptysie, l'hématémèse et l'hématurie, l'aménorrhée et la métrorrhagie, les sueurs nocturnes habituelles et l'aridité de la peau devenue sèche comme un parchemin, les diarrhées habituelles, la constipation opiniâtre, les douleurs chroniques errant çà et là dans le corps, et les convulsions reparaissant pendant plusieurs années de suite; en un

mot, que des milliers d'affections chroniques auxquelles la pathologie assigne des noms différens, ne sont, à peu d'exceptions près, que des rejetons de la gale polymorphe. En continuant mes observations, mes comparaisons et mes expériences dans ces dernières années, je demeurai convaincu que les affections chroniques du corps et de l'âme, qui varient tant sous le rapport des accidens qu'elles déterminent et des formes qu'elles revêtent chez les divers individus, ne sont toutes, quand on ne doit pas les mettre sur le compte des deux maladies vénériennes, la syphilis et la sycose, que des manifestations partielles de ce miasme chronique primitif, lépreux et galeux, c'est-à-dire des ramifications d'une seule et immense maladie fondamentale, dont les symptômes presque innombrables ne forment qu'un seul tout, et ne doivent être considérés et traités que comme des membres d'une seule et unique maladie. De même, dans un grand typhus épidémique, par exemple celui de l'année 1813, un malade ne présente que quelques uns des symptômes propres à l'épidémie; un second en offre aussi quelques uns seulement, mais différens; un troisième, un quatrième, d'autres encore : tous cependant sont atteints d'une seule et même fièvre pestilentielle, et l'on est obligé de prendre les symptômes chez tous ces malades, ou chez beaucoup d'entre eux, pour se former une image complète du typhus régnant, tandis que le moyen ou les moyens reconnus homœopathiques (1)

(1) Dans le typhus de 1813, le bryone et le sumac vénéneux furent les remèdes spécifiques pour tous les malades.

guérissent le typhus entier, et par conséquent aussi déploient une efficacité spécifique dans chaque cas individuel, quoique chaque malade offre des symptômes différens de ceux qu'on observe chez les autres, et que chacun d'eux semble être atteint d'une autre affection (1).

Il en est de même, seulement sur une plus grande échelle, de la gale, cette source commune de tant de maladies chroniques, dont chacune paraît différer essentiellement de toutes les autres, ainsi que le démontrent et la similitude de plusieurs symptômes qui se manifestent également dans toutes pendant leur cours général, et la guérison de toutes par les mêmes moyens curatifs.

Toutes les maladies chroniques de l'homme, même celles qu'on abandonne à elles-mêmes, et que nul traitement rationnel ne vient agraver, ont, comme je l'ai dit, une persévérance et une durée telles qu'aussitôt qu'elles se sont développées, quand l'art n'en procure point la guérison radicale, elles vont toujours en empirant avec les années, et que les forces propres de la nature la plus robuste, secondée même par un régime et un genre de vie fort réguliers, ne peuvent ni les diminuer, ni moins encore les vaincre et les éteindre, que par conséquent elles ne disparaissent jamais d'elles-mêmes, mais croissent et s'agravent jusqu'à la mort. Elles doivent donc avoir toutes pour cause des miasmes chroniques stables, qui leur permettent d'agrandir continuellement le cercle

---

(1) Voyez l'*Exposition de la Doctrine homœopathique*, ou *Organon de l'art de guérir*, § 105-108.

de leur existence parasite dans l'économie humaine.

En Europe, et aussi dans d'autres contrées du globe, on ne trouve, d'après tous les renseignemens qui nous sont parvenus, que trois de ces miasmes chroniques, dont les maladies se manifestent par des symptômes locaux, et d'où proviennent sinon toutes, du moins la plupart (1) des affections chroniques; ce sont la *syphilis*, que j'appelai autrefois *maladie vénérienne chancreuse*, la *sycose* ou la *maladie des fics*, et enfin la *gale*, qui est la source de l'exanthème psorique. Cette dernière étant la plus importante de toutes, c'est d'elle qu'il va être question d'abord.

C'est la *gale*, cette maladie chronique miasmatique *la plus ancienne*, *la plus généralement répandue*, *la plus fâcheuse*, et cependant *la plus méconnue* de toutes, qui tourmente les peuples depuis tant de milliers d'années. Mais, depuis les derniers siècles, elle est devenue la mère des milliers de maux non vénériens, aigus et chroniques, incroyablement diversifiés, dont le genre humain se trouve maintenant affligé chaque jour de plus en plus sur toute la surface habitée de la terre.

La gale est la plus ancienne maladie chronique miasmatique que nous connaissions.

Aussi chronique que la syphilis ou que la sycose,

---

(1) Il est probable que c'est à une complication de deux de ces maladies, ou peut-être de toutes trois, qu'on doit rapporter le *frambœsia* (*yaw* en Guinée, et *pian* en Amérique), le *sibbens* endémique dans la Norwège et le nord-ouest de l'Écosse, la *pellagre* de la Lombardie, la *plique* de Pologne (*koltun* des Polonais), le *pseudosyphilis* des Anglais, l'*asthénie* de la Virginie, etc.

et par conséquent, lorsqu'on ne la guérit point d'une manière radicale, ne s'éteignant non plus qu'au dernier souffle de la vie, même la plus longue, puisque la nature, quelque robuste quelle soit, ne parvient jamais à la détruire par ses propres forces, elle est en outre, de toutes les maladies chroniques miasmatiques, la plus ancienne et celle qui présente le plus de têtes.

Pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis l'époque où elle a frappé le genre humain, car l'histoire la plus reculée des plus anciens peuples ne remonte point jusqu'à leur origine, les phénomènes morbides par lesquels elle se manifeste ont acquis une telle extension, jusqu'à un certain point explicable par l'immense développement qu'elle a dû prendre depuis si long-temps dans tant de millions d'organismes par lesquelles elle a passé, qu'on ne peut presque plus nombrer ses symptômes secondaires, et que toutes les affections chroniques qui figurent sous cent noms différens dans la pathologie ordinaire, la reconnaissent pour véritable et unique source, à l'exception de celles qui sont dues à la syphilis, et de celles, bien plus rares encore, qui proviennent de la sycose.

Les plus anciens monumens historiques que nous possédions parlent déjà de la gale très-développée. Moïse (1) en a dépeint plusieurs modifications, il y

(1) Dans le troisième livre, au chapitre 13e, et là aussi où Moïse parle (chap. 21, ℣ 20) des affections du corps dont un prêtre destiné aux sacrifices doit être exempt, la gale maligne est désignée par le mot hébreu גרב, que les Septante ont rendu par ψώρα ἀγρία, et la Vulgate par *scabies jugis*. Le commentateur talmudique Jonathan dit que c'est *une gale sèche*, *répandue sur*

a trente-quatre siècles. Cependant il paraît qu'à cette époque et depuis encore, parmi les Israélites, cette affection avait fixé son principal siége aux parties extérieures du corps, de même qu'elle l'a fait ensuite, soit chez les Grecs avant leur civilisation, soit plus tard chez les Arabes, soit enfin en Europe durant la barbarie du moyen âge. Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter les noms que les différens peuples ont donnés aux variétés plus ou moins malignes de la lèpre (symptômes extérieurs de la gale), qui défiguraient diversement l'extérieur du corps. Ces noms nous importent fort peu, puisque l'essence de la maladie psorique pruriteuse et miasmatique est au fond restée toujours la même.

Cependant la gale d'Occident qui, au moyen âge, avait été pendant plusieurs siècles si redoutable sous la forme d'un érysipèle malin, appelé *feu Saint-Antoine*, fut ramenée à la forme lépreuse par la lèpre que les Croisés rapportèrent dans le treizième siècle. Quoique par-là elle ait été plus répandue encore en Europe qu'elle ne l'était auparavant, puisqu'en 1226 on comptait deux mille léproseries dans la seule

---

tout le corps, et traduit le mot de Moïse, ילפת, par *lichen*, dartre (*voyez* ROSENMULLER, *Scholia in Levit.*, P. II, edit. sec., p. 124). Les commentateurs de la Bible dite anglaise sont du même avis, et Calmet, entre autres, dit que la lèpre ressemble à une gale invétérée, avec une violente démangeaison. Les anciens parlent aussi du prurit particulier et voluptueux, caractéristique alors comme aujourd'hui, et auquel succède une ardeur douloureuse après qu'on s'est gratté. Tel est entre autres Platon, qui appelle la gale γλυκύπικρον; Cicéron parle également de la *dulcedo* de la *scabies*.

France, la gale, qui se multipliait ainsi chaque jour de plus en plus, avec les caractères d'un hideux exanthème, trouva du moins un contre-poids à la violence de ses symptômes extérieurs dans les moyens de propreté rapportés d'Orient avec elle, c'est-à-dire dans l'usage des chemises, auparavant inconnu en Europe, et dans le goût des bains chauds, qui se propagea davantage. Ces deux moyens, joints à plus de recherche dans la préparation des alimens et à un genre de vie plus poli, qui furent la suite du progrès de la civilisation, parvinrent en deux siècles à diminuer tellement les horribles symptômes extérieurs de la gale, qu'au commencement du quinzième siècle, elle ne se montrait plus que sous la forme de l'éruption psorique ordinaire, lorsqu'en 1493, une autre maladie chronique miasmatique, la syphilis, commença pour la première fois à lever sa redoutable tête.

Une fois que la gale fut radoucie extérieurement, jusqu'à ne plus paraître que sous la forme de la maladie psorique ordinaire, il devint beaucoup plus facile de nétoyer la peau, par des moyens divers, de l'exanthème qui succédait à l'infection, en sorte que depuis lors, l'usage des traitemens externes étant devenu général, les manifestations de la gale à la peau sont souvent effacées par les bains, les lotions et les frictions avec des préparations de soufre, de plomb, de cuivre, de zinc et de mercure, avec tant de rapidité, surtout chez les personnes aisées, que, la plupart du temps, on ignore entièrement, dans ces classes de la société, qu'un enfant ou un adulte a été atteint de la gale.

Cependant le sort du genre humain, loin d'être

amélioré pour cela, ne s'en trouvait, au contraire, que rendu beaucoup plus fâcheux sous bien des rapports. En effet, quoique, dans les siècles précédens, où l'exanthème de la gale affectait la forme lépreuse, il fût fort à charge aux malades par les élancemens qui se faisaient sentir dans les tubercules ou les croûtes, et par les violentes démangeaisons qui survenaient aux alentours, cependant le reste de l'économie s'en ressentait généralement peu, à cause de l'opiniâtreté extrême avec laquelle persistait cette grande affection cutanée, qui tenait lieu de l'affection psorique interne. Il y a plus même, l'aspect affreux et repoussant d'un lépreux faisait une impression si profonde sur les individus bien portans, que tous fuyaient à son approche, et que la réclusion du plus grand nombre de ces infortunés dans les léproseries, les tenait éloignés du reste de la société, ce qui limitait beaucoup la contagion et la rendait proportionnellement rare.

Mais depuis que les causes réunies au quatorzième et au quinzième siècles ont adouci la gale quant à l'extérieur, en lui faisant prendre la forme d'une simple éruption cutanée, dans laquelle les papules qui succèdent à l'infection font d'abord peu de saillie et peuvent être aisément tenues cachées, mais sont continuellement déchirées par le malade, à cause des démangeaisons qui les accompagnent, et répandent ainsi autour d'elles le liquide qu'elles renferment, le miasme producteur de la maladie se communique d'autant plus facilement et plus sûrement à de nombreux individus que la contagion a lieu d'une manière moins patente, les objets invisiblement souillés par le liquide psorique infectant bien

plus d'hommes qui y touchent sans le savoir, que ne pouvaient jamais le faire les lépreux, dont l'extérieur repoussant faisait fuir tout le monde.

C'est de cette manière que la gale est devenue le plus contagieux et le plus répandu de tous les miasmes chroniques.

Le miasme psorique s'est ordinairement propagé au loin déjà, quand celui qui en a été le point de départ réclame ou obtient un répercussif extérieur, comme eau blanche, onguent de précipité blanc, etc., contre l'exanthème qui lui cause des démangeaisons, et sans qu'il convienne d'avoir eu la gale, souvent même sans qu'il croie l'avoir contractée, et fréquemment sans que le médecin ou le chirurgien lui-même sache que c'est la gale qu'il a ainsi répercutée par une dissolution de plomb, ou autrement.

On conçoit sans peine que les gens pauvres et les basses classes qui laissent la gale ravager leur peau jusqu'à ce que, devenus un objet d'horreur pour tous ceux qui les entourent, il soient forcés de réclamer des moyens propres à la faire disparaître, ont dû jusque là communiquer l'infection à un grand nombre de personnes.

Si donc l'humanité souffre davantage de ce que la forme extérieure de la gale est descendue, en s'adoucissant, de la lèpre à l'exanthème psorique, ce n'est pas seulement parce que celui-ci se contracte plus inopinément, et par suite d'une manière plus fréquente, mais encore parce que la maladie principale, toute adoucie qu'elle est, quoique plus généralement répandue sous cette nouvelle forme, n'a pas changé le moins du monde dans son essence, qu'elle est toujours d'une nature aussi redoutable

que dans l'origine, et qu'après la disparition maintenant plus facile de son exanthème, elle fait des progrès d'autant plus inaperçus dans l'intérieur. Voilà comment, depuis ces trois derniers siècles, elle joue le triste rôle, après l'anéantissement (1) de son

(1) Les mauvais moyens mis en usage par les médecins et les médicastres ne sont pas l'unique cause de la disparition de l'exanthème psorique à l'extérieur; il n'est malheureusement pas rare que, sans cette influence, l'éruption abandonne la peau, comme on le verra plus loin dans les faits recueillis par d'anciens observateurs (n°s 9, 18, 26, 36, 50, 58, 61, 64, 65). La syphilis et la sycose ont donc toutes deux à cet égard un grand avantage sur la gale, qui consiste en ce que, dans la première, les chancres ou les bubons, et dans la seconde les fics, ne disparaissent des parties extérieures que quand on les détruit maladroitement par des topiques, ou lorsqu'on traite rationnellement la maladie entière par des médicamens internes. Il suit de là que la syphilis ne peut éclater tant que les chancres n'ont point été détruits par l'art, ni les symptômes secondaires de la sycose se manifester tant que les fics ont été respectés, car ces affections locales, qui tiennent lieu de la maladie interne à laquelle ils appartiennent, persistent d'elles-mêmes jusqu'à la fin de la vie, sans permettre à la maladie interne d'éclater, ce qui rend très-facile de les guérir dans toute leur étendue, c'est-à-dire radicalement, par les médicamens internes spécifiques contre elles, dont on n'est alors obligé de continuer l'emploi que jusqu'au moment où les symptômes locaux (chancres et fics), persistans de leur nature quand on ne les combat pas par des répercussifs externes, sont complètement guéris, car alors on est parfaitement certain aussi d'avoir procuré la guérison radicale de la maladie interne, c'est-à-dire de la syphilis et de la sycose.

La gale, telle qu'elle s'est adoucie depuis trois siècles, en descendant du caractère de la lèpre à celui de l'exanthème psorique, n'a plus ce bon côté. L'éruption psorique ne tient pas tant à la peau, n'est pas si solidement fixée à son siége, que le chancre ou le fic. Lors même que les soins mal entendus d'un médecin ou

symptôme principal, de produire cette innombrable multitude de symptômes morbides secondaires, c'est-à-dire cette légion de maladies chroniques dont les médecins ne soupçonnaient point la source, que, par cette raison, ils ne pouvaient pas plus gué-

---

d'un médicastre ne la répercutent pas, comme il arrive presque toujours, par des lotions siccatives, des pommades soufrées, ou des purgatifs drastiques, il lui arrive souvent de disparaître d'elle-même, pour me servir du langage consacré, c'est-à-dire par des causes auxquelles on ne fait point d'attention. On la voit assez fréquemment cesser par l'effet d'un fâcheux événement physique ou moral, d'une frayeur violente, de soucis continuels, d'un chagrin accablant, d'un grand refroidissement ou d'un froid intense (comme dans l'observation n° 67, plus loin), l'usage de bains froids, tièdes et chauds, dans l'eau de rivière ou dans des eaux minérales, l'apparition d'une fièvre ou d'une autre maladie aiguë, provoquée par une cause quelconque (comme la petite-vérole, dans l'observation n° 39), celle d'une diarrhée prolongée, et quelquefois aussi par l'effet d'une inertie particulière de la peau. Dans ce cas, les suites sont tout aussi fâcheuses que quand l'exanthème a été supprimé extérieurement par une thérapeutique irrationnelle. Les symptômes secondaires de la gale interne, et l'une des innombrables maladies chroniques qui tirent leur source de là, éclatent alors tôt ou tard.

Qu'on ne croie pas que la gale, si adoucie aujourd'hui dans son symptôme local, l'affection cutanée, diffère essentiellement de l'ancienne lèpre. Il n'était pas rare non plus autrefois que cette dernière abandonnât la peau par l'usage des bains froids et d'immersions répétées dans l'eau de rivière ou dans les eaux minérales chaudes (*voyez* ci-après n° 35); mais alors aussi on n'avait pas plus d'égard aux résultats fâcheux de cette disparition, que les médecins modernes ne font attention aux maladies aiguës et chroniques que la gale interne ne manque jamais de déterminer tôt ou tard, lorsque l'éruption psorique actuelle a quitté la peau d'elle-même, ou par l'effet d'un traitement dirigé contre elle.

rir qu'ils n'avaient jamais réussi à guérir radicalement la maladie psorique primitive tout entière (encore accompagnée de son éruption cutanée), et que, bien loin de là, ils devaient toujours agraver par leurs remèdes mal combinés, comme le démontre l'expérience de tous les jours.

Autrefois, lorsque la gale se bornait encore, la plupart du temps, au redoutable symptôme extérieur remplaçant la maladie interne, c'est-à-dire à la lèpre, on ne voyait pas, à beaucoup près, autant de ces innombrables maladies nerveuses, de ces affections douloureuses, de ces spasmes, de ces ulcères (cancers), de ces désorganisations, de ces paralysies, de ces marasmes, de ces lésions du physique et du moral, qu'il est si commun de rencontrer aujourd'hui. C'est seulement depuis trois siècles que le genre humain a été accablé de tous ces maux, par l'effet de la cause que je viens de signaler (1).

---

(1) L'usage du café et du thé chauds, qui s'est répandu d'une manière si générale depuis deux siècles, et qui exalte à un si haut point l'irritabilité musculaire et la sensibilité, a singulièrement accru la disposition aux maladies chroniques, et son influence s'est jointe à celle de la gale pour multiplier et diversifier encore davantage ces affections. C'est ce dont je ne puis disconvenir, quoique, dans mon petit *Traité sur les Effets du Café* (Léipzick, 1813, traduit en français, Dresde, 1824), j'aie peut-être fait trop grande la part que cette liqueur prend aux maux physiques et moraux du genre humain, parce qu'alors je n'avais point encore découvert que la source principale des maladies chroniques est dans la gale. Il fallait le concours de l'abus du café et du thé pour que cette dernière accablât l'humanité d'affections chroniques si nombreuses et si opiniâtres, qu'à elle seule il lui eût été impossible de multiplier autant.

Voilà comment la gale est devenue la source *la plus générale* des maladies chroniques.

Depuis trois siècles qu'il est si facile de la priver du symptôme cutané, l'exanthème psorique, qui la réduit au silence et la remplace en quelque sorte, elle engendre tant de symptômes secondaires, dont le nombre va toujours en augmentant, que les *sept huitièmes* au moins des maladies chroniques la reconnaissent pour unique source, tandis que l'autre huitième procède de la syphilis et de la sycose, ou d'une complication soit de deux, soit, ce qui est rare, de trois de ces affections chroniques miasmatiques. Il est même peu commun que la syphilis, dont on obtient si facilement la guérison par la plus petite dose d'une préparation mercurielle bien choisie, et la sycose, qui n'est pas plus difficile à guérir, au moyen de quelques doses du suc de thuya, administrées alternativement avec de l'acide nitrique, dégénèrent en maladies chroniques dont la curation offre des difficultés, à moins qu'elles ne soient compliquées avec la gale. Ainsi cette dernière est aussi, de toutes les maladies, *celle qu'on méconnaît le plus souvent*, et par conséquent *celle que les médecins traitent le plus mal et de la manière la plus pernicieuse.*

Il est incroyable jusqu'à quel point les médecins modernes de l'école ordinaire se rendent coupables du péché de lèse-humanité, lorsque, sans excepter presque aucun professeur, aucun des praticiens les plus en réputation, et des écrivains les plus considérés, ils érigent en règle, et pour ainsi dire en principe infaillible, que « toute éruption psorique est » une simple maladie locale, bornée uniquement à

» la peau, et à laquelle le reste de l'organisme ne » prend pas la moindre part, qu'en conséquence on » peut et doit toujours, et sans scrupule, en débar- » rasser localement la peau par les pommades sou- » frées, par l'onguent de Jasser, qui est encore plus » âcre, par les fumigations sulfureuses, par les dis- » solutions de plomb et de zinc, mais surtout par » les précipités mercuriels, dont l'action l'emporte en » rapidité sur celle de tous les autres moyens; qu'une » fois la peau nétoyée de l'exanthème, tout est fini, » le sujet guéri et le mal entièrement détruit; qu'à » la vérité, quand on néglige l'éruption de manière » à lui permettre de s'étendre sur la peau, il peut fort » bien arriver que le principe morbifique trouve » enfin l'occasion de s'insinuer, par les vaisseaux » absorbans, dans la masse des humeurs, d'infecter » ainsi le sang et les autres liquides, et de pervertir » la santé; qu'alors le sujet peut finir aussi par » éprouver des affections dues à la présence de ces » humeurs viciées, dont le corps ne tarde cependant » point à être débarrassé par l'usage des purgatifs et » des dépuratifs; mais qu'en s'y prenant à temps, » pour attaquer le symptôme cutané, on prévient » toute espèce d'affection consécutive, et qu'alors » l'intérieur de l'économie reste parfaitement sain. »

Non seulement on a proclamé et enseigné ces erreurs grossières, mais encore on les a mises en pratique, de telle manière qu'aujourd'hui, dans tous les hôpitaux les plus célèbres des contrées et des villes en apparence les plus éclairées, chez tous les particuliers des hautes et des basses classes de la société, dans toutes les maisons de correction et d'orphelins, en un mot, dans tous les établissemens

civils et militaires où il se présente des galeux, tous ces malades sans exception sont uniquement traités, par les médecins obscurs comme par les praticiens célèbres, à l'aide des moyens externes dont j'ai fait l'énumération plus haut, auxquels on ne manque pas d'ajouter quelques fortes doses de fleurs de soufre et quelques purgatifs énergiques, afin, comme on dit, de purifier le corps. Plus l'éruption disparaît rapidement, plus on s'applaudit du succès (1); une fois la peau bien nette, on assure hardiment que tout est fini, et l'on renvoie les malades comme s'ils étaient guéris, sans avoir égard ou sans vouloir faire attention aux maladies qui tôt ou tard éclateront *certainement*, c'est-à-dire à la gale interne, qui

---

(1) Raisonnant d'après les idées qu'ils se sont faites sur cette importante maladie, à plaisir et sans interroger la nature, les médecins assurent qu'alors le principe scabiéique déposé sur la peau n'a point encore eu le temps de pénétrer dans l'intérieur, et d'être porté par les vaisseaux absorbans dans la masse des humeurs, de manière à la corrompre en entier. Mais, hommes consciencieux, s'il suffit de la première, de la plus petite papule galeuse, avec son insupportable prurit voluptueux, qui porte irrésistiblement à se gratter, et avec l'ardeur douloureuse qui s'ensuit, pour prouver, *dans tous les cas et constamment*, que la maladie galeuse bien développée existait déjà auparavant dans l'organisme, ainsi que nous le verrons plus loin; si, d'après cela, toute destruction de l'éruption cutanée, loin de diminuer le mal général intérieur, ne fait au contraire, comme le prouvent des milliers de faits, que le contraindre à se déployer rapidement en d'innombrables maladies aiguës, ou peu à peu en maladies chroniques non moins multipliées, dont le poids est si lourd pour le genre humain, pouvez-vous alors guérir ce mal interne? L'expérience répond que non!

pourra se prononcer sous tant de milliers de formes différentes.

Lorsqu'ensuite les malheureux qu'on a bercés d'une si funeste illusion se représentent tôt ou tard avec les maux qui sont l'*inévitable* résultat d'un pareil traitement, avec des tumeurs, des douleurs opiniâtres dans telle ou telle partie du corps, des affections hypocondriaques ou hystériques, des douleurs arthritiques, des amaigrissemens, des suppurations du poumon, un asthme permanent ou spasmodique, la cécité, la surdité, des paralysies, des caries, des hémorrhagies, des maladies mentales, etc., les médecins s'imaginent avoir quelque chose de nouveau sous les yeux, et, sans nul égard à la source de tous ces accidens, obéissant à la routine ordinaire de la thérapeutique, ils dirigent des médicamens inutiles et nuisibles contre des fantômes de maladie, c'est-à-dire contre les causes qu'ils assignent arbitrairement aux maux dont ils sont témoins, jusqu'à ce que le malade, après avoir vu ses maux aller toujours en croissant pendant plusieurs années, soit enfin tiré de leurs mains par la mort, ce terme de toutes les souffrances terrestres (1).

Les anciens médecins étaient plus consciencieux à cet égard, et ils observaient avec moins de préjugés. Ils voyaient clairement et ils étaient convaincus que

(1) Le hasard, car eux-mêmes ne peuvent assigner qu'une cause imaginaire à cette conduite de leur part, leur a suggéré, quand leurs recettes ne pouvaient plus rien contre le mal inconnu pour eux, le subterfuge, salutaire aux malades, qui consiste à les envoyer aux bains sulfureux. Là, souvent, les malades sont

des maladies innombrables et les plus graves d'entre les affections chroniques succédaient à l'anéantissement de l'éruption cutanée. Aussi, comme l'expérience leur avait appris à admettre une maladie interne dans tout cas quelconque de gale, cherchaient-ils à détruire cette grande affection, dont ils supposaient avec raison l'existence simultanée, par tous les moyens internes que la thérapeutique mettait en leur pouvoir. Il est vrai que le succès ne couronnait point leurs efforts, parce qu'ils ne connaissaient pas la bonne méthode, dont la découverte était réservée à l'homœopathie; mais leurs tentatives faites de bonne foi étaient louables en elles-mêmes, parce qu'elles se fondaient sur la notion d'une grande maladie interne à combattre dans l'éruption psorique, et les empêchait de se borner à attaquer localement l'exanthème, comme font les modernes, qui ne croyent pas pouvoir s'en débarrasser jamais assez promptement, sans égard aux graves maladies consécutives contre lesquelles les anciens nous ont montré la nécessité de se tenir en garde, par des milliers d'exemples consignés dans leurs écrits.

Mais les observations de ces hommes honorables parlent trop haut pour qu'on les repousse avec mépris ou qu'on puisse consciencieusement les laisser ignorer.

---

délivrés d'une partie de leur gale, et, la première fois qu'ils font usage des eaux, la maladie chronique les quitte, jusqu'à un certain point, pendant quelque temps; mais la répétition de ce moyen ne leur est plus que peu ou point utile, parce qu'il faut plus que du soufre seul pour guérir la gale développée.

Je vais rapporter quelques uns de ces innombrables faits qui nous ont été transmis par d'anciens médecins, et auxquels je pourrais ajouter un nombre égal d'observations tirées de ma propre expérience, s'ils ne suffisaient pas, et au-delà, pour montrer avec quelle fureur la gale se déploie lorsqu'on lui a enlevé le symptôme extérieur qui faisait taire le mal interne, et combien la conscience du médecin philanthrope est intéressée à ce que le but de ses efforts soit avant tout de guérir, par un traitement approprié, la maladie intérieure, dont l'extinction entraîne à sa suite celle de l'éruption cutanée, prévient les innombrables maux chroniques consécutifs dont la gale non guérie abreuve la vie entière, et guérit ces affections lorsque déjà elles avaient rempli d'amertume les jours du malade.

Les maladies aiguës et surtout chroniques, qui doivent naissance à la suppression seule du symptôme cutané, éruption et prurit, dont la présence fait taire la gale interne qu'il remplace, ou ce qu'on appelle faussement *rétrocession de la gale dans le corps*, sont innombrables, c'est-à-dire aussi variées que le sont elles-mêmes les constitutions individuelles et les circonstances extérieures qui les modifient.

Juncker en a donné un court aperçu (1). Il a vu cette prétendue gale rentrée produire, chez les personnes jeunes et sanguines, la phthisie pulmonaire; chez les sujets sanguins en général, des hémor-

(1) Louis-Chrétien Juncker, *Diss. de damno ex scabie repulsa*. Halle, 1750, p. 15-18.

rhoïdes, des coliques hémorrhoïdales et des calculs néphrétiques; chez les sujets d'un tempérament sanguin et bilieux, des gonflemens des glandes du sein, des raideurs d'articulation et des ulcères de mauvais caractère; chez les personnes replètes, des catarrhes suffocans et des phthisies muqueuses. Il lui a également vu faire naître la fièvre inflammatoire, la pleurésie aiguë et la péripneumonie. On a trouvé, dit-il, à l'ouverture des cadavres, les poumons remplis d'indurations et de collections purulentes. Il a rencontré également des indurations d'un autre genre, des gonflemens osseux et des ulcères qui dépendaient de cette suppression de la gale; il ajoute qu'elle provoque principalement des hydropisies chez les personnes flegmatiques; que l'écoulement menstruel est retardé par elle, et que quand elle a lieu pendant le flux des règles, cette hémorrhagie est remplacée par une hémoptysie mensuelle; qu'elle plonge quelquefois dans la démence les personnes disposées à la mélancolie, et que, quand les femmes deviennent alors enceintes, l'enfant périt ordinairement dans leur sein; que la suppression de la gale occasione parfois la stérilité (1); qu'en gé-

(1) Une juive enceinte avait la gale aux mains, et elle la fit disparaître au huitième mois de sa grossesse, afin qu'on ne s'en aperçût pas lorsqu'elle accoucherait. Trois jours après elle accoucha; les lochies s'arrêtèrent, et une fièvre aiguë se déclara. Sept années s'écoulèrent ensuite, pendant lesquelles la juive demeura stérile et sujette à des écoulemens par le vagin. Au bout de ce temps, elle tomba dans la misère, et fut obligée de faire un long voyage pieds nus : la gale reparut alors, l'écoulement cessa, tous les autres accidens hystériques disparurent, la femme devint enceinte, et elle accoucha heureusement. (Juncker, *loc. cit.*)

néral, elle fait cesser la secrétion du lait chez les nourrices, qu'elle hâte l'époque de la cessation du flux menstruel, et que, chez les femmes avancées en âge, la matrice tombe en suppuration, au milieu de douleurs profondes et brûlantes, qu'accompagne le marasme (cancer utérin).

Ses observations ont été fréquemment confirmées par celles d'autres praticiens (*). Ainsi on a vu, après la rentrée de la gale :

L'asthme; Lentilius, *Micell. med. pract.* tom. I, p. 176. — Fr. Hoffmann, *Abhandlung von der Kinderkrankheiten.* Francfort, 1741, p. 104. — Detharding, dans *Append. ad Ephem. Nat. Cur.*, dec. III, ann. 5 et 6; et dans *Observ. parallel. ad obs.* 58. — Binninger, *Observ.* cent. V. obs. 88. — Morgagni, *De sedibus et causis morb. Epist. XIV*, 35. — *Acta Nat. Cur.* tom. 5, obs. 47. — J. Juncker, *Consp. therap. special.* tab. 31. — F.-H.-L. Muzell, *Wahrnehmungen. Samml. II, cas.* 8 (1). — J.-Fr. Gmelin,

---

(*) Les inconvéniens graves qui résultent de la suppression de la teigne et des dartres, et dont je parlerai plus loin, se trouvent compris dans l'énumération qu'on va lire, parce que ces deux exanthèmes ne diffèrent de la gale que par leur siége et leur forme extérieure, mais sont au fond la même chose, et ont la même origine qu'elle, ainsi que je le ferai voir dans la suite.

(1) Un homme de trente à quarante ans avait eu long-temps auparavant la gale, que des frictions avaient fait disparaître. Depuis cette époque, il devint peu à peu et de plus en plus asthmatique; sa respiration finit par devenir, même lorsqu'il ne se remuait pas, très-courte et extrêmement pénible, accompagnée d'une sorte de sifflement continuel, mais sans toux. On lui prescrivit un lavement avec un gros de scille, et, à l'intérieur, trois grains de scille en poudre. Mais une erreur fut commise, et le gros de

dans Gesner's *Sammlung von Beobachtungen*, V. pag. 21 (2). — Hundertmark. — Zieger, *Diss. de scabie artificiali.* Léipz., 1758, p. 32 (3).—Beireis.—Stammen, *Diss. de causis cum in primis plebs scabii laboret.* Helmstaedt, 1792, pag. 26 (4). — Pelargus (Storch), *Obs. clin.* Jahrg. 1722, p. 435 à 438 (5). — *Breslauer Samml. vom* Jahre 1727, p. 293 (6). —

---

scille introduit dans l'estomac ; le malade fut en danger de perdre la vie ; il éprouva d'affreux malaises, avec de terribles envies de vomir ; mais, peu de temps après, la gale reparut en abondance aux mains, aux pieds et sur tout le corps, ce qui mit tout à coup fin à l'asthme.

(2) A un asthme violent se joignait une tuméfaction générale et de la fièvre.

(3) Un homme de trente-deux ans avait été délivré de la gale par des frictions avec un onguent ; il fut ensuite tourmenté pendant onze mois par l'asthme le plus violent, jusqu'à ce que l'usage continué pendant vingt-trois jours de la sève du bouleau rappelât enfin l'exanthème.

(4) Un étudiant contracta la gale au moment d'aller à un bal, et s'en fit débarrasser au plus vite par un médecin, à l'aide d'un onguent antipsorique ; mais peu de temps après il fut frappé d'un asthme tel qu'il ne pouvait reprendre haleine que la tête élevée, et que, dans les accès, il étouffait presque entièrement. Après avoir lutté ainsi pendant une heure, il expectorait, en toussant, de petites masses cartilagineuses, dont la sortie le soulageait très-promptement. De retour dans sa ville natale, il éprouva chaque soir, pendant deux années, sans interruption, une dizaine d'atteintes de ce mal, que les soins du médecin Beireis ne purent même pas modifier.

(5) Un garçon de treize ans, affecté de la teigne depuis son enfance, la fit guérir par sa mère : huit à dix jours après, il fut pris d'asthme, avec de violentes douleurs dans les membres, le dos et les genoux, et ne guérit qu'au bout d'un mois, par l'apparition d'une éruption psorique sur le corps entier.

(6) Une teigne, dont une petite fille était atteinte, fut suppri-

Riedlin, le père, *Obs. Cent. II. obs.* 90. Augsbourg, 1691 (7).

Le Catarrhe suffocant; Ehrenfr. Hagendorn, *Hist. med. phys.* cent. I, hist. 8, 9 (8). — Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1723, p. 15 (9). — Hundertmark, *loc. cit.* p. 33 (10).

---

mée par des purgatifs et autres médicamens internes. L'enfant éprouva de suite des serremens de poitrine, de la toux et un grand abattement. Son rétablissement, du reste assez prompt, n'eut lieu que quand, l'administration des remèdes ayant été interrompue, la teigne reparut.

(7) Un garçon de cinq ans avait depuis long-temps la gale. Cet exanthème ayant été supprimé par un onguent, l'enfant resta atteint d'une mélancolie profonde, avec toux.

(8) Une teigne, supprimée par des onctions avec de l'huile d'amandes douces, donna lieu à une faiblesse extrême dans tous les membres, à une douleur d'un côté de la tête, à la perte de l'appétit, à l'asthme, à des réveils en sursaut la nuit, par le catarrhe suffocant, avec respiration stertoreuse et sifflante, convulsions dans les membres, comme à l'article de la mort, et pissement de sang. Le rétablissement de la teigne guérit toutes ces affections.

Une petite fille de trois ans avait eu pendant quelques semaines la gale, qu'on supprima par le moyen d'un onguent; le lendemain, l'enfant fut pris d'une coqueluche, avec ronflement, hébétude et froid du corps entier, accidens qui ne cessèrent que quand la gale eut reparu.

(9) Une jeune fille de douze ans fut débarrassée d'une gale abondante par des frictions avec une pommade, après quoi elle éprouva une fièvre aiguë, avec toux suffocante, asthme, gonflement, et plus tard aussi point de côté. Six jours après, un médicament interne qui contenait du soufre rappela la gale, et les maux disparurent, à l'exception du gonflement; mais au bout de vingt-quatre jours la gale se dessécha, et l'on vit reparaître une nouvelle inflammation de poitrine, avec point de côté et vomissement.

(10) Un homme de trente-six ans qui avait été, seize mois au-

Des Étouffemens asthmatiques; Jean-Philippe Brendel, *Consilia med.* Francfort, 1615, cons. 73. — *Ephem. Nat. Cur.*, ann. II, obs. 313. — Guill. Fabrice de Hilden, *Observ.* cent. III, obs. 39 (11). — Ph.-R. Vicat, *Observ. pract.* obs. 35 (12). — J.-J. Waldschmidt, *Opera*, p. 244 (13).

L'asthme avec intumescence générale; Waldschmidt, *loc. cit.* — Hœchstetter, *Observ.* dec. III, obs. 7. Francfort et Léipzick, 1674, p. 248. — Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1723, p. 504 (14). — Riedlin, le père, *loc. cit.* obs. 9. (15).

---

paravant, délivré de la gale par une pommade de plomb et de mercure, fut sujet depuis lors à une violente toux spasmodique, accompagnée d'une grande anxiété.

(11) Le resserrement de poitrine qu'un jeune homme de vingt ans éprouva à la suite d'une gale rentrée était si grand, qu'il ne pouvait humer l'air, et que son pouls était à peine sensible. La mort eut lieu par suffocation.

(12) Une dartre humide au bras gauche d'un jeune homme de dix-neuf ans avait fini par disparaître après l'emploi d'une multitude de topiques; mais bientôt après survint un asthme périodique, qu'un long voyage à pied, pendant les chaleurs de l'été, accrut jusqu'au point de rendre la suffocation imminente, avec gonflement et couleur bleuâtre de la face, vitesse, faiblesse et inégalité du pouls.

(13) L'oppression de poitrine produite par la gale rentrée augmenta au point d'étouffer le malade.

(14) Une jeune fille de quinze ans avait eu pendant quelque temps aux mains une gale abondante, qui se dessécha d'elle-même Peu après elle fut prise de somnolence et de faiblesse; sa respiration devint courte; le lendemain l'asthme existait encore, et le ventre se tuméfia.

(15) Un paysan âgé de cinquante ans, qui avait gardé la gale pendant long-temps, s'en débarrassa enfin par un topique, pen-

L'asthme et l'hydropisie; Storch, dans *Act. Nat. Cur.* tom. V, obs. 147. — Morgagni, *De sed. et causis morb.* XVI, art. 34 (16). — Richard, *Recueil d'obs. de méd.* tom. III, p. 308. Paris, 1772. — Hagendorn, *loc. cit.* cent. II, hist. 15 (17).

La pleurésie et l'inflammation de poitrine; Pelargus, *loc. cit.* p. 10 (18). — Hagendorn, *loc. cit.* cent. III, hist. 58. — Giseke, *Hamb. Abhandl.* p. 310. — Richard, *loc. cit.* — Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1721, p. 23 et 114 (19); et Jahrg. 1723,

---

dant l'action duquel il fut pris d'une grande difficulté de respirer, avec perte d'appétit et tuméfaction du corps entier.

(16) Une jeune fille se guérit de la gale avec un onguent, et se trouva sur-le-champ en proie à un asthme des plus violens, sans fièvre. Après deux saignées, ses forces baissèrent tellement, et l'asthme augmenta à tel point, qu'elle mourut le jour même. Toute la poitrine était pleine d'une sérosité bleuâtre, ainsi que le péricarde.

(17) La suppression de la teigne chez une fille de neuf ans détermina une fièvre lente, avec tuméfaction générale et difficulté de respirer, qui ne guérit qu'à la réapparition de la teigne.

(18) On fit disparaître, à l'aide d'une pommade soufrée, une gale dont un homme de quarante-six ans était affecté depuis long-temps. Cet homme éprouva sur-le-champ des crachemens de sang et une grande gêne de la respiration, qui devint très-courte. Le lendemain, la chaleur et l'anxiété étaient presque insupportables, et, le troisième jour, les douleurs de poitrine avaient augmenté. Alors s'établit un sueur abondante. Au bout de quinze jours la gale avait reparu, et le malade se trouvait mieux. Cependant il eut une récidive : sa gale se dessécha, et il mourut treize jours après ce nouvel accès.

(19) Un homme maigre périt d'inflammation de poitrine et d'autres accidens vingt jours après la répercussion d'une gale dont il était atteint.

p. 29 (20); et Jahrg. 1722, p. 459 (21). — Sennert, *Praxis med.* lib. II, P. III, cap. 6, p. 380. — Jerzembski, *Diss. Scabies salubris in hydrope.* Halle, 1777 (22).

Le point de côté et la toux ; Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1722, p. 79 (23).

Une toux violente; Richard, *loc. cit.* — Juncker, *Conspectus med. theor. et pract.* tab. 76.

Le crachement de sang; Phil.-Georges Schrœder, *Opusc. II*, p. 322. — Richard, *loc. cit.* — Binninger, *Observ.* cent V, obs. 88.

Le crachement de sang et la phthisie pulmonaire ; Chrét.-Max. Spener, *Diss. de ægro febri maligna, phthisi complicata laborante.* Giessen, 1699 (24). —

---

(20) Un garçon de sept ans, chez lequel la teigne et la gale se desséchèrent, périt en quatre jours d'une fièvre aiguë, avec asthme humide.

(21) Un jeune homme qui se débarrassa de la gale avec un onguent dans lequel il entrait du plomb, mourut quatre jours après, d'une maladie de poitrine.

(22) Une hydropisie générale fut rapidement guérie par la réapparition de la gale; celle-ci ayant été supprimée par un grand refroidissement, la mort survint trois jours après, à la suite d'un point de côté.

(23) Un enfant de treize ans, qu'on traita de la gale par des dessicatifs, fut atteint de toux et d'élancemens dans la poitrine, qui disparurent lorsque la gale revint à la peau.

(24) Un jeune homme de dix-huit ans avait la gale, dont il se délivra enfin à l'aide d'une lotion de couleur noirâtre. Quelques jours après il fut pris de froid et de chaleur, d'abattement, d'anxiété précordiale, de céphalalgie, de nausées, d'une soif vive, de toux, de gêne dans la respiration; il cracha du sang et tomba dans le délire; sa face devint livide, et ses traits se décomposèrent. L'urine acquit une couleur rouge foncée, sans sédiment.

Baglivi, *Opera*, p. 215. — Sicelius, *Praxis casual.* Exerc. III, cas. I. Francfort et Léipzick, 1743 (25). — Morgagni, *loc. cit.* XXI, art. 32 (26). — Unzer, *Arzt. CCC*, p. 508 (27).

Des collections de pus dans la poitrine; F.-A. Waitz, *Medec.-chirurg. Aufsœtze*, P. I, p. 114, 115 (28). — Préval, dans *Journal de méd.* LXI, p. 491.

Des collections purulentes dans le mésentère; Krause. — Schubert, *Diss. de scabie humana.* Léipzick, 1779, p. 23 (29).

Des altérations considérables d'un grand nombre

---

(25) Les accidens furent déterminés, chez un jeune homme de dix-huit ans, par une gale qu'on fit disparaître avec une pommade mercurielle.

(26) Une gale, qui avait disparu d'elle-même, occasiona une fièvre lente et un crachement de pus mortel. On trouva dans le cadavre le poumon gauche plein de pus.

(27) Un jeune homme, en apparence robuste, qui devait prêcher sous peu, et qui, pour cette raison, désirait de se débarrasser d'une ancienne gale, se frotta un beau matin avec de l'onguent antipsorique. Au bout de quelques heures, après son dîner, il mourut, ayant éprouvé des anxiétés, de la gêne dans la respiration et du ténesme. L'ouverture du corps fit voir que le poumon entier était plein de pus liquide.

(28) Il s'agit d'un empyème dû à une gale qui s'était manifestée quelques années auparavant, et dont le sujet avait obtenu la disparition au moyen de remèdes internes.

(29) Un jeune homme, que son médecin détournait d'employer la pommade soufrée contre une gale récidivée, ne tint pas compte de ce conseil; il fit des frictions, et mourut ensuite de constipation. A l'ouverture du corps on trouva plusieurs collections purulentes dans le mésentère.

de viscères; J.-H. Schulze, dans *Act. Nat. Cur.* tom. I, obs. 231 (30).

Des altérations du cerveau; Diemerbroek, *Obs. et curat. med.* obs. 60. — Bonet, *Sepulchret. anat.* sect. IV, obs. 1, § 1 (31) et § 2 (32).—J.-H. Schulze, *loc. cit.*

L'hydrocéphale; *Acta Helvet. V*, p. 190.

Des ulcères à l'estomac; L.-C. Juncker, *Diss. de scabie repulsa.* Halle, 1750, p. 16 (33).

Le sphacèle de l'estomac et du duodénum; Hundertmark, *loc. cit.* p. 29 (34).

---

(30) Chez ce sujet aussi le diaphragme et le foie étaient malades.

(31) Un enfant de deux ans périt d'une teigne répercutée. A l'ouverture du corps, on trouva beaucoup de sérosité sanguinolente sous le crâne.

(32) Une femme périt après s'être débarrassée de la teigne par des lotions. Une moitié du cerveau fut trouvée putréfiée et pleine d'un ichor jaune.

(33) Un homme de moyen âge et d'un tempérament bilioso-sanguin, était atteint de douleurs goutteuses dans le bas-ventre, et souffrait en outre de la pierre. Après que la goutte eut été chassée par des moyens divers, la gale éclata, mais elle fut combattue par un bain dessicatif de tan; alors il survint un ulcère à l'estomac, qui accéléra la mort du malade, ainsi que l'on s'en convainquit à l'ouverture du corps.

(34) Un garçon de sept semaines et un jeune homme de dix-huit ans périrent très-promptement d'une gale répercutée par la pommade soufrée. On trouva chez le premier la partie supérieure de l'estomac, immédiatement au dessous du cardia, et chez l'autre la portion du duodénum dans laquelle s'ouvrent les canaux cholédoque et pancréatique, détruites par la gangrène.

Une inflammation pareille de l'estomac, qui se termina par la mort chez un homme de peine, avait été produite par une gale rentrée. (*Voyez* Morgagni, *loc. cit.* LV, art. 11.)

Une œdématie générale (35).

L'ascite; Richard, *loc. cit.* — Et dans plusieurs observateurs.

L'hydrocèle (chez des garçons); Fr. Hoffmann, *Med. rat. syst.* III, p. 175.

Un gonflement rouge de tout le corps; Lentilius, *Misc. med. pract.* tom. I, p. 176.

La jaunisse; Baldinger, *Krankheiten einer Armee*, p. 226. — J.-R. Camerarius, *Memorab.* cent. X, § 65.

Des gonflemens des parotides; Barette, dans *Journ. de méd.* XVIII, p. 169.

Des gonflemens des glandes du cou; Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1723, p. 593 (36). — Unzer, *Arzt*, P. VI. 301 (37).

---

(35) On en trouve d'innombrables exemples dans une foule d'auteurs, parmi lesquels je citerai seulement J.-D. Fick (*Exercitatio med. de scabie retropulsa.* Halle, 1710, § 6). Ce médecin parle d'une gale qui, ayant été combattue par des mercuriaux, laissa à sa suite une hydropisie générale, dont le sujet ne fut débarrassé qu'à la réapparition de l'exanthème.

L'auteur d'un livre qui porte le nom d'Hippocrate (*Epidemion*, lib. 5, nº 4) a parlé le premier de cette fâcheuse terminaison. Un Athénien était atteint d'un exanthème considérable, prurineux, assez semblable à la lèpre, et répandu sur tout le corps, principalement sur les parties génitales. Il s'en délivra en faisant usage des bains chauds de l'île de Mélos, mais fut frappé ensuite d'une hydropisie, à laquelle il succomba.

(36) Un garçon de huit à neuf ans, qui venait d'être traité de croûtes laiteuses, portait un grand nombre de glandes engorgées au cou, qui en paraissait tout déformé et raide.

(37) Un jeune homme de quatorze ans avait la gale, qu'il fit passer en se frottant avec un onguent gris. Quelque temps après

L'obscurcissement de la vue et la presbyopie; Fr. Hoffmann, *Consult. med.* I, cas 50 (38).

L'ophthalmie ; G.-W. Wedel.—Snetter, *Diss. de ophthalmia.* Jena, 1713.—Hallmann, dans *Konigl. Vetenskaps handl. f.* A. X. 1776, p. 210 (39).—

---

se manifestèrent derrière les deux oreilles des gonflemens glandulaires, dont le gauche s'effaça de lui-même, mais dont le droit acquit un volume énorme dans l'espace de cinq mois, et commença de bonne heure à être douloureux. Toutes les glandes du col étaient tuméfiées. A l'extérieur, la grosse tumeur était dure et insensible, mais le malade y éprouvait des douleurs sourdes à l'intérieur, surtout pendant la nuit. En outre, il respirait et avalait difficilement. Tous les moyens mis en usage pour amener cette tumeur à suppuration furent inutiles; elle était si grosse, qu'elle étouffa le malade six mois après son apparition.

(38) Une jeune fille de treize ans avait la gale, surtout aux membres, à la figure et aux parties génitales. On l'en débarrassa enfin par des pommades avec le zinc et le soufre. Immédiatement après, sa vue s'affaiblit peu à peu. Il lui passait devant les yeux des corpuscules opaques, qu'on voyait du dehors flotter dans l'humeur aqueuse de la chambre antérieure. Dans le même temps, la jeune personne ne pouvait distinguer les petits objets qu'avec le secours de lunettes. Les pupilles étaient dilatées.

(39) Une jeune fille avait une éruption psorique abondante aux jambes, avec de grands ulcères sous le jarret. La petite-vérole, dont elle vint à être atteinte, la délivra de cet exanthème. Il s'ensuivit pendant deux ans une inflammation humide du blanc de l'œil et des paupières, avec prurit et ulcération, et perception de corps obscurs voltigeant devant les yeux. La malade chaussa pendant trois jours les bas de laine d'un enfant galeux. Le dernier jour, il éclata chez elle une fièvre, avec toux sèche, tension dans la poitrine et envies de vomir. Le lendemain, la fièvre et le mal de poitrine diminuèrent à l'apparition d'une sueur pendant laquelle se manifesta aux deux jambes un érysipèle qui dégénéra dès le jour suivant en véritable gale. La vue s'améliora.

G.-C. Schiller, *De scabie humida*, p. 42. Erford, 1747.

La cataracte ; C.-T. Ludwig, *Advers. med.* t. II ; p. 157 (40).

L'amaurose; Northof, *Diss. de scabie*, Gœttingue, 1792, p. 10 (41).—C.-G. Ludwig, *loc. cit.* (42). —Sennert, *Prax.* lib. III, sect. 2, cap. 44.—Trecourt, *Chirurg. Wahrnehmungen*, p. 173, Léipzick, 1777. — Fabrice de Hilden, cent. II, obs. 39 (43).

La surdité ; Thore, dans Capelle, *Journ. de Santé*, tom. I. — Daniel, *Syst. ægritud.* II, p. 228, — Ludwig, *loc. cit.*

L'inflammation des viscères ; Hundertmark, *Diss. de scabie artificiali*, Léipzick, 1758, p. 29.

Des hémorrhoïdes, un flux de sang par le rectum ; Acta Helv. V, p. 192 (44). — Daniel, *Syst. ægritud.* II, 245 (45).

Des affections du bas-ventre ; Fr. Hoffmann, *Med. rat. syst.* III, p. 177 (46).

---

(40) Un homme chez lequel on avait fait disparaître l'éruption psorique, et qui du reste était robuste, fut atteint de la cataracte.

(41) Une gale répercutée provoqua une amaurose qui cessa à la réapparition de l'exanthème.

(42) Un homme robuste, à qui l'on avait traité une gale par des répercussifs, fut atteint d'une goutte sereine, et demeura aveugle jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans un âge fort avancé.

(43) Amaurose produite par la même cause, et accompagnée d'affreux maux de tête.

(44) Le flux de sang par l'anus reparaissait tous les mois.

(45) A la suppression d'une gale externe succédèrent un écoulement de huit livres de sang en quelques heures, des douleurs dans le ventre, de la fièvre, etc.

(46) La répercussion de la gale produisit les plus violentes co-

Le diabetes; Comm. Lips. XIV, p. 365. — *Eph. Nat. Cur. Dec.* II, *ann.* 10, p. 162. — C. Weber, *Obs.* f. I, p. 62.

La suppression d'urine; Sennert, *Praxis*, *lib.* 3, p. 8. — Morgagni, *loc. cit.* XLI, art. 2 (47).

L'érysipèle, Unzer, *Arzt*, P. V, p. 301 (48).

Des écoulemens âcres, *ichoreux*, Fr. Hoffmann, *Consult.* tom. II, cas 125.

Des ulcères; Unzer, *Arzt*, P. V, p. 301 (49). — Pelargus, *loc. cit.* Jahrg., 1723, p. 673 (50). —

---

liques, des douleurs dans la région des fausses côtes gauches, de l'agitation, une fièvre lente, de l'anxiété et une constipation opiniâtre.

(47) Un jeune paysan s'était délivré de la gale au moyen d'un onguent. Peu après il eut une suppression d'urine, des vomissemens, et quelquefois une douleur dans l'hypocondre gauche. Cependant il urina plusieurs fois, mais peu, et en rendant avec douleur une urine de couleur très-foncée. On essaya en vain de vider la vessie avec le cathéter. Tout le corps finit par se tuméfier, la respiration devint lente et pénible, et le malade mourut le vingt-et-unième jour après la disparition de la gale. La vessie contenait deux livres d'une urine très-foncée, et le bas-ventre une sérosité qui, après avoir été mise quelque temps sur le feu, s'épaissit en une sorte de blanc d'œuf.

(48) Un homme atteint de la gale se frotta avec un onguent mercuriel; il lui survint à la nuque une inflammation érysipélateuse qui le fit périr au bout de cinq semaines.

(49) Une femme, après avoir fait usage d'un onguent mercuriel contre la gale, fut atteinte d'une lèpre putride sur tout le corps, dont il se détachait des lambeaux entiers en putréfaction. Elle mourut en quelques jours, au milieu des plus vives douleurs.

(50) Un jeune homme de seize ans avait eu la gale pendant quelque temps; elle se dissipa, et alors survinrent des ulcères aux jambes.

Breslauer Samml. 1727, p. 107 (51). — Muzell, *Wahrnehm.* II, cas. 6. (52). — Riedlin fils, *Cent. obs.* 38 (53). — Alberti. — Gorn, *Diss. de scabie*, Halle, 1718, p. 24.

La carie; Richard, *loc. cit.*

Une tumeur osseuse au genou; Valsalva, dans Morgagni, *De sed. et caus. morb. I, art.* 13.

Des douleurs ostéocopes; Hamburg. Magaz. XVIII, p. 3, 253.

Le rachitisme et l'atrophie chez les enfans; Fr. Hoffmann, *Kinderkrankh.* Léipzick, 1741, p. 132.

La fièvre; B. V. Faventinus, *Medicina empiric.* p. 260. — Ramazzini, *Constit. epid. urbis*, II, nº 32, 1691 (54). — J.-C. Carl, dans *Act. Nat. Cur.* VI,

---

(51) A des frictions employées contre la gale succédèrent, chez un homme de cinquante ans, des douleurs cruelles dans l'aisselle gauche, qui durèrent pendant cinq semaines, au bout desquelles plusieurs ulcères parurent dans l'aisselle.

(52) Un charlatan donna un onguent psorique à un jeune étudiant; la gale de celui-ci disparut bien, mais il se manifesta un ulcère dans la bouche, dont on ne put obtenir la guérison.

(53) Un étudiant, qui avait gardé long-temps la gale, s'en débarrassa au moyen d'un onguent, et fut atteint alors d'ulcères aux bras et aux jambes, avec gonflement des glandes axillaires. Les ulcères se cicatrisèrent enfin sous l'influence de remèdes externes, mais le malade fut frappé d'asthme, puis d'une hydropisie, dont il mourut.

(54) On trouve là beaucoup d'observations dans lesquelles la gale, ayant été repoussée par des onguens, entraîna la fièvre, avec des urines noirâtres, et où, lorsque l'exanthème reparut à la peau, la fièvre cessa, et l'urine reprit son aspect ordinaire.

obs. 16 (55).—Reil, *Memorab. Fasc.* III, p. 169 (56). — Pelargus, *loc. cit. Jahrg.* 1721, p. 276 (57). — et *ib. Jahrg.* 1723 (58).—Amatus Lusitanus, *Cent. II, cur.* 33. — Schiller, *Diss. de scabie humida*. Erford, 1747, p. 44 (59).—J.-J. Fick, *Exercit. med. de scabie retropulsa*, Halle. 1710, § 2 (60). — Pelargus, *loc. cit.*, Jahrg. 1722, p. 122 (61), et Jahrg. 1723,

---

(55) Un homme et une femme avaient depuis long-temps aux mains la gale, dont la dessication était suivie chaque fois d'une fièvre qui ne cessait qu'à la réapparition de l'exanthème. Cependant, la gale était bornée à une petite partie du corps, et aucun des deux malades ne la combattit par des moyens externes.

(56) *Scabies et febre suborta supprimitur, remota febre redit.*

(57) La mère d'un enfant de neuf ans, atteint de la teigne, avait fait des onctions à ce petit malade; la teigne disparut, mais il s'ensuivit une fièvre violente.

(58) Un enfant d'un an avait eu pendant quelque temps la teigne et une éruption à la face, qui toutes deux étaient desséchées depuis peu; il fut pris alors de chaleur, de toux et de diarrhée. La réapparition de l'exanthème à la tête rétablit sa santé.

(59) Une femme de quarante-trois ans, long-temps tourmentée par une gale sèche, se frotta les articulations avec une pommade de soufre et de mercure; la gale disparut, mais il se manifesta ensuite des douleurs sous les côtes droites, de la lassitude dans tous les membres, de la chaleur et des mouvemens de fièvre. Après seize jours d'emploi de quelques sudorifiques, des pustules psoriques volumineuses éclatèrent sur tout le corps.

(60) Deux jeunes frères se débarrassèrent de la gale par le même moyen; mais ils perdirent entièrement l'appétit, furent pris d'une toux sèche et de fièvre lente, maigrirent beaucoup, et tombèrent dans la somnolence et la stupeur. Ils allaient périr, lorsque heureusement l'exanthème se reproduisit à la peau.

(61) La teigne ayant disparu d'elle-même chez un enfant de trois ans, il s'ensuivit une forte fièvre catarrhale, avec toux et

p. 10, p. 14 (62) et p. 291. — C.-G. Ludwig, *Advers. med.* II, p. 157 à 160 (63). — Morgagni, *loc. cit.* X, art. 9 (64), XXI, art. 31 (65), XXXVIII, art. 22 (66),

---

lassitude, et l'enfant ne guérit qu'au moment où l'exanthème reparut.

(62) Un ouvrier en bourses, qui devait faire un travail brodé, employa une pommade saturnine pour se délivrer d'une gale abondante; à peine l'exanthème était-il sec, qu'il se manifesta des frissons, de la chaleur, de la gêne dans la respiration et une toux bruyante. Le malade périt suffoqué le quatrième jour.

(63) Un homme de trente ans, vigoureux et bien portant, contracta la gale, et la répercuta. Il fut pris ensuite d'une fièvre catarrhale, avec des sueurs excessives; mais il se rétablit lentement à l'apparition d'une autre fièvre survenue sans cause connue. Les accès débutaient par de l'anxiété et des maux de tête, et croissaient avec la chaleur, la vitesse du pouls et les sueurs matinales. Il s'y joignit une perte extrême des forces et du délire, une agitation extrême et une respiration suspirieuse, avec des étouffemens, maladie qui se termina par la mort, malgré les remèdes qu'on put mettre en usage.

(64) La gale se dissipa d'elle-même chez un jeune garçon. De la fièvre se déclara ensuite. La gale reparut alors avec plus d'intensité, et la fièvre cessa; mais l'enfant maigrit, et l'éruption s'étant desséchée de nouveau, il survint de la diarrhée et des convulsions, qui furent bientôt suivies de la mort.

(65) Une gale disparut d'elle-même à la peau; il s'ensuivit une fièvre lente, des crachats purulens, et enfin la mort. Dans le cadavre on trouva le poumon gauche plein de pus.

(66) Une femme de trente ans avait eu pendant long-temps des douleurs dans les membres et une éruption psorique abondante, dont elle se débarrassa au moyen d'une pommade; aussitôt après survint une fièvre, avec chaleur intense, soif et céphalalgie intolérable, accidens auxquels se joignirent le délire, un asthme cruel, l'œdématie du corps entier, et la tuméfaction extrême du bas-ventre. La femme succomba le sixième jour. Le

IV, art. 3 (67). Lanzoni, dans *Eph. Nat. Cur. dec.* III, ann. 9 et 10, obs. 16 et 113. — Hoechstetter, *Obs. med. Dec.* VIII, cas. 8 (68). — Triller. — Wehle, *Diss. nullam medicinam interdum esse optimam. Wittenberg*, 1754 (69). — Fick, *loc. cit.* § 1 (70).

---

ventre ne contenait que de l'air, et l'estomac, surtout, distendu par des gaz, en remplissait la moitié.

(67) Un homme à qui un froid violent avait fait supprimer la teigne, fut pris, huit jours après, d'une fièvre de mauvais caractère, avec vomissement, et à laquelle se joignirent enfin des hoquets. Il mourut le neuvième jour de cette maladie.

Dans le même article, Morgagni rapporte le cas d'un homme atteint de croûtes psoriques aux membres et sur d'autres parties du corps, qui se débarrassa presque entièrement de cet exanthème en portant une chemise soufrée, mais qui fut pris sur-le-champ de douleurs tiraillantes dans tout le corps, avec fièvre, de sorte qu'il ne pouvait ni reposer la nuit, ni remuer de place pendant le jour; la langue et le pharynx eux-mêmes participaient à l'affection. On eut beaucoup de peine à rappeler l'exanthème au dehors, et la santé se trouva rétablie par-là.

(68) Une fièvre de mauvais caractère, avec opisthotonos, fut occasionée par la répercussion de la gale.

(69) Un jeune marchand s'était délivré de la gale au moyen d'un onguent; tout à coup il fut pris d'une telle raucité de voix, qu'il ne pouvait plus parler. Survint ensuite un asthme sec, du dégoût pour tous les alimens, une toux violente et fatigante, surtout pendant la nuit, qui se passait sans sommeil, des sueurs nocturnes abondantes et fétides, et enfin la mort, malgré tous les efforts des médecins.

(70) Un homme de soixante ans contracta la gale, qui le faisait souffrir beaucoup pendant la nuit; il employa en vain une foule de médicamens, et finit par faire usage, sur l'avis d'un mendiant, d'un remède prétendu spécifique, composé d'huile de laurier, de fleur de soufre et d'axonge. Quelques frictions le débarrassèrent de sa gale, mais bientôt après il se déclara un froid fébrile violent,

— Waldschmid, *Opera*, pag. 241. — Gerbizius, dans *Eph. Nat. Cur. Dec.* III, ann. 2, obs. 167. — *Amatus Lusitanus*, *Cent. II*, *curat.* 33 (71). — Fr. Hoffmann, *Med. rat. syst.* t. III, p. 175 (72).

La fièvre tierce; Pelargus, *loc. cit.*, Jahrg. 1722, p. 103; compar. avec p. 79 (73). — Juncker, *loc. cit. tab.* 79. — *Eph. Nat. Cur. dec.* I, ann. 4. — Welsch, *Obs.* 15. — Sauvages, *Spec.* II. — Haute-sierk, *Obs.* t. II, p. 300. — *Comm. Lips.* XIX, p. 297.

La fièvre quarte; T. Bartholin, *cap.* 4, *hist.* 35. Sennert, *Paralip.* p. 116.—Fr. Hoffmann, *Med. ration. syst. III*, p. 175 (74).

Le vertige et une perte totale des forces; Gabelchover, *Obs. med. Cent. II*, *obs.* 42.

---

suivi d'une excessive chaleur par tout le corps, d'une soif inextinguible, d'une respiration courte et sifflante, d'insomnie, d'un tremblement violent par tout le corps, et d'une grande faiblesse, de manière que le malade rendit l'âme au quatrieme jour.

(71) Fièvre, avec aliénation mentale, due à la même cause, et qui causa rapidement la mort.

(72) « Après la rétropulsion de la gale, les accidens les plus » fréquens sont des fièvres violentes, avec affaissement considé- » rable des forces. Dans un de ces cas, la fièvre dura sept jours, » au bout desquels la réapparition de la gale à la peau le fit » cesser. »

(73) Chez un jeune garçon de quinze ans, qui avait depuis long-temps la teigne, pour laquelle Pelargus prescrivit un fort purgatif, il ne tarda pas à survenir des douleurs dans le dos et en urinant, qui furent suivies d'une fièvre tierce.

(74) « Les personnes âgées ont de préférence la gale sèche, et » quand on combat cette maladie par des moyens externes, il » s'ensuit ordinairement une fièvre quarte, qui cesse aussitôt que » la gale revient à la peau. »

Un vertige épileptiforme; Fr. Hoffmann, *Consult. med.* I. cas. 12 (75).

Une épilepsie en forme de vertige; Fr. Hoffmann, *loc. cit.* p. 30 (76).

Des convulsions; Juncker, *loc. cit. tab.* 53. — Hoechstetter, *Eph. Nat. Cur. Dec.* 8, cas, 3. — *Eph. Nat. Cur. Dec.* II, ann. 1, obs. 35 et ann. 5, obs. 224. — Triller. — Welle, *Diss. nullam medicinam inter-*

---

(75) Un homme de soixante-quinze ans avait depuis trois années une gale sèche. Il s'en débarrassa, et jouit en apparence d'une santé parfaite pendant deux ans, dans le cours desquels il éprouva seulement deux accès de vertige, qui augmentèrent peu à peu à tel point qu'une fois, en sortant de table, le malade serait tombé par terre si on ne l'avait soutenu. Son corps était tout couvert d'une sueur glaciale, ses membres tremblaient, toutes les parties étaient comme mortes, et il y eut de fréquens vomissemens acides. Un accès pareil revint six semaines après, puis il en reparut un tous les mois, pendant un trimestre. Tant qu'ils duraient, le malade ne perdait pas connaissance; mais, à la suite de chacun, il éprouvait des pesanteurs de tête et un état d'hébétude semblable à celui que cause l'ivresse. L'accès finit par reparaître tous les jours, quoique moins fort. Le malade ne pouvait ni lire, ni réfléchir, ni se retourner brusquement, ni se courber le corps en avant; en même temps il éprouvait de la tristesse, des pensées sinistres l'occupaient sans cesse, et il soupirait à chaque instant.

(76) Chez une femme de trente-six ans, qui s'était débarrassée de la gale, quelques années auparavant, à l'aide des mercuriaux, les règles étaient fort irrégulières, et retardaient souvent de dix à quinze semaines : il y avait en même temps une constipation habituelle. Quatre années auparavant, dans le cours d'une grossesse, cette femme fut saisie de vertiges; elle tombait tout à coup à la renverse quand elle était debout ou qu'elle marchait. Assise, elle ne perdait pas connaissance, malgré le vertige, qui ne l'empêchait ni de parler, ni de boire et de manger. Au début de l'accès, il lui prenait d'abord dans le pied gauche une sorte de

dum esse optimam, Wittenberg, 1754. § 13, 14 (77). — Sicelius, *Decas casuum* I, cas. 5 (78). — Pelargus, *loc. cit.* Jahrg. 1723, p. 545 (79).

---

fourmillement, qui dégénérait en mouvemens brusques d'élévation et d'abaissement du pied. Avec le temps, les accès finirent par la priver de toute connaissance, et dans un voyage qu'elle fit en voiture, elle fut atteinte d'une véritable épilepsie, qui revint ensuite trois fois dans le cours de l'hiver. Elle ne pouvait point alors parler, et quoiqu'elle ne renversât pas les pouces en dedans, elle avait cependant l'écume à la bouche. Le fourmillement dans le pied gauche annonçait l'accès, qui éclatait tout à coup quand la sensation était arrivée jusqu'à la région précordiale. Cette épilepsie fut supprimée par cinq prises d'une poudre; mais le vertige reparut, quoique beaucoup moins fort que par le passé. Il s'annonçait de même par un fourmillement dans le pied gauche, qui remontait jusqu'au cœur; la malade éprouvait alors beaucoup d'anxiété et de frayeur, comme si elle tombait de haut, et, en croyant faire cette chute, elle perdait le sentiment et la parole; ses membres étaient agités de mouvemens convulsifs. Même hors des accès, le moindre contact du pied lui causait une douleur extrêmement vive. Elle ressentait en même temps des douleurs violentes et de la chaleur dans la tête, et elle avait perdu la mémoire.

(77) Après avoir supprimé la gale dont elle était atteinte, par le moyen d'un onguent, une jeune fille tomba dans une syncope des plus profondes, qui fut bientôt suivie de convulsions effrayantes et de la mort.

(78) Un jeune fille de dix-sept ans, après la disparition spontanée de la teigne, fut atteinte d'une chaleur continuelle à la tête et d'accès de céphalalgie; elle se levait quelquefois brusquement, comme si elle eût éprouvé une frayeur; elle éprouvait, étant éveillée, des mouvemens spasmodiques dans les membres, notamment les bras et les mains, ainsi que des anxiétés précordiales, comme si on lui serrait la poitrine.

(79) La teigne se dessécha chez un adulte qui avait déjà eu pendant quelques années des tremblemens dans les mains. Le ma-

Des convulsions épileptiques et l'épilepsie; J.-C. Carl, dans *Act. Nat. Cur.*, VI, obs. 16 (80).—E. Hagendorn, *loc. cit. hist.* 9 (81).—Fr. Hoffmann, *Cons. med.* I, *cas.* 31 (82). — Id. *Medic. rat. syst.* t. IV, P. III, cap. I; et dans *Kinderkrankheiten*, p. 108.— Sauvages, *Nosol. spec.* II. — Hautesierk, *Obs.* t. II, p. 300.—Sennert, *Prax.* III, cap. 44.—*Eph. Nat. Cur. Dec.* III, ann. 2, obs. 29. — Gruling, *Obs. med.* cent. III, obs. 73. — Th. Bartholin, cent. III, obs. 10 (83).—Riedlin, *Lin. med.* ann. 1696, maj. obs. 1. (84). — Lentilius, *Miscell. med. pr.* P. I, p. 32. — G.-W. Wedel, *Diss. de ægro epilectico*, Jéna, 1673 (85).

---

lade tomba alors dans une faiblesse extrême, et il lui vint des taches rouges sur le corps, sans chaleur. Le tremblement dégénéra en secousses convulsives; il sortit une matière sanguinolente par le nez et les oreilles; le malade en expectora aussi par la toux, et il mourut le vingt-troisième jour, dans les convulsions.

(80) Un homme qui avait refoulé avec un onguent une gale à des retours fréquens de laquelle il était sujet, tomba dans des convulsions épileptiques, qui cessèrent lorsque l'exanthème reparut.

(81) Un jeune homme de dix-huit ans se délivra de la gale avec une pommade mercurielle; deux mois après il fut pris inopinément de spasme affectant tous les membres, tantôt l'un, tantôt l'autre, avec un resserrement douloureux de la poitrine et de la gorge, froid des extrémités, et grande faiblesse. Le quatrième jour, survint l'épilepsie, avec écume à la bouche, pendant les accès de laquelle les membres éprouvaient des contorsions singulières. Cette épilepsie ne cessa qu'au retour de la gale.

(82) Chez un jeune garçon à qui l'on avait supprimé la teigne par des frictions avec l'huile d'amandes douces.

(83) Chez des enfans, accompagnée de coqueluche.

(84) Après deux frictions antipsoriques, l'épilepsie éclata chez une jeune fille.

(85) Un jeune homme de dix-huit ans, ayant fait des frictions

— H. Grube, *De Arcanis medicorum non arcanis*, Copenhague, 1673, p. 165 (86). — Tulpius, *Obs.* lib. I, cap. 8 (87). — T. Thomson, *Med. Rathpflege*, Léipzick, 1779, p. 107, 108 (88). — Hundertmark, *loc. cit.* p. 32 (89). — Fr. Hoffmann, *Consult. med.* I., cas. 28, p. 141 (90).

---

avec des préparations mercurielles, contre la gale, fut atteint quelques semaines ensuite d'une épilepsie, qui revint un mois après, à l'époque de la nouvelle lune.

(86) Un garçon de sept mois fut atteint d'épilepsie, sans que les parens prétendissent être informés de la répercussion d'aucun exanthème. En prenant des informations exactes, la mère avoua que cet enfant n'avait eu que quelques boutons de gale à la plante des pieds, dont une pommade saturnine avait promptement procuré la disparition, que du reste il n'avait eu aucun vestige de gale sur le corps. Le médecin vit avec raison, dans cette circonstance, l'unique cause de l'épilepsie.

(87) Deux enfans furent délivrés, par la manifestation de la teigne muqueuse, d'une épilepsie, qui reparaissait chaque fois qu'on cherchait imprudemment à guérir la teigne.

(88) Une gale qui existait depuis cinq ans disparut de la peau, et produisit l'épilepsie plusieurs années après.

(89) La gale fut supprimée, chez un jeune homme de vingt ans, par un purgatif, qui le fit aller abondamment à la selle pendant plusieurs jours; après quoi il demeura, pendant plus de deux ans, sujet tous les jours aux plus violentes convulsions, jusqu'à ce qu'enfin la gale fût rappelée à la peau par le suc de bouleau.

(90) Un jeune homme de dix-sept ans, d'une constitution robuste, et doué d'un esprit sain, éprouva, après un gale répercutée, des crachemens de sang, puis des attaques d'épilepsie, que les remèdes aggravèrent au point qu'elle revenait deux fois par heure. Des saignées répétées et des médicamens en abondance l'amenèrent au point d'être débarrassé de l'épilepsie pendant un mois; mais peu de temps après, cette affection reparut au milieu du sommeil, dans l'après-midi, et le malade en avait deux ou trois

L'apoplexie; Cummius, dans *Eph. Nat. Cur. Dec.* I, ann. 1, obs. 58. — Moebius, *Instit. med.* p. 65. — J.-J. Wepfer, *Histor. apopl.* Amsterd., 1724, p. 457.

La paralysie; Hoechstetter, *Obs. med. Dec.* VIII, obs. 8, p. 245. — *Journ. de méd.* 1760, sept. p. 211. — Unzer, *Arzt*, VI, p. 301 (91). — Hundertmark, *loc. cit.* p. 33 (92). — Krause. — Schubert, *Dissert. de scabie humani corp.* Léipzick, 1779, p. 23 (93).

---

accès chaque nuit; en outre il éprouvait une toux considérable, surtout pendant la nuit, et expectorait un liquide très-fétide. Il fut obligé de garder le lit. Les médicamens exaltèrent tellement son mal, que les accès se renouvelaient dix fois la nuit, et huit le jour. Cependant l'écume ne venait jamais à la bouche. La mémoire était affaiblie. Les accès paraissaient à l'approche des repas, mais plus souvent après. Pendant ceux de la nuit, le malade restait plongé dans le plus profond sommeil, sans s'éveiller; mais le matin, il était comme brisé. Aucun indice n'annonçait les attaques du mal, sinon qu'il se frottait le nez, en retirant le pied gauche, après quoi il tombait tout à coup.

(91) Une femme fut paralysée d'une jambe, à la suite d'une gale répercutée, et resta paralytique.

(92) Après avoir traité la gale par la pommade soufrée, un homme de cinquante-huit ans fut attaqué d'une hémiplégie.

(93) Un homme qui pendant long-temps avait employé inutilement des remèdes internes contre la gale, se lassa enfin, et eut recours aux frictions; quelque temps après, il fut pris d'une paralysie des membres supérieurs; la peau des paumes de ses mains devint dure, épaisse, et pleine de gerçures saignantes; elle lui causait un prurit insupportable.

L'auteur parle encore, au même endroit, d'une femme qui, après la répercussion de la gale, éprouva une contracture des doigts, dont elle demeura long-temps affligée.

La mélancolie; Reil, *Memorab. fascicul.* III, p. 177, (94).

L'aliénation mentale; Landais, dans *Journ. de méd.* tom. XLI. — Amatus Lusitanus, *Cur. med.* cent. II, cur. 74. — J.-H. Schulze. — Brune, *Diss. casus aliquot mente alienatorum*, Halle, 1707, cas. 1, p. 5 (95). — F.-H. Wirtz, *Medic.-chirg. Aufszaetze.* P. I, p. 130, Altenbourg, 1791 (96).

Qui pourrait, après avoir réfléchi sur ce petit nombre d'exemples, auxquels il me serait facile d'en ajouter bien d'autres empruntés aux écrits des médecins de tous les temps et tirés de ma propre expérience, qui pourrait, dis-je, être assez aveugle pour y méconnaître la maladie cachée dans l'intérieur, la gale, dont l'éruption psorique et ses autres formes, la teigne, les croûtes de lait, les dartres, etc., ne sont que des signes indicateurs, maladie immense de l'organisme entier, dont ces symptômes locaux ne

(94) Reil a vu l'idiotisme succéder à la suppression de la gale, et disparaître lorsque l'exanthème se rétablissait.

(95) Un jeune homme de vingt ans avait les mains tellement chargées d'une gale humide, qu'il ne pouvait se livrer à ses occupations. Une pommade soufrée l'en délivra; mais peu de temps après on reconnut quelle atteinte profonde la santé avait reçu de là. Le jeune homme fut pris d'aliénation mentale : il riait et chantait sans motif, et courait jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude. De jour en jour il devenait plus malade de corps et d'esprit, lorsqu'enfin une hémiplégie le fit périr. On trouva les viscères du bas-ventre tous réunis les uns avec les autres en une seule masse, qui était couverte de petits ulcères, et pleine de nœuds, en partie de la grosseur d'une noisette, dans lesquels se trouvait une matière visqueuse, gypseuse.

(96) C'est la même histoire.

sont que les remplaçans, par la présence desquels elle est réduite au repos et au silence? Après avoir lu les cas, si peu nombreux pourtant, qui viennent d'être cités, qui pourrait encore hésiter à convenir que la gale, comme je l'ai déjà dit, est le plus funeste de tous les miasmes chroniques? Qui aurait la hardiesse de prétendre, avec les médecins allopathistes modernes, que l'exanthème psorique, la teigne et les dartres ne sont que des affections superficielles de la peau, que, par conséquent, on peut et l'on doit les attaquer sans crainte par des moyens externes, puisque l'intérieur du corps n'y prend aucune part et demeure sain malgré leur existence?

De tous les méfaits qu'on peut reprocher aux médecins modernes de l'ancienne école, c'est là réellement le plus nuisible, le plus impardonnable.

Celui qui, d'après ces exemples et une innombrable quantité d'autres du même genre, n'aperçoit pas le contraire précisément des assertions qu'ils mettent en avant, s'aveugle à plaisir, et agit avec intention au détriment du genre humain.

Ou bien connaîtrait-on si peu la nature des maladies miasmatiques accompagnées de lésions cutanées, qu'on ignorât qu'elles suivent toutes la même marche à leur origine, et qu'on ne sût pas que tous ces miasmes commencent par devenir des maladies internes de l'organisme entier, avant que le symptôme extérieur qui les réduit au silence apparaisse?

Nous allons étudier cette marche d'un peu plus près, et nous verrons d'après cela que toutes les maladies miasmatiques qui font apparaître des affections locales particulières à la peau, existent dans le corps,

comme maladies internes, avant que leurs symptômes locaux se prononcent à l'extérieur; que les aiguës sont les seules dans lesquelles, leur marche étant liée à un nombre déterminé de jours, les symptômes locaux ont coutume de disparaître en même temps que la maladie interne, de sorte que le corps soit simultanément débarrassé des uns et de l'autre, mais que, dans les miasmes chroniques, les symptômes locaux extérieurs peuvent ou être effacés par l'art, ou disparaître d'eux-mêmes à la peau, sans que jamais la maladie interne quitte l'organisme, ni en totalité, ni même en partie, tant que dure la vie, et que loin de là cette dernière ne cesse de croître avec les années, quand on n'en procure point la guérison.

Il est d'autant plus nécessaire d'insister ici sur cette marche de la nature, que les médecins ordinaires, surtout ceux de l'époque actuelle, quoiqu'ils pussent prendre la nature en quelque sorte sur le fait dans l'origine et la formation des exanthèmes miasmatiques aigus, ont eu la vue assez courte pour ne pas reconnaître ni même soupçonner qu'il se passe quelque chose de semblable dans les affections exanthématiques chroniques, ce qui les a conduits à prétendre que leurs symptômes locaux sont purement et simplement des anomalies extérieures d'organisation, des souillures externes de la peau, sans maladie qui en forme la base, et par suite à n'opposer aux chancres, aux fics, à l'éruption psorique, dont ils ne voyaient point ou niaient hardiment la cause interne, que des moyens externes, méthode de traitement d'où il est résulté tant de maux pour l'humanité souffrante.

La manifestation de ces trois exanthèmes miasmatiques chroniques présente, comme celle des affections exanthématiques miasmatiques aiguës, trois points principaux qui réclament une attention beaucoup plus sérieuse que celle qu'on y a consacrée jusqu'à présent. J'entends par là d'abord le moment de l'infection, en second lieu l'époque à laquelle l'organisme entier est pénétré par la maladie contagieuse, jusqu'à ce que celle-ci se soit tout-à-fait formée dans l'intérieur, et en troisième lieu la manifestation du mal extérieur, par laquelle la nature annonce que la maladie miasmatique s'est intérieurement développée et répandue dans l'organisme entier.

L'infection par les miasmes des maladies exanthématiques, tant aiguës que chroniques, a lieu, sans nul doute, *dans un instant indivisible*, c'est-à-dire dans le moment le plus favorable à cette infection.

Lorsque la variole ou la vaccine commence, c'est à l'instant où, par l'effet de son inoculation, le liquide morbide entre en contact dans la plaie saignante faite à la peau, avec les nerfs mis à nu, qui, au même moment, communiquent irrévocablement, et d'une manière dynamique, la maladie à tout le système nerveux. Après ce moment d'infection, le lavage, la cautérisation, l'ustion, l'excision même de la partie qui a reçu et admis la contagion, ne sauraient empêcher ni retarder les progrès de la maladie dans l'intérieur. La variole, le vaccin, la rougeole, etc., n'en accomplissent pas moins leur marche dans l'organisme, et *après plusieurs jours*, dès que la maladie interne s'est formée et complétée, la fièvre propre à chacune d'elles n'en éclate pas

moins, avec son éruption varioleuse, vaccinique, rubéolique, etc. (1).

La même chose a lieu aussi, sans parler de plusieurs autres miasmes aigus, lorsque la peau de l'homme vient à être souillée par le sang d'un animal atteint de ce qu'on appelle la gangrène de la rate. Si ce sang, comme il arrive souvent, a produit l'infec-

---

(1) On peut avec raison demander s'il existe un seul miasme au monde qui, l'infection une fois reçue du dehors, ne commence pas par rendre l'organisme entier malade, avant que ses symptômes propres se manifestent à l'extérieur. La réponse ne saurait être autre que négative. Il n'y a point de miasme semblable.

Ne s'écoule-t-il pas trois, quatre ou cinq jours, après l'insertion de la vaccine, jusqu'à ce que les piqûres s'enflamment? Ne se passe-t-il pas quelque temps avant qu'on voie éclater une espèce de fièvre, signe indubitable de la maladie déclarée, dont l'apparition précède celle des boutons, qui ne sont complètement développés que le septième ou le huitième jour?

Ne se passe-t-il pas dix à douze jours, à la suite de la réception de l'infection variolique, avant que l'on voie survenir la fièvre inflammatoire et l'éruption boutonneuse à la peau?

Qu'a fait la nature, pendant ces dix ou douze jours, de l'infection qui lui est venue du dehors? N'a-t-elle pas dû incarner en quelque sorte la maladie à l'organisme entier, avant d'être en état d'allumer la fièvre et de produire l'exanthème à la peau?

La rougeole a besoin aussi, après l'infection ou l'inoculation, de dix à douze jours pour que l'exanthème paraisse, avec sa fièvre. Après l'infection par la scarlatine, il se passe ordinairement un septenaire avant que la fièvre scarlatine et la rougeur de la peau surviennent.

Qu'est-ce que la nature a fait du miasme dans l'organisme pendant ce laps de temps? Peut-elle avoir fait autre chose qu'incorporer au corps entier la maladie rubéolique ou scalartineuse tout entière, avant d'être prête à produire la fièvre rubéolique ou scarlatine, avec ses exanthèmes?

tion, si la contagion a pris, tout lavage de la peau est inutile : la pustule noire ou gangréneuse, qui est presque toujours mortelle, n'en éclate pas moins, ordinairement dans le lieu même de l'infection, au bout de quatre ou cinq jours, c'est-à-dire aussitôt que l'organisme entier a subi la modification nécessaire au développement de cette effroyable maladie.

Il en est de même de l'infection des miasmes demi-aigus sans exanthème. Parmi un grand nombre de personnes mordues par un chien enragé, il y en a peu, grâces à la bonté divine, qui soient infectées; on en compte rarement une sur douze, et souvent, comme je l'ai observé moi-même, il n'y en a qu'une seule sur vingt ou trente; les autres, quoique déchirées par l'animal furieux, guérissent ordinairement toutes, bien qu'elles n'aient reçu aucun secours de la médecine ou de la chirurgie (1). Mais celui chez qui le virus rabiéique a pris au moment de la morsure, et s'est communiqué sans retour aux nerfs voisins, puis de suite au système nerveux entier, celui-là devient enragé dès que le mal s'est développé, dans l'organisme entier, en une maladie aiguë et rapidement mortelle, développement pour lequel la nature a besoin au moins de plusieurs jours et souvent de plusieurs semaines. Une fois que la bave du chien enragé s'est réellement inoculée, l'infection a ordinairement lieu d'une manière irrévocable au moment de la morsure, car les faits déposent que même

(1) Ces faits consolans sont dus surtout aux médecins anglais et américains, Hunter et Houlston (*London medical Journal*, vol. v), Vaughan, Shadwell et Percival (dans J. Mease, *on the hydrophobia*. Philadelphie, 1793).

la prompte excision (1) de la partie souillée ne garantit pas des progrès du mal dans l'intérieur et de l'irruption de la rage. Les mille et un autres moyens externes qu'on a tant vantés pour nettoyer la plaie, la cautériser et la faire suppurer, ne produisent pas un meilleur résultat.

D'après ce qui se passe dans toutes ces maladies miasmatiques, on voit clairement que, l'infection du dehors ayant été reçue, il faut que la maladie qui s'y rapporte se développe dans l'intérieur de l'homme, et que l'organisme entier devienne peu à peu varioleux, rubéoleux ou scarlatineux, avant que ces divers exanthèmes puissent apparaître à la peau.

Mais pour toutes ces maladies miasmatiques aiguës, la nature humaine possède en général le pouvoir salutaire de les anéantir en deux ou trois semaines, c'est-à-dire de se débarrasser dans ce laps de temps de la fièvre et de l'exanthème spécifiques, et de les éteindre d'elle-même dans l'organisme, par un procédé à nous inconnu (crise), de manière qu'en général l'homme, s'il n'y succombe pas, s'en trouve complètement délivré, et cela dans un court espace de temps.

Dans les maladies miasmatiques chroniques, la

---

(1) Une jeune fille de huit ans fut mordue à Glascow, le 21 mai 1792, par un chien enragé. Un chirurgien excisa sur-le-champ toute la plaie, l'entretint en suppuration, et donna du mercure jusqu'à ce qu'il survînt une légère salivation, qui dura quinze jours. Cependant la rage éclata le 27 avril, et deux jours après la malade mourut. (*Voyez* DUNCAN, *Medic. comment.* Dec. II, vol. VII, Edimb. 1793, et *The new London med. Journ. II.*)

nature suit la même marche, sous le rapport du mode d'infection et de développement préliminaire de la maladie interne, avant que le symptôme extérieur qui annonce son entière formation apparaisse à la surface du corps. Mais lorsque les choses en sont venues là, elles offrent cette grande et remarquable différence d'avec les maladies miasmatiques aiguës, que l'affection interne entière persiste pendant toute la vie, comme je l'ai déjà dit, et croît même d'année en année, lorsque l'art ne réussit pas à l'éteindre et à la guérir d'une manière radicale.

Parmi ces miasmes chroniques, je me bornerai ici à citer les deux que nous connaissons avec un peu plus de précision que les autres, savoir : le chancre vénérien et la gale.

Il est probable que, dans un cas de coït impur, l'infection spécifique s'opère instantanément à l'endroit du contact et du frottement.

Lorsque l'infection a pris, le corps vivant tout entier en est aussitôt pénétré. Immédiatement après le moment de l'infection, la formation de la maladie vénérienne commence dans tout l'intérieur.

Sur le point des parties génitales où l'infection a eu lieu, on n'aperçoit dans les premiers jours rien d'extraordinaire, aucune trace de maladie, d'inflammation ou de corrosion. C'est en vain aussi qu'on lotionne et qu'on nettoye la partie après le coït impur. La place reste saine en apparence; l'intérieur de l'organisme seul est mis en action par l'infection, reçue ordinairement en un instant, et cette action de sa part a pour but de s'incorporer le miasme vénérien, de se pénétrer d'outre en outre de la maladie vénérienne.

C'est seulement après que tous les organes sont

ainsi pénétrés par le mal reçu dans le corps, quand l'organisme entier est devenu de toutes parts vénérien, c'est-à-dire lorsque la maladie vénérienne a complété son développement intérieur, que la nature malade s'efforce de soulager le mal interne et de le réduire au silence, en faisant apparaître un symptôme local, qui se manifeste d'abord sous la forme d'une petite vésicule, ordinairement née sur le point qui a été infecté dans l'origine, puis sous celle d'un ulcère douloureux, auquel on donne le nom de chancre. Mais cet ulcère ne paraît que cinq, sept ou quinze jours, quelquefois même trois, quatre ou cinq semaines, après le moment de l'infection. C'est donc évidemment un symptôme produit du dedans au dehors par l'organisme devenu vénérien de part en part, qui tient lieu du mal interne, et qui est apte à communiquer le même miasme, c'est-à-dire la maladie vénérienne, à d'autres personnes, par l'effet du contact.

Si alors la maladie entière qui s'est déclarée vient à être éteinte par des médicamens spécifiques administrés à l'intérieur, le chancre disparaît aussi, et l'individu est guéri.

Mais si, comme font les médecins vulgaires, avant de guérir la maladie interne, on détruit le chancre localement (1), la maladie miasmatique chronique,

---

(1) La syphilis n'éclate pas seulement à la suite de l'application des caustiques, ce que de pauvres théoriciens expliquent en supposant que le virus a été refoulé par-là du chancre dans le corps, sain encore, suivant eux, avant cette époque; elle survient aussi, même lorsqu'on a fait rapidement disparaître le chancre sans recourir à aucun irritant, ce qui prouve d'une manière surabondante et sans réplique, la préexistence de la syphilis dans

la syphilis, reste dans le corps, et, si ensuite on ne la guérit point elle-même intérieurement, elle s'agrave d'année en année jusqu'à la fin de la vie. La constitution même la plus robuste n'est point capable de l'anéantir en elle.

Ce n'est donc, comme je l'enseigne et le pratique depuis nombre d'années, qu'en guérissant la maladie vénérienne dont tout le corps est pénétré, et surtout en évitant avec soin les moyens répercussifs extérieurs, qu'on parvient à guérir en même temps son symptôme local, le chancre, tandis que, quand on se contente de détruire localement ce dernier, sans par avance procéder à une cure générale et débarrasser l'homme de toute sa maladie intérieure, l'apparition de cette dernière, la syphilis avec ses suites, est inévitable.

Comme la syphilis, la gale est aussi une maladie miasmatique chronique, et elle commence de la même manière à se former.

Cependant la maladie psorique est le plus contagieux de tous les miasmes chroniques. Elle possède cette propriété à un bien plus haut degré que les deux autres miasmes chroniques, la maladie vénérienne chancreuse et la maladie des fics. Pour que l'infection ait lieu ave cces deux dernières, il faut, à

---

l'intérieur. Petit excisa chez une femme une portion des petites lèvres, sur laquelle existaient depuis deux jours des chancres vénériens; la plaie guérit, mais la syphilis n'en éclata pas moins (Fabre, *Lettres supplémentaires à son Traité des Maladies vénériennes*. Paris, 1786). La chose était bien naturelle, puisque la maladie vénérienne existait déjà dans tout l'intérieur du corps, avant l'apparition du chancre.

moins que le miasme n'ait été introduit dans une plaie, que des parties de notre corps très-riches en nerfs et recouvertes d'un épiderme fort mince, comme sont les organes génitaux, aient éprouvé un certain degré de frottement. Mais le miasme psorique n'a besoin que du contact de l'épiderme général, surtout chez les jeunes enfans. Chacun a, et presque dans toutes les circonstances, l'aptitude à être infecté par ce miasme, ce qui n'est point le cas our les autres.

Aucun miasme chronique n'infecte plus généralement, plus certainement, plus facilement et d'une manière plus absolue, que le miasme psorique. Il est, comme je viens de le dire, le plus contagieux de tous. Il se communique avec une telle facilité qu'en passant d'un malade à un autre pour leur tâter le pouls, un médecin l'inocule souvent à plusieurs personnes sans le savoir (1). Du linge lavé avec des hardes qui ont été portées par des galeux (2), des gants neufs, mais qu'un galeux avait déjà essayés, un lit étranger, une serviette dont on se sert pour s'essuyer, ont suffi pour communiquer ce principe d'infection. Il arrive même souvent au nouveau-né de le contracter en traversant les parties génitales externes de sa mère atteinte de la maladie, de recevoir ce funeste présent d'une sage-femme qui s'en était souillé la main chez une autre accouchée, ou de le contracter, soit au sein de sa nourrice, soit dans les

---

(1) C. Musitanus, opera, *de Tumoribus*, cap. 20.

(2) Comme l'a observé Willis, dans Turner, *des Maladies de la Peau*, trad. de l'anglais. Paris, 1783, t. II, chap. 3, p. 77.

bras et par les caresses impures de celle qui est chargée de le soigner, sans compter les mille et mille autres occasions qui se rencontrent dans la vie de toucher à des objets invisiblement entachés de ce miasme, occasions qu'on ne soupçonne souvent pas, que fréquemment même on ne peut point éviter, de sorte que les individus qui échappent à la contagion de la gale sont en bien petit nombre. Nous n'avons pas besoin d'aller la chercher dans les hôpitaux, les fabriques, les prisons, les hospices d'orphelins, ou les sales demeures de l'indigence; elle se glisse jusque dans la vie ordinaire, dans la retraite comme dans le grand monde. L'ermite du Mont-Ferrat y échappe aussi rarement dans sa solitude creusée au milieu des rochers, que le petit prince dans ses couches de batiste.

Dès que le miasme psorique a touché, par exemple à la main, il ne demeure également plus local, du moment qu'il a pris. Tout lavage, tout moyen de nettoyer la partie est inutile. Les premiers jours on n'aperçoit rien encore à la peau; elle n'éprouve aucun changement, et reste saine en apparence. On ne remarque alors ni exanthème, ni prurit sur le corps, pas même sur la partie qui vient de recevoir l'infection. Le nerf que le miasme a affecté d'abord, l'avait déjà communiqué d'une manière invisible et dynamique aux nerfs du reste du corps, et l'organisme avait tellement été pénétré en silence de cette excitation spécifique, qu'il s'est trouvé contraint de s'approprier peu à peu le miasme psorique, jusqu'à ce que l'individu tout entier fût devenu galeux, c'est-à-dire jusqu'à ce que le développement intérieur de la gale fût achevé.

Ce n'est que quand l'organisme entier se sent pénétré de cette maladie miasmatique chronique spéciale, que la nature s'efforce de soulager le mal interne, et de le réduire au silence, en provoquant l'apparition d'un symptôme local approprié à la peau, de sorte qu'aussi long-temps que l'exanthème persiste à l'extérieur dans l'état et sous la forme qu'elle lui a assignés, la gale interne, avec ses affections secondaires, ne peut point éclater, mais est contrainte à rester cachée, sommeillante, latente et comme enchaînée.

Ordinairement il faut, à partir du moment de l'infection, six, sept, dix ou même quinze jours avant que l'organisme entier ait acquis cette modification intérieure qui constitue la gale. Ce laps de temps écoulé, après un froid plus ou moins vif qui se déclare le soir, et auquel succède pendant la nuit une chaleur générale, terminée par la sueur, petite fièvre que beaucoup de personnes attribuent à un refroidissement, et à laquelle elles ne font aucune attention, on voit paraître sur la peau des pustules psoriques, d'abord très-petites et miliaires, qui grossissent peu à peu (1). Ces pustules se montrent d'abord aux alentours du point qui a reçu l'infection.

---

(1) Bien loin que les pustules galeuses qui paraissent alors soient une affection cutanée à part et purement locale, elles ne sont, au contraire, que la preuve certaine du développement complet qu'a pris auparavant la gale interne, et l'exanthème n'est qu'un complément de cette dernière; car cette éruption cutanée spéciale et cette espèce particulière de prurit appartiennent à l'essence de la maladie entière, dans son état naturel et le moins dangereux.

Elles sont accompagnées d'un prurit ou chatouillement voluptueux, et qu'on pourrait dire agréable jusqu'à en être insupportable. Ce prurit porte si irrésistiblement à se gratter et à déchirer les pustules psoriques, que quand, par empire sur soi-même, on s'abstient de se gratter, un frisson parcourt la peau du corps entier. L'action de se gratter procure bien quelque soulagement pour un instant, mais bientôt après la partie sur laquelle on l'a exercée devient le siége d'une ardeur brûlante, qui persiste long-temps. C'est le soir, et avant minuit, que le prurit se fait sentir le plus souvent, et qu'il est le plus insupportable.

Les pustules galeuses contiennent, dans les premières heures de leur apparition, une lymphe claire comme de l'eau; cette lymphe ne tarde pas à se convertir en pus, qui remplit la tête de la pustule.

Le prurit n'oblige pas seulement à se gratter; sa violence, comme je l'ai dit, porte même à déchirer les vésicules, de sorte que le liquide qui s'échappe devient une source abondante d'infection pour les alentours du malade, et pour les personnes non encore atteintes. Toutes les parties du corps qui viennent à être souillées, même sans qu'on s'en aperçoive, par ce liquide, le linge, les habits, les ustensiles de toute espèce, propagent ensuite la maladie dès qu'on y touche.

Il n'y a cependant que ce symptôme cutané de la gale pénétrant l'organisme entier, symptôme auquel on applique spécialement le nom de gale, parce que c'est lui qui frappe le plus les yeux, il n'y a, dis-je, que cet exanthème, les ulcères auxquels il donne lieu plus tard et dont les alentours deviennent le

siége d'un prurit particulier, enfin les dartres prurileuses, s'humectant par le frottement, et la teigne, qui puissent propager la maladie à d'autres personnes, parce que c'est là seulement que se trouve contenu le miasme communicable de la gale. Au contraire, les autres symptômes de la gale, ceux qui sont secondaires et ne surgissent qu'après la disparition de l'exanthème ou son anéantissement par l'art, en un mot, les affections sporiques générales, ne sauraient transmettre la maladie à d'autres, pas plus que ne le peuvent, à notre connaissance, les symptômes secondaires de la syphilis, ainsi que J. Hunter l'a observé et enseigné le premier.

Quand il ne s'est écoulé que très-peu de temps depuis l'apparition de l'exanthème psorique, et que par conséquent il ne s'est point encore répandu fort au loin sur la peau, on n'aperçoit chez le malade rien qui trahisse l'existence en lui de la gale interne; il se trouve bien en apparence. Le symptôme extérieur tient lieu de la maladie interne, et oblige la gale, avec ses affections secondaires, à rester, pour ainsi dire, latente et enchaînée (1).

C'est dans cet état qu'il est le plus facile de guérir

---

(1) C'est ainsi que le chancre fait taire la syphilis interne, et ne lui permet pas d'éclater, tant qu'il reste en place sans qu'on y touche. J'ai observé une femme, exempte de tous symptômes secondaires de syphilis, chez laquelle un chancre subsistait au même endroit depuis deux ans; il n'avait jamais été traité, et peu à peu s'était agrandi au point d'avoir alors près d'un pouce de diamètre. Une préparation mercurielle bien choisie et prise à l'intérieur, guérit cette femme en peu de temps; la guérison fut complète; le mal interne et le chancre disparurent simultanément.

la maladie entière par des remèdes spécifiques administrés à l'intérieur.

Mais si on laisse la maladie suivre la marche qui lui est propre, sans employer aucun remède interne propre à la combattre, ni aucun moyen externe susceptible de faire disparaître l'exanthème, la maladie entière grandit rapidement dans l'intérieur, et cet accroissement du mal interne rend nécessaire une augmentation proportionnelle du symptôme cutané. Il faut donc alors, pour réduire encore au silence le mal interne devenu plus grave, et pour l'obliger à rester latent, que l'éruption psorique finisse par envahir toute la superficie du corps.

Lors même que la maladie a déjà atteint ce terme, l'homme semble encore jouir d'une bonne santé sous les autres rapports. Tous les symptômes de la gale, qui a pris tant de développement à l'intérieur, sont encore couverts et réduits au silence par le symptôme cutané, qui s'est accru dans la même proportion. Mais l'homme même le plus robuste ne peut pas supporter long-temps un tourment pareil à celui que cause un si insupportable prurit répandu par tout le corps. Il veut à tout prix s'en délivrer, et comme les médecins ne peuvent pas lui procurer une guérison radicale, il cherche au moins à se débarrasser de l'éruption qui lui cause de si intolérables démangeaisons. Les moyens d'y parvenir ne tardent pas à lui être fournis, soit par d'autres ignorans comme lui, soit par des médecins ou chirurgiens vulgaires. Il cherche à se délivrer de sa plaie extérieure, sans soupçonner les maux bien plus graves qui seront la conséquence inévitable de la répression du symptôme cutané, comme le démontrent assez

les observations qui ont été rapportées plus haut. En faisant disparaître ainsi une éruption psorique, il agit d'une manière aussi insensée que celui qui, pour se tirer tout à coup de la pauvreté, et devenir plus heureux à ce qu'il croit, dérobe une grosse somme, et s'attire ainsi la peine de l'emprisonnement et des galères.

Lorsque la maladie psorique a duré déjà depuis long-temps, que l'exanthème se soit répandu, comme il arrive ordinairement, sur la plus grande partie de la peau, ou, ce qui a lieu dans certains cas d'inertie de cet organe, qu'il soit demeuré borné à un petit nombre de pustules (1), dans les deux cas, la répression de l'exanthème abondant ou rare entraîne les suites les plus fâcheuses, parce qu'elle détermine infailliblement la manifestation de la maladie psorique interne, qui a eu jusque là le temps de faire des progrès considérables.

Cependant on doit excuser l'impéritie des personnes étrangères à l'art de guérir, lorsqu'en se plongeant dans l'eau froide, se roulant dans la neige, se faisant appliquer des ventouses, ou se frottant, soit le corps entier, soit seulement les articulations, avec du soufre et de la graisse, elles font disparaître l'éruption et le prurit insupportable qu'elles éprouvent; car elles ignorent à quels symptômes terribles de la maladie psorique interne elles ouvrent ainsi la porte. Mais peut-on pardonner à des hommes dont la mission et le devoir sont de connaître l'étendue des maux qui résultent infailliblement du réveil de la gale interne par la suppression de l'exanthème

---

(1) *Voyez* ci-dessus l'observation dans la note 86.

psorique, et de tout faire pour les prévenir en guérissant d'une manière radicale cette maladie entière (1), quand on les voit traiter ainsi les galeux, leur prescrire même des moyens, internes et externes, plus violens, des purgatifs âcres, puis l'emplâtre de Jasser, les lotions avec l'acétate de plomb, le sublimé corrosif et le sulfate de zinc, mais principalement la pommade avec l'axonge et les précipités mercuriels, et s'empresser de faire disparaître l'exanthème, en assurant que c'est un mal qui siége uniquement à la peau, qu'on doit se hâter de l'en chasser, qu'ensuite tout est fini, et que l'homme reste sain et exempt de toute incommodité? Peut-on les excuser quand les exemples consignés dans les écrits d'anciens observateurs consciencieux, et des milliers d'autres analogues qui se répètent souvent, journellement même, sous leurs yeux, ne les éclairent point, ne font pas pénétrer dans leur esprit la conviction qu'en anéantissant l'exanthème ils attirent aux galeux des maux certains, rapidement mortels, ou aussi durables que la vie, en déchaînant ainsi la maladie psorique interne, au lieu de l'anéantir et de la guérir, en lâchant sur leurs malades déçus, par le brisement des liens qui l'enchaînaient, le monstre à mille têtes qu'ils auraient dû abattre?

On conçoit aisément, et l'expérience le démontre, que quand l'éruption psorique négligée a exercé pendant plusieurs mois ses ravages sur la peau, et qu'ainsi la gale interne a pu librement atteindre son

(1) Car, même à ce haut degré d'intensité de la maladie psorique, l'exanthème et le mal intérieur, c'est-à-dire, la gale entière, quoique plus graves qu'au début, immédiatement après

plus haut degré d'intensité dans une période de temps médiocre, les suites inévitables de la réper-

---

leur première apparition, sont beaucoup plus faciles à guérir, par des médicamens homœopathiques spécifiques, que la gale interne ne l'est, après la simple suppression de l'éruption extérieure, lorsqu'elle étale ses symptômes secondaires et se déploye sous la forme de maladies chroniques. Dans cet état, si elle est encore entière, la maladie psorique, bien que parvenue à un très-haut degré, est encore infiniment plus facile à guérir, avec son exanthème, par des remèdes internes appropriés, sans concours d'aucun moyen local, de même que la maladie chancreuse vénérienne cède souvent, de la manière la plus certaine et la plus facile, à une seule des plus petites doses de la meilleure préparation mercurielle (l'oxydule le plus pur de ce métal), administrée à l'intérieur, traitement à l'aide duquel, sans qu'il soit besoin de recourir à aucun topique, le chancre se réduit rapidement à n'être plus qu'un ulcère de bon caractère, et guérit de lui-même en peu de jours, de manière qu'ensuite on ne voit jamais paraître aucune trace d'accidens secondaires (de syphilis), parce que le mal interne a été guéri en même temps que le symptôme local.

Comment excuser les médecins qui, depuis plus de trois cents ans qu'ils traitent la maladie vénérienne, si généralement répandue aujourd'hui, en ignorent encore à tel point la nature, qu'à l'aspect d'un chancre, ils n'admettent d'autre partie malade que celle qui en est le siége, ne soupçonnent pas que la syphilis était déjà développée dans l'organisme avant sa manifestation, et ne voient qu'en lui seul le symptôme vénérien à combattre, au moyen de remèdes purement externes, pour rendre, suivant eux, la santé au malade? Des milliers de faits n'ont pu leur apprendre qu'en détruisant ainsi le chancre, ils nuisent seulement; qu'ils ne font que priver la syphilis préexistante de son symptôme local dérivatif, et obliger le mal interne à éclater sous une forme plus redoutable, moins facile à guérir. Comment excuser une erreur si pernicieuse et si générale? Pourquoi les médecins n'ont-ils jamais réfléchi sur la manière dont se développent les fics? Pourquoi ont-ils toujours méconnu, dans ce cas, le mal interne général,

cussion d'un exanthème ancien doivent être beaucoup plus dangereuses encore.

---

qui fait la base de ces excroissances, et n'ont-ils pas cherché à guérir radicalement, par des moyens homœopathiques, ce mal préexistant, après la destruction duquel les fics disparaissent d'eux-mêmes, sans le secours d'aucun remède externe?

Mais, quand bien même il y aurait quelque motif spécieux d'excuser cette triste négligence et cette ignorance, quand même on soutiendrait que les médecins n'ont eu que depuis trois siècles et un tiers le temps de s'éclairer sur la vraie nature de la syphilis, et que la vérité aurait peut-être fini par leur apparaître après une plus longue pratique, rien ne justifie l'aveuglement général qui, pendant une si longue suite de siècles, leur a fait méconnaître la maladie interne préexistante à l'éruption psorique, et les a portés à rejeter orgueilleusement tous les faits capables de leur ouvrir les yeux, afin de prolonger l'erreur, et de laisser le monde dans la pernicieuse croyance que les pustules accompagnées d'un insupportable prurit sont une simple affection cutanée, dont la destruction locale délivre le sujet de toute maladie.

Les médecins même les plus célèbres ont accrédité cette grave erreur, depuis Vanhelmont jusqu'aux coryphées les plus modernes de la pratique allopathique.

Il est vrai qu'en appliquant les moyens que j'ai indiqués plus haut, ils atteignaient la plupart du temps leur but, celui de faire cesser l'exanthème et la démangeaison, qu'ils croyaient ou du moins affirmaient avoir anéanti complètement la maladie elle-même, et qu'ils prenaient congé de leurs malades en les assurant d'une guérison parfaite.

Quant à tous les maux entraînés par cette destruction de l'exanthème qui appartient à la forme naturelle de la gale, ou ils ne voulaient pas les voir, ou ils les donnaient pour des maladies nouvelles ayant une tout autre origine. Dans la préoccupation de leur esprit, ils n'avaient aucun égard à ces innombrables témoignages, parlant si haut, d'observateurs consciencieux des temps anciens, qui établissaient les tristes suites de la destruction locale de l'exanthème psorique, survenant souvent d'une manière si prompte après

Il n'est pas moins certain que la suppression d'une éruption psorique qui succède à une infection peu éloignée, et qui se borne à un petit nombre de boutons, entraîne bien moins de danger immédiat, la gale interne qui s'est développée dans tout l'organisme n'ayant point encore eu le temps d'arriver à un haut degré. On doit avouer même que cette repercussion de boutons psoriques survenus depuis très-peu de temps, n'amène souvent aucune suite bien fâcheuse d'une manière immédiate. Aussi est-il ordinaire, surtout chez les personnes délicates ou des hautes classes de la société, et chez leurs enfans, qu'on ignore que des boutons peu nombreux, apparus seulement depuis quelques jours, et accompagnés de démangeaisons vives, avaient pour cause la gale, surtout lorsqu'un médecin s'est empressé de les faire disparaître dès le lendemain par des lotions ou des pommades saturnines.

Mais quel que faible que puisse être la gale interne au moment de la prompte répression d'un exanthème psorique qui vient de se manifester et qui n'est encore composé que d'un petit nombre de vésicules, ainsi que le démontre souvent le peu d'importance des incommodités qu'on observe ensuite, et que le médecin, par ignorance, attribue à d'autres causes légères, cette gale interne n'en demeure pas moins, dans son essence et dans sa nature

---

sa répercussion, qu'il faudrait renoncer à l'exercice de sa raison si l'on ne voulait voir en elles des produits immédiats d'une grande maladie interne, ainsi privée du symptôme local destiné par la nature à la tenir dans le silence, et réduite à ne plus pouvoir se manifester que par ses symptômes secondaires.

chronique, la même maladie psorique générale de l'organisme entier, c'est-à-dire incurable sans les secours de l'art, incapable de céder aux seuls efforts de la constitution même la plus robuste, et toujours croissante jusqu'au terme de la vie. A la vérité, lorsqu'on s'est hâté ainsi de la dépouiller aussi promptement que possible, par des moyens locaux, des premières traces de son symptôme cutané, elle a coutume de ne croître d'abord que peu à peu, et de ne faire dans l'organisme que des progrès lents, infiniment plus lents que quand l'exanthème a été toléré pendant long-temps, cas dans lequel, comme je l'ai déjà dit, ses progrès ont lieu d'une manière très-rapide. Mais elle n'en continue pas moins à grandir sans relâche, et, si les circonstances extérieures sont favorables, elle le fait tellement en silence, et y employe tant d'années, que celui qui ne connaît pas les signes de sa présence à l'état de sommeil, croirait et déclarerait le sujet parfaitement sain et exempt de tout mal interne. Il se passe souvent des années avant qu'elle donne lieu à de grands symptômes qu'on puisse appeler une maladie évidente.

De nombreuses observations m'ont dévoilé peu à peu les signes à l'aide desquels la gale qui sommeille dans l'intérieur, et qui jusqu'alors est demeurée latente, peut être reconnue, même dans les cas où elle n'a point encore pris le caractère d'une maladie prononcée. Au moyen de ces signes on peut extirper le mal jusque dans ses racines, et le guérir radicalement, avant que la gale interne se soit déclarée en maladie chronique évidente, et qu'elle ait atteint ce redoutable degré d'intensité dont les suites fâcheuses

rendent la guérison souvent difficile et dans certains cas impossible.

Il y a beaucoup de signes indiquant que la gale grandit peu à peu dans l'intérieur, qu'elle sommeille cependant encore, et qu'elle n'a point déployé pleinement le caractère d'une maladie évidente; mais un sujet ne les présente pas tous à la fois; l'un en offre davantage, et l'autre moins; chez tel individu on ne trouve que certains d'entre eux dans un moment donné, et les autres paraissent chez lui par la suite des temps, ou ne se manifestent jamais, suivant sa constitution et les circonstances au milieu desquelles il vit.

On observe, surtout chez les enfans, excrétion fréquente de vers et d'ascarides, démangeaisons insupportables dans le rectum, causées par ces derniers.

Dans beaucoup de cas ballonnement du bas-ventre.

Tantôt une faim insatiable, et tantôt point d'appétit.

Pâleur de la face et flaccidité des muscles.

Fréquentes ophthalmies.

Gonflemens des glandes du cou (scrofules).

Sueurs à la tête, le soir, après que le sujet s'est endormi.

Saignement de nez chez les jeunes filles et les jeunes garçons, plus rare chez les adultes, et souvent d'une grande violence.

Mains ordinairement froides ou mouillées de sueur dans l'intérieur (chaleur brûlante à la paume des mains).

Pieds froids et secs, ou baignés d'une sueur fétide (chaleur brûlante à la plante des pieds).

A la moindre cause, engourdissement des bras ou des mains, des jambes ou des pieds.

Des crampes fréquentes dans les mollets (dans les muscles des bras et des mains).

Des soubresauts sans douleurs de certaines parties musculaires çà et là dans le corps.

Des coryza (1) secs ou humides très-fréquens ou chroniques (ou l'impossibilité de contracter un rhume de cerveau, même par l'effet des causes les plus fortes, quoique du reste il y ait continuellement du malaise).

Obstruction habituelle d'une des narines ou des deux.

Sentiment pénible de sécheresse dans le nez.

Angines fréquentes; voix souvent rauque.

Tussiculation courte le matin.

Fréquens accès d'asthme.

Facilité à se refroidir, soit le corps entier, soit seulement la tête, le cou, la poitrine, le bas-ventre, les pieds, par exemple dans un courant d'air (2), et ordinairement avec tendance de ces parties à suer; affections diverses, souvent continues, qui résultent de là.

Grande tendance à se donner des tours de reins, quelquefois seulement en portant ou soulevant un petit poids, ou même en allongeant et étendant les bras vers des objets élevés, avec une foule d'accidens résultant de cette extension souvent médiocre

---

(1) Ici ne se rangent pas les fièvres catarrhales (par exemple la grippe) épidémiques qui attaquent presque tous les hommes, ceux même dont la santé est la meilleure.

(2) Quoique les courans d'air et le froid humide ne soient point agréables aux personnes qui n'ont pas la maladie galeuse, elles n'en éprouvent ni refroidissement ni accidens consécutifs.

des muscles, comme mal de tête, nausées, chute des forces, douleur tensive dans les muscles de la nuque et du dos, etc.

Fréquens maux de tête ou de dents d'un seul côté, à l'occasion même d'affections morales peu profondes.

Fréquens accès de chaleur et de rougeur passagères à la face, assez souvent accompagnés d'un peu d'anxiété.

Chute fréquente des cheveux, sécheresse de la chevelure, nombreuses écailles sur le cuir chevelu.

Tendance à l'érysipèle, çà ou là.

Absence ou désordre des règles, qui sont trop ou trop peu abondantes, retardées ou avancées, trop prolongées, trop aqueuses, avec diverses incommodités du corps.

Mouvemens convulsifs dans les membres au moment de s'endormir.

Lassitude le matin en s'éveillant; sommeil qui ne rafraîchit pas.

Sueurs le matin, dans le lit.

Facilité extrême à suer dans le jour au moindre mouvement (ou impossibilité d'entrer en sueur).

Langue blanche, ou du moins très-pâle, et plus souvent encore fendillée.

Beaucoup de mucosités dans la gorge.

Fétidité de la bouche, souvent ou presque toujours, surtout le matin et pendant les règles; odeur fade, ou acide, ou semblable à celle d'une personne qui a l'estomac malade, ou analogue à celle du moisi, quelquefois même putride.

Saveur acide dans la bouche.

Nausées le matin.

Sentiment de vacuité dans l'estomac.

Répugnance pour les alimens cuits chauds, la viande surtout (principalement chez les enfans).

Sécheresse dans la bouche pendant la nuit ou le matin.

Tranchées fréquentes ou journalières (surtout chez les enfans).

Selles dures, retardant de plus d'un jour, marronnées, souvent coiffées de mucosités (ou selles presque constamment molles, diarrhéiques, en bouillie.)

Tumeurs hémorrhoïdales à l'anus; flux de sang avec les selles.

Prurit à l'anus.

Urine foncée en couleur.

Veines gonflées, dilatées, aux jambes (varices). Engelures et douleurs d'engelures hors du froid rigoureux de l'hiver, et même en été.

Douleurs dans les cors, sans pression extérieure de la chaussure.

Facilité extrême à se disloquer l'une ou l'autre articulation.

Craquement dans quelques unes ou dans plusieurs articulations, pendant le mouvement.

Douleurs tiraillantes, tensives, dans la nuque, le dos, les membres, les dents surtout (pendant les temps humides, orageux, lorsque le vent du nord-est souffle, après un refroidissement, un tour de reins, des passions désagréables, etc.).

Renouvellement, pendant le repos, des douleurs et des malaises, qui se dissipent pendant le mouvement.

La plupart des accidens se font sentir la nuit, et se renouvellent ou s'agravent quand le baromètre est

très-bas, pendant les vents du nord et du nord-est, en hiver et vers le printemps.

Songes causant de l'agitation, effrayans, ou du moins par trop vifs.

Peau malsaine : la plus petite lésion dégénère en ulcère ; gerçures de la peau des mains et de la lèvre inférieure.

Fréquens furoncles ; fréquens panaris.

Peau sèche aux membres, aux bras, aux cuisses et même aux joues.

Çà et là sur la peau des places sèches, tombant en écailles, qui occasionent quelquefois un prurit voluptueux, et, après qu'on s'est gratté, une chaleur brûlante.

Çà et là quelquefois, bien que rarement, une ampoule isolée, causant un prurit voluptueux, mais insupportable, dont le sommet ne tarde pas à se remplir de pus, et qui, après le frottement, occasione une chaleur brûlante; cette vésicule paraît à un doigt, au poignet, ou ailleurs.

En butte à quelques uns ou à plusieurs de ces accidens, l'individu se croit encore bien portant, et d'autres partagent sa manière de voir. Il peut aussi, malgré cela, mener pendant longues années une vie très-supportable, et vaquer assez librement à ses occupations, tant qu'il est jeune ou encore dans la force de l'âge, qu'il n'éprouve aucun revers, qu'il jouit des nécessités de la vie, qu'il n'essuye ni chagrin ni contrariétés, qu'il ne travaille pas au delà de ses forces, et surtout qu'il est d'un caractère gai, tranquille, patient. Alors la gale, que le connaisseur découvre à quelques uns ou à plusieurs des symptômes énumérés précédemment, peut sommeil-

ler pendant nombre d'années dans l'intérieur, sans attirer au sujet une maladie chronique continue.

Cependant, même au milieu de ces circonstances extérieures favorables, dès que le sujet avance en âge, il suffit souvent d'une cause légère, d'un petit chagrin, d'un refroidissement, d'un écart de régime, etc., pour produire un accès violent, quoique peu durable, de maladie, une colique vive, une angine, une inflammation de poitrine, un érysipèle, une fièvre, ou autre affection dont l'intensité n'est fréquemment point en rapport avec la cause déterminante. C'est ce qui arrive la plupart du temps en automne et en hiver, mais se voit souvent aussi au printemps.

Lorsque le sujet, enfant ou adulte, qui offre toute l'apparence de la santé, malgré la gale latente dans son intérieur, tombe dans un cercle de circonstances contraires à celles dont je viens de faire l'énumération, lorsque par exemple son organisme entier vient à être fortement débilité et ébranlé par une forte épidémie régnante, par une maladie contagieuse aiguë (1),

(1) Il n'est pas rare, à la fin des fièvres aiguës, qu'on voie, comme effet en quelque sorte excité par ces fièvres, l'ancienne gale existante dans le corps reparaître sous la forme d'une éruption psorique, que les médecins attribuent à une nouvelle production de la maladie dans un corps supposé par eux rempli d'humeurs viciées, parce qu'ils n'ont aucune idée de la gale chronique qui sommeille souvent dans l'intérieur de l'organisme. Mais la maladie psorique ne peut plus aujourd'hui s'engendrer d'elle-même chez nul individu de l'espèce humaine, de même que la petite vérole, la vaccine, la rougeole, la maladie vénérienne chancreuse, etc., ne sauraient non plus éclater chez aucun homme sans infection préalable.

la variole, la rougeole, la coqueluche, la fièvre scarlatine, le pourpre, etc., par une grave lésion extérieure, un coup, une chute, une blessure, une brûlure considérable, une fracture de la jambe ou du bras, un accouchement laborieux, ou par le séjour dans le lit que nécessitent ces divers accidens; lorsque l'habitude d'une vie sédentaire, dans un logement humide et obscur, affaiblit la force vitale, que la mort de personnes chéries plonge le moral dans une tristesse accablante, que des soucis journaliers abreuvent la vie d'amertume, que le dénuement, la misère, le manque des choses nécessaires aux premiers besoins, abattent le courage et les forces, alors la gale sort de l'état de léthargie dans lequel elle était demeurée plongée jusqu'alors (1), et elle an-

(1) La maladie psorique interne a cela de singulier dans sa nature, comme je l'ai dit, qu'au milieu de circonstances extérieures très-favorables, elle peut pendant long-temps rester en quelque sorte enchaînée et cachée, de sorte que l'observateur superficiel juge le sujet bien portant durant des années entières, souvent même pendant une longue suite d'années, jusqu'à ce que des circonstances physiques ou morales, seules ou réunies, fassent sortir le mal de son état de repos, et en déterminent le germe endormi à se développer; alors les parens, le médecin, le malade lui-même ne peuvent concevoir pourquoi sa santé éprouve tout à coup une si rude atteinte. Pour citer ici quelques exemples qui m'ont été fournis par ma propre expérience, on voit en pareil cas, après une fracture simple qui a retenu le sujet au lit pendant cinq ou six semaines, survenir des états morbides d'une autre espèce, dont la source ne peut être découverte, états qui, bien que réduits à un degré supportable par les traitemens qu'on leur oppose, ne s'en reproduisent pas moins au bout de quelque temps, même sans aucun écart de régime, chaque fois reparaissent avec plus de gravité qu'auparavant, surtout en automne, en hiver et

nonce, par l'apparition des symptômes dont je parlerai plus loin, qu'elle va donner lieu à la manifestation d'accidens graves; l'une ou l'autre des innombrables maladies chroniques (1) (psoriques) éclate et s'agrave

---

au printemps, et dégénèrent en une affection chronique croissant d'année en année, contre laquelle on cherche vainement dans les conseils des médecins et dans l'usage des eaux minérales des secours durables, dont l'application ne soit pas suivie d'un autre mal plus fâcheux encore. Ces secousses dans la vie, ces circonstances défavorables, qui réveillent la gale interne endormie jusqu'alors, et peut-être depuis long-temps déjà, qui en déterminent le germe à se développer, sont innombrables; elles sont souvent de nature telle qu'il n'y a pas le moindre rapport entre elles et les grands maux qu'elles traînent peu à peu à leur suite, de sorte que, ne pouvant les considérer comme une cause suffisante des maladies chroniques, fréquemment énormes, qui leur succèdent, on se voit forcé d'attribuer à celles-ci une cause plus profonde, qui ne fait alors qu'être appelée à se développer, à se manifester.

(1) Ainsi, par exemple, une jeune femme qu'on jugeait bien portante en raisonnant d'après les idées ordinaires, et qui avait été atteinte de la gale dans son enfance, eut le malheur, au troisième mois de sa grossesse, d'être renversée par une voiture; elle éprouva une vive frayeur, reçut une blessure assez légère, accoucha avant terme, et eut une forte perte de sang, qui l'affaiblit beaucoup. Cependant elle se remit en quelques semaines, et l'on pouvait croire qu'elle allait renaître à une santé durable, lorsque la nouvelle d'une maladie dangereuse dont était atteinte une sœur chérie, éloignée d'elle, la replongea dans l'état d'où elle venait de sortir, et y ajouta une multitude d'accidens nerveux et de spasmes, qui la rendirent sérieusement malade. Elle ne tarda cependant pas à être rassurée sur le compte de sa sœur, qui vint même la voir après son rétablissement. Mais la jeune femme n'en resta pas moins malade, et quoiqu'elle parût reprendre la santé pendant huit ou quinze jours, les affections dont elle était atteinte reparaissaient toujours sans cause appréciable. Chaque couche,

de temps en temps, sans presque aucune rémission, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au degré le plus redou-

---

même heureuse, chaque hiver rigoureux, ajoutait de nouvelles souffrances aux anciennes, ou bien celles-ci semblaient faire place à d'autres, mais plus graves encore, sans qu'on pût concevoir comment la force de la jeunesse, aidée de toutes les circonstances extérieures favorables, ne parvenait point à triompher des suites d'un seul accouchement avant terme, et moins encore comment l'impression fâcheuse d'une triste nouvelle n'avait point été effacée par celle de la guérison de sa sœur, par la visite même de cette dernière.

Si la cause doit toujours être proportionnée à ses effets, ce qui est de règle générale dans la nature, personne ne conçoit comment ici, après la cessation des influences fâcheuses sur la santé, les maux qui en avaient été la conséquence pouvaient, non-seulement persister, mais même s'accroître d'année en année, à moins qu'ils ne dépendissent de quelqu'autre cause d'un ordre plus élevé, en sorte que l'avortement et la nouvelle affligeante, dans lesquels il était impossible de voir la raison suffisante de la maladie chronique, puisque ces événemens avaient disparu d'eux-mêmes, ne se présentaient plus que comme une impulsion donnée au développement d'une puissance morbifique déjà existante dans l'organisme, mais jusqu'alors retenue dans une sorte de sommeil.

Ainsi un marchand robuste, et qui paraît bien portant, à cela près seulement de quelques traces de gale interne appréciables pour un œil exercé, vient à être atteint d'incommodités de toutes espèces, et finit par tomber gravement malade, lorsque des revers multipliés compromettent sa fortune et l'exposent à faire banqueroute. La mort d'un parent riche, ou un gros gain à la loterie, rétablit ses affaires; il redevient riche, mais sa maladie n'en dure pas moins, et augmente même d'année en année, malgré toutes les recettes des médecins, malgré des voyages répétés aux eaux minérales le plus en réputation.

Une jeune fille de bonnes mœurs, et qui passe pour bien portante, parce qu'on n'a point égard aux signes d'une gale interne, est contrainte à un mariage qui accable son moral de tristesse; sa

table, à moins qu'il ne survienne bientôt pour le malade de nouveaux événemens extérieurs favorables,

---

santé décroît aussi dans la même proportion, sans nulle trace d'infection vénérienne. Aucun médicament ne soulage ses maux, qui deviennent plus graves de jour en jour. Après une année de souffrances, la mort la délivre d'un époux détesté, et elle se persuade que, n'ayant plus aucun sujet d'affliction, elle va recouvrer la santé; tous ses amis partagent cet espoir. En effet, son état s'améliore promptement; mais, ce qu'on n'avait pas prévu, elle ne se rétablit point d'une manière complète, malgré sa jeunesse; les accidens qu'elle éprouve la quittent rarement, pour se renouveler de temps en temps sans cause extérieure, et ils vont même en s'agravant chaque année pendant la mauvaise saison.

Une personne sur laquelle plane un injuste soupçon qui l'implique dans un procès criminel grave, jouissait auparavant d'une santé en apparence bonne, à part les signes d'une gale latente: pendant les mois que durent ses angoisses morales, elle est prise d'affections morbides diverses. Enfin son innocence est reconnue, elle recouvre l'honneur et la liberté. On devrait croire que cet événement heureux va lui rendre la santé. Mais il n'en est rien; sa maladie paraît toujours par intervalles, elle renaît après des interruptions plus ou moins longues, et s'agrave chaque année, surtout pendant l'hiver.

Si l'événement désagréable avait été la cause suffisante des accidens morbides, l'effet n'aurait-il pas dû cesser entièrement après la suppression de la cause? Mais les maux ne discontinuent point; ils s'agravent même peu à peu avec le temps, et il devient évident que les événemens désagréables n'ont point pu être la cause suffisante de la maladie actuellement existante; on conçoit qu'ils n'ont été que l'occasion du développement d'un mal jusqu'alors latent dans l'intérieur.

La connaissance de cet ancien ennemi interne, qui est si fréquent, et l'art de le vaincre démontrent que, la plupart du temps, une maladie psorique intérieure est la cause de tous ces maux, dont les forces de la nature la mieux constituée ne sauraient triompher, et qui ne cèdent qu'à la puissance de l'art.

qui déterminent la maladie à suivre une marche plus lente et plus modérée dans ses progrès.

Cependant, lors même qu'une amélioration dans les circonstances extérieures tempère les progrès du mal déchaîné, aucun des modes de traitement usités jusqu'à ce jour ne parvient à rétablir véritablement la santé d'une manière durable, et les méthodes allopathiques ordinaires, avec les moyens énergiques et inconvenans qu'elles emploient, tels que bains, mercure, acide hydrocyanique, privation des alimens, ou autres remèdes préconisés par la mode du jour, ne font que hâter la mort, ce terme de tous les maux que les médecins ne peuvent guérir (1).

Quand les circonstances extérieures défavorables dont je viens de tracer le tableau, tirent la gale de son état latent, l'éveillent, la font éclater, et que le malade s'abandonne aux conseils nuisibles des médecins allopathistes ordinaires, quelqu'heureux changemens qui surviennent dans sa situation ou dans ses affaires, la maladie dont il est atteint n'en continue pas moins toujours à devenir de plus en plus fâcheuse.

L'éveil de la gale interne, jusqu'alors latente et en

---

(1) Celles-ci ou celles-là, suivant que la constitution primitive du corps, le genre de vie, la disposition particulière de l'esprit, ou la susceptibilité, la débilité spéciale d'une partie du corps donne la direction, et détermine la maladie psorique à produire tel ou tel accident. Un caractère morose, enclin à la colère, favorise beaucoup le développement de la gale interne, comme aussi des épuisemens antérieurs par des grossesses multipliées, l'allaitement d'un grand nombre d'enfans, de grandes fatigues, des traitemens énergiques, et les excès de tout genre.

quelque sorte enchaînée par la force de la constitution et l'influence des circonstances extérieures, sa manifestation sous la forme de maladies sérieuses, se trahit par l'exaltation des symptômes annonçant sa présence à l'état de sommeil, et par une foule d'autres signes, qui varient suivant la constitution du sujet, sa disposition héréditaire, les différens vices qu'il présente dans son éducation, ses habitudes, son genre de vie, son régime, ses occupations, la direction de son esprit, sa moralité, etc.

Lorsque la maladie psorique se développe sous la forme de maladies secondaires manifestes, on aperçoit les symptômes suivans, dont j'emprunte l'énumération aux cas dans lesquels j'ai appliqué moi-même ma méthode de traitement avec succès, et où, de l'aveu des malades, il y avait eu infection psorique, sans aucun mélange, soit de syphilis, soit de sycose. Je n'hésite pas à avouer que d'autres pourront, d'après leur propre expérience, en accroître beaucoup le nombre.

Je me bornerai seulement à rappeler que si, dans le nombre des symptômes rapportés, il s'en trouve qui sont tout-à-fait contradictoires, il faut chercher la cause de ce phénomène dans la différence des constitutions chez lesquelles la gale interne éclate. Cependant l'un de ces symptômes se rencontre plus rarement que l'autre, et il ne naît de là aucun obstacle particulier à la guérison.

Vertige; demarche chancelante.

Vertige; quand le sujet ferme les yeux, tout tourne autour de lui; il éprouve des envies de vomir.

Vertige; en se retournant brusquement, il tombe presque à la renverse.

Vertige; comme s'il recevait un coup dans la tête, ce qui le prive de ses sens pendant un instant.

Vertige en regardant de haut en bas, quelquefois même sur un sol plan, ou en levant les yeux.

Vertige en marchant dans un chemin qui ne soit pas bordé des deux côtés, dans une plaine libre.

Vertige; il se croit lui-même tantôt trop grand, tantôt trop petit; ou bien d'autres objets s'offrent à lui sous cette apparence.

Vertige simulant la syncope.

Vertige dégénérant en perte de connaissance.

Étourdissement; incapacité de penser et d'exécuter des travaux d'esprit.

Il n'est pas maître de ses pensées.

Dans certains momens il reste tout-à-fait sans penser (il reste assis comme enseveli dans ses réflexions).

Le grand air l'étourdit, et lui rend la tête comme étonnée.

Il lui arrive quelquefois d'avoir la vue obscurcie, ou de ne plus voir du tout, lorsqu'il marche, ou se baisse, ou se redresse après s'être baissé.

Afflux du sang vers la tête (1).

Chaleur à la tête (et au visage) (2).

Sentiment de pression froide sur le sommet de la tête (3).

Mal de tête sourd le matin en s'éveillant, ou l'après-midi, soit après avoir marché long-temps, soit en parlant haut.

---

(1) Pendant la durée duquel l'esprit est dérangé, avec inquiétudes et horreur du travail.

(2) Assez souvent avec froid des mains et des pieds.

(2) Ordinairement avec de l'anxiété.

Mal de tête d'un seul côté, à certaines époques (au bout de vingt-huit, de quatorze, ou d'un moindre nombre de jours), plus prononcé pendant la pleine lune ou la nouvelle lune, ou après des excitations morales, des refroidissemens, etc.; pression ou autre douleur sur le sommet, ou dans l'intérieur de la tête, ou bien douleur térébrante au-dessus d'un œil (1).

Mal de tête journellement à certaines heures; par exemple, des élancemens dans les tempes (2).

Accès de céphalalgie pulsative (par exemple, au front), avec des nausées assez fortes pour faire tomber à terre, ou pour déterminer le vomissement, depuis le matin jusqu'au soir, tous les quinze jours, ou

---

(1) En même temps le sujet éprouve souvent beaucoup d'agitation et d'anxiété à l'intérieur, surtout dans le bas-ventre; il ne va point à la selle, ou il a des selles fréquentes, peu abondantes, accompagnées d'anxiété; il ressent de la pesanteur dans les membres, des tremblemens dans tout le corps, une sorte de tension dans tous les nerfs, avec exaltation de l'irritabilité et de la sensibilité; l'œil ne peut supporter aucune lumière, il larmoie et parfois se gonfle; les pieds sont froids; il y a quelquefois un corsyza sec, souvent du froid, bientôt suivi d'une chaleur passagère; mal de cœur continuel, serrement de gorge et vomissement; le malade reste étendu comme s'il était frappé de stupeur, ou s'agite avec anxiété sur sa couche. Ces accès durent douze, vingt-quatre heures, ou davantage. Lorsqu'ils sont passés, on éprouve beaucoup d'abattement, avec de la tristesse, ou un sentiment de tension dans tout le corps. Avant les accès on ressent souvent des secousses dans les membres pendant le sommeil, avec réveil en sursaut, songes effrayans, grincement de dents durant le sommeil, et grande disposition à s'effrayer au moindre bruit.

(2) Qui quelquefois se gonflent, avec larmoiement d'un œil.

à des époques soit plus rapprochées, soit plus éloignées.

Mal de tête, comme si le crâne s'ouvrait.

Mal de tête tiraillant (1).

Céphalalgie; palpitations dans la tête, aboutissant aux oreilles (2).

Cephalalgie; élancemens dans la tête, aboutissant aux oreilles (3).

Cuir chevelu rempli d'écailles, avec ou sans prurit.

Éruptions cutanées à la tête; teigne avec des croûtes plus ou moins épaisses; élancemens douloureux lorsqu'un point va devenir humide; démangeaisons insupportables quand il s'humecte; tout le synciput douloureusement affecté par le contact de l'air; en même temps, gonflemens glandulaires durs à la nuque.

Cheveux comme torréfiés.

Cheveux tombant fréquemment, surtout sur le devant et au sommet de la tête, ou calvitie par places.

Des tubercules douloureux dans le cuir chevelu, qui paraissent et disparaissent, et ressemblent à des tumeurs arrondies (4).

Sentiment de constriction dans la peau de la tête et du visage.

---

(1) Dans quelques cas, une douleur tiraillante, remontant de la nuque à l'occiput, ou même à toute la tête et à la face, qui en devient souvent bouffie; en même temps la tête est douloureuse au toucher, et il y a souvent des nausées.

(2) Ordinairement en marchant, surtout lorsqu'on marche et se remue après avoir mangé.

(3) Quelquefois la vue se couvre alors d'un voile tout noir.

(4) Qui, dans des cas rares, passent même à la suppuration.

Pâleur de la face dans le premier sommeil, avec un cercle bleu autour des yeux.

Fréquentes rougeur et chaleur de la face (1).

Couleur jaunâtre, jaune de la face.

Couleur jaunâtre, livide de la face.

Érysipèle à la face (2).

Douleur compressive au dessus des yeux, surtout tard dans la soirée; le malade est obligé par elle à appuyer ses mains sur la partie.

Il ne peut rien fixer pendant long-temps, autrement tout tremble autour de lui; les objets paraissent se mouvoir.

Paupières comme fermées, surtout le matin : il est des minutes, quelquefois même des heures, sans pouvoir les ouvrir; elles sont pesantes, comme paralysées, ou fermées spasmodiquement.

Yeux extrêmement sensibles à la lumière du jour, qui leur cause une impression douloureuse, et les oblige à se fermer involontairement (3).

Sentiment de froid dans les yeux.

Angles des yeux pleins de mucus purulent (chassie).

Bords des paupières couverts d'écailles sèches.

---

(1) Le sujet devient alors très-faible et comme épuisé, ou accablé d'anxiété, et le haut de son corps se couvre de sueur : les yeux se troublent, ils se couvrent d'un voile noir; l'esprit devient triste, la tête semble être trop pleine, avec chaleur brûlante aux tempes.

(2) Dans certains cas, avec beaucoup de fièvre, parfois aussi avec des ampoules pleines de sérosité à la face, qui causent du prurit, de l'ardeur, des picotemens, et qui se convertissent en croûtes (érysipèle pustuleux).

(3) Ordinairement avec plus ou moins d'inflammation.

Inflammation d'une (orgeolet) ou de plusieurs glandes de Meibomius, au bord des paupières.

Ophthalmies d'un grand nombre d'espèces (1).

Cercle jaune autour des yeux.

Couleur jaune autour des yeux (2).

Tache trouble, opaque, à la cornée (3).

Obscurcissement du cristallin; cataracte.

Strabisme.

Presbytie. Le sujet voit de loin, mais il ne distingue pas nettement les petits objets qu'il regarde de près.

Myopie. Il distingue fort bien, même les très-petits objets, quand il les tient rapprochés de l'œil; mais il les aperçoit d'autant moins nettement qu'ils sont plus éloignés, et il ne les voit plus du tout à une grande distance.

Vue fausse. On aperçoit les objets doubles ou multiples.

Il passe comme des mouches, des points noirs, des bandelettes obscures ou des réseaux devant les yeux, surtout quand on regarde au grand jour.

Les objets sont vus comme à travers une gaze ou un nuage; la vue se trouble en certains temps.

Héméralopie. On voit bien pendant le jour, mais on ne distingue plus rien au crépuscule.

Nyctalopie. On ne voit bien que pendant le crépuscule.

---

(1) Il est probable que la fistule lacrymale n'a jamais d'autre origine qu'une affection psorique.

(2) Sans couleur grise de la membrane.

(3) Même sans qu'il y ait eu d'ophthalmie auparavant.

Amaurose. Trouble permanent de la vue, qui s'agrave enfin jusqu'au degré de la cécité complète.

Sensibilité douloureuse de plusieurs points de la face, des joues, des os de la pommette, de la mâchoire inférieure, etc., lorsqu'on y touche, qu'on parle ou qu'on mâche; il semble qu'une suppuration intérieure a lieu dans ces points, ou qu'on y éprouve des élancemens, une sorte de soulèvement; la tension, le tiraillement, les élancemens, sont surtout si forts pendant la mastication, qu'ils empêchent de manger (1).

Ouïe excessivement irritable et sensible; on ne peut point entendre sonner les cloches sans tressaillir; le bruit du tambour donne des convulsions, etc.; certains sons causent de la douleur dans l'oreille.

Il y a des élancemens dans l'oreille (2).

Fourmillement et prurit dans l'oreille.

Sécheresse et croûtes sèches dans les oreilles, sans cérumen.

Écoulement par l'oreille d'un pus tenu, ordinairement fétide.

Pulsations dans l'oreille.

Bruits et sons divers dans l'oreille (3).

Surdité à différens degrés, jusqu'à celle qui est ab-

---

(1) On éprouve souvent aussi, en mangeant, en parlant, des tiraillement semblables sur les parties latérales de la tête, où fréquemment alors surviennent des saillies douloureuses. Lorsque la douleur est plus insupportable encore, et même accompagnée d'ardeur brûlante, on l'appelle tic douloureux de la face.

(2) Principalement en marchant à l'air libre.

(3) Comme tintement, bruissement, bouillonnement, ébrouement, bourdonnement, trémoussement, etc.

solue, avec ou sans bruit intérieur; symptôme dont l'intensité varie aussi suivant le temps.

Gonflement des parotides (1).

Saignement de nez plus ou moins copieux, plus ou moins fréquent.

Narines comme bouchées (2).

Sentiment pénible de sécheresse dans le nez, même quand l'air y passe librement.

Diminution, perte de l'odorat.

Perversion de l'odorat (3).

Exaltation excessive de l'odorat, sensibilité extrême pour les odeurs, même les moins prononcées.

Dans l'intérieur du nez, des croûtes, des écoulemens de pus, ou des masses endurcies de mucus (4).

Narines souvent ulcérées, parsemées de rougeurs et de croûtes.

Gonflement et rougeur du nez entier, ou du bout du nez, souvent ou toujours.

Sous le nez ou sur la lèvre supérieure, des croûtes qui durent long-temps, sans rougeur pruriteuse.

La partie rouge des lèvres est toute pâle.

Elle est sèche, écailleuse, fendillée.

Gonflement des lèvres, surtout de la supérieure (5).

---

(1) Souvent avec des élancemens dans ces glandes.

(2) Ou l'une des deux, ou toutes deux à la fois, ou alternativement l'une et l'autre; souvent il n'y a qu'un sentiment d'obturation, quoique l'air passe bien.

(3) Par exemple, odeur de fumier ou autre, surtout dans le nez.

(4) Quelquefois aussi écoulement d'un mucus âcre par le nez.

(5) Parfois avec douleur brûlante, mordicante.

L'intérieur des lèvres est parsemé de petits ulcères ou de vésicules (1).

Éruptions cutanées dans la barbe ou à la racine de la barbe, avec prurit.

Glandes sous-maxillaires tuméfiées, et quelquefois aussi passant à la suppuration chronique.

Gonflemens glandulaires sur les parties latérales du cou, en descendant.

Gencives saignantes au moindre contact.

Le côté interne ou externe des gencives excorié et douloureux.

Prurit rongeant aux gencives.

Gencives blanchâtres, gonflées, douloureuses au toucher.

Gencives disparaissant, laissant à nu les dents de devant et leurs racines.

Grincement de dents pendant le sommeil.

Le mal de dents ne permet pas de garder le lit pendant la nuit.

Vésicules douloureuses et plaies excoriées à la langue.

Langue blanche, couverte d'un enduit blanc, ou chargée d'aspérités blanches.

Langue pâle, d'un blanc bleuâtre.

Langue pleine de sillons profonds disséminés à sa surface, comme si elle avait été déchirée en dessus.

Langue sèche.

Sentiment de sécheresse à la langue, quoiqu'elle soit humectée.

---

(1) Ce symptôme, souvent très-douloureux, paraît et disparaît.

Bredouillement, bégayement, ou même accès inopinés d'impossibilité de parler.

Vésicules ou ulcérations douloureuses à l'intérieur des joues.

Écoulement de sang, souvent abondant, par la bouche.

Sentiment de sécheresse dans tout l'intérieur de la bouche, ou seulement dans quelques unes de ses parties, ou profondément dans la gorge (1).

Chaleur brûlante dans la gorge.

Afflux continuel de salive, surtout en parlant, et principalement le matin.

Crachotement continuel.

Accumulation fréquente de mucosités dans le fond de la gorge, qu'on est obligé d'arracher et d'expuer souvent dans la journée, et surtout le matin.

Fréquentes inflammations de gorge et gonflement des parties qui servent à la déglutition.

Goût muqueux dans la bouche.

Goût sucré insupportable et presque continuel dans la bouche.

Goût amer dans la bouche, plus particulièrement le matin (2).

Goût acide ou acidule dans la bouche, surtout

---

(1) Principalement lorsqu'on s'éveille dans la nuit, ou le matin, avec ou sans soif; lorsque la sécheresse dans la gorge est portée à un haut degré, il y a souvent des douleurs picotantes en avalant.

(2) Ce symptôme n'est pas rare : on l'observe même toujours.

après le repas, quoique la saveur des alimens soit bien perçue (1).

Goût fétide et putride dans la bouche.

Mauvaise odeur de la bouche, rappelant quelquefois celle du moisi, dans d'autres cas, celle d'un corps en putréfaction, comme du vieux fromage, ou celle de la sueur fétide des pieds, ou celle de la choucroûte pourrie.

Rapports ayant le goût des alimens, deux heures après le repas.

Rapports d'air seulement, insupportables, durant souvent des heures entières, et ayant lieu assez fréquemment, même la nuit.

Rapports incomplets, qui n'occasionent que des secousses spasmodiques dans le pharynx, sans rien faire sortir de la bouche.

Rapports acides, soit à jeun, soit après avoir mangé, surtout du lait.

Rapports qui excitent au vomissement.

Rapports ayant un goût rance (surtout après avoir mangé des corps gras).

Rapports ayant un goût putride ou de moisi, le matin.

Rapports fréquens avant de se mettre à table, avec une sorte de boulimie.

Soda plus ou moins fréquent; on sent de l'ardeur le long de la poitrine, surtout après le déjeuner, ou quand on se remue.

Affluence à la bouche d'un courant de liquide salivaire remontant de l'estomac, après des douleurs

---

(1) Dans des cas rares, saveur douce répugnante, hors des temps où l'on mange et boit.

tortillantes autour de ce dernier organe, nausées causant presque la syncope, et afflux de la salive à la bouche, même pendant la nuit (1).

Excitation des maux dominans dans une partie quelconque du corps, après l'usage des fruits, notamment de ceux qui sont aigrelets, et après celui du vinaigre (dans les salades, etc.)

Nausées le matin (2).

Nausées allant parfois jusqu'au vomissement, le matin, aussitôt après la sortie du lit, et diminuant par le mouvement.

Nausées chaque fois qu'on a mangé des corps gras ou du lait.

Vomissement de sang.

Hoquet après avoir mangé ou bu.

Fréquente sensation de vacuité dans l'estomac (ou le bas-ventre), assez souvent avec flux abondant de salive à la bouche.

Faim dévorante (boulimie), surtout le matin. Le sujet est obligé de manger sur-le-champ, sans quoi il se trouve mal, devient faible et tremblant, et, s'il se trouve en plein champ, il est obligé de s'étendre sur la terre.

Boulimie, avec borborygmes dans le ventre.

Appétit sans faim; le malade a envie d'avaler précipitamment toutes sortes de choses, sans en éprouver le besoin dans l'estomac.

---

(1) Ce symptôme dégénère souvent en vomissement d'eau, de mucus ou d'acide âcre : on l'observe surtout après l'usage des farineux, des alimens venteux, des pruneaux, etc.

(2) Survenant souvent d'une manière inopinée.

Une sorte de faim; mais, pour peu qu'on mange alors, on est rassasié sur-le-champ.

Lorsque le sujet veut manger, il éprouve un sentiment de plénitude dans la poitrine, et il a la gorge remplie de mucosités.

Défaut d'appétit. Il n'y a qu'un sentiment de torsion et de tortillement dans l'estomac qui l'oblige à manger.

Répugnance pour les alimens chauds, surtout pour la viande; le malade ne demande presque que du pain et du beurre ou des pommes de terre (1).

Soif dès le matin.

La fossette du cœur comme tuméfiée et douloureuse au toucher.

Sentiment de froid à la région précordiale.

Pression à l'estomac, ou à la région précordiale, semblable à celle que produirait l'application d'une pierre ou une crampe (2).

Battemens et pulsations dans l'estomac, même à jeun.

Spasme d'estomac; douleur à la région précordiale, comme si elle était resserrée (3).

Douleur à l'estomac (4), qui semble comme arraché, surtout après l'usage d'une boisson froide.

Douleur à l'estomac, comme s'il était ulcéré, après l'usage des alimens même les plus innocens.

---

(1) Surtout dans la jeunesse et l'enfance.

(2) Dans quelques cas aussi à jeun, et même la nuit, en s'éveillant; la respiration aussi est gênée.

(3) Ordinairement peu de temps après avoir mangé.

(4) Assez souvent avec un vomissement de mucus et d'eau, sans lequel la douleur de l'estomac ne se calme point dans ce cas.

Pression à l'estomac, même à jeun, mais plus encore après l'usage de tous les alimens, ou de certains d'entre eux, des fruits, des légumes verts, du pain noir, des salades, etc. (1)

Vertiges pendant que le sujet mange; il est sur le point de tomber de côté.

Après le moindre souper, chaleur la nuit dans le lit, et, le matin suivant, constipation avec abattement extrême.

Après avoir mangé, anxiété et sueurs occasionées par elle. (2)

Sueur, aussitôt après avoir mangé.

Vomissement, aussitôt après avoir mangé.

Après le repas, pression et chaleur à l'estomac ou à la partie supérieure de l'abdomen, presque comme dans le soda.

Après le repas, ardeur remontant le long du pharynx.

Après le repas, gonflement du ventre (3).

---

(1) On voit aussi survenir, même après le moindre usage de ces choses, des coliques, des douleurs ou de l'engourdissement dans les mâchoires, des élancemens dans les dents, un amas abondant de mucosités dans la gorge, etc.

(2) Souvent aussi des douleurs qui se renouvellent çà et là, par exemple, des élancemens dans les lèvres, des coliques et des remuemens dans le bas-ventre, des pressions dans la poitrine, de la pesanteur dans le dos et au sacrum, portée jusqu'à la nausée; car il n'y a alors que l'excitation du vomissement qui soulage. Chez quelques personnes, l'anxiété croît après le repas, jusqu'à les pousser à se détruire par la strangulation.

(3) Quelquefois il y a en même temps lassitude dans les bras et les jambes.

Après le repas, beaucoup de lassitude et de la somnolence (1).

Après le repas, état semblable à celui de l'ivresse.

Après le repas, mal de tête.

Soulagement de plusieurs maux, même éloignés, par le repas.

Les vents ne sortent pas, changent de place à chaque instant, et occasionent une multitude de désordres dans le physique (2) et le moral.

Les vents gonflent le ventre (3); l'abdomen est comme rempli, surtout après le repas.

Les vents semblent remonter. Il survient des rapports, puis souvent de l'ardeur dans la gorge, ou des vomissemens, le jour et la nuit.

Douleurs dans les hypocondres quand on y touche, ou qu'on se remue, ou même aussi en restant tranquille.

Etreinte douloureuse dans le bas-ventre, immédiatement au-dessous des côtes.

Tranchées comme causées par des vents qui se déplacent; le bas-ventre est alors toujours comme plein, et les vents remontent.

Tranchées presque tous les jours, surtout chez

---

(1) La somnolence est souvent poussée jusqu'au point que le malade se couche et s'endort.

(2) Quelquefois des tiraillemens dans les membres, surtout les inférieurs, ou des élancemens soit à la région précordiale, soit au bas-ventre, etc.

(3) Les vents remontent souvent; dans des cas plus rares, il en sort, surtout le matin, une énorme quantité, qui n'ont pas d'odeur, et dont l'expulsion soulage les autres accidens; dans d'autres cas, le malade rend une grande quantité de vents, d'une fétidité extrême.

les enfans, le matin plus souvent qu'à aucune autre époque de la journée, et, dans quelques cas, nuit et jour, sans diarrhée.

Tranchées, surtout dans un côté du ventre, ou dans une aine (1).

Sentiment désagréable de vacuité dans le bas-ventre (2); lors même que le malade sort de table, il lui semble n'avoir pas mangé.

Tout autour du bas-ventre, à partir du sacrum, mais surtout au-dessous de l'estomac, sentiment d'étreinte, comme par une ligature, lorsque le sujet n'a point été à la selle depuis quelques jours.

Douleur au foie lorsqu'on palpe le côté droit du ventre.

Douleur au foie, sentiment de pression et de tension sous les côtes droites.

Sous les fausses côtes (dans les hypocondres), tension et pression qui gênent la respiration, tourmentent l'esprit du malade et l'inquiètent.

Douleur au foie, picotement, surtout lorsqu'on se baisse brusquement.

Inflammation du foie.

Pression dans le bas-ventre, comme par une pierre (3).

Dureté du bas-ventre.

Colique spasmodique, crampe des intestins.

---

(1) Les douleurs descendent souvent jusque dans le rectum et la cuisse.

(2) Dans quelques cas, il alterne avec des étreintes douloureuses au bas-ventre.

(3) Pression qui remonte souvent à la région précordiale, où elle excite le vomissement.

Dans la colique, froid d'un des côtés du ventre.

Gargouillemens sensibles à l'oreille dans le bas-ventre (1).

Spasmes dits hystériques, simulant les douleurs de l'accouchement, obligeant souvent à se coucher, et dans beaucoup de cas gonflant tout à coup le ventre, sans flatuosités.

Dans le bas-ventre, sensation de quelque chose qui pousse vers les parties génitales (2).

Hernies inguinales, souvent douloureuses en parlant et chantant (3).

Gonflemens glandulaires dans l'aine, qui passent quelquefois à la suppuration.

Constipation; rétention des selles souvent pendant plusieurs jours, et dans beaucoup de cas avec fréquentes et inutiles envies de s'en débarrasser.

Selles dures, comme brûlées, en petites boules, souvent entourées de mucosités, et parfois aussi de stries de sang.

Selles dont la première partie est ordinairement fort dure et difficile à expulser, tandis que le reste est diarrhéique.

---

(1) Quelquefois seulement au côté gauche du ventre, remontant dans l'inspiration et descendant dans l'expiration.

(2) La pression s'exerce de haut en bas, comme s'il voulait survenir un prolapsus; après qu'elle est passée, tous les membres s'engourdissent, et la femme est forcée de les étendre.

(3) Les hernies inguinales ne dépendent en général que de la gale interne, les cas peu nombreux exceptés où les parties qui en sont le siége ont éprouvé une grande violence extérieure, et ceux où la hernie provient d'un effort trop considérable pour soulever ou tirer un fardeau.

Matières fécales très-pâles, blanchâtres.

Matières fécales grises.

Matières fécales vertes.

Selles de couleur d'argile.

Selles d'odeur putride aigre.

Tranchées dans le rectum, en allant à la selle.

Selles diarrhéiques pendant des semaines, des mois, des années (1).

Diarrhée de plusieurs jours, avec tranchées, qui se reproduit souvent.

Grand épuisement après avoir été à la selle, surtout après en avoir rendu une molle et copieuse (2).

Diarrhée qui affaiblit rapidement à tel point que le sujet ne peut marcher seul.

Tumeurs hémorrhoïdales indolores et douloureuses (3) à l'anus, dans le rectum.

Hémorrhoïdes fluentes à l'anus ou dans le rectum (4), coulant surtout pendant les selles, après quoi les tumeurs restent souvent douloureuses pendant long-temps.

Pendant que le sang coule par l'anus, bouillonne-

---

(1) Ordinairement précédées de borborygmes ou de fermentation dans le bas-ventre, et survenant de préférence le matin.

(2) On observe surtout un sentiment d'épuisement à la région précordiale, de l'anxiété, de l'agitation, parfois aussi du froid au bas-ventre ou au sacrum, etc.

(3) Qui assez souvent exsudent un liquide muqueux.

(4) Les fistules à l'anus ne dépendent presque jamais d'une autre cause que de l'affection psorique, surtout lorsqu'à celle-ci se joignent un régime fort irritant, l'usage abondant des boissons alcooliques, l'abus des purgatifs et celui des jouissances de l'amour.

ment de ce liquide dans tout le corps et respiration courte.

Pendant l'écoulement de l'urine, anxiété, malaise et parfois aussi épuisement.

Quelquefois il sort trop d'urine, et alors le malade éprouve un accablement subit (1).

Rétention d'urine douloureuse (chez les enfans et les sujets avancés en âge).

Quand le sujet a froid (qu'il est transi), il ne peut point uriner.

Quelquefois il ne peut point uriner, parce qu'il est gonflé.

L'urètre est retréci sur plusieurs points, particulièrement le matin (2).

Pression sur la vessie, qui semble obliger à uriner immédiatement après avoir bu.

Le sujet ne peut pas retenir long-temps son urine; elle sort quand il marche, éternue, tousse ou rie.

Envies fréquentes d'uriner pendant la nuit; le malade est obligé de se relever plusieurs fois pour lâcher de l'eau.

---

(1) Les diabétes qui sont si ordinairement mortels sous l'influence des moyens allopathiques, ne reconnaissent guère jamais d'autre cause que la gale interne.

(2) Le jet d'urine est souvent alors aussi mince qu'un fil; il se partage en deux; l'urine ne sort plus que par saccades, séparées souvent par de longs intervalles, dernier phénomène qui cependant tient fréquemment à un spasme du col de la vessie, provenant de la même cause. De même aussi la cystite par rétrécissement de l'urètre, et les fistules urinaires qui en sont la suite, n'ont jamais qu'une origine psorique, quoique, dans des cas rares, la sycose puisse être compliquée avec la gale.

L'urine s'échappe involontairement tandis qu'il dort.

Elle coule encore long-temps goutte à goutte après qu'il a lâché de l'eau.

Une urine blanchâtre, d'odeur et de saveur douceâtres, coule en quantité énorme, avec chute des forces, amaigrissement et soif inextinguible (diabétes).

Douleurs brûlantes et quelquefois déchirantes, en urinant, dans l'urètre et dans le col de la vessie.

Urine d'une odeur âcre et pénétrante.

L'urine dépose promptement un sédiment.

Elle est trouble comme du petit lait en sortant.

Un sable rouge (gravelle) sort de temps en temps avec l'urine.

L'urine est d'un jaune foncé.

Urine brune.

Urine noirâtre.

Urine avec des parcelles de sang, ou même hématurie complète.

Sortie de la liqueur prostatique après que le sujet a uriné, mais surtout après qu'il a poussé une selle un peu dure (et aussi suintement presque continuel de cette humeur).

Trop fréquentes éjaculations nocturnes, une, deux, trois fois par semaine, ou même toutes les nuits (1).

---

(1) Chez les jeunes gens bien portans et chastes, elles n'arrivent naturellement que tous les douze ou quinze jours, sans inconvénient, et en procurant un sentiment de force, de bien-être.

Pollutions nocturnes, sinon fréquentes, du moins entraînant immédiatement des suites fâcheuses (1).

Le sperme sort presque involontairement pendant le jour, à la moindre excitation, et même sans rigidité de la verge.

Érections très-fréquentes, prolongées, fort douloureuses, sans pollution.

La semence ne sort pas même dans un coït prolongé, et malgré l'état d'érection de la verge (2), mais elle s'échappe ensuite en pollutions nocturnes.

Amas de sérosité dans la tunique vaginale des testicules (hydrocèle).

La verge n'entre jamais complètement en érection, malgré même les titillations les plus voluptueuses.

Convulsions douloureuses dans les muscles de la verge.

Prurit au scrotum, qui souvent aussi est parsemé de rougeurs et de croûtes.

Gonflement ou endurcissement d'un testicule ou des deux.

Rapetissement, atrophie, disparition d'un testicule ou des deux.

Endurcissement et tuméfaction de la prostate.

Tiraillemens dans le testicule et le cordon spermatique.

Douleurs contusives dans le testicule.

---

(1) Mélancolie, engourdissement de la pensée, diminution de l'imagination, perte de la mémoire, abattement de l'esprit; la vue s'affaiblit, ainsi que la digestion et l'appétit; les selles deviennent moins fréquentes, le sang se porte à la tête, à l'anus, etc.

(2) Les testicules ne sont point alors remontés vers l'abdomen, et appliqués au ventre, mais ils pendent plus ou moins.

Absence des désirs vénériens chez les deux sexes, souvent ou toujours (1).

Lasciveté effrénée, insatiable (2), avec teint plombé et complexion maladive.

Stérilité, impuissance, sans légion organique primitive des parties génitales (3).

Désordres dans l'écoulement menstruel. Il ne reparaît pas régulièrement vingt-huit jours après le précédent, ne s'établit jamais sans que la femme éprouve quelque incommodité, ne continue pas sans interruption pendant trois ou quatre jours, en donnant une quantité médiocre de sang doux et d'une bonne couleur, jusqu'à ce qu'enfin il atteigne insensiblement son terme vers le quatrième jour, sans que le physique ou le moral s'en ressente; sa durée ne se prolonge pas non plus jusqu'à la quarante-huitième ou cinquantième année de la vie, époque à la-

---

(1) Souvent pendant des années, et même de longues années. Alors rien ne peut exciter le sentiment de volupté dans les organes génitaux de l'homme et de la femme : le verge est flasque et pendante, plus mince que le gland, qui est froid au toucher, et bleuâtre ou blanc; chez la femme, les lèvres de la vulve sont flasques et petites, le vagin presque insensible.

(2) La nymphomanie et la fureur utérine ont la même source.

(3) L'abus du coït, avec émission trop précipitée d'une semence aqueuse, non élaborée, le défaut d'érection, d'éjaculation, ou de désirs vénériens, des règles trop abondantes, continuelles, aqueuses, ou trop peu abondantes, ou nulles, un écoulement copieux de mucus par le vagin (flueurs blanches), des squirrhes de l'ovaire, l'atrophie ou le gonflement des glandes du sein, l'insensibilité, ou la sensibilité seulement douloureuse des parties génitales, ne sont que les causes prochaines ordinaires dans l'un et l'autre sexe.

quelle il doit cesser peu à peu et sans incommodités.

Les règles tardent à paraître jusqu'après la quinzième année, ou même davantage, et, après s'être montrées une ou plusieurs fois, elles restent des mois ou des années sans couler de nouveau (1).

L'écoulement ne s'astreint pas d'une manière rigoureuse à ses époques; il avance de plusieurs jours, et reparaît souvent toutes les trois semaines, ou même tous les quinze jours (2).

Il ne dure qu'un seul jour, que quelques heures, ou se réduit presque à rien.

Il dure cinq, six, huit jours, ou davantage; mais ne se montre qu'à peu près toutes les six, douze ou vingt-quatre heures, et s'arrête ainsi un demi-jour ou un jour entier, avant de reparaître.

Il coule en trop grande abondance, pendant des semaines entières, ou revient presque tous les jours (3).

---

(1) De là pâleur terreuse et bouffissure de la face, pesanteur des jambes, gonflement des pieds, frissonnemens, accablement, asthme, etc.

(2) Rarement il retarde de quelques jours, et alors il est trop abondant, ce qui entraîne de l'épuisement et beaucoup d'autres accidens.

(3) Ensuite, fréquemment, bouffissure de la face, des mains et des pieds, spasmes douloureux dans la poitrine et le ventre, symptômes innombrables de faiblesse nerveuse, d'excès de sensibilité, tant générale qu'appartenant seulement à quelque organe des sens, etc., et, avant l'apparition de l'écoulement sanguin, songes fatigans, réveil fréquent par des bouillonnemens de sang, battemens de cœur, agitation, etc. Dans le cas d'écoulement sanguin plus abondant, souvent des douleurs lancinantes dans un côté du ventre et dans l'aine; la douleur descend parfois aussi vers le rectum et la cuisse; ensuite il arrive souvent que la ma-

Le sang qu'il fournit est aqueux, ou mêlé de caillots bruns.

Le sang menstruel a une très-mauvaise odeur.

Les règles sont accompagnées d'incommodités nombreuses, de syncopes, de céphalalgies (la plupart du temps d'élancemens dans la tête), ou de tranchées, ou de douleurs dans le sacrum; la femme est obligée de se coucher; elle vomit, etc.

Écoulement blanc par le vagin, quelques jours ou plusieurs jours avant le flux menstruel, plus souvent immédiatement après, ou pendant tout le temps compris d'une période à l'autre, avec diminution de l'écoulement sanguin, qu'il remplace même quelquefois tout-à-fait; flux semblable à du lait, à du mucus, blanc ou jaune, ou à de l'eau âcre, et parfois même fétide (1).

---

lade ne peut pas uriner, ou que la douleur l'empêche de s'asseoir; après cette douleur le ventre fait mal, comme s'il était ulcéré en dedans.

(1) Une innombrable quantité de maux accompagnent la leucorrhée, surtout celle de la plus fâcheuse espèce, sans parler des incommodités légères, savoir, du prurit au pubis et dans le vagin, avec excoriation des parties génitales externes et des régions avoisinantes de la cuisse, surtout pendant la marche. Cette affection portée à un haut degré détermine assez souvent des accidens hystériques de toute espèce, des dérangemens d'esprit, la mélancolie, l'aliénation mentale, l'épilepsie, etc. Souvent la leucorrhée vient par accès, et alors elle est fréquemment précédée de remuemens dans un côté du ventre, ou d'ardeur dans l'estomac, le bas-ventre, le vagin, ou d'élancemens dans le vagin et le museau de tanche, ou d'une douleur compressive dans la matrice et de pesanteur dans le vagin, comme si l'utérus allait sortir, accidens que précèdent parfois les douleurs les plus aiguës au sacrum. Les vents se déplacent d'une manière douloureuse, etc. Ce qu'on

Accouchement avant terme.

Pendant les grossesses, beaucoup d'abattement, des nausées, des vomissemens fréquens, des syncopes, des gonflemens douloureux des veines, des accidens hystériques divers, etc.

Coryza dès que le sujet s'expose au grand air; ensuite ordinairement coryza sec dans la chambre.

Coryza sec et obstruction du nez, souvent ou presque toujours, ou aussi par intervalles.

Coryza humide au moindre refroidissement; par conséquent de préférence dans la saison froide et par un temps humide.

Coryza humide, très-souvent, ou presque toujours, ou aussi par intervalles.

Impossibilité de contracter un coryza, malgré des signes précurseurs très-prononcés de cette affection, avec d'autres maux graves dépendans de la maladie psorique interne.

Raucité de la voix pour peu que le malade parle; il est obligé de tussiculer pour que sa voix redevienne nette.

Raucité de la voix, ou même aphonie, qui ne permet pas au malade de parler haut, après le moindre refroidissement.

Raucité et aphonie continuelles durant des années entières; le sujet ne peut articuler hautement aucun mot.

Raucité de la voix et catarrhe très-souvent, ou presque toujours; le catarrhe affecte toujours la poitrine.

---

appelle le cancer utérin a-t-il bien une autre origine que la gale interne?

Toux; souvent de l'irritation et un fourmillement dans le larynx; la toux tourmente le malade jusqu'à ce que la sueur lui inonde le visage (et les mains).

Toux qui ne désempare pas, qui va jusqu'à causer des nausées et des vomissemens, et qui survient surtout le matin ou le soir.

Toux qui se termine toujours par l'éternuement.

Toux la plupart du temps le soir, après s'être mis au lit, et toutes les fois qu'on est couché la tête basse.

Toux après le premier sommeil, qui réveille bientôt le malade.

Toux principalement la nuit.

Toux le matin, fatigante surtout après le réveil.

Toux après avoir mangé, la plupart du temps.

Toux aussitôt après avoir fait une inspiration profonde.

Toux qui produit comme une sensation d'excoriation dans la poitrine, ou parfois des élancemens dans un côté de la poitrine ou du ventre.

Toux sèche.

Toux avec expectoration purulente jaune, avec ou sans crachement de sang (1).

Toux avec expectoration muqueuse extrêmement abondante et perte des forces (phthisie muqueuse).

Accès de toux spasmodique (2).

---

(1) Les phthisies pulmonaires ulcéreuses ont rarement une autre cause que cette affection, même lorsqu'elles paraissent avoir été déterminées par les vapeurs du mercure ou de l'arsenic.

(2) Le malade est pris subitement d'envie de tousser, mais il ne le peut pas, parce que la respiration lui manque tout à coup, jusqu'au point d'amener la suffocation, avec rougeur violacée et

Élancemens violens, parfois insupportables, dans la poitrine, à chaque inspiration; toux rendue impossible par la douleur, sans fièvre inflammatoire (fausse fluxion de poitrine).

Douleur dans la poitrine en marchant, comme si elle allait s'ouvrir.

Douleur compressive dans la poitrine en respirant profondément et en éternuant.

Souvent une légère douleur anxieuse à l'extérieur de la poitrine, qui, lorsqu'elle ne se dissipe pas promptement, dégénère en mélancolie profonde (1).

Douleur brûlante dans la poitrine.

Élancemens fréquens dans la poitrine, avec ou sans toux.

Point de côté aigu; le corps étant très-chaud, impossibilité presque complète de respirer, à cause des élancemens dans la poitrine, avec expectoration de sang et mal de tête; le sujet est obligé de s'aliter.

Cauchemar; le sujet est reveillé la nuit, ordinairement par un rêve pénible; mais il ne peut ni se mouvoir, ni appeler à son secours, ni parler, et quand il cherche à se toucher, il ressent des douleurs aussi intolérables que s'il allait se déchirer (2).

Dérangement de la respiration, avec élancemens

---

bouffissure de la face. Ordinairement alors le gosier est fermé aussi, de sorte que le sujet ne peut point avaler une goutte d'eau; au bout de huit à dix minutes, il survient communément un rapport de l'estomac, et le spasme cesse.

(1) Ordinairement par accès du soir au matin, pendant toute la nuit.

(2) Ces accès se répètent plusieurs fois dans une même nuit, surtout lorsque le sujet n'a pas pris l'air pendant la journée.

dans la poitrine à la moindre marche (1); le malade ne peut faire un pas (angine de poitrine).

Asthme seulement dans les mouvemens des bras, non en marchant.

Accès d'étouffement, surtout pendant les nuits; le malade est obligé de se relever, quelquefois même de sortir du lit, de se tenir debout, le corps ployé en deux et appuyé sur les mains, d'ouvrir la fenêtre, ou d'aller au grand air, etc.; le cœur lui bat, il survient ensuite des rapports ou des bâillemens, et le spasme se dissipe.

Battemens de cœur, avec anxiété, surtout pendant les nuits.

Asthme, respiration bruyante, difficile, parfois même sifflante.

Respiration courte.

Asthme pendant les mouvemens, avec ou sans toux.

Asthme, surtout étant assis.

Asthme spasmodique; lorsqu'il survient en plein air, il suspend la respiration.

Asthme par accès qui durent plusieurs semaines.

Disparition des seins.

Erysipèle à l'un des seins (surtout chez les femmes qui alaitent).

Une glande dure, qui grossit et durcit toujours, avec des élancemens dans l'un des seins (2).

(1) Principalement en gravissant un endroit escarpé.

(2) Les diverses variétés de ce qu'on appelle cancer au sein ont-elles bien une autre origine que la gale interne?

Eruptions pruriteuses, ou même humides et croûteuses, autour du mamelon.

Douleurs tiraillantes, tensives (déchirantes), dans le sacrum, le dos, la nuque.

Raideur douloureuse, tiraillante, lancinante, à la nuque, au sacrum.

Pression entre les omoplates.

Sentiment d'un poids qui pèse sur les épaules.

Douleurs tiraillantes, tensives (déchirantes), dans les membres, soit dans les muscles, soit dans les articulations (rhumatisme).

Douleurs tiraillantes et compressives çà et là dans le périoste des os, surtout des os longs (1).

Élancemens dans les doigts ou les orteils (2).

Elancemens dans le talon et la plante du pied, en se redressant.

Ardeur aux plantes des pieds (3).

Douleur dans les articulations comme si on râclait l'os, avec gonflement rouge et chaud, qui est excessivement sensible au toucher et au contact de l'air; irritabilité extrême du moral et morosité du caractère (goutte, podagre, chiragre, gonagre, etc.) (4).

---

(1) Alors les parties sont douloureuses au toucher, comme si elles étaient brisées ou excoriées.

(2) Qui, dans les cas graves et invétérés, s'exaspèrent beaucoup.

(3) Surtout la nuit, dans le lit.

(4) Les douleurs sont plus vives ou le jour ou la nuit. Après chaque accès, et quand l'inflammation est passée, les articulations de la main, du genou, du pied, du gros orteil, causent des douleurs en marchant; elles sont le siége d'un insupportable engourdissement quand le sujet se redresse, et le membre est affaibli.

Les articulations des doigts gonflées, douloureuses quand on y touche et qu'on les ploie.

Les articulations se tuméfient, restent dures et gonflées, et causent de la douleur quand on les ploie.

Articulations comme raides, avec mouvemens difficiles et douloureux; les ligamens articulaires semblent être trop courts (1).

Articulations douloureuses dans le mouvement (2).

Les articulations crient ou craquent quand le sujet se meut.

Les articulations se disloquent très-facilement (3).

Disposition toujours croissante à se donner des tours de reins, ou, comme on dit, à se blesser par le moindre effort musculaire, en exécutant de petits travaux avec les mains, en s'allongeant pour atteindre à quelque chose de haut, en soulevant des objets qui ne sont pas lourds, en se tournant brusquement, etc. Cette distension, souvent peu considérable, des muscles produit alors, dans beaucoup de cas, les accidens les plus graves, des syncopes, tous les degrés de l'affection hystérique (4), la fièvre, le crachement

---

(1) Par exemple, le tendon d'Achille en se redressant; raideur de l'articulation du pied, du genou, soit passagère (après être demeuré assis, ou en se levant), soit permanente.

(2) Par exemple, l'articulation huméro-cubitale, quand on lève le bras, et celle du pied (contracture), quand on se dresse, sont douloureuses, comme si elles allaient se rompre.

(3) Par exemple, les articulations du pied, de la main, du pouce.

(4) Souvent aussi il se déclare sur-le-champ une forte douleur au vertex, qui est même douloureux quand on y touche, ou des douleurs soit dans le sacrum, soit dans la matrice, assez souvent des élancemens dans le côté de la poitrine ou entre les deux épaules,

de sang, etc., tandis qu'une personne non atteinte de la gale soulève des fardeaux en rapport avec son énergie musculaire sans en éprouver le moindre inconvénient (1).

Les articulations se dérangent très-facilement dans les mouvemens à faux (2).

Douleur dans l'articulation du pied, quand on se redresse, comme si elle allait se briser.

Ramollissement des os, courbure de l'épine du dos (obliquité, gibbosité); courbure des os longs du bras ou de la jambe (rachitisme).

Sensibilité douloureuse de la peau, des muscles et du périoste, sous une pression modérée (3).

---

ce qui arrête la respiration; ou bien une raideur douloureuse de la nuque ou de l'épine du dos; fréquens rapports bruyans, etc.

(1) Le vulgaire, surtout l'homme de la campagne, cherche alors à se soulager par une sorte de frottement mesmérique, dont il obtient quelquefois du succès, mais passagèrement. Il arrive souvent, dans ce cas, qu'une commère promène les extrémités de ses pouces sur les omoplates, en allant vers les aisselles, ou le long de l'épine du dos, ou enfin depuis la région précordiale jusque sous les côtes; seulement presque toujours on emploie une pression trop forte.

(2) Par exemple, l'articulation du pied dans un faux pas, ou aussi celle de l'épaule. Il faut également ranger ici la luxation lente et graduelle de l'articulation coxo-fémorale, la sortie de la tête du fémur hors de la cavité cotyloïde, avec allongement ou raccourcissement du membre et claudication.

(3) Un choc léger contre un corps étranger cause une douleur violente et très-prolongée : les points sur lesquels le corps appuie dans le lit sont très-sensibles : de là vient que le sujet se retourne souvent pendant la nuit; les muscles fessiers et l'os ischion sont le siége d'une sensation douloureuse; il suffit d'un petit coup donné avec la main sur la cuisse pour causer une grande douleur.

Douleur insupportable (1) dans la peau (les muscles ou le périoste) d'une partie du corps, au moindre mouvement de cette partie ou d'une autre éloignée; par exemple, en écrivant, douleur dans l'aisselle ou le côté du cou, etc., tandis que l'action de scier avec la même main ne cause point de douleur; douleur semblable dans les parties voisines, causée par l'action de parler et par le mouvement de la bouche; douleur aux lèvres et aux joues, par l'effet d'un contact léger.

Engourdissement de la peau ou des muscles de certaines parties de certains membres (2).

Quelques doigs, ou les mains, ou les pieds, paraissent comme morts (3).

Fourmillement ou même picotement semblable à celui qui succède aux crampes, dans les bras, les jambes et autres parties (même au bout des doigts).

Agitation fourmillante ou tournoyante, ou inté-

---

(1) Cette douleur varie à un point incroyable. Souvent brûlante, convulsive, lancinante, souvent aussi indescriptible, elle exalte à un degré insupportable la susceptibilité morale; on l'observe surtout à la partie supérieure du corps, à la face, à la peau du cou, etc., par l'effet d'un léger contact, de l'action de parler ou de mâcher, dans l'épaule par suite d'une faible pression ou du mouvement des doigts.

(2) Il y a absence du toucher : les muscles sont comme raides ou comme débandés, soit par accès, soit d'une manière permanente.

(3) Le membre est alors blanc, exsangue, insensible et tout froid, souvent pendant des heures entières, surtout lorsque l'air est frais (le frottement avec un morceau de zinc en descendant vers le bout des doigts ou des orteils, dissipe ordinairement ce symptôme avec promptitude, mais n'agit cependant que d'une manière palliative).

rieurement prurileuse, surtout dans les membres inférieurs (le soir dans le lit, ou le matin en s'éveillant); le sujet est obligé de changer de place à tout moment.

Froid douloureux dans quelques parties du corps.

Ardeur douloureuse dans certaines parties (souvent sans changement de la chaleur extérieure ordinaire du corps).

Froid fréquent ou continuel du corps entier ou d'un côté du corps, quelquefois aussi d'une seule partie; froid aux mains, aux pieds, que le sujet ne peut échauffer la nuit dans le lit.

Frissonnement continuel, et aussi sans changement extérieur de chaleur à la peau.

Fréquentes bouffées passagères de chaleur, surtout à la face, plus souvent avec que sans rougeur; manifestation rapide d'une vive chaleur pendant le repos ou au moindre mouvement, souvent même déjà en parlant, avec ou sans sueur.

Toute chaleur de l'air dans la chambre est extrêmement désagréable, cause de l'agitation, oblige le malade à changer sans cesse de position (quelquefois avec pression dans la tête, au-dessus des yeux, sensation que soulage assez souvent un saignement de nez).

Bouillonnement de sang, ou même sentiment de pulsation dans tous les vaisseaux (pendant lequel le malade est souvent tout pâle, et éprouve comme une sorte de détente dans le corps entier).

Afflux du sang vers la tête.

Afflux du sang vers la poitrine.

Varices aux membres inférieurs (aux parties génitales), parfois aussi aux bras (même chez les hom-

mes), souvent avec douleur déchirante (surtout par les temps orageux), ou prurit dans ces tumeurs (1).

Erysipèle, soit à la face (avec fièvre), soit aux membres, soit au sein, chez les femmes qui alaitent, et surtout dans un point déjà blessé (avec élancemens semblables à des coups d'épingle, et ardeur brûlante).

Panaris, mal d'aventure.

Engelures (même en d'autres saisons que l'hiver) aux doigts et aux orteils, causant du prurit, de l'ardeur et des élancemens.

Cors, qui déterminent une douleur brûlante et lancinante, même lorsque rien ne les comprime.

Furoncles reparaissant de temps en temps, surtout aux fesses, aux cuisses, aux bras et au tronc. L'action du toucher y occasione de petits élancemens.

Ulcères aux jambes, surtout aux chevilles et au-dessus, ainsi qu'à la partie inférieure des mollets, avec chatouillement et sentiment de corrosion sur les bords et mordication comme causée par la présence d'un sel dans le fond; les alentours sont bruns ou bleuâtres, parsemés de varices qui, dans les temps d'orage et de pluie, causent des douleurs déchirantes, surtout la nuit; souvent il y a en même temps érysipèle, après le chagrin ou la peur.

Gonflement et suppuration des os longs du bras, de la cuisse, de la jambe, même des phalanges des doigts et des orteils (*spina ventosa*).

Tuméfaction et raideur des articulations.

---

(1) Les anevrysmes paraissent n'avoir pas d'autre source que la gale.

Eruptions cutanées consistant soit en boutons purulens isolés, accompagnés d'un prurit voluptueux, qui apparaissent et disparaissent de temps en temps, surtout aux doigts ou à d'autres parties, qui causent de l'ardeur brûlante après avoir été écorchés, et qui ont la plus grande analogie avec l'exanthème psorique primitif;

Soit en un exanthème ortié ayant l'apparence de papules blanches et de vésicules pleines d'eau, la plupart du temps avec une douleur brûlante;

Soit en rougeurs, sans douleur, à la face, à la poitrine, au dos, aux bras et aux cuisses;

Soit en dartres ayant la forme de petits grains, de taches rondes et serrées, plus ou moins larges, la plupart du temps rougeâtres, tantôt sèches, tantôt humides, avec un prurit semblable à celui que cause l'éruption psorique, et une chaleur brûlante après qu'on s'est gratté;

Soit en croûtes élevées au-dessus du niveau de la peau, ayant une forme ronde, d'un rouge intense aux alentours, et non douloureuses, avec de fréquens élancemens vifs dans les portions de la peau qui en sont encore exemptes;

Soit en écailles sèches, furfuracées, qui couvrent de petites plaques arrondies des tégumens, se détachent et se reproduisent souvent, sans être accompagnées d'aucune sensation particulière;

Soit enfin en rougeurs sèches au toucher, accompagnées d'une douleur brûlante, et dépassant un peu le niveau de la peau.

Taches de rousseur, petites et rondes; taches brunes ou brunâtres à la face, aux mains et sur la poitrine, non douloureuses.

Taches hépatiques, grandes taches brunâtres qui couvrent souvent les membres entiers, les bras, le col, la poitrine, etc., et ne causent ni douleur ni prurit.

Teinte jaune de la peau, taches jaunes, de même nature, autour des yeux, autour de la bouche, au col, etc., sans douleurs (1).

Verrues à la face, aux avant-bras, aux mains, etc. (2).

Tumeurs enkystées dans la peau, le tissu cellulaire sous-jacent, ou les gaines des tendons (ganglions), de forme et de grosseur diverses, froides, sans douleurs (3).

Gonflemens glandulaires au col, à l'aine, dans le pli des articulations, au pli du bras, dans le jarret, sous l'aisselle (4), et aussi dans les seins.

Aridité de l'épiderme, soit par tout le corps, avec impossibilité de suer ou de transpirer sensiblement par l'exercice et la chaleur, soit seulement sur quelque parties (5).

---

(1) Après l'exercice en voiture, la couleur jaune de la peau se manifeste surtout lorsque la voiture est sur le point de s'arrêter, sans être encore en repos.

(2) Surtout dans la jeunesse. Beaucoup de ces verrues ne durent pas long-temps, et disparaissent pour faire place à d'autres symptômes psoriques.

(3) Le fongus hématode, devenu si terrible dans ces derniers temps, n'a pas d'autre origine que la gale, comme je crois devoir le conclure de quelques faits.

(4) Quelquefois après des douleurs lancinantes, ils dégénèrent en une espèce d'ulcération chronique, qui, au lieu de pus, ne secrète qu'un mucus incolore.

(5) Principalement aux mains, au côté externe des bras et

Sentiment insolite de sécheresse par tout le corps (même à la face, dans la bouche, dans la gorge ou dans le nez, quoique l'air inspiré passe librement).

Propension extrême à suer au moindre mouvement, même par accès en restant assis, ou seulement de quelques parties du corps; par exemple, sueur continuelle des mains et des pieds (1); sueur abondante sous les aisselles (2) et autour des parties génitales.

Tous les jours le matin des sueurs coulent souvent à flots, pendant des années, fréquemment d'odeur acide ou mordicante (3).

Sueur d'un seul côté du corps, ou seulement soit dans sa moitié supérieure, soit aux extrémités inférieures.

Propension toujours croissante à se refroidir, soit le corps entier (parfois), seulement après s'être mouillé les mains avec de l'eau chaude ou froide, (comme en lavant du linge), soit seulement quelque partie, la tête, le col, la poitrine, le bas-ventre, les pieds, etc., dans un courant d'air médiocre ou faible, ou après s'être mouillé légèrement cette partie (4);

---

des jambes, et même à la face; la peau est sèche, âpre, râpeuse, souvent aussi couverte d'écailles furfuracées.

(1) D'une odeur ordinairement très-fétide, et quelquefois si abondante qu'elle inonde et excorie les plantes des pieds, les talons et les orteils, au moindre exercice.

(2) Assez souvent de couleur rouge, et d'odeur hircine, alliacée.

(3) Ici se rangent aussi les sueurs que les enfans galeux éprouvent à la tête, le soir, après s'être endormis.

(4) Les accidens qui surviennent immédiatement après sont

il suffit même pour cela que la chambre soit fraîche, l'air chargé d'humidité, ou le baromètre bas.

Le sujet ressemble à un almanach vivant, c'est-à-dire qu'à l'approche d'un grand changement de temps, d'un froid vif, d'un ouragan, d'un orage, il ressent des douleurs vives dans des parties du corps, actuellement guéries et cicatrisées, qui ont été autrefois lésées, blessées, fracturées.

Gonflement aqueux soit des pieds seulement ou d'un seul pied, soit des mains, de la face, du ventre ou du scrotum, etc. seulement; quelquefois œdématie générale (hydropisies).

Accès de pesanteur soudaine des bras ou des jambes.

Accès de faiblesse comme paralytique d'un bras, d'une main, d'une jambe, sans douleurs, tantôt survenant d'une manière subite et passant rapidement, tantôt commençant peu à peu et allant toujours en augmentant.

Craquement des genoux.

Propension des enfans à tomber sans cause visible. On observe aussi chez les adultes de ces accès de faiblesse dans les jambes, de sorte qu'en marchant un pied glisse par-ci, et l'autre par-là, etc.

---

graves et variés; douleurs dans les membres, maux de tête, coryza, mal de gorge et angine, catarrhe, gonflement des glandes du cou, raucité de la voix, toux, gêne de la respiration, picotemens dans la poitrine, fièvre, troubles de la digestion, coliques, vomissement, diarrhée, mal d'estomac, parfois même convulsions à la face et dans d'autres parties, couleur ictérique de la peau, etc. Nul individu non galeux n'éprouve la moindre incommodité de causes pareilles.

Accès soudains de faiblesse, surtout dans les jambes, en marchant à l'air libre (1).

En s'asseyant le malade ressent une insupportable faiblesse; il devient plus fort en marchant.

La propension des articulations à se luxer dans les faux pas augmente toujours, et arrive jusqu'à la production d'une luxation complète, par exemple du pied, de l'épaule, etc.

Le craquement des articulations au moindre mouvement du membre va en augmentant, avec une sensation désagréable.

L'engourdissement des membres augmente à la moindre occasion, par exemple en s'appuyant la tête sur le bras, en croisant les jambes étant assis, etc.

Les crampes douloureuses dans plusieurs parties musculeuses augmentent et se reproduisent sans cause appréciable.

Rétraction lente, spasmodique, des muscles fléchisseurs des membres.

Convulsions rapides de certains muscles, de certains membres, même pendant l'état de veille, par exemple, de la langue, des lèvres, des muscles de la face, de ceux du pharynx, de l'œil, des mâchoires, des mains et des pieds.

Raccourcissement tonique des muscles fléchisseurs.

Tournoiement ou torsion involontaire du corps

---

(1) Quelquefois le sentiment de faiblesse paraît remonter alors jusqu'à la région précordiale, où il dégénère en une boulimie, qui brise soudainement les forces du malade; celui-ci devient tremblant, et il est obligé de se coucher sans délai pour quelque temps.

ou des membres, en pleine connaissance (danse de Saint-Gui).

Accès subits d'asthme et chute des forces, avec perte de connaissance.

Accès de tremblement des membres, sans anxiété. Tremblement continuel; battement même avec les mains, les bras, les jambes.

Accès de perte de connaissance durant un instant ou une minute, avec la tête renversée de côté sur une épaules, avec ou sans convulsion dans l'une ou l'autre partie du corps.

Épilepsie de diverses espèces.

Bâillemens et pandiculations presque continuels.

Somnolence pendant le jour, souvent aussitôt après s'être assis, surtout à la suite des repas.

Difficulté à s'endormir le soir, dans le lit, souvent pendant plusieurs heures.

Le malade ne fait que sommeiller durant la nuit.

Insomnie chaque nuit, à cause d'une chaleur accablante, causant une anxiété qui oblige souvent à quitter le lit et à se promener dans la chambre.

Plus de sommeil, ou du moins de sommeil profond, après trois heures du matin.

Perception de toutes sortes d'images fantastiques par le seul fait de l'abaissement des paupières.

Idées bizarres, inquiétantes, qui affligent l'esprit au moment de s'endormir, et obligent à se lever, à se promener long-temps.

Rêves très-vifs, simulant l'état de veille, ou songes tristes, effrayans, accablans.

Habitude de parler haut, de crier en dormant.

Somnabulisme. Le malade se relève la nuit, les

yeux fermés, et accomplit ainsi toutes sortes de choses, même dangereuses, sans en conserver le souvenir quand il est éveillé.

Accès de suffocation pendant le sommeil (cauchemar).

Douleurs diverses et insupportables la nuit, ou soif nocturne, sécheresse de la gorge, de la bouche, ou fréquentes envies d'uriner la nuit.

Le matin, en s'éveillant, le malade est triste, engourdi, accablé, et plus fatigué que quand il s'est couché; il lui faut des heures entières pour se remettre, et la fatigue ne se dissipe qu'après qu'il s'est levé.

Après une nuit fort agitée, il a souvent plus de force le matin qu'après un sommeil calme et profond.

Fièvre intermittente très-variée, quant au type, à la durée, à la forme, quotidienne, tierce, quarte, quintane, lorsqu'il n'en règne aucune ni sporadiquement, ni épidémiquement, ni endémiquement, dans la contrée.

Tous les soirs un accès de froid fébrile, avec couleur bleue des ongles.

Tous les soirs quelques frissonnemens.

Tous les soirs de la chaleur, avec afflux du sang vers la tête et rougeur des joues; cette chaleur est souvent mêlée de froid.

Fièvre intermittente de quelques jours de durée, à laquelle succède, durant quelques semaines, une éruption pruriteuse humide, qui guérit au bout de la même époque, et ainsi de suite alternativement, pendant des années.

Toutes sortes de dérangemens du moral et de l'esprit (1).

Mélancolie seule, ou alternant soit avec la démence, soit même avec la fureur.

Anxiétés le matin, en sortant du sommeil.

Anxiétés le soir, après s'être mis au lit (2).

Anxiétés plusieurs fois dans la journée (avec ou sans douleurs), ou à certaines heures, soit du jour, soit de la nuit; ordinairement alors la personne ne goûte jamais de repos; elle est obligée de courir çà et là, et souvent aussi elle tombe en sueur.

Mélancolie, battemens de cœur et anxiétés qui éveillent la nuit le malade (la plupart du temps immédiatement avant l'apparition des règles).

Monomanie-suicide (3) (spleen ?).

---

(1) Je n'ai jamais vu, ni dans ma pratique, ni dans aucune maison d'aliénés, un mélancolique, un homme en démence, ou un fou furieux, dont la maladie n'eût point pour cause la gale, quoique cependant celle-ci fût parfois, mais rarement, compliquée avec la syphilis.

(2) Qui provoquent des sueurs abondantes chez quelques personnes. D'autres n'éprouvent ensuite que des bouillonnemens de sang et des pulsations dans tous les vaisseaux; chez certaine, l'anxiété va jusqu'à resserrer le larynx, en sorte qu'elles paraissent être sur le point de suffoquer; chez d'autres le sang semble s'arrêter dans tous les vaisseaux, ce qui est la cause de l'anxiété qu'elles éprouvent. L'anxiété est parfois accompagnée d'images et de pensées désagréables, qui paraissent la causer, mais cet effet n'a pas lieu toujours.

(3) On paraît n'avoir pas fait attention à cette espèce d'aliénation mentale, qui également est purement psorique. Sans éprouver d'anxiété, sans avoir d'idées qui les tourmentent, et jouissant en apparence de leur pleine raison, les personnes qui en sont atteintes se trouvent poussées par un certain sentiment de nécessité

Caractère pleureur. Le malade pleure souvent des heures entières sans savoir pourquoi (1).

Accès de frayeur. Le malade craint par exemple le feu; il redoute de rester seul, d'être atteint d'apoplexie, de délire, etc.

Accès de propension à la colère, avoisinant l'aliénation mentale.

Frayeur souvent à la moindre cause; les malades sont fréquemment alors pris de sueur et de tremblement.

Horreur du travail chez les personnes d'ailleurs les plus plus actives; nulle envie de travailler; au

---

à se donner la mort. On ne les guérit qu'en les débarrassant de la gale, lorsqu'on reconnaît *à temps* les symptômes par lesquels celle-ci se manifeste chez elles. Je dis *à temps*, parce quand cette aliénation est portée au dernier degré, elle a pour caractère particulier que le malade ne communique à personne son inébranlable résolution. Elle ne revient que par accès durant une demi-heure ou quelques heures, ordinairement tous les jours sur la fin, et souvent à des époques fixes de la journée. Cependant, outre leurs accès de monomanie-suicide, les malades en ont communément encore d'anxiété, qui paraissent cependant indépendans des autres, se montrent à d'autres heures, et sont la plupart du temps accompagnés de pulsations à la région précordiale, mais pendant la durée desquels le désir de la mort ne se fait pas sentir. Ces accès d'anxiété, qui semblent être plus corporels et ne pas se rattacher à des pensées désagréables, peuvent cependant manquer, tandis que ceux d'envie de se suicider règnent au plus haut degré; parfois aussi ils reviennent plus fréquemment, après que ceux-ci ont été guéris en grande partie par les remèdes antipsoriques, de sorte que les uns et les autres paraissent être indépendans, quoiqu'ils aient pour source le même mal fondamental.

(1) Symptôme que la nature malade paraît cependant, surtout chez les femmes, produire pour réduire au silence plusieurs affections nerveuses plus graves.

contraire, répugnance prononcée pour toute espèce d'occupation (1).

Sensibilité excessive.

Irritabilité par faiblesse (2).

Changemens d'humeur fréquens. Le sujet est souvent fort gai et d'une gaîté immodérée, souvent aussi soudainement abattu par l'idée de sa maladie, ou par d'autres objets sans importance. Passage rapide de la gaîté à la tristesse, ou affliction sans cause.

---

(1) Une femme, dans ce cas, était atteinte d'anxiété, toutes les fois qu'elle voulait se livrer aux occupations de son ménage; les membres lui tremblaient, et elle devenait tout à coup si accablée, qu'elle était obligée de se coucher.

(2) Toutes les impressions physiques et morales, même les plus faibles, déterminent une irritation maladive, portée souvent à un haut degré. Les événemens non seulement tristes, mais même heureux, causent souvent des maux et des souffrances extraordinaires; des récits touchans, et même seulement des idées qui s'y rapportent, ou leur simple souvenir, agitent les nerfs, troublent la tête, etc. Il suffit de lire pendant quelque temps des choses même indifférentes, de regarder un objet avec attention, par exemple en cousant, d'écouter attentivement des choses même qui n'ont aucun attrait, d'une lumière trop vive, d'une conversation à voix haute entre plusieurs personnes, même des sons isolés d'un instrument de musique, du bruit des cloches, etc., pour produire des impressions fâcheuses, du tremblement, de l'abattement, des maux de tête, du froid, etc. Il est même, dans beaucoup de cas, nuisible de se livrer à un exercice modéré, de parler, de se trouver à une chaleur ou à un froid même médiocre, d'aller en plein air, de se mouiller la peau avec de l'eau, etc. Beaucoup de personnes ressentent les changemens subits de temps jusque dans leur chambre, où la plupart se plaignent quand le temps est orageux et humide, un plus petit nombre quand il est sec et le ciel serein. La pleine lune, chez les uns, et la nouvelle lune, chez d'autres, exercent aussi une impression défavorable.

Tels sont quelques uns des principaux symptômes observés par moi, qui, lorsqu'ils se répètent souvent ou deviennent continus, annoncent que la gale sort de son état latent. Ce sont en même temps les élémens dont le miasme psorique, développé par des circonstances extérieures défavorables, se compose, quand il s'exprime par une foule innomblable de maladies chroniques, auxquelles la constitution individuelle, les habitudes, le genre de vie, les influences du dehors et les impressions physiques ou morales apportent tant de modifications, qu'elles sont bien loin d'être épuisées par la longue série des espèces nominales que la pathologie ordinaire donne faussement pour autant de maladies particulières et distinctes (1).

(1) Sous les noms de scrofules, rachitisme, spina ventosa, atrophie, marasme, phthisie, pulmonie, asthme, phthisie muqueuse, phthisie laryngée, catarrhe chronique, coryza habituel, dentition difficile, maladies vermineuses, dyspepsie, spasmes du bas-ventre, hypocondrie, hystérie, œdématie, ascite, hydropisie des ovaires, hydromètre, hydrocèle, hydrocéphale, aménorrhée et dysménorrhée, métrorrhagie, hématémèse, hémoptysie et autres hémorrhagies, flueurs blanches, dysurie, ischurie, énuresis, diabètes, catarrhe de la vessie, hémorroïdes vésicales, néphralgie, gravelle, rétrécissemens de l'urètre, rétrécissement des intestins, hémorroïdes borgnes et fluentes, fistule à l'anus, constipation, diarrhée chronique, induration du foie, jaunisse, cyanose, maladies du cœur, battemens de cœur, spasmes de poitrine, hydropisie de poitrine, avortement, stérilité, nymphomanie, impuissance, induration du testicule, atrophie du testicule, prolapsus de la matrice, hystéroloxie, hernies inguinales, crurales et ombilicales, luxations spontanées, déviations de la colonne vertébrale, ophthalmies chroniques, fistule lacrymale, myopie et presbyopie, nyctalopie et héméralopie, obscurcisse-

Ce sont là les symptômes secondaires caractéristiques du mal miasmatique primitif devenu manifeste au dehors, de ce monstre à mille têtes, qu'on a si long-temps méconnu.

DU TRAITEMENT DES MALADIES CHRONIQUES.

Nous passons maintenant au traitement des maladies chroniques, en nombre incalculable, dont la guérison devient, d'après ce qui a été dit précédemment sur la nature de leur triple origine, sinon facile, du moins possible, chose qui avait été absolument impraticable avant qu'on en connût la source. Cette notion permet, en effet, de les guérir depuis que des remèdes homœopathiques spécifiques contre les trois miasmes différens ont été en grande partie découverts.

Les deux premiers miasmes desquels dépendent les moins nombreuses d'entre les affections chroniques, savoir, la *syphilis*, ou la maladie vénérienne chancreuse, et la *sycose*, ou la maladie des fics, avec leurs suites, seront celles dont nous nous occuperons d'abord, afin de nous ouvrir un champ libre pour

---

ment de la cornée, cataracte, glaucome, amaurose, surdité, absence de l'odorat et du goût, mal de tête chronique unilatéral, tic douloureux de la face, teigne, croûtes laiteuses, dartres, rougeurs, urtication, tumeurs enkystées, goître, varices, anévrysme, érysipèle, ulcères, carie, squirrhes, cancer aux lèvres et aux joues, cancer au sein, cancer de matrice, fongus hématode, rhumatisme, ischiagre, goutte noueuse, podagre, apoplexie, syncopes, vertiges, paralysies, contractures, tétanos convulsions, épilepsie, chorée, mélancolie, manie, démence, faiblesse nerveuse, etc.

la thérapeutique du nombre infiniment plus considérable des maladies chroniques variées à l'infini qui tirent leur origine de la gale.

De la Sycose.

Il sera donc question en premier lieu de la *sycose*, comme étant le miasme qui engendre le moins de maladies chroniques, et celui qui n'a de suites que de temps en temps. Cette *maladie des fics* a été fort répandue pendant les dernières guerres, depuis 1809 jusqu'à 1814; mais, à dater de cette dernière époque, elle est devenue toujours de plus en plus rare. Comme on la croyait de même nature que la maladie vénérienne chancreuse, on l'a presque toujours traitée sans succès, et d'une manière capable seulement de nuire au malade, par des préparations mercurielles données à l'intérieur. Quant aux excroissances des parties génitales, endroit où la maladie a coutume de se manifester d'abord, excroissances qui, plusieurs jours ou même plusieurs semaines après l'infection par le coït, surviennent accompagnées généralement, mais non toujours, de l'écoulement d'une sorte de gonorrhée par l'urètre, sont rarement sèches et en forme de verrues, plus souvent molles, spongieuses, imbibées d'un liquide fétide, saignantes à la moindre cause, et semblables à des crêtes de coq ou à des choufleurs, et pullulent, chez l'homme, sur le gland, ainsi qu'à la surface et au-dessous du prépuce, chez la femme, aux alentours de la vulve, puis à la vulve elle-même tuméfiée, souvent en très-grand nombre; on ne les a jamais attaquées que par le traitement externe le plus violent, par la cautérisation, l'ustion, l'excision ou la liga-

ture. Le résultat immédiat et naturel de cette méthode était ordinairement qu'elles reparaissaient au bout de quelque temps, et qu'alors on les soumettait vainement à un nouveau traitement non moins cruel et douloureux, ou que, quand on parvenait ainsi à les détruire, la sycose, privée du symptôme local qui tenait lieu de l'affection interne, se manifestait d'une autre manière plus fâcheuse, par des maux secondaires, les moyens de destruction extérieurs employés contre les excroissances et le mercure administré intérieurement contre une maladie à laquelle il n'était point approprié, n'étant point capables de diminuer en rien le miasme sycosique, dont l'organisme entier se trouvait comme imprégné. Non seulement le mercure, ici toujours nuisible, qu'on donnait en général à très-fortes doses et sous la forme des préparations les plus âcres, détériorait la santé générale, mais encore on voyait survenir ensuite tantôt des excroissances analogues sur d'autres points du corps, tantôt des élévations spongieuses, blanchâtres, sensibles et plates, dans la bouche, sur la langue, au palais, aux lèvres, tantôt de gros tubercules saillans et bruns dans les aisselles, au col, au cuir chevelu, etc.; ou bien il se manifestait d'autres affections, parmi lesquelles je ne citerai ici que le raccourcissement des tendons des muscles fléchisseurs, notamment de ceux des doigts.

Mais la gonorrhée dépendante du miasme sycosique (1) et les excroissances dont il est la source,

(1) Le miasme des autres gonorrhées ordinaires paraît ne point pénétrer l'organisme entier, et ne faire qu'irriter localement les

c'est-à-dire la sycose entière, sont guéries de la manière la plus certaine et la plus radicale par l'usage intérieur du suc de thuya, homœopathique en pareil cas (1). Il suffit de donner ce suc à la dose de quelques globules de sucre gros comme des graines de pavot et imbibés d'une solution au décillionième, avec laquelle, au bout de vingt, trente ou quarante jours, on fait alterner une dose tout aussi faible d'acide nitrique étendu au billionième, qu'on doit laisser agir pendant un même laps de temps, pour obtenir la guérison parfaite de l'écoulement et des excroissances, c'est-à-dire de la sycose entière, sans qu'il soit nécessaire de rien appliquer à l'extérieur, sinon *dans les cas les plus invétérés et les plus graves*, où il convient de toucher une fois par jour les plus gros fics avec le suc entier des feuilles vertes de thuya, étendu de parties égales d'alcool.

Cependant si le malade était atteint simultanément d'autres affections chroniques, comme il arrive souvent après des méthodes curatives aussi violentes que celles auxquelles les médecins ordinaires ont recours

---

organes urinaires. Ces gonorrhées cèdent, soit à une dose d'une goutte de suc frais de persil, lorsque la fréquence des envies d'uriner en indique l'emploi, soit à une petite dose de baume de Copahu dissous dans l'alcool (qui ne dissout qu'une faible quantité de cette substance). On donne alors une goutte environ de la teinture, lorsque l'inflammation des organes urinaires n'est pas considérable, ou qu'un autre traitement violent administré par des médecins n'a point fait développer la gale endormie dans le corps du malade, cas dans lequel, comme on le voit fréquemment, il reste une gonorrhée consécutive, souvent fort opiniâtre, qui ne peut être guérie que par un traitement antipsorique.

(1) Voyez ma *Matière médicale pure* (en allemand), t. v.

contre les fics, on trouve souvent la sycose compliquée d'une gale développée (1), lorsque, ainsi qu'il arrive fréquemment, cette dernière existait déjà auparavant à l'état latent, ou bien même encore d'une syphilis, quand le malade a été préalablement mal traité d'une affection vénérienne chancreuse. En pareil cas il est nécessaire d'attaquer d'abord la maladie la plus fâcheuse, c'est-à-dire la gale, par les médicamens antipsoriques spécifiques dont l'énumération sera donnée plus bas, et ensuite de mettre en usage les moyens indiqués contre la sycose, avant d'administrer la dose convenable de la préparation mercurielle qui, comme on le verra bientôt, convient le mieux contre la syphilis. Après avoir agi ainsi, on recommence le même traitement, s'il est nécessaire, en faisant alterner les trois méthodes jusqu'à parfaite guérison. Seulement il faut laisser à chacune des trois sortes de médicamens le temps d'accomplir son action.

En ayant recours à cette méthode certaine contre la sycose, on n'a besoin d'appliquer aucun topique sur les excroissances; on se contente de les couvrir avec de la charpie sèche, lorsqu'elles fournissent un suintement.

---

(1) On ne la rencontre presque jamais à l'état développé, c'est-à-dire susceptible de se compliquer avec d'autres miasmes, chez les jeunes gens qui viennent d'être infectés de la sycose, sans avoir subi auparavant un traitement mercuriel ordinaire, qui ne peut jamais avoir lieu sans porter une atteinte grave à la constitution, et dont l'influence pernicieuse sur l'économie entière fait sortir la gale de son sommeil profond, lorsqu'elle existait déjà, comme il arrive souvent, dans l'intérieur du corps.

De la Syphilis.

Le second miasme chronique, bien plus répandu que la sycose, et qui depuis près de trois siècles et demi alimente beaucoup d'autres affections chroniques, est la *maladie vénérienne proprement dite*, ou la *maladie chancreuse (syphilis)*. La guérison de cette affection n'offre cependant de difficulté que dans le cas où elle est déjà compliquée avec une gale fort développée. On la trouve rarement compliquée avec la sycose, mais alors elle l'est ordinairement aussi avec la gale.

Dans le traitement de la maladie vénérienne il faut distinguer trois états : 1° lorsque la maladie n'existe encore qu'avec son symptôme local propre, le *chancre*, ou, après la suppression de ce dernier, avec l'autre symptôme local tenant lieu de l'affection interne, le *bubon* ou *poulain ;* 2° quand elle est seule à la vérité, c'est-à-dire non encore compliquée avec un second ou troisième miasme chronique, mais privée de son symptôme local, le chancre ou le bubon ; 3° quand elle est compliquée d'une gale développée, soit que le symptôme local existe encore, soit qu'il ait été détruit.

Le chancre survient ordinairement du septième au quatorzième jour après un coït impur, rarement plus tôt ou plus tard. Il apparaît la plupart du temps au membre qui a été infecté par le miasme. D'abord il se manifeste sous la forme d'une petite vésicule; celle-ci dégénère en un ulcère sordide à bords élevés, causant des élancemens, et qui, lorsqu'on ne le guérit pas, reste pendant toute la vie fixé à la même place, s'accroissant seulement d'année en année, sans que

les symptômes secondaires de la maladie vénérienne, de la syphilis, puissent éclater.

Pour porter secours au malade, le médecin vulgaire détruit ce chancre par des applications mordicantes, cathérétiques, dessiccatives, parce qu'il le regarde, à tort, comme un ulcère produit d'une manière purement locale par l'infection locale elle-même, en un mot comme un simple symptôme local, s'imaginant, non moins à tort, qu'à l'époque de son apparition rien n'autorise encore à admettre l'existence d'une maladie vénérienne intérieure. Il conclut de ces prémisses fausses, qu'en détruisant localement le chancre, tout mal vénérien se trouve écarté du malade, et coupé en quelque sorte par la racine, pourvu qu'on ne laisse pas l'ulcère subsister trop long-temps, et que les vaisseaux absorbans n'aient point le temps de charrier le poison dans l'intérieur de l'organisme, de produire ainsi une infection vénérienne générale. Il ignore que l'infection vénérienne du corps entier a commencé dès le premier moment du coït impur, et qu'elle était accomplie avant même l'apparition du chancre. Dans son aveuglement il anéantit localement le symptôme extérieur que la bonne nature destinait à réduire au silence la grande maladie vénérienne intérieure. Il oblige ainsi l'organisme à remplacer ce symptôme par un autre bien plus douloureux, par un bubon, qui marche rapidement vers la suppuration, et lorsque son art pernicieux réussit encore, comme c'est l'ordinaire, à faire disparaître ce nouvel accident, la nature n'a plus d'autre ressource que de déployer la maladie intérieure sous la forme d'affections secondaires bien autrement fâcheuses, que de faire éclater toute la syphi-

lis chronique; ce qu'elle fait avec lenteur, quelquefois seulement dans l'espace de plusieurs mois, mais d'une manière *certaine et infaillible*. Ainsi le médecin vulgaire nuit au malade, bien loin de le servir.

Jean Hunter dit qu'il n'y a pas un malade sur quinze qui échappe à la syphilis quand on ne détruit le chancre que d'une manière locale; et, dans un autre endroit de son livre, il assure que l'apparition de la syphilis est le résultat *constant* de la destruction locale du chancre, même lorsqu'elle a lieu *aussi promptement que possible*, et dès le jour même de l'apparition de l'ulcère.

Fabre assure, non moins positivement, que la syphilis succède *constamment* à l'anéantissement local du chancre.

Comment, après tous ces faits, après tous ces témoignages, les médecins peuvent-ils encore refuser de voir et d'entendre la vérité? Comment ont-ils pu ne pas reconnaître que la maladie vénérienne entière (la syphilis) est déjà complètement développée dans l'intérieur du corps avant que le chancre puisse apparaître, que c'est une faute impardonnable de s'exposer infailliblement à favoriser la manifestation de la syphilis déjà existante, en détruisant le chancre par des moyens externes, et de laisser échapper l'occasion de la guérir facilement et sûrement, tandis que l'ulcère existe encore, par l'emploi du spécifique intérieur? La maladie n'est point guérie tant que le chancre ne guérit pas de lui-même par l'action du remède interne, mais elle l'est complètement dès que le remède seul, sans concours d'aucun topique, a fait disparaître le chancre et effacé jusqu'aux moindres traces de sa présence.

Je n'ai jamais vu, dans ma longue pratique, la syphilis éclater le moins du monde lors même que le chancre, qui ne disparaît jamais de lui-même, restait en place pendant plusieurs années, sans qu'on y touchât, et que, comme on le conçoit aisément, il avait fait des progrès considérables, par suite de l'accroissement de la maladie vénérienne interne, ainsi qu'il arrive à tout miasme chronique quelconque abandonné à lui-même.

Mais à quelque époque qu'on soit assez mal avisé pour détruire le symptôme local qui tient lieu de la maladie interne, l'organisme est prêt à faire éclater cette dernière sous la forme de syphilis, puisque la maladie vénérienne générale existe déjà dans l'intérieur du corps depuis le moment même de l'infection.

En effet, dès que par suite d'un coït impur le miasme syphilitique s'est trouvé imprégné dans la partie sur laquelle il a frotté, dès ce moment même il n'est plus local, et le système nerveux entier, tout le corps vivant a déjà perçu sa présence; le miasme est déjà devenu la propriété de l'organisme entier. On a beau s'essuyer et se laver même sur-le-champ, avec quelque liqueur que ce soit, et même, comme nous l'avons vu, on a beau exciser la partie, il est trop tard, tout est inutile. Il est vrai qu'alors on ne remarque, pendant les premiers jours, aucun changement morbide dans la partie qui a été infectée. Mais, à partir du premier moment de l'infection, le changement vénérien spécifique s'accomplit sans interruption dans l'intérieur du corps, jusqu'à ce que la syphilis se soit complètement développée dans l'organisme entier. Alors seulement, et point avant, la nature, chargée du mal interne, provoque le symptôme local

propre à cette maladie, le chancre, et fait naître, ordinairement sur le point qui a été infecté d'abord, cet ulcère qu'elle destine à réduire l'affection intérieure au silence.

Voilà pourquoi la guérison de la maladie vénérienne n'est jamais plus facile et plus prompte que quand le chancre ou le bubon n'a point été supprimé localement, que quand il existe encore sans changement, comme symptôme tenant lieu de la syphilis intérieure; car, dans cet état de choses, et surtout lorsqu'il n'y a point de complication avec la gale, on peut dire avec raison, et en s'appuyant sur une longue expérience, que *nul miasme chronique, nul mal chronique provenant d'un miasme n'est plus curable et plus facile à guérir que celui-là.*

Lorsque le chancre ou le bubon existe encore, et qu'il n'y a, ce qui est ordinaire chez les personnes jeunes et d'un caractère gai, aucune complication de gale développée, aucune affection chronique saillante d'origine psorique, car la syphilis ne se complique pas plus que la sycose avec la gale encore latente; dans ce cas, dis-je, il suffit d'une seule petite dose de la meilleure préparation mercurielle pour guérir radicalement et à jamais, dans l'espace de quinze jours, la syphilis entière, avec son symptôme local; alors, quelques jours après la prise d'une semblable dose de mercure, le chancre, sans aucun topique, se convertit spontanément en un ulcère de bon caractère, qui fournit une petite quantité de pus louable, et guérit de lui-même. Cette circonstance prouve sans réplique que le mal vénérien a été éteint aussi dans l'intérieur du corps. La guérison du chancre a lieu sans qu'il reste la moindre ci-

catrice, et sans que l'endroit où il siégeait conserve une couleur différente de celle des tégumens sains. Mais le chancre auquel on n'oppose pas de moyens externes, ne guérirait jamais si la syphilis intérieure n'était pas déjà anéantie par la dose de mercure, puisqu'il est l'annonce naturelle et infaillible du moindre reste de syphilis encore existante.

Dans la seconde édition du premier volume de ma *Matière médicale pure* (Dresde, 1822), j'ai décrit la préparation d'un oxidule de mercure pur, que je considère encore aujourd'hui comme un des meilleurs remèdes antisyphilitiques. Mais pour arriver au but d'une manière plus simple, sans faire aucun détour, et sans cependant courir le risque de ne point y atteindre (car on ne saurait mettre trop de simplicité dans la préparation des médicamens), le mieux est de procéder comme il suit : on prend un grain de mercure coulant *pur*, qu'on broie pendant une heure avec cent grains de sucre de lait, d'après le méthode que j'ai coutume de suivre pour développer la vertu d'autres substances sèches, et que je ferai connaître plus au long lorsque je traiterai des médicamens antipsoriques. Un grain de cette poudre est ensuite traité de même avec cent autres grains de sucre de lait, et enfin, pour obtenir une dilution pulvérulente au millionnième, on broye encore un grain de la seconde poudre avec cent grains de sucre de lait, également pendant une heure. Un grain de cette dernière poudre est alors dissous dans de l'alcool aqueux ; on donne deux secousses du bras à la liqueur ; on en prend une goutte, qu'on secoue deux fois avec de l'alcool, et enfin on imprime de nouveau deux secousses à une goutte de ce dernier mêlée avec

cent autre gouttes d'alcool pur, afin de porter la dilution du mercure au billionnième degré. Un, deux et tout au plus trois globules de sucre, gros comme des grains de pavot, qu'on imbibe de cette liqueur, forment une dose qui suffit parfaitement pour obtenir la guérison dont il s'agit ici.

Comme la présence du chancre ou du bubon, pendant le traitement, annonce que la syphilis subsiste encore dans l'intérieur, de même, lorsque ce chancre ou ce bubon disparaît, sous l'influence du seul médicament mercuriel donné à l'intérieur, sans qu'on ait recours à aucun remède dirigé contre le symptôme local lui-même, et sans que celui-ci laisse la moindre trace, il est parfaitement certain que tout vestige de la syphilis intérieure se trouve éteint au moment de la cicatrisation achevée du chancre, ou de la disparition du bubon.

Mais il suit non moins clairement de là que toute disparition du chancre ou du bubon qui succède à l'emploi de purs moyens externes, n'étant point l'effet de l'anéantissement de la maladie vénérienne interne par l'administration intérieure du remède mercuriel approprié, laisse la certitude que la syphilis existe encore dans le corps, et que tous ceux qu'on leurre de l'espoir d'une guérison parfaite, après les avoir soumis à un pareil traitement local, n'en sont pas moins pénétrés de la maladie vénérienne qu'ils l'étaient avant la destruction du chancre.

Le second état dans lequel on peut rencontrer la syphilis à traiter, est celui, assez rare, où, chez un sujet d'ailleurs bien portant, qui n'est atteint d'aucune autre maladie chronique, qui n'a par consé-

quent point de gale développée, la suppression intempestive du chancre a été rapidement déterminée, par un médecin vulgaire, à l'aide de moyens purement locaux, sans qu'on ait employé aucun remède interne ou externe capable d'ébranler fortement l'organisme. Comme il n'y a ordinairement point encore de complication de gale dans ce cas, l'apparition des symptômes vénériens secondaires, ou de la syphilis, est également prévenue, et l'homme débarrassé de toute trace de miasme vénérien, par le traitement interne fort simple qui vient d'être indiqué, c'est-à-dire par une égale dose de mercure au billionnième degré de puissance. Cependant la certitude de la guérison est moins patente que quand le chancre existe encore, et que l'influence du seul médicament interne en détermine la cicatrisation, après l'avoir ramené d'abord aux conditions d'un ulcère de bon caractère.

Mais il existe aussi dans ce cas un signe annonçant que la maladie interne, non encore arrivée au degré de développement de la syphilis, est ou n'est point guérie; ce signe demande seulement une plus grande attention pour être aperçu. En effet, lorsque le chancre n'a été que chassé de son siége par des moyens locaux dépourvus de toute âcreté, on découvre toujours, dans l'endroit qu'il occupait, un indice certain de non extinction de la syphilis interne, c'est-à-dire une cicatrice livide, rougeâtre, rouge ou bleuâtre, tandis qu'au contraire lorsque la guérison (de la maladie externe) a été opérée seulement par le remède interne, que le chancre a disparu de lui-même sans la coopération d'aucun moyen interne, et que par conséquent il n'est plus néces-

saire pour réduire au silence la maladie vénérienne interne, qui elle-même n'existe plus, on ne saurait distinguer la place qu'il occupait, la peau étant devenue là aussi unie et de la même teinte que partout ailleurs.

Si le médecin homœopathiste s'aperçoit, après une prompte extinction purement locale du symptôme vénérien extérieur, qu'il existe une cicatrice livide, annonçant la syphilis interne non encore éteinte, et si le sujet, auquel il s'agit maintenant de procurer une guérison absolue, jouit d'ailleurs d'une bonne santé, si par conséquent son affection vénérienne n'est point encore compliquée avec la gale, une seule dose de la meilleure préparation mercurielle, administrée comme il vient d'être dit, le délivre également et aussi facilement de tout reste de miasme vénérien. On peut se convaincre que la guérison est achevée lorsque, pendant l'action du spécifique, la cicatrice reprend la couleur des tégumens sains, et que toute teinte livide disparaît.

Dans les cas même où, après la cicatrisation locale du chancre, un bubon s'est déjà manifesté, mais où le sujet ne se montre atteint d'aucune autre maladie chronique, où par conséquent la syphilis interne n'est point encore compliquée de gale développée, ce qui en effet arrive rarement, alors le même traitement procure aussi une guérison complète, dont on acquiert la certitude à l'aide du même caractère.

Si l'on procède d'une manière convenable dans l'une et l'autre circonstances, la guérison est absolue, et l'on n'a plus à craindre que la syphilis éclate jamais.

Le plus difficile de tous les cas, le troisième, nous reste encore à examiner. Dans cet état, tantôt le sujet est déjà atteint d'une maladie chronique au moment où il contracte l'infection syphilitique, et par conséquent la syphilis se trouve compliquée de la gale pendant même l'existence du chancre; tantôt, s'il n'y avait point encore de maladie chronique dans le corps à l'apparition du chancre, et s'il ne se montrait que les signes d'une gale sommeillant à l'intérieur, un médecin vulgaire non-seulement a détruit le symptôme local par un long emploi de moyens internes fort douloureux, mais encore il a soumis le malade à un traitement interne très-débilitant, en imprimant une violente secousse à la constitution. Il est résulté de là que la santé générale a été détruite, que la gale, jusqu'alors latente, est sortie de son sommeil, et qu'elle a provoqué la manifestation d'affections chroniques, qui se sont alors associées à celles de la syphilis interne dont le symptôme extérieur avait été traité d'une manière si peu rationnelle: car il n'y a que la gale développée et dessinée sous la forme de maladies chroniques évidentes, qui puisse se compliquer avec le mal vénérien, la gale encore latente et sommeillante n'ayant pas cette faculté. Cette dernière ne s'oppose donc point à la guérison de la syphilis; mais *quand la maladie vénérienne se trouve compliquée avec la gale développée, il est impossible de la guérir seule.*

Il n'est que trop commun, dis-je, après la destruction locale du chancre, de rencontrer la syphilis non guérie compliquée avec la gale sortie de sa léthargie, non pas toujours parce que celle-ci était déjà développée avant l'infection vénérienne, car ce phéno-

mène est rare chez les personnes jeunes, mais parce que les traitemens ordinaires de la maladie vénérienne la tirent violemment de son état de sommeil et la déterminent à se déclarer. Des frictions mercurielles, des doses considérables de calomélas, de sublimé corrosif et d'autres mercuriaux âcres analogues, qui occasionent de la fièvre, des diarrhées dysentériques, une longue salivation épuisant les forces, des douleurs dans les membres, l'insomnie, etc., sans posséder assez de vertu antisyphilitique, sont souvent employés, pendant des mois entiers, alternativement avec une multitude de bains chauds et de purgatifs débilitans ; en sorte que la gale interne latente, dans l'essence de laquelle il entre d'éclater toutes les fois que la santé générale reçoit une forte secousse, s'éveille plutôt que la syphilis ne cède à un traitement si mal conçu, et vient s'associer à cette dernière, qu'ensuite elle complique.

De cette manière, et par l'effet de cette association, naît ce qu'on appelle la *syphilis larvée*, et chez les Anglais *pseudosyphilis*, monstre de maladie double, qu'aucun médecin jusqu'à présent n'a pu ramener à la santé, parce que nul d'entre les médecins n'a jusqu'à ce jour connu la gale dans toute son étendue et dans sa nature, soit à l'état latent, soit à celui de développement, et qu'aucun n'a soupçonné même, bien loin de l'observer, cette effrayante complication avec la syphilis. Il ne s'en trouvait donc aucun parmi eux qui pût guérir la gale développée, seule cause de cette syphilis bâtarde, qui, par conséquent, fût capable de débarrasser la syphilis de cette cruelle complication, afin qu'elle devînt curable, ce qu'elle n'est point sans cela, pas plus que ne l'est la

gale quand on ne détruit pas la syphilis en même temps qu'elle.

Il est de règle générale, pour attaquer avec succès cette syphilis dite larvée, qu'après avoir écarté tout ce qui pourrait exercer du dehors une influence nuisible sur le malade, en prescrivant un régime léger et nourrissant, et régularisant le reste du genre de vie, le médecin homoeopathiste commence par employer contre la gale le remède antipsorique le plus homoeopathique à l'état morbide présent, en se conformant aux préceptes qui seront tracés plus loin; que, quand ce remède a épuisé son action, il en oppose aux symptômes encore saillans de la gale un second aussi approprié que possible; qu'il donne à celui-là aussi le temps d'accomplir tout ce qu'il lui est possible de faire pour amender l'état du malade; qu'ensuite il administre la dose, précédemment indiquée, du meilleur médicament mercuriel, et qu'il la laisse agir pendant trois, cinq ou sept semaines, c'est-à-dire jusqu'à ce que les symptômes syphilitiques s'améliorent.

On n'arrive cependant point tout-à-fait au but par ce premier traitement, dans les cas anciens et difficile. D'ordinaire alors il reste encore des maux et des incommodités qu'on ne peut pas dire positivement psoriques, d'autres aussi qu'on ne saurait mettre d'une manière précise sur le compte de la syphilis, et qui réclament des secours d'une autre espèce. Il est nécessaire, en pareil cas, de recommencer le traitement tel qu'il a été suivi la première fois, c'est-à-dire de commencer par choisir, entre les médicamens antipsoriques dont on ne s'est point encore servi, un ou plusieurs de ceux qui sont le plus ho-

mœopathiques, et de les donner au malade jusqu'à ce que ce qui semble encore ne point être syphilitique, c'est-à-dire ce qui a l'apparence psorique, disparaisse; après quoi on administre de nouveau la dose indiquée du remède mercuriel, et on laisse agir cette dernière non-seulement jusqu'à ce que les symptômes évidemment syphilitiques (les ulcères douloureux et picotans aux amygdales, les taches rondes et cuivrées à la peau; les ulcères lisses, pâles, uniquement couverts de mucus, indolens et presque de niveau avec la peau; les douleurs térébrantes nocturnes dans les os, les exostoses, etc.) aient disparu, mais encore (les symptômes secondaires de la syphilis étant si peu fixes, que leur disparition n'est point une preuve de leur extinction totale) jusqu'à ce qu'on voie survenir les signes indicateurs de l'anéantissement complet du miasme syphilitique, le retour de la couleur naturelle, et l'entier effacement de la lividité qu'offrent les cicatrices produites par la destruction du chancre à l'aide de cathérétiques extérieurs.

Ma pratique ne m'a offert que deux cas (1) dans lesquels il y eût complication des trois miasmes chronique, de la sycose avec la syphilis et la gale développée. L'affection triple fut traitée d'après les mêmes princi-

(1) Un homme que sa femme avait infecté de la syphilis aux parties génitales, sans qu'on pût savoir, d'après son rapport, s'il avait eu des chancres ou des fics, fut tellement maltraité par les mercuriaux les plus violens, qu'il perdit la luette, avec perforation du palais, érosion de la plupart des parties molles du nez, tuméfaction et phlogose du reste, qui paraissait percé de trous comme un gâteau d'abeilles, douleurs extrêmes et puanteur insupportable. Cet homme avait en outre un ulcère psorique à la

pes, c'est-à-dire que le traitement fut dirigé d'abord contre la gale, puis contre celui des deux autres miasmes chroniques dont les symptômes se montrèrent ensuite prédominans, et enfin contre le dernier. Il fallut combattre de nouveau un reste des symptômes psoriques encore subsistans, et leur opposer les remèdes appropriés; après quoi les médicamens dont j'ai parlé plus haut firent disparaître ce qui restait encore de la sycose et de la syphilis. A cette occasion je ferai remarquer que la guérison parfaite de la sycose, qui s'est également emparée de l'organisme entier avant l'apparition de son symptôme local, s'annonce, comme celle du miasme chancreux, par la disparition absolue de la couleur livide qui reste après la simple destruction locale des fics, et qui est une preuve que la sycose interne n'a point encore été éteinte.

De la Gale.

Avant de passer à ce qui concerne le troisième miasme chronique, le plus important de tous, ou la gale, il me paraît nécessaire de placer encore ici la remarque générale suivante.

La contagion, dans les trois seules maladies mias-

---

jambe. Les remèdes antipsoriques amendèrent les ulcères jusqu'à un certain point, guérirent celui de la jambe, enlevèrent les douleurs cuisantes, et firent cesser en grande partie la fétidité; les moyens contre la sycose procurèrent aussi quelque bien : mais, somme totale, on ne parvint à produire des effets plus saillans qu'après avoir donné une petite dose d'oxidule de mercure, qui guérit le malade promptement, et le remit en pleine santé, à la perte près du nez.

matiques chroniques qu'on connaisse, n'exige ordinairement qu'un seul instant; mais il faut un temps plus long pour que le principe contagieux ainsi reçu se développe en une maladie générale de l'organisme entier. Ce n'est qu'alors, au bout de plusieurs jours, quand la maladie miasmatique a acquis son développement interne complet dans l'homme tout entier, que, du fond de l'affection intérieure, sort le symptôme local destiné par la bonne nature à exprimer le mal interne dans un certain sens, à le pallier, à lui servir de dérivatif, ou à le réduire au silence, de manière qu'il ne puisse pas porter un trop grand préjudice à l'économie et mettre la vie en danger, tant que ce symptôme persiste sur une des parties du corps dont les lésions sont le moins à craindre, c'est-à-dire à la peau, et dans la région de cette membrane où le miasme s'est trouvé immédiatement en contact avec les nerfs au moment de l'infection.

J'aurais dû penser que cette marche constante et toujours la même de la nature dans les miasmes chroniques, et même dans les miasmes aigus fixes, n'échapperait point aux médecins, du moins en ce qui concerne la maladie vénérienne, au traitement de laquelle ils se livrent déjà depuis plus de trois cents ans, et que, de ce qui arrive dans cette affection, ils tireraient des conclusions applicables à ce qui se passe dans les deux autres miasmes chroniques; mais le même vertige, la même irréflexion impardonnable qui leur a fait soutenir que, chez tout individu atteint du mal vénérien, le chancre provoqué, au bout de plusieurs jours et souvent d'un laps de temps considérable, par l'affection complètement développée dans l'intérieur, n'était qu'un accident venu du de-

hors, une chose fixée seulement à la peau, de sorte qu'il suffisait de cautériser l'excoriation pour empêcher le virus d'être porté dans le corps par l'absorption et d'infecter l'économie entière; la même irréflexion qui leur a fait admettre cette fausse théorie sur l'origine du chancre vénérien, et leur a suggéré une si funeste méthode de traitement, dont l'inévitable résultat est de provoquer certainement la manifestation de la syphilis jusqu'alors confinée dans le fond de l'organisme resté toujours malade; ce même défaut de réflexion les a conduits, jusque même dans ces derniers temps, à considérer faussement aussi la gale comme une simple affection de la peau, à laquelle l'intérieur du corps ne prend aucune part, et contre laquelle, par conséquent, il n'y a rien de mieux à faire que de la détruire extérieurement, tandis que l'anéantissement de la maladie psorique interne, foyer de l'éruption cutanée, était le seul moyen de guérir celle-ci d'une manière conforme à la nature.

En effet, c'est dans son état complet, aussi longtemps que subsiste encore l'exanthème primitif destiné à faire taire l'affection interne, que la maladie entière est le plus facile à guérir et cède le plus promptement aux remèdes.

Mais dès qu'on l'a dépouillée de cette éruption cutanée primitive, qui a la puissance de remplacer le mal interne, l'affection psorique se trouve dans un état contre nature; elle est forcée de se jeter uniquement sur les parties intérieures du corps, et de déployer les symptômes secondaires.

Il suffit donc, pour apprécier combien l'éruption cutanée est essentielle à la gale commençante, et

combien on doit soigneusement éviter de la faire disparaître quand on veut attaquer cette dernière par l'intérieur, seule manière de la guérir radicalement; il suffit, dis-je, d'avoir égard à ce fait, que les maladies chroniques les plus graves qui, après la destruction de l'exanthème commençant, se sont manifestées comme autant de symptômes secondaires de la gale interne, ont souvent disparu avec tant de rapidité, par l'effet de révolutions considérables dans l'organisme qui faisaient renaître l'éruption à la peau, qu'on voyait cesser ainsi comme par miracle, du moins pour quelque temps, des maux quelquefois graves et datant même de plusieurs années. On peut consulter à cet égard, dans les observations qui ont été rapportées d'après d'anciens médecins, les nº 1, 3, 5, 6, 8, (9), 17, (18), (22), 23, 33, 35, 39, 41, 54, 58, 60, 72, 81, 87, 89, 94.

Mais qu'on ne se laisse point aller à conclure de là qu'après avoir éclaté sous la forme de maladies chroniques secondaires, lorsque son éruption cutanée a été détruite au dehors, la gale interne soit ramenée, par la réapparition de l'exanthème, au même état naturel qu'auparavant, et qu'il soit alors aussi facile de la guérir qu'avant la suppression de l'éruption primitive.

Il n'en est point ainsi. Car, comme l'exanthème qui succède primitivement à l'infection ne tient point d'une manière aussi fixe à la peau que les chancres ou les fics aux parties sur lesquelles ils se sont montrés d'abord (1), mais que, loin de là, il lui arrive fort

(1) Les chancres et les fics ne disparaissent jamais d'eux-mêmes,

souvent d'abandonner la peau, même par des causes autres (1) que l'application calculée d'un moyen propre à le faire disparaître, ou même par des circonstances inconnues (2); que, par conséquent, le médecin ne doit point perdre de temps pour recourir aux remèdes antipsoriques internes tandis que l'affection psorique est encore complète : tout délai convient beaucoup moins encore quand il s'agit de traiter ces éruptions secondaires, que la cause la plus légère suffit pour effacer, parce qu'elles sont généralement moins fixes encore, circonstance d'où on doit conclure qu'il leur manque une grande partie de ce qui caractérise l'exanthème primitif, et que le médecin ne doit point compter sur elles dans le traitement radical de la gale.

Cette facilité à disparaître de l'éruption psorique rappelée pour la seconde fois à la peau paraît dépendre évidemment de ce qu'après l'anéantissement local de l'exanthème primordial, la gale n'a plus le pouvoir de communiquer au nouveau qu'elle provoque les propriétés complètes de celui qui s'est montré la première fois à la suite de l'infection, et de ce qu'elle est beaucoup plus disposée à se déployer sous la forme d'autres maladies chroniques diverses;

---

lorsqu'on ne les détruit pas par des moyens externes, ou qu'on ne guérit point la maladie entière par des remèdes intérieurs.

(1) Par exemple, sous l'influence du froid (*voyez* plus haut, n° 67), de la petite vérole (n° 39), des bains chauds (n° 35).

(2) *Voyez* les n° 9, 18, 26, (36), 50, 58, 61, 64, 65, qui montrent en même temps qu'après ces disparitions spontanées de l'éruption psorique primitive, il ne survient pas, d'ordinaire, moins d'accidens qu'après sa destruction par des moyens locaux.

circonstance qui multiplie singulièrement les difficultés d'une guérison radicale, et ne permet de l'effectuer qu'autant qu'on se borne exclusivement à attaquer la gale interne.

Il n'est donc d'aucun avantage pour le traitement que l'exanthème soit rappelé à la peau au moyen de remèdes internes, comme on y parvient quelquefois (*voyez* nos 3, 9, 59, 89), ou que d'autres causes inconnues (*voy.* nos 1, 5, 6, 8, 17, 23, 28, 29, 33, 35, 39, 41, 54, 58, 60, 72, 80, 81, 87, 89, 94) principalement une fièvre (*voy.* nos 64, 55, 56, 74), le fassent reparaître. Cette éruption secondaire n'est jamais que très-passagère, et, en général, sa manifestation est un événement si peu certain et si rare, qu'il n'y a point à s'en servir pour baser le traitement, et qu'on ne doit pas compter sur elle pour rendre la cure radicale plus facile.

Lors même que nous posséderions les moyens de provoquer certainement cet exanthème, et qu'il serait en notre puissance de le maintenir plus longtemps à la peau, il n'y aurait encore aucun fonds à faire sur lui pour diminuer les difficultés du traitement de la maladie psorique entière (1).

---

(1) Il fut un temps où, n'étant pas encore bien convaincu de cette vérité, je croyais rendre la guérison de la gale entière plus facile, en mettant l'art à contribution pour rappeler l'éruption cutanée, c'est-à-dire en déterminant une forte suspension de la faculté perspiratoire de la peau, afin de diriger homœopathiquement son activité vers le rappel de l'exanthème. Je trouvais convenable pour cela d'appliquer, la plupart du temps sur le dos, ou, si le cas l'exigeait, sur d'autres parties du corps, un emplâtre préparé en faisant fondre *doucement* six onces de poix de Bour-

C'est donc une vérité bien établie, que l'époque à laquelle on guérit le plus facilement la gale entière par les remèdes antipsoriques est celle où existe encore l'éruption psorique primitive. Il s'ensuit également que, sous ce rapport aussi, les médecins agissent sans conscience lorsqu'ils anéantissent l'exanthème par des moyens locaux, au lieu de recourir à un traitement interne, facile encore alors, qui attaque cette redoutable maladie dans tout l'organisme, et d'étouffer ainsi en germe les suites fâcheuses qu'elle ne manquera pas d'entraîner un jour, c'est-à-dire toute la cohorte des affections chroniques secondaires.

---

gogne, dans laquelle, après l'avoir retirée du feu, on délayait une once de térébenthine de Venise, jusqu'à ce que le mélange fût complet. Cet emplâtre était étalé sur un morceau de peau de chèvre chamoisée, et appliqué encore chaud. Cependant on peut aussi se servir du mélange de cire jaune et de térébenthine commune qu'emploient les jardiniers, ou d'un taffetas enduit de gomme élastique; ce qui prouve que la provocation de l'exanthème pruriteux n'était point due à une faculté irritante positive de la masse, car le même emplâtre ne fait naître ni éruption ni prurit, quand on l'applique à un sujet non atteint de la maladie psorique. Tel était, comme j'ai pu m'en convaincre, la méthode la plus efficace pour exciter cette sorte d'activité de la peau. Cependant, quelque patience qu'eussent les malades, et quelque atteints qu'ils fussent de la gale à l'intérieur, jamais il ne survenait une éruption psorique complète, ni moins encore durable pendant quelque temps. L'effet se bornait à ce que, parfois, il survenait quelques rougeurs pruriteuses, qui ne tardaient pas à disparaître quand on débarrassait la peau de l'emplâtre. Le plus souvent il se manifestait une dénudation suintante de la peau, ou, dans les cas les plus favorables, un prurit plus ou moins violent, dont le malade ressentait les atteintes le soir, qui rarement s'étendait à des parties du corps autres que celles sur lesquelles portait l'em-

En vain le médecin qui exerce son art dans le civil (car celui qui pratique dans les hôpitaux n'a pas la moindre excuse) s'écrie-t-il que, quand on ignore, ce qu'on ne peut presque jamais savoir d'une manière positive, où, quand, en quelle occasion et par quels rapports avec une personne manifestement galeuse la contagion a eu lieu, on ne saurait reconnaître si l'exanthème actuel, souvent fort peu considérable, tient réellement à la gale; que, par conséquent, on ne doit pas le rendre responsable des suites fâcheuses quand il le prend pour une tout autre chose, et cherche, cédant au vœux des parens, à

---

plâtre, et qui alors soulageait incontestablement pour quelque temps les maladies chroniques, même les plus graves, reconnaissant la gale pour source, par exemple la suppuration des poumons. Mais tantôt les choses ne pouvaient pas être portées jusqu'à ce point sur la peau d'un grand nombre de malades, et souvent l'effet se bornait à un prurit modéré ou peu sensible; tantôt, lorsque je parvenais à provoquer des démangeaisons vives, elles étaient trop insupportables pour que le malade pût les tolérer pendant tout le temps qu'exigeait le traitement interne : si alors on enlevait l'emplâtre pour lui procurer quelque soulagement, le prurit même le plus fâcheux disparaissait en peu de temps, avec l'exanthème encore subsistant, et le traitement n'avait reçu de là aucun avantage. Ceci confirme ce qui a été dit précédemment, que l'exanthème rappelé à la peau, comme aussi le simple prurit, ne possède pas, à beaucoup près, les propriétés pleines et entières de l'éruption primitive qui a disparu, et que par conséquent il n'est pas d'un secours fort efficace pour la cure radicale de la gale par des médicamens internes. D'ailleurs le peu de bien qu'il procure perd toute valeur à cause du tourment souvent insupportable que causent l'éruption et les démangeaisons excitées par l'art, et de l'affaiblissement général qui est l'inévitable suite de la douleur occasionée par le prurit.

l'effacer le plus promptement possible de la peau, soit par des lotions saturnines, soit par des frictions avec des pommades dans lesquelles il entre du blanc de plomb, de la calamine ou du précipité blanc.

Cette excuse, dis-je, n'est point admissible. Car, d'abord, lorsque le médecin veut agir avec conscience et d'une manière rationnelle, il ne doit jamais employer de moyens externes pour combattre une éruption cutanée, de quelque espèce qu'elle soit (1). La peau humaine ne produit aucun exanthème d'elle-même et sans le concours du reste de l'organisme, sans y être contrainte par l'état maladif du corps entier. Une éruption cutanée, quelle qu'elle soit, se rattache à un état anormal de toute l'économie vivante, que, par conséquent, on doit, avant tout, prendre en considération et attaquer avec des moyens capables de modifier, d'amender, de guérir l'organisme entier, méthode par laquelle l'exanthème fondé sur la maladie interne guérit et disparaît de lui-même, sans qu'on ait besoin de recourir à aucun remède externe, et souvent avec plus de rapidité que quand on lui oppose des topiques.

En second lieu, quand bien même le médecin ne serait point à portée de voir l'exanthème dans son état primitif, avant qu'il ait été détruit, c'est-à-dire sous la forme de boutons d'abord transparens, qui ne tardent pas à se remplir de pus, avec une étroite auréole rouge, ne fût-il alors que très-peu considérable, semblable à des papules miliaires, isolées, ou même ayant l'aspect soit de rougeurs excoriées,

---

(1) Voyez *Exposition de la Doctrine médicale homœopathique*, ou *Organon de l'art de guérir*, § 196-228.

soit de petites croûtes, cependant il lui est impossible de douter un seul instant qu'il a affaire à l'éruption galeuse, quand l'enfant ou le nourrisson, âgé de quelques jours, frotte et gratte sans cesse la partie qui en est le siége, ou lorsque l'adulte se plaint d'éprouver un chatouillement pruriteux insupportable, surtout le soir et la nuit, qui ne permet pas qu'on s'abstienne de se gratter, et qui ensuite cause une ardeur brûlante. En pareil cas on ne saurait jamais douter de l'infection psorique, quoique chez les gens riches et les personnes des hautes classes de la société on parvienne rarement à savoir quand, où et par qui cette infection a été produite ; car, ainsi que je l'ai dit précédemment, il y a une foule de circonstances insaisissables qui peuvent y donner lieu.

Lorsque le médecin remarque ces symptômes à temps, il lui suffit, en évitant toute application extérieure, d'administrer un ou deux globules de sucre, gros comme des graines de pavot, et imbibés de l'alcool soufré dont je parlerai plus bas, pour guérir un enfant de la maladie psorique tout entière, c'est-à-dire de l'éruption et de la gale interne ; ce remède sera bien suffisant et au delà.

Il est rare que, dans la pratique civile, on ait occasion de voir et de traiter une éruption psorique récemment produite par infection, qui s'étende au loin sur la peau. Le prurit insupportable qu'elle ocasione détermine les malades à réclamer le plus promptement possible les conseils de quelque bonne femme ou d'un apothicaire, qui leur prescrit des répercussifs d'une efficacité presque instantanée, par exemple, un mélange d'axonge de porc et de fleurs de soufre. C'est seulement dans les casernes, les pri-

sons, les hôpitaux, les maisons de détention et les asiles d'orphelins, que les sujets atteints de l'affection sont obligés de s'adresser au médecin.

Dès les temps les plus anciens où la gale s'offrait à l'observation, car elle ne dégénérait pas partout jusqu'au point de produire la lèpre, on reconnaissait au soufre une sorte de vertu spécifique contre cette affection; mais on ne savait non plus, comme la plus grande partie des médecins modernes, qu'employer ce moyen à l'extérieur pour faire disparaître l'exanthème. Plusieurs onguens et pommades, dont quelques uns consistent en soufre mêlé seulement avec du goudron, mais dont certains contiennent en outre du cuivre ou autres substances, sont indiqués dans Celse pour déterminer cette destruction de l'éruption cutanée qu'il regardait comme une guérison. De même aussi les anciens médecins faisaient, comme ceux d'aujourd'hui, baigner les galeux dans des eaux minérales sulfureuses chaudes. Les sujets atteints de la gale étaient ordinairement délivrés de l'exanthème par ces préparations sulfureuses extérieures; mais ils n'étaient point réellement guéris par là, ce que prouvaient clairement les graves maladies qu'on voyait éclater à la suite; par exemple, l'hydropisie générale dont mourut cet Athénien qui s'était débarrassé de la gale en prenant les bains sulfureux chauds de l'île de Mélos, ainsi que nous l'apprend l'auteur du cinquième livre des Epidémies, qui vivait trois siècles avant Celse, et dont l'ouvrage est rangé parmi ceux qu'on attribue à Hippocrate.

Les anciens médecins ne donnaient pas de soufre à l'intérieur contre la gale, parce qu'ils ne s'étaient pas plus aperçus que les modernes que cette mala-

die miasmatique est simultanément et principalement intérieure.

Les modernes n'ont jamais non plus prescrit le soufre à l'intérieur seulement pour la guérison de la gale, parce qu'ils n'ont également jamais reconnu cette affection pour une maladie interne en même temps qu'externe, et principalement interne. Ils ne l'ont administré que de concert avec le répercussif extérieur de l'exanthème, et à des doses qui déterminaient un effet purgatif, à celle de dix, vingt et trente grains par prise, souvent répétées, de sorte qu'ils ne pouvaient jamais apercevoir à quel point avait été utile ou nuisible cet emploi du soufre à l'intérieur, concurremment avec des moyens externes. Au moins était-il impossible que la maladie psorique entière fût jamais guérie radicalement par là. Cette méthode ne faisait, comme l'administration de tout autre purgatif quelconque, que déterminer la disparition de l'exanthème, avec des conséquences tout aussi fâcheuses que s'il n'eût point été donné de soufre à l'intérieur. Car le soufre, administré même à l'intérieur seulement, mais à doses aussi fortes que celles dont je viens de parler, ne peut jamais procurer la guérison radicale d'une gale, soit parce que, pour agir comme remède antipsorique et homœopathique, il exige qu'on ne le fasse prendre qu'aux plus petites doses, attendu qu'en proportions plus considérables et souvent répétées (1) il aggrave la maladie

---

(1) Je crois devoir placer ici les réflexions d'un homme qui a jugé l'homœopathie sans partialité et même avec connaissance de cause. Après avoir admis qu'un moyen qui, dans l'état normal, provoque déjà les symptômes a, b, g..., analogues à d'autres

dans certains cas, ou du moins en ajoute une nouvelle à celle qui existait déjà, soit parce que l'action violente qu'il exerce fait que la nature l'expulse par les selles ou par le vomissement, sans profiter de sa vertu curative.

Maintenant si, comme le démontre l'expérience, la gale, même la plus facile à guérir, c'est-à-dire l'affection galeuse interne récente et accompagnée de son exanthème primitif, ne peut jamais l'être par l'emploi de répercussifs extérieurs combinés avec l'administration à l'intérieur de doses énormes et multipliées de soufre en poudre, on conçoit aisement que la gale dépouillée de son éruption cutanée, réduite à ne plus être qu'une maladie interne invétérée et déployée peu à peu en symptômes secondaires, sous la forme d'affections chroniques de toute espèce, ne saurait non plus être guérie ni par des

phénomènes physiologiques, agit, dans l'état normal, de manière à convertir les symptômes morbides α, β, γ..., en symptômes a, b, g..., qui ont pour caractère de n'être que passagers, Bucquoy ajoute : « Mais ce groupe a, b, g (de symptôme médicamenteux), substitué au groupe α, β, γ) de symptômes morbides), n'acquiert le caractère d'une courte durée que parce qu'on a employé le médicament indiqué à une dose extrêmement faible. Si le médecin homœopathiste donne une trop forte dose du remède homœopathique, la maladie α, β, γ, peut bien être convertie en la maladie a, b, g; mais cette nouvelle maladie tient autant au corps que l'ancienne, et l'organisme ne peut pas plus s'en débarrasser qu'il ne pouvait se délivrer de l'autre. Si l'on administre une dose très-forte du remède, il se produit une maladie nouvelle, souvent fort dangereuse, ou bien l'organisme fait tout ce qui dépend de lui pour se débarrasser promptement du poison, par la diarrhée, le vomissement, etc. »

quantités considérables de soufre en poudre, ni par une multitude de bains dans des eaux minérales sulfureuses, ni par l'usage simultané en boisson de ces eaux et d'autres semblables, en un mot par l'administration sans mesure et fréquemment répétée de ce moyen, qui est cependant par lui-même antipsorique (1). Il est vrai qu'un grand nombre de personnes ainsi atteintes de maladies chroniques paraissent être débarrassées pour quelque temps de leurs symptômes morbides primitifs, la première fois qu'elles font usage de ces bains; ce qui explique pourquoi les malades affluent en si grand nombre à Tœplitz, Bade, Aix-la-Chapelle, Nenndorf, Warmbrunn, etc. Mais elles n'ont pas pour cela recouvré la santé; au lieu de l'affection psorique qui les affligeait auparavant, une maladie sulfureuse, qui est d'une autre nature et peut-être plus supportable, est devenue pour quelque temps dominante en elles. Cette maladie s'éteint peu à peu, et alors la gale relève de nouveau la tête, soit avec les mêmes symptômes que par le passé, soit avec des symptômes d'une autre espèce, mais graduellement de plus en plus graves, ou fixés

(1) Employé à faible dose, le soufre, en sa qualité de remède antipsorique, ne laisse pas que de procurer un léger commencement de guérison des maladies chroniques non vénériennes. Je connais un médecin qui s'est fait une grande réputation uniquement parce que, sans savoir pourquoi il agit ainsi, il ajoute du soufre à toutes ses recettes, dans la plupart des maladies chroniques, ce qui, au début de pareils traitemens, a coutume de produire des effets salutaires bien prononcés; mais ce résultat favorable n'a lieu que dans les commencemens, et bientôt on n'en voit plus aucune trace.

sur des parties plus essentielles à l'existence. Dans ce dernier cas, l'ignorant se réjouit de ce qu'au moins l'ancienne maladie, c'est-à-dire la série primitive des symptômes psoriques, a disparu, et il espère que la nouvelle maladie cédera complètement à un second voyage aux eaux minérales. Mais il ne sait pas que le changement survenu dans l'état du malade n'est que le résultat d'une modification de la même affection psorique; l'expérience vient lui apprendre qu'une seconde saison passée aux eaux procure moins de soulagement que la première, et même que, quand le sujet a pris un plus grand nombre encore de bains sulfureux, sa santé s'en trouve bien plus détériorée qu'elle ne l'a jamais été.

Ainsi, d'une part, l'administration à trop hautes doses du soufre sous toutes les formes, d'autre part, la répétition trop fréquente de son emploi tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, lui ont enlevé jusqu'à présent toute importance, toute utilité dans le traitement non seulement de la gale récente, mais encore de la cohorte entière des maladies chroniques ou des affections psoriques secondaires, et l'on peut affirmer que jusqu'à ce jour on n'a guère fait que nuire aux malades en le leur administrant.

Mais en supposant même qu'on voulût, suivant les préceptes qui seront tracés plus loin, ne faire que l'usage convenable du soufre dans ces sortes de maladies, il sera néanmoins rare qu'on arrive par là au résultat désiré, à moins que le médecin ne rencontre à traiter une maladie psorique éclatée depuis peu et encore munie de son exanthème. Car si, en vertu de

l'incontestable propriété antipsorique dont il jouit par lui-même, il lui est possible de procurer un commencement de guérison, soit dans la gale encore cachée et sommeillante, soit dans celle qui s'est déjà plus ou moins prononcée sous la forme d'affections chroniques diverses, on peut rarement l'employer dans tous ces états, parce que d'ordinaire son efficacité a déjà été épuisée en pure perte, que les médecins l'ont déjà prescrit aux malades dans une intention ou dans une autre, que souvent même ils y ont déjà eu recours à plusieurs reprises, tandis que ce médicament, semblable sous ce rapport à la plupart des autres remèdes antipsoriques, doit à peine être administré deux ou trois fois de suite, même après qu'on a fait usage d'autres moyens dans les intervalles, si l'on ne veut pas que la cure rétrograde au lieu d'avancer.

Jamais la guérison d'une gale ancienne, privée de son exanthème, qu'elle soit encore récente, ou qu'elle ait déjà éclaté en maladies chroniques, ne peut être accomplie avec du soufre seulement. On ne doit donc jamais l'attendre des bains sulfureux, naturels ou artificiels.

Je tombe ici sur une circonstance remarquable : c'est que, si l'on excepte la gale encore accompagnée de son exanthème primordial, et qu'il est si facile de guérir par l'intérieur, comme je l'ai déjà dit (1), toute

---

(1) La maladie psorique contractée récemment et encore pourvue de son exanthème cède la plupart du temps, sans nul remède externe, à une seule très-petite dose d'une préparation de soufre convenablement exécutée, et guérit ainsi dans l'espace de deux, trois ou quatre semaines. Une fois, la dose d'un demi-grain de

autre constitution psorique, soit encore latente dans l'organisme, soit manifestée sous la forme de quelqu'une d'entre les nombreuses maladies chroniques dont elle est la source, ne peut *jamais* être guérie par un seul remède antipsorique, mais exige qu'on emploie contre elle plusieurs de ces moyens, et réclame même, dans les cas les plus fâcheux, qu'on les administre tous l'un après l'autre, si l'on veut obtenir une guérison complète.

Cette circonstance ne doit point surprendre, si l'on réfléchit que la gale est un miasme chronique d'un caractère tout particulier, qui, après avoir depuis tant de siècles traversé plusieurs millions d'organismes humains, doit avoir fini par acquérir un immense cortége de symptômes, élémens de ces innombrables maladies chroniques non vénériennes sous le poids desquelles gémit l'humanité, et par être susceptible de revêtir, quand elle se manifeste, des formes tellement diversifiées chez les différens individus, en raison de leur éducation, de leurs habitudes, de leurs occupations (1), de leur genre de vie, de leur régime, et d'autres influences physiques et morales, qu'il n'y a pas lieu d'être étonné de ce qu'un seul médicament ne suffise jamais pour la guérison de la gale entière et de toutes ses formes, mais qu'il soit

---

charbon de bois à la millionnième puissance suffit pour une famille entière de sept personnes, et trois fois une pareille dose de sepia amenée au même degré de puissance se montra également suffisante.

(1) Occupations qui exercent davantage tel ou tel organe du corps, telle ou telle faculté de l'esprit ou du moral.

nécessaire d'en administrer plusieurs afin de pouvoir agir d'une manière homœopathique, et par cela même curative, au moyen des effets morbides que chacun d'eux a le pouvoir de produire chez les sujets bien portans, sur l'immense quantité des symptômes psoriques, c'est-à-dire sur toutes les maladies chroniques non vénériennes (1).

Ce n'est donc, comme je viens de le dire, que pendant la durée de l'éruption psorique, et quand il ne s'est encore écoulé que peu de temps depuis l'infection, qu'on peut guérir complètement la gale par le soufre seul, dont alors il suffit ordinairement d'une seule dose. Je laisse de côté la question de savoir si cet effet aurait lieu d'une manière certaine dans tous les cas d'exanthème encore existant à la peau, parce que l'ancienneté de cette éruption varie à l'infini; car si elle souille la peau depuis quelque temps déjà, et que, bien qu'on ne l'ait point attaquée par des répercussifs extérieurs, elle commence d'elle-même à abandonner cette membrane, il est clair qu'alors la gale interne a déjà commencé à devenir prédominante, que l'exanthème n'en tient plus lieu d'une manière complète, et que déjà paraissent des maux d'une autre espèce, qui sont ou des signes de la gale latente, ou des affections chroniques développées

(1) Je m'abstiens de dire ici combien il m'a fallu d'observations, de recherches, de réflexions et d'expériences variées à l'infini pour arriver enfin, dans l'espace de onze années, à pouvoir combler ce vide immense dans l'édifice de la médecine homœopathique, à compléter le traitement des innombrables maladies chroniques, et à rendre ainsi cet art aussi profitable que possible à l'humanité souffrante.

par la gale interne. En pareil cas, le soufre ne suffit généralement pas plus qu'aucun autre remède antipsorique employé seul, pour procurer une guérison absolue, et il faut avoir recours aux autres médicamens antipsoriques, parmi lesquels on choisit tantôt celui-ci, tantôt celui-là, d'après l'état des symptômes qu'on observe, et en suivant en cela les règles de l'homœopathie.

Mais lorsque le soufre, à en juger par ses symptômes propres, est indiqué homœopathiquement dans un cas de gale, et que d'autres médecins n'en ont pas déjà abusé auparavant sur le malade, ce qui convient le mieux, c'est d'administrer la préparation dans laquelle il est contenu en moindre proportion, et où ses facultés dynamiques sont le moins développées.

Cette préparation, qu'on peut appeler *alcool soufré*, est la forme la plus douce du soufre considéré comme médicament, quoiqu'elle possède encore une énergie incroyable. On l'obtient en lavant bien cinq grains de fleurs de soufre avec de l'alcool, les faisant sécher sur du papier joseph, les introduisant ensuite dans un petit flacon, et versant dessus cent gouttes de bon alcool. On bouche le flacon; on le retourne lentement, afin que le soufre se détache du fond et se mêle avec l'alcool; pour cela, on lève le bras dont la main tient le flacon, et, en l'abaissant brusquement, on imprime une seule secousse à ce dernier, après quoi on le laisse reposer au frais pendant vingt-quatre heures, pour que la poudre de soufre se dépose. Ce laps de temps écoulé, on décante le liquide clair, et la liqueur spiritueuse, conservée dans un flacon bien bouché, est la plus faible

dissolution de soufre (1), celle que j'appelle *alcool soufré* (2).

La dose qui suffit non-seulement pour la plus tendre enfance, mais même pour l'âge adulte, est la suivante. Après avoir retourné le petit flacon, on prend le bouchon mouillé, et on le met en contact avec des globules de sucre (3) gros comme des graines de pavot, qu'on tient dans le creux de la main gauche ; après quoi ces globules sont ou placés immédiatement sur la langue du malade, ou mêlés avec deux ou trois grains de sucre de lait pulvérisé, que le malade prend à l'état sec, si l'on veut que l'action soit douce, ou qu'il imbibe d'une ou deux gouttes d'eau, si l'on se propose de rendre cette action plus éner-

---

(1) La chimie, si perfectionnée de nos jours, ne connaît point la solubilité du soufre dans l'alcool mise en évidence avec si peu d'appareil ; elle ne sait rien non plus de la solubilité de tous les métaux et de toutes les terres dans ce liquide, après que, par le broiement, ils ont été atténués jusqu'à la dix-millième ou à la millionnième puissance, comme on le verra plus loin.

(2) Lorsque ces cent gouttes de dissolution spiritueuse de soufre sont consommées, on verse cent autres goutes d'alcool sur la poudre, on bouche le verre, on le renverse, on lui imprime une seule secousse en abaissant brusquement le bras, et au bout de vingt-quatre heures on décante le liquide clair pour s'en servir. On continue de même, et après s'être servi ainsi pendant nombre d'années de ces cinq grains de soufre, on ne s'aperçoit pas que leur poids ait diminué d'une manière sensible. C'est là un paradoxe criant, dont seront révoltés les allopathistes qui de tout temps ont été accoutumés à ne manoeuvrer contre les maladies qu'avec dix, vingt et trente grains de fleurs de soufre en masse, répétés plusieurs fois par jour.

(3) Les confiseurs font de ces globules, appelés *nompareille*, avec du sucre et de l'amidon.

gique, mais, dans tous les cas, sans rien boire ensuite, ni sans rien manger, pendant une demi-heure ou une heure entière (1).

Lorsqu'on a soin en même temps (ce qui s'applique aussi à l'usage des autres remèdes homœopathiques antipsoriques) d'éviter toute influence médicamenteuse étrangère, et de bien diriger le régime et le genre de vie du malade, au bout de seize, dix-huit, vingt, vingt-quatre ou trente jours (laps de temps nécessaire pour que le remède, quand il a été choisi bien homœopathiquement, épuise son action), le résultat favorable est tellement prononcé, que jamais une nouvelle dose de soufre, administrée dans le cours du traitement, ne fera faire un aussi grand pas à la guérison. Nous supposons, comme il a été dit plus haut, que des médecins allopathistes n'ont point déjà usé ni surtout abusé du soufre: cas dans lequel l'homœopathiste devrait commencer le traitement de la gale non pas par cette dernière substance, mais par l'un des autres moyens antipsoriques, en choisissant alors celui qui serait le plus homœopathique à l'état présent.

S'il arrivait que, dans le cours du traitement de la gale, après avoir fait succéder à l'emploi du soufre celui de plusieurs autres remèdes antipsoriques, une seconde dose de ce même médicament fût encore indiquée et devînt nécessaire, alors on prendrait la poudre étendue au millionnième. On la porterait, dans la dissolution, jusqu'à la billionième

(1) On administre de même les autres remèdes homœopathiques, notamment les médicamens antipsoriques.

puissance (en suivant le procédé qui sera indiqué dans l'exposition de la méthode d'après laquelle on doit préparer les remèdes antipsoriques), et on en inbiberait un ou deux globules de sucre, qu'on ferait prendre au malade. Cependant il serait presque toujours nécessaire, six ou sept jours avant de donner cette seconde dose de soufre, d'administrer une dose de noix vomique, afin d'apaiser l'irritation des nerfs qui pourrait exister, et qui serait capable de mettre obstacle aux bons effets du soufre; un ou tout au plus deux globules de sucre imbibés d'une teinture de noix vomique au décillionnième seraient indiqués en pareil cas, surtout si le malade éprouvait des incommodités au grand air, s'il avait trop de propension à rester assis ou couché, et s'il témoignait de la mauvaise humeur qui résistât opiniâtrement aux désirs d'autres personnes.

Lorsque le soufre, ainsi administré pour la seconde fois, a été choisi d'une manière bien homœopathique, il faut en attendre les bons effets pendant trente-six ou quarante jours, avant de prescrire un autre antipsorique au malade.

L'usage du soufre, employé à titre d'antipsorique et donné à la dose qui vient d'être prescrite, se montrera surtout fort avantageux dans celles des maladies chroniques non vénériennes, et, par conséquent, psoriques, où le sujet offre habituellement le symptôme si pénible d'une constipation durant plusieurs jours de suite, avec des selles dures, en boulettes, et de fréquentes, mais inutiles, envies de s'en débarrasser.

Le *charbon de bois* et le *charbon animal* n'appartiennent pas moins à la catégorie des médicamens antipsoriques, quoiqu'ils ne soient point du nombre

de ceux dont l'emploi convient dans un grand nombre de circonstances. Le premier surtout a cela de particulier que, quand il n'a point été choisi d'une manière exactement homœopathique, il n'agit presque que comme palliatif durant les huit ou neuf premiers jours, au bout desquels les symptômes recommencent à s'aggraver. Si ce cas a lieu, on cherche à éteindre le reste de l'action du charbon, en faisant respirer au malade une dissolution de camphre, ou en lui donnant un globule de sucre imbibé d'une teinture de café non torréfié au billionnième degré de dilution; et l'on continue à procéder au traitement de la gale, en choisissant un antipsorique mieux approprié à la circonstance.

L'administration homœopathique du charbon de bois s'est principalement montrée efficace dans les cas où l'un ou plusieurs des états morbides suivans dominaient chez le sujet : pesanteur de tête, pression dans les yeux, suppuration de ces organes pendant la nuit, bordonnement d'oreilles, défaut de cérumen, gerçure des lèvres, odontalgie ayant le caractère d'une sensation de constriction, sécheresse de la bouche, ou afflux de liquide dans cette cavité, abondance de mucosités dans la gorge, sentiment de râclage dans la gorge, goût salé des alimens, acidité dans la bouche après le repas, sueur en mangeant, faim ou soif exagérée, rapports ayant le goût de corps gras qu'on a mangés, nausées le matin, tension du bas-ventre, selles liquides, pâles, douleurs dans les gonflemens hémorrhoïdaux de l'anus, urine trop foncée en couleur, envies d'uriner pressantes et fréquentes pendant le jour et la nuit, pollutions fréquentes, préoccupation

continuelle de l'esprit par des idées lascives, émission trop prompte de la semence dans le coït, retour trop précoce des règles, flueurs blanches par le vagin, enrouement le matin, obstruction du nez, oppression de poitrine, brièveté de la respiration en marchant, sensation douloureuse comme produite par une plaie dans l'intérieur de la poitrine, taches brunâtres sur la poitrine, engourdissement des membres, chaleur dans les mains, sueur des pieds, gonflement des orteils avec élancemens, comme s'ils avaient été gelés, crampes nocturnes dans les mains, somnolence dans la journée, rêvasserie la nuit, réveil la nuit par des songes effrayans, sueurs nocturnes, crainte des revenans.

Le charbon animal, au contraire, a surtout été utile dans les circonstances où prédominaient les accidens suivans : vertiges le matin, bourdonnemens d'oreilles, écoulement par les oreilles, goût amer dans la bouche, faiblesse d'estomac telle que presque tout ce qu'on prend cause du malaise, rapports incomplets, avec douleur, nausées nocturnes, pesanteur et déchiremens dans la région du foie, déplacement de flatuosités, leucorrhée, coryza sec, raideur goutteuse des articulations des doigts, facilité à se disloquer les jointures, sueurs accablantes, surtout aux cuisses.

Pour les employer à titre d'antipsoriques dans les maladies chroniques non vénériennes et par conséquent psoriques, on prend la poudre de l'un et de l'autre au millionnième degré d'atténuation, et on en porte la dissolution jusqu'au quadrillionnième degré de dilution. Cette liqueur sert alors à imbiber un ou deux globules de sucre gros comme des graines de pavot, qui sont la dose qu'on doit prescrire. Dans

certains cas où les nerfs sont par trop excités, on est obligé de recourir à une dissolution plus étendue encore. La durée de l'action, qui se déduit uniquement du temps pendant lequel le remède continue à produire de bons effets, est de vingt ou trente jours et au delà.

Le traitement des innombrables maladies chroniques non vénériennes ressemble, quant aux points essentiels, au traitement homœopathique des maladies en général, tel qu'il est tracé dans mon *Organon de l'art de guérir*. Je vais seulement signaler ici les précautions spéciales qu'il importe d'observer dans les affections chroniques.

Je n'ai rien à dire que de général relativement au genre de vie et au régime du malade. C'est au médecin homœopathiste qu'il appartient de prescrire la marche qu'on doit suivre, sous ce rapport, dans chaque cas particulier. Je me contenterai de faire remarquer qu'en général il faut également écarter tout ce qui pourrait mettre obstacle à la cure. Cependant comme il s'agit surtout ici du traitement de maladies souvent fort anciennes, qu'on ne saurait en conséquence guérir d'une manière rapide, qui fréquemment pèsent sur des personnes avancées en âge et placées dans des conditions sociales diverses auxquelles il est rarement possible de faire subir des modifications, soit chez les riches, soit chez les nécessiteux, soit même chez les pauvres, on est souvent obligé d'apporter des restrictions et des modifications au genre de vie sévère dont l'homœopathie fait un précepte : car sans cela on ne parviendrait point à guérir des affections si invétérées chez des individus qui diffèrent tant les uns des autres.

Ce n'est pas, comme les adversaires de l'homœopathie le disent afin d'en diminuer le mérite, par la sévérité du régime et du genre de vie dont elle impose la loi, que cette méthode guérit les maladies chroniques: sa principale efficacité repose sur le traitement médicinal qu'elle leur fait subir. C'est ce dont on peut se convaincre chez une foule de malades, qui, ajoutant foi à ces illusions, se sont astreints pendant longues années au régime homœopathique le plus rigoureux, sans pouvoir diminuer l'affection chronique qui les tourmentait. Bien loin de là: cette affection allait peu à peu en croissant, comme le font, d'après leur nature, toutes les maladies qui doivent leur origine à un miasme chronique.

Par ces motifs donc, et afin de rendre la cure possible et praticable, le médecin homœopathiste doit accommoder le régime et le genre de vie aux circonstances. En agissant ainsi il atteint au but du traitement d'une manière bien plus certaine, et par conséquent aussi beaucoup plus complète, que s'il s'en tenait obstinément à toute la rigueur des préceptes, qui sont inapplicables dans une multitude de cas.

Le journalier, quand il en a la force, doit continuer de se livrer à ses travaux; le manufacturier, de remplir ses occupations; le campagnard, de veiller à la culture des champs; la femme, de soigner son ménage. Il faudra seulement interdire ce qui compromettrait la santé d'une personne même bien portante, point qui doit être abandonné à la sagacité du médecin.

Les hommes qui ne se livrent pas à des travaux exigeant un grand déploiement de forces, mais à des occupations qui les retiennent dans la chambre et les

obligent ordinairement à rester assis, doivent, pendant le traitement, prendre l'air de temps en temps, sans pour cela mettre tout-à-fait de côté le genre d'industrie auquel ils se livrent.

On doit également faire un devoir aux gens riches d'aller plus souvent à pied qu'ils n'en ont l'habitude. Le médecin peut leur permettre les distractions innocentes d'une danse modérée, les plaisirs de la campagne qui ne dérangent point le régime, ou plutôt les réunions dont le but est de se livrer à des conversations familières ; il ne les privera pas de la musique, qui ne saurait leur être nuisible; il ne leur interdira pas de suivre des leçons qui ne fatiguent pas trop l'esprit. Mais il leur permettra rarement le spectacle, et jamais le jeu de cartes. Il exigera qu'ils aillent moins souvent à cheval ou en voiture; il écartera d'eux toute société qui pourrait exercer une influence nuisible sur leur moral, parce que le physique ne manquerait pas de s'en ressentir aussi. Les agaceries sans but sérieux des deux sexes l'un envers l'autre, la lecture des romans graveleux et des poésies érotiques seront totalement interdites (1).

L'homme de cabinet recevra également le conseil de prendre davantage d'exercice au grand air, et,

(1) Certains médecins cherchent souvent à se donner un air d'importance en interdisant tout-à-fait l'acte vénérien aux personnes mariées qui sont atteintes de maladies chroniques. Mais si les deux parties y sont aptes et enclines, cette défense est au moins ridicule, puisqu'elle n'est ni observable ni observée. Un législateur ne doit jamais ordonner ce qui ne peut être ni observé ni contrôlé, et moins encore ce qui entraînerait de graves inconvéniens si l'on si conformait. Quand l'un des deux époux est

quand le temps ne le lui permet pas, de se livrer chez lui à de petits travaux mécaniques. Mais pendant la durée du traitement, il ne lui sera permis d'occuper son esprit qu'à des travaux de tête, parce que, toutes les fois qu'il s'agit de guérir une maladie chronique grave, la lecture ne doit presque jamais être accordée, ou du moins elle ne doit l'être qu'avec de grandes restrictions, portant et sur la nature des livres sur lesquels elle peut s'exercer, et sur le temps qu'il est licite d'y consacrer.

A quelque classe qu'appartiennent les malades atteints d'affections chroniques, il leur sera défendu d'employer aucun remède domestique, de prendre aucun médicament dans les intervalles qu'on sera obligé de laisser entre les prescriptions des moyens homœopathiques. Les parfumeries, les eaux de senteur et les poudres dentifrices seront également interdites à ceux des classes élevées. Si le sujet est habitué depuis long-temps à porter de la flanelle sur la peau, il ne faudra pas lui faire perdre brusquement cet usage; mais, à mesure que la maladie s'amendera, et lorsque la saison deviendra chaude, on lui fera prendre d'abord des vêtemens de coton, jusqu'à ce qu'il puisse finir par s'accoutumer à la toile. D'anciens cautères ne

---

inapte au coït, l'union des sexes s'interdit d'elle-même. Mais de toutes les fonctions d'un couple uni par les liens du mariage, cet acte est celui qu'on peut le moins prescrire ou interdire. En pareil cas, l'homœopathie se borne à recourir aux médicamens soit pour rendre l'aptitude à l'une des deux parties par l'usage d'antipsoriques ou d'antisyphilitiques, soit pour ramener des désirs trop impérieux au dégré de vivacité qu'ils doivent naturellement avoir.

peuvent être supprimés, dans des maladies chroniques graves, que quand le traitement interne a déjà fait faire des progrès notables vers la guérison, surtout s'il s'agit de personnes avancées en âge.

Le médecin ne doit pas céder aux vœux du malade pour qu'on lui permette de continuer l'usage des bains domestiques dont il avait contracté l'habitude; il ne permettra que des lotions rapides, dont l'entretien de la propreté rend l'usage nécessaire de temps en temps. Il n'accordera point non plus la saignée, quelque accoutumé que le malade lui assure être à la fréquente répétition des émissions sanguines.

Quant à ce qui concerne le régime, les hommes de toutes les classes qui veulent se débarrasser d'une maladie chronique doivent s'imposer la loi d'éviter, autant que possible. les épices; d'user rarement, et toujours en petite quantité à la fois, du vinaigre, du jus de citron, des viandes excitantes, du cochon, de l'oie et du canard; de ne manger presque jamais du veau et des légumes venteux dans les maladies du bas-ventre; d'éviter le fromage fait, ainsi que les alimens trop gras et trop salés, et de ne manger des fruits ou du melon qu'en petite quantité. Si, au contraire, la maladie chronique ne consiste pas en affections du bas-ventre, il n'est pas nécessaire d'observer des restrictions si sévères sous ce dernier rapport, principalement lorsque le malade peut continuer à exercer sa profession et à se livrer aux occupations qui mettent son corps en mouvement. Le pauvre peut aussi guérir par les médicamens, en mangeant du sel et du pain; et l'usage modéré des pommes de terre, des bouillies, du fromage frais, ne met point obstacle à la guérison, pourvu qu'il soit plus

avare d'oignons et de poivre pour relever ses tristes alimens.

Celui qui est jaloux de sa santé peut trouver jusque sur la table des princes des alimens qui répondent à toutes les exigences d'un régime conforme aux lois de la nature.

Les personnes avancées en âge fumeront moins et prendront moins de tabac; il faudra que les jeunes gens renoncent tout-à-fait à ces deux habitudes.

Ce qu'il y a de plus difficile pour le médecin homœopathiste, c'est de régler les boissons. Le café exerce, sur la santé du corps et de l'âme, la plupart des fâcheux effets que j'ai énoncés dans ma petite brochure sur l'usage de cette liqueur; mais il est tellement passé en habitude, il est devenu un besoin si impérieux chez la plupart des nations dites civilisées, qu'on ne parviendrait pas plus à le supprimer qu'à extirper les préjugés et la superstition. Le médecin homœopathiste ne peut donc point songer à l'interdire d'une manière générale et absolue dans le traitement des maladies chroniques. Les jeunes gens jusqu'à vingt ans ou tout au plus jusqu'à trente, sont les seuls auxquels il puisse le défendre brusquement sans inconvéniens notables; mais les personnes qui ont passé la trentaine ou la quarantaine ne sauraient s'en déshabituer que peu à peu : il faut donc que celles-là en prennent un peu moins de semaine en semaine; et si finalement on ne parvient pas à les y faire renoncer complètement, si elles exigent qu'on leur laisse prendre au moins quelques tasses d'un café léger mêlé avec moitié de lait, on devra leur accorder cette licence, pourvu que leur maladie chronique ne consiste pas en une affection du bas-ventre, et que

d'ailleurs elles observent un genre de vie salubre. La longue habitude de cette boisson l'a rendue presque incapable de nuire, quand on en diminue la quantité des quatre cinquièmes ou des cinq sixièmes. L'expérience m'a démontré que la guérison des maladies chroniques les plus graves n'était ni entravée ni retardée par là.

On peut en dire autant des thés choisis, qui agissent si violemment sur les nerfs. Un thé très-léger, et dont on ne boit que peu, une seule fois par jour, ne nuit presque pas au traitement des maladies chroniques chez les personnes âgées qui, depuis leur enfance, ont l'habitude d'abuser de cette liqueur et de la prendre très-forte.

Le médecin homœopathiste agira de même à l'égard du vin. Il pourra le permettre aux personnes atteintes de maladies chroniques qui ont dépassé l'âge de quarante ans, ont contracté dès leur jeunesse l'habitude d'en boire tous les jours, et ne présentent aucun symptôme d'affections du bas-ventre. Pourvu qu'elles se restreignent à n'en boire que le quart ou la sixième partie de la quantité qu'elle consomment ordinairement, le vin n'apporte pas d'obstacle à leur guérison. Mais si l'on peut les déterminer à étendre cette petite quantité de vin d'une proportion égale d'eau, en supposant que leurs forces ne souffrent pas trop de là, on a fait tout ce qui était nécessaire. Les sujets fort âgés, qui ont l'habitude du vin depuis l'enfance, peuvent boire leur ration diminuée sans eau; il n'en résulte aucun inconvénient. L'interdiction absolue du vin aurait pour effet chez eux de faire fléchir les forces sur-le-champ, d'empêcher la cure, et même de mettre la vie en danger. Du vin

trempé de beaucoup d'eau, environ dans la proportion d'un à cinq ou six, peut être permis pour boisson ordinaire à toutes les personnes qui sont atteintes de maladies chroniques.

Il est indispensable, dans le traitement des maladies chroniques, de renoncer à l'habitude de l'eau-de-vie. Mais le médecin a besoin d'autant de circonspection pour affaiblir cette habitude que de persévérance pour y réussir. Lorsque la suppression totale de l'eau-de-vie nuit sensiblement aux forces, on la remplace par une petite quantité de bon vin pendant un laps de temps plus ou moins long, suivant les circonstances.

Le médecin ne doit pas s'exposer, par une pédanterie déplacée, à faire tourner en ridicule le plus grand avantage que le traitement homœopathique des maladies en général et des affections chroniques en particulier ait sur tous les autres modes possibles de curation: celui de *ménager les forces du malade, afin qu'elles puissent se relever d'elles-mêmes pendant chaque traitement qui diminue la maladie.*

L'usage de la bière est une chose qui mérite de graves réflexions. Les raffinemens que les brasseurs ont apporté dans ces derniers temps à leur art en ajoutant diverses substances végétales à la décoction de malt, ont pour but non de préserver la bière de l'acidification, mais principalement de la rendre plus agréable au goût et plus enivrante, sans égard à l'influence fâcheuse qu'exercent sur la santé ces funestes additions, dont la police chercherait en vain les traces. Le médecin consciencieux ne peut donc pas permettre à son malade de boire tout ce qui porte le nom de bière, d'autant plus qu'à celles même qui

sont dépourvues d'amertume, on ajoute fort souvent des substances narcotiques, pour leur procurer la faculté inébriante que tant de gens y recherchent.

Je passe à l'indication des circonstances qui mettent obstacle à la guérison des maladies chroniques.

Tous les événemens de la vie qui sont capables de déterminer la gale encore latente, et reconnaissable seulement à quelques unes des incommodités qui ont été signalées plus haut, à se manifester sous la forme de maladies chroniques, ont aussi le pouvoir, quand ils tombent sur une personne atteinte d'une pareille affection, non-seulement de l'exalter et de la rendre plus difficile à guérir, mais encore, lorsqu'ils sont portés à un haut degré, de faire qu'elle devienne absolument incurable, à moins que la fâcheuse position du sujet ne change d'une manière subite à son avantage.

Cependant ces événemens sont de nature très-diversifiée, et par conséquent aussi l'influence fâcheuse qu'ils exercent présente des degrés fort différens.

Des fatigues excessives, des travaux dans les endroits marécageux, des lésions et blessures considérables du corps, l'excès du froid ou de la chaleur, le défaut d'alimens suffisans pour apaiser la faim, ou leur insalubrité, etc., n'ont pas à beaucoup près autant de pouvoir que quelques mois d'une union mal assortie ou d'une conscience bourrelée, au milieu des superfluités de la vie, pour tirer le redoutable fléau de la gale du sommeil profond dans lequel elle était ensevelie, et la faire manifester sous la forme de maladies chroniques, ou agraver celles qui exis-

tent déjà ; la santé d'un innocent souffrirait même moins d'un séjour de dix années dans une prison ou au bagne. La gale, jusqu'alors endormie au fond de l'organisme, et dont le sommeil donnait au favori du prince l'apparence d'une santé presque florissante, se déploie rapidement en affections chroniques du corps, ou dérange ses facultés intellectuelles, et le conduit à la folie, lorsqu'un caprice de la fortune le précipite du rang brillant qu'il occupait, pour le faire tomber dans le mépris et l'indigence. La mort subite d'un fils unique provoque, chez une mère délicate et déjà malade de la gale, une suppuration incurable du poumon ou un cancer du sein. Un amour dédaigné plonge dans la mélancolie la vierge sensible déjà tourmentée par des accès d'hystérie psorique.

Combien n'est-il pas difficile, combien n'est-il pas rare, que le traitement homœopathique le mieux conduit améliore la situation de ces infortunés!

Cependant ce sont les chagrins et les soucis qui contribuent le plus fréquemment à faire apparaître la gale latente sous la forme d'affections chroniques, et à rendre plus graves les maux chroniques déjà existans.

Une tristesse continuelle ne tarde pas à exaspérer les traces même les plus faibles d'une gale encore latente, à faire qu'elle s'épanouisse rapidement en symptômes plus graves, et qu'elle donne lieu inopinément à l'apparition de maladies chroniques. Elle produit ce résultat d'une manière plus certaine et plus fréquente qu'aucune autre influence pernicieuse agissant sur l'organisme. Il n'est pas moins certain ni moins commun que cette cause aggrave les maux déjà existans.

Comme un bon médecin, lorsqu'il s'agit d'un traitement qui ne commence pas sous des auspices si défavorables, se fait un plaisir d'égayer autant que possible l'esprit de son malade et de le garantir de l'ennui, de même ici, et à plus forte raison encore, son devoir est de faire tout ce qui dépend de lui, tout ce que son influence peut produire, sur le sujet même ou sur ceux qui l'entourent, pour éloigner les sujets d'affliction et de chagrin. C'est là, ce doit être là le but principal de ses soins et de sa philantropie.

Mais si la situation du malade sous ce rapport est sans remède, s'il n'a pas assez de philosophie, de religion ou d'empire sur soi-même pour se soumettre avec résignation aux décrets de la providence, s'il s'abandonne sans frein à la tristesse, au chagrin, sans qu'il soit au pouvoir du médecin d'écarter d'une manière durable cette cause destructive de la vie, la plus énergique de toutes, on agit avec prudence en s'abstenant de traiter la maladie chronique (1) et abandonnant le malade à son sort, parce que le traitement le mieux dirigé, avec les remèdes les plus appropriés aux souffrances physiques, ne peut absolument rien chez un malade en proie à des chagrins continuels, dont les ressorts de la vie sont à chaque instant détruits par les atteintes profondes que son

---

(1) Il faudrait alors que le malade eût des causes bien légères de chagrin ou de tristesse, qu'on pût par conséquent se borner à le traiter d'une affection morale par les remèdes antipsoriques appropriés au reste de sa maladie chronique : circonstance dans laquelle la guérison est non-seulement possible, mais même assez souvent facile à obtenir.

moral reçoit. Il est absurde de continuer la plus belle de toutes les constructions, lorsque les fondemens sont minés chaque jour, quoique peu à peu et graduellement, par le choc des vagues.

Les maladies chroniques sont presque aussi incurables chez les grands et les riches qui, sans compter les eaux minérales dont ils ont fait usage à plusieurs reprises (1), se sont déjà trouvés pendant quelques années entre les mains de médecins allopathistes divers, et souvent très-nombreux, qui ont essayé sur eux tous les remèdes préconisés par la mode, en Angleterre, en France ou en Italie, et qui les ont accablés d'une multitude de drogues mélangées, jouissant d'une action très-violente. Tant de médicamens inconvenans, qui sont déjà nuisibles par le seul fait de leur énergie et de leur fréquente répétition à hautes doses, rendent la gale de laquelle dépend toujours leur affection, même lorsqu'elle n'est point combinée avec la syphilis, plus difficile à guérir d'année en année, et finit même par la mettre absolument au dessus des ressources de l'art, après que l'organisme a été pendant un grand nombre d'années en butte à de pareilles atteintes, si contraires au but qu'on se propose. Que ces puissances héroïques non homœopathiques aient ajouté, comme il est présumable, à la maladie primitive des maux nou-

(1) Chaque traitement aux eaux, même lorsque ces dernières ne sont pas contraires au mal, doit être considéré comme emploi de doses considérables et souvent répétées d'un même médicament violent, dont l'action perturbatrice réussit rarement à procurer la guérison, mais contribue souvent à aggraver l'état du malade, et porte même atteinte aux sources de la vie.

veaux, devenus fixes et en quelque sorte chroniques par l'énormité et la fréquente répétition des doses, ou qu'un traitement si mal conduit n'ait fait qu'attaquer les diverses facultés de la vie organique, l'irritabilité, la sensibilité, la nutrition, et que, probablement par la réunion de ces deux causes, la fusion de tant de maux divers ait produit le monstre dans lequel nulle personne sensée ne saurait plus voir un mal naturel simple, cette dégénérescence des parties et des forces les plus indispensables à la vie offre un chaos que le médecin homœopathiste doit hésiter à regarder comme susceptible de guérison. Il n'a pas sous les yeux une maladie psorique naturelle et simple ; et lors même que les forces ne sont pas trop épuisées, ce qui arrive souvent, pour qu'au premier aspect même il ne se voie pas obligé de renoncer au traitement, ce n'est qu'après un très-long espace de temps qu'il peut se flatter de procurer quelque soulagement, et jamais il ne doit promettre une guérison parfaite. Il faut que l'amélioration du genre de vie et la régularisation du régime fassent d'abord disparaître en quelque sorte d'eux-mêmes les nombreux maux chroniques engendrés par les médicamens, que cette cure préliminaire, objet de plusieurs mois, s'opère presque sans remède, à la campagne, avant qu'il retrouve une affection pure, semblable à la maladie primitive, et qu'il soit capable de la combattre (1).

(1) Au contraire, les maladies chroniques les plus redoutables, qui n'ont point été dénaturées par l'imprudence des médecins, guérissent souvent comme par miracle, en très-peu de temps, et

Malheur au jeune homœopathiste qui voudrait fonder sa réputation sur la guérison de pareilles maladies, dégénérées en véritables monstruosités par une multitude de mauvais procédés allopathiques! De quelque soin qu'il soit capable, il échouera.

Un autre grand obstacle à la guérison de maladies chroniques avancées dépend de la constitution faible et énervée que les jeunes gens, mal élevés par des parens riches, se font au milieu des superfluités et des désordres d'une mauvaise société, par l'influence des passions destructives, des excès de toute espèce, de l'abus des femmes, des jeux de hasard, etc. On voit des êtres, souvent doués d'une complexion robuste dans l'origine, que les vices, frappant également sur le physique et sur le moral, ont réduits à n'être plus que des ombres d'hommes, et qui, par des traitemens mal dirigés de leurs maladies vénériennes, ont ordinairement miné à tel point les sources de la vie en eux, que la gale, si fréquemment inhérente à leur organisme, se déploie en affections chroniques des plus déplorables, auxquelles même, lorsque les malades sont revenus de leur immoralité, les reproches qu'ils se font et le peu d'énergie des forces vitales qui leur restent encore, ne permettent qu'avec une peine extrême d'appliquer quelques remèdes antipsoriques. Le médecin homœopathiste doit n'entreprendre le traitement de pareils malades qu'avec hésitation, et mettre

---

d'une manière durable, chez de pauvres artisans, dans l'humble demeure desquels on conçoit bien que n'afflue pas la foule des praticiens.

beaucoup de réserve dans ses promesses de guérison.

Mais alors même que l'on ne rencontre pas ces obstacles, souvent presque insurmontables, à la guérison des innombrables maladies chroniques, il se présente cependant quelquefois, surtout dans les basses classes de la société, une difficulté qui tient à la source même de l'affection. C'est quand, à la suite de plusieurs infections successives, suivies chacune de la suppression de l'exanthème, la gale s'est peu à peu déployée, dans l'intérieur, en une ou plusieurs maladies chroniqnes graves. En pareille circonstance, la guérison est certaine, à la vérité, au moyen d'un emploi bien dirigé des remèdes homœopathiques; mais elle exige beaucoup de temps, une grande patience, et, de la part du malade, une exactitude scrupuleuse à suivre les prescriptions, pourvu encore qu'il ne soit pas trop avancé en âge et qu'il n'ait pas trop perdu de ses forces.

Cependant il n'est pas jusqu'à ces cas difficiles dans lesquels on ne reconnaisse les sages dispositions de la nature pour nous soulager, lorsque nous savons saisir le moment favorable. En effet, l'expérience prononce que, dans une gale récemment produite par contagion, lors même qu'après plusieurs infections et répercussions successives la maladie psorique interne a déjà fait des progrès considérables vers la production d'affections chroniques d'espèces diverses, la gale survenue en dernier lieu, si on ne l'a point encore privée de son exanthème primitif, est presque aussi facile à guérir que si elle était la première et unique; qu'en conséquence, elle cède ordinairement à une seule dose des préparations sul-

fureuses indiquées plus haut, et que, de cette manière, la gale due à toutes les infections précédentes se trouve elle-même guérie, ainsi que les maladies chroniques dont elle avait provoqué la manifestation (1).

Il n'est cependant pas toujours possible de recourir, pour faire naître ces circonstances favorables à la guérison d'anciennes gales plusieurs fois renouvelées, à des moyens artificiels qui consistent à inoculer la maladie, en supposant qu'ils n'inspirent pas de répugnance au sujet, comme il arrive fréquemment. En effet, lorsque la constitution est en proie à des maladies chroniques graves, d'origine non vénérienne et par conséquent psorique, par exemple à une suppuration déjà fort ancienne des poumons, à une paralysie complète d'une ou plusieurs parties du corps, etc., le miasme de la gale prend rarement, et même, à ce qu'il paraît, moins souvent, après l'inoculation qu'à la suite d'une infection due au pur hasard.

Il me reste peu de choses encore à dire au médecin déjà versé dans la médecine homœopathique, afin de lui faire connaître la manière dont il doit s'y prendre

(1) Ce cas est celui de la syphilis, lorsqu'après la destruction locale d'un chancre ou d'un bubon, suivie de la manifestation d'une vérole constitutionnelle, il survient une nouvelle infection. Tant que le nouveau chancre subsiste, la maladie produite par la nouvelle infection et l'ancienne cèdent ordinairement à une seule dose de la meilleure préparation mercurielle, et sont aussi faciles à guérir de cette manière que si l'on avait le premier chancre sous les yeux, en supposant qu'il n'y ait point de complication avec l'un des deux autres miasmes chroniques, notamment avec le psorique; car alors il faudrait commencer par détruire ce dernier, comme je l'ai enseigné précédemment.

pour traiter les maladies chroniques, et je n'ai plus qu'à le renvoyer aux médicamens antipsoriques, à la fin de cet ouvrage : car c'est lui qui doit savoir s'en servir pour remplir le but qu'il se propose. Je n'ai plus qu'à parler de quelques précautions qu'il est indispensable d'observer.

D'abord il reste bien établi que toutes les affections chroniques, mêmes les plus graves, si l'on en excepte un petit nombre qui sont vénériennes, procèdent uniquement de la gale, et ne peuvent disparaître que par la guérison de cette dernière, en sorte que c'est exclusivement au moyen des remèdes antipsoriques qu'on doit les traiter.

En conséquence, il est de règle pour le médecin homœopathiste, quand il traite soit une maladie chronique non vénérienne, soit un des symptômes ou accidens de cette affection, quelque nom qu'il puisse porter dans le vulgaire ou dans la pathologie, de s'en tenir à l'emploi de médicamens antipsoriques, choisis exactement homœopathiques; c'est là le seul moyen pour lui d'arriver sûrement à son but.

Si, pendant l'action d'un remède antipsorique, il vient à se manifester, un jour ou l'autre, par exemple, une céphalalgie modérée, qu'on ne se laisse point aller à donner de suite un autre médicament, soit antipsorique, soit non antipsorique; qu'on n'agisse pas de même s'il survient un mal de gorge, puis s'il se déclare de la diarrhée, ou des douleurs dans telle ou telle partie du corps, etc.

Ce n'est point ainsi qu'on doit agir. Il faut, dans la règle, après avoir choisi, aussi bien que possible, le médicament antipsorique, au degré con-

venable de dilution, et l'avoir donné à la dose nécessaire, lui laisser le temps d'épuiser son action, sans faire prendre un autre remède qui soit capable de le troubler.

En effet, si les accidens qui se déclarent pendant l'action de ce médicament ont déjà existé de la même manière chez le malade, sinon dans les derniers quinze jours, du moins plusieurs semaines ou même quelques mois auparavant, on peut ne voir en eux que le résultat d'une simple excitation homœopathique, produite par le remède, d'un symptôme qui n'est point ordinaire dans la maladie ou qui jadis s'est montré plus fréquemment. C'est alors un signe certain que le médicament a pénetré profondément dans l'essence de cette maladie, qu'en conséquence il sera d'autant plus efficace par la suite. Il n'en faut donc pas moins laisser à ce remède tout le temps nécessaire pour épuiser son action, sans se permettre jusque là d'en administrer aucun autre au malade.

Mais s'il s'agit de symptômes qui n'aient encore jamais existé, du moins sous cette forme, qui, d'après cela, n'appartiennent qu'au remède, auxquels on ne doive point s'attendre dans le cours de la maladie, et qui cependant aient peu de gravité, ce n'est point encore là un motif suffisant pour interrompre sur-le-champ l'action du médicament. Ces symptômes se dissipent souvent, sans porter aucun préjudice à la vertu curative du remède bien choisi. Mais lorsqu'ils ont une intensité qui les rend à charge, on ne doit pas les souffrir : car ils annoncent que le médicament antipsorique a été mal choisi, qu'il n'était pas exactement homœopathique. Il faut alors ou supprimer l'action de ce remède par un antidote, ou,

si l'on ne connaît pas d'antidote qui puisse le combattre, lui opposer un autre moyen antipsorique plus en harmonie avec l'état maladif. En agissant ainsi, ces faux symptômes persévèrent ou renaissent encore pendant quelques jours, mais ils finissent par disparaître d'une manière durable et faire place à un meilleur état de choses.

Ce dont on doit le moins s'inquiéter, c'est lorsque les symptômes ordinaires s'exaspèrent sous l'action des remèdes antipsoriques, reparaissent surtout pendant les premiers jours, se montrent encore dans quelques uns des jours suivans, mais finissent ensuite peu à peu par apparaître de moins en moins. Cette aggravation, qu'on peut appeler homœopathique, est une preuve d'un commencement de guérison, et annonce peut-être qu'on peut compter à coup sûr, pour le moment actuel, sur celle des symptômes qui sont portés à un tel degré d'exaltation.

Mais si cette exaltation des symptômes primitifs est autant ou même plus considérable au bout de quelques jours que dans les premiers momens, c'est une preuve que le remède antipsorique, quoique parfaitement homœopathique, a été donné en trop grande proportion. Il est à craindre alors que la guérison ne soit pas effectuée par lui, attendu qu'administré à trop forte dose, il détermine bien des symptômes semblables à ceux de la maladie, mais qu'à raison de la violence avec laquelle son action s'exerce, il en provoque d'autres encore, destructeurs de cette ressemblance, qui à la maladie chronique naturelle en substituent une autre analogue, plus considérable et plus grave même, sans que l'affection ancienne et primitive soit éteinte pour cela.

Cet effet se décide déjà dans les seize, dix-huit ou vingt premiers jours de l'action du remède donné à trop forte dose, et dont on doit alors arrêter l'impression sur l'économie, soit en prescrivant son antidote, soit, si ce dernier n'est pas encore connu, en administrant à dose très-faible un autre médicament antipsorique approprié le mieux possible à l'état des symptômes actuels, et, si ce dernier ne suffit pas encore pour détruire la maladie médicinale intercurrente, en ayant recours à un second moyen qui soit, autant que possible, homœopathique au reste des accidens (1).

Lorsque, par l'emploi consécutif de quelques autres antipsoriques, on est parvenu à paralyser l'agression perturbatrice qu'un remède, parfaitement homœopathique d'ailleurs, mais donné à trop forte dose, avait exercée sur l'économie, ce même remède, qui n'avait nui que par son excès d'énergie, peut être remis en usage aussitôt qu'il redevient homœopathique, et le succès n'en couronne pas moins alors son administration. Seulement il faut le donner à dose beaucoup moins forte et infiniment plus étendu, c'est-à-dire doué de propriétés fort adoucies.

Généralement parlant, après un choix non homœo-

(1) J'ai éprouvé moi-même ce revers, qui nuit tant à la guérison, et qu'on ne saurait par conséquent éviter avec trop de soin, lorsque je donnais à trop haute dose la sépia, dont l'énergie m'était encore inconnue. Mais je l'ai éprouvé d'une manière bien plus sensible encore en faisant prendre la dissolution au billionième du lycopode et de la silice, à la dose de quatre ou six globules de sucre gros comme des graines de pavot.

pathique du remède qu'il emploie, le médecin ne peut commettre aucune faute plus grave, en premier lieu, que de croire trop faibles les doses auxquelles l'expérience, appuyée sur de nombreux essais, m'a contraint à recourir pour chaque médicament antipsorique, et, en second lieu, de ne pas laisser à chaque dose le temps nécessaire pour qu'elle épuise son action.

Il vient d'être question de la première faute; et j'ajouterai seulement qu'on ne courrait aucun risque en prescrivant des doses plus faibles encore, s'il était possible, que celles qui ont été indiquées par moi-même. Ces doses n'en produiraient pas moins tout ce qu'on peut attendre de bon du médicament, pourvu que celui-ci eût été bien choisi, et que le malade ne fît rien qui fût capable d'en troubler l'action; et si le remède n'avait pas été parfaitement choisi, au moins resterait-il par là ce grand avantage, qu'alors *on aurait moins de peine à faire cesser son action*, ce qui permettrait de recourir sans délai à un antipsorique mieux approprié au traitement.

La seconde grande faute dont le médecin homœopathiste ne saurait apporter trop de soin et de persévérance à se garantir dans le traitement des maladies chroniques, consiste, après avoir administré aux doses convenables un remède antipsorique bien choisi et qui s'est montré utile pendant quelques jours, à en prescrire de suite un autre, dans la supposition qu'une si petite dose ne peut pas agir plus de huit ou dix jours; erreur dans laquelle on cherche à se confirmer par le fait qu'effectivement, lorsqu'on permet au premier remède d'exercer en liberté

son action tout entière, les symptômes morbides qu'il est destiné à éteindre reparaissent un jour ou l'autre et de temps en temps.

Mais une fois qu'un médicament dont le choix homœopathique a été bien fait, agit d'une manière efficace et avantageuse, ce dont on est déjà convaincu du huitième au dixième jour, quoiqu'il puisse bien arriver soit un moment, soit même une demi-journée, où les symptômes s'aggravent homœopathiquement, les résultats favorables ne sont cependant pas détruits par là, et ce n'est parfois, dans les maladies très-chroniques, qu'au bout de vingt-quatre ou trente jours qu'ils apparaissent dans toute leur évidence. En pareil cas, la dose n'a complètement exercé son action salutaire que vers le quarantième ou le cinquantième jour, laps de temps avant lequel il serait absurde et contraire aux intérêts du malade d'administrer un nouveau médicament. Qu'on ne s'imagine pas qu'il faille à peine attendre l'écoulement du temps fixé approximativement à la durée d'action d'un remède antipsorique, pour recourir à un autre, et que par conséquent on doive s'empresser de faire choix d'un nouveau moyen, afin de rendre la guérison plus rapide. L'expérience parle hautement contre cette opinion. Elle témoigne qu'au contraire il n'y a pas de méthode plus certaine, pour hâter la guérison, que de laisser au médicament antipsorique bien choisi le temps d'épuiser entièrement son action, de rester spectateur oisif tant que l'amélioration produite par lui continue, dût-elle même se prolonger bien au delà du terme assigné par conjecture à son efficacité, et de n'en prescrire alors un autre que le plus tard possible. Celui qui

peut, sous ce rapport, modérer son impatience, n'en arrive que plus certainement et plus rapidement au but. C'est seulement lorsque les anciens symptômes, déjà éteints ou très-diminués par le dernier remède, commencent depuis quelques jours à reparaître de nouveau ou à s'exaspérer d'une manière un peu notable, que le moment est arrivé enfin de recourir au médicament le plus homœopathique à l'ensemble des accidens actuels. Il n'y a que l'expérience qui puisse prononcer à cet égard, et sa réponse a déjà été si claire dans mes nombreuses observations, qu'elle ne permet plus d'élever le moindre doute.

Lorsqu'on réfléchit aux grands changemens que le médicament est obligé de produire, dans les parties nombreuses et diversement organisées du corps, avant d'anéantir le miasme de la gale, qui est si profondément enraciné et en quelque sorte devenu parasite dans l'économie, avant de pouvoir ainsi rétablir la santé, on conçoit sans peine combien il est naturel que, l'action d'une dose de remède antipsorique durant si long-temps, elle porte plus d'une fois atteinte à l'organisme dans une maladie chronique à un si haut point, et qu'après quelques jours d'un amendement bien prononcé, il survienne des instans plus ou moins longs où le traitement semble faire des pas rétrogrades. Cependant, lorsque les accidens primitifs ne se renouvellent point, et qu'il n'éclate pas de nouveaux symptômes graves, on doit voir dans cette exaspération momentanée un effet homœopathique, qui favorise la guérison, bien loin d'y mettre obstacle, c'est-à-dire un simple renouvellement des attaques que le remède dirige contre le

mal lui-même (1), quoiqu'il s'écoule parfois seize, vingt ou vingt-quatre jours depuis la prise du médicament antipsorique, avant qu'elle éclate.

Ainsi, en général, l'action des médicamens antipsoriques dans les maladies chroniques se prolonge d'autant plus que celles-ci ont un caractère de chronicité plus décidé. Mais, d'un autre côté aussi, les remèdes dont l'action dure long-temps chez des sujets sains, par exemple la belladonne, n'agissent que peu de temps dans les maladies aiguës et d'une courte durée, où leur action s'épuise d'autant plus rapidement que ces dernières sont elles-mêmes plus aiguës. Le médecin doit donc laisser chaque remède antipsorique agir seul pendant trente, quarante ou même cinquante jours, c'est-à-dire aussi long-temps que la maladie continue à s'amender, quoique d'une manière lente : car, tant que cette amélioration fait des progrès, son action salutaire s'exerce encore, et il ne faut ni la troubler ni la suspendre par l'administration d'un autre médicament quelconque (2).

---

(1) Lorsque le remède a été choisi parfaitement homœopathique, et qu'on l'a fait prendre à dose assez faible, ces attaques deviennent chaque jour de plus en plus rares et de plus en plus faibles par les progrès de son action ; tandis que, si la dose a été trop forte, elles vont toujours en augmentant de fréquence et d'intensité, au grand détriment du malade.

(2) La nécessité d'éviter ces deux fautes trouvera difficilement accès parmi les médecins. Ces grandes vérités ont été révoquées en doute pendant des années entières, par la plupart même des homœopathistes, qui ne s'y sont point conformés rigoureusement dans la pratique, par suite de l'opinion purement théorique qu'il faut déjà se faire trop de violence pour croire qu'une si faible dose de médicament soit capable de produire le moindre effet dans

Avec quelque soin que l'on ait choisi les médicamens antipsoriques, si on ne leur laisse pas le temps d'épuiser leur action, le traitement entier n'aboutit à rien. Le nouvel antipsorique auquel on a recours avant le temps opportun, quelque excellent qu'il soit par lui-même, ne peut dans aucun cas réparer le dommage qu'a causé l'interruption de l'action salutaire qu'exerçait le remède administré avant lui. Je

---

l'organisme, notamment contre des maladies chroniques souvent énormes, et que ce serait exiger du médecin qu'il renonçât à l'usage de sa raison, si l'on voulait qu'il admît que l'action de ces infiniment petites doses dure, non pas seulement deux, trois jours, mais vingt, trente, quarante jours et plus, et détermine jusqu'au dernier moment des effets importans, des résultats incontestablement salutaires. Cependant ce principe n'est pas de ceux qu'on doit concevoir, ni de ceux non plus pour lesquels je réclame une foi aveugle. Moi-même je ne le conçois point; mais il me suffit que le fait existe, et qu'il ne soit pas autrement. C'est l'expérience qui le proclame, et je crois plutôt à ses décisions qu'aux conceptions de mon intelligence. Qui prétendrait s'arroger le droit de peser les forces invisibles, cachées jusqu'à présent dans le sein de la nature, ou de les révoquer en doute lorsque, dans une substance réputée inerte, elles sont mises en évidence par un procédé nouveau, inconnu jusqu'à ce jour, comme par le frottement prolongé et les secousses dont l'homœopathie démontre l'efficacité pour exalter l'énergie des médicamens? Mais qu'en résulte-t-il pour celui qui ne veut pas faire ce que j'enseigne d'après une longue pratique et des expériences multipliées? Il résulte de là que le plus grand problème de l'art est insoluble pour lui, c'est-à-dire qu'il ne peut pas guérir les maladies chroniques, dont le traitement exact et rigoureux est demeuré inconnu jusqu'au moment où j'ai proclamé ma doctrine. Je n'ai rien de plus à dire sur ce sujet. Il m'a semblé que mon devoir était de faire connaître une grande vérité, sans m'inquiéter si l'on pourrait obtenir des hommes qu'ils s'y conformassent ponctuelle-

ne connais pas de méthode qui puisse parer le moins du monde aux inconvéniens inséparables d'une pareille erreur de conduite.

La première faute, celle qui consiste à donner une dose un peu trop forte du remède antipsorique, se répare quelquefois mieux en ayant plusieurs fois, l'une après l'autre, recours à un antidote incapable de nuire, comme, par exemple, en faisant respirer du

---

ment ou non. Si l'on ne suit pas exactement la marche tracée par moi, qu'on ne se vante pas de m'avoir imité, et qu'on ne s'attende point à de bons résultats.

Ou bien ne voudrait-on imiter une pratique que quand les forces admirables de la nature sur lesquelles elle se fonde seraient dévoilées clairement à nos yeux, et faciles à saisir pour l'intelligence même d'un enfant? Ne serait-il point absurde de ne pas vouloir battre le briquet, parce qu'on ne pourrait concevoir comment il y a tant de calorique latent dans l'acier et la pierre à fusil, ou comment le frottement brusque de ces deux corps l'un contre l'autre peut produire assez de chaleur pour fondre les particules que le choc détache du métal, et les précipiter en globules rouges sur l'amadou, qui prend feu par là? Cependant nous battons le briquet sans comprendre cette merveille d'un feu inépuisable caché dans de l'acier froid, sans concevoir la possibilité que ce feu soit mis en évidence par l'effet du choc et du frottement. Ne serait-il pas tout aussi absurde de ne point vouloir apprendre à écrire, parce qu'on ne concevrait pas comment un homme peut communiquer ses pensées à un autre avec une plume, de l'encre et du papier? Cependant nous faisons part de nos idées à un ami sans pouvoir, sans même chercher à comprendre ce miracle physico-psychique! Pourquoi donc hésiterions-nous à employer contre les plus cruels ennemis de nos frères, contre les maladies chroniques, une méthode qui, ponctuellement suivie, les détruit de la manière la plus certaine, et cela uniquement parce que nous n'apercevons pas de suite comment les guérisons peuvent s'opérer de cette manière?

camphre, si cette substance se trouve indiquée : il résulte de là qu'une partie du remède est enlevée, et qu'il en reste une moins grande quantité, dont l'action peut continuer à produire des résultats favorables, ce qui a lieu effectivement dans certains cas.

Lorsqu'un médecin homœopathiste, scrupuleux hors de propos, m'interroge sur ce qu'il doit faire pendant tout le temps qui s'écoule depuis l'administration d'une dose de médicament jusqu'à ce que l'action de celui-ci soit épuisée sans que rien la trouble, et sur la manière dont il doit s'y prendre afin, sans nuire au malade, de satisfaire aux demandes journalières qui lui sont faites (1) de médica-

---

(1) Il n'y a pas d'ancien préjugé populaire, quelque pernicieux qu'il soit, qu'on puisse extirper tout d'un coup. Le médecin homœopathiste ne doit donc pas balancer, lorsqu'il traite un nouveau malade atteint d'affection chronique, à lui faire prendre au moins une petite poudre chaque jour ; il y a loin encore de là à l'abus que beaucoup d'allopathistes font de leurs drogues. En observant cette précaution, c'est un grand bonheur pour le pauvre malade, qu'aveuglent souvent les calomniateurs de la meilleure des médecines, de ne pas savoir s'il y a une dose de médicament dans chaque poudre, et d'ignorer dans laquelle il s'en trouve une. S'il était instruit de cette dernière circonstance, s'il savait que la poudre de tel jour contient le médicament dont il attend de si grands effets, son imagination lui jouerait souvent de mauvais tours, et lui ferait croire qu'il éprouve des sensations, des changemens qui n'auraient aucune réalité ; il tiendrait note de ces symptômes imaginaires, et serait dans une agitation d'esprit continuelle. Au lieu que, prenant chaque jour quelque chose, et chaque jour ne ressentant aucune atteinte fâcheuse à sa santé, il devient plus calme, ne s'attend plus à rien d'affligeant, observe avec plus de sang-froid les changemens réels qui surviennent en lui, et ne rapporte ainsi que la vérité à son mé-

mens, je réponds en deux mots, qu'en pareil cas on peut donner tous les jours trois grains environ de sucre de lait. Je saisis l'occasion de dire que, sous ce rapport, je considère le sucre de lait comme un don inappréciable de la Providence (1).

Il ne faut pas se flatter que le remède antipsorique ait été bien choisi ou qu'il puisse contribuer à la guérison de la maladie chronique, si, dès les premiers jours, les plus graves symptômes, comme douleurs anciennes violentes et continuelles, spasmes toniques ou cloniques, etc., disparaissent, comme par enchantement, sous son influence, de manière que, presque aussitôt l'avoir pris, le malade se croie déjà guéri et délivré de tous ses maux. Cette illusion de la part du malade annonce que le médicament agit alors d'une manière énantiopathique, à titre seulement de palliatif, et qu'on doit s'attendre les jours suivans à voir la maladie primitive augmenter beaucoup; ce que j'ai vu arriver quelquefois, ainsi que j'en ai fait la remarque précédemment, après avoir prescrit entre autres le charbon de bois. Aussitôt que

---

decin. C'est pour cela qu'il y a beaucoup d'avantage à lui donner une poudre chaque jour, sans lui dire si toutes contiennent du médicament, ou s'il n'y en a que dans une seule : car alors, en prenant celle d'aujourd'hui, il ne s'attend pas de sa part à un effet plus prononcé que celui qu'a produit la poudre de la veille ou de la surveille.

(1) Des malades atteints d'affections chroniques, qui croient à la probité et au savoir de leur médecin, se laissent aisément persuader de prendre ainsi une dose de sucre de lait pendant deux, quatre, sept jours, plus ou moins, selon le caprice de chacun, sans pour cela perdre la confiance qu'ils ont mise en lui.

cette fausse amélioration commence à être remplacée par une exaspération sensible des accidens, il faut de suite recourir à l'antidote du médicament, ou, si l'on n'en connaît pas, substituer à cette substance un autre remède homœopathique qui soit plus approprié au cas présent. En effet, il est extrêmement rare qu'elle continue à agir d'une manière favorable. Cependant si le médicament qui, dès le principe, avait exercé une action antipathique, c'est-à-dire avait paru procurer un soulagement manifeste, a déterminé des réactions, il se pourrait, dans le cas où la première dose viendrait ensuite à aggraver l'état du malade, qu'une seconde dose du même moyen donnât lieu à un résultat inverse, c'est-à-dire produisît une amélioration soutenue. C'est du moins ce que j'ai observé pour la fève de saint Ignace.

On se trouve souvent très-bien, en pareil cas, de combattre les accidens qui succèdent à l'administration d'un remède agissant ainsi d'une manière antipathique, en leur opposant pendant quelques jours un des autres médicamens (1) fournis par la matière médicale pure, jusqu'à ce que la maladie psorique soit rentrée dans sa voie ordinaire, époque à laquelle

---

(1) Parmi les médicamens non-antipsoriques susceptibles d'être employés ainsi dans l'intervalle de temps qui sépare l'administration de deux remèdes antipsoriques, je me suis souvent servi avec succès, pendant quelques jours, de l'arsenic, de l'antimoine cru, de l'or, de la noix vomique, de la pulsatille, de l'aconit, de la bryone, du café cru, et du pôle nord de l'aimant, suivant la nature des accidens que j'avais à éteindre pour l'instant. Mais je n'entends pas pour cela exclure aucun des autres médicamens.

on continue le traitement en ayant recours à un nouveau moyen choisi homœopathiquement.

Généralement parlant, quelque progrès qu'ait pu faire l'amélioration de l'état du malade, il ne faut jamais, immédiatement après la première dose d'un remède antipsorique quelconque, en administrer une seconde, fût-elle même empruntée à une préparation modifiée d'une autre manière. Presque toujours, quand on n'observe pas cette règle de conduite, l'amendement qui s'était d'abord prononcé s'arrête au bout de quelque temps, et l'on voit apparaître des accidens inaccoutumés, ce qui trouble la guérison, et lui imprime une marche rétrograde. Or il faut souvent des mois entiers pour remédier à un trouble pareil, et encore même n'y parvient-on pas toujours. Si cependant l'action du remède homœopathique avait été interrompue ou détruite par une circonstance particulière, soit par un grand écart de régime, soit par l'attaque d'une maladie régnante, dans ce cas seulement on peut, après avoir écarté l'obstacle, prescrire au malade une nouvelle dose du même médicament.

Il arrive quelquefois que le traitement antipsorique d'une maladie chronique est *troublé* ou même assez souvent *interrompu* pendant quelque temps, soit par un accident inopiné, soit par une maladie régnante, sporadique ou épidémique.

Parmi les accidens qui ne troublent le traitement que d'une manière transitoire, je range : la surcharge de l'estomac (à laquelle on peut remédier par l'abstinence, c'est-à-dire en ne mangeant qu'une soupe légère à son repas, et prenant un peu de café), l'irritation de ce viscère causée par des alimens gras (on

la combat par l'abstinence et la pulsatille), une lésion de l'estomac qui s'annonce par des rapports après avoir mangé, et surtout par des nausées et des envies de vomir (un ou deux globules de sucre imbibés d'une dissolution au billionnième d'antimoine cru), la frayeur (à laquelle on remédie, quand on est appelé sur-le-champ, par l'opium, mais qui, à une époque plus éloignée, ou lorsque la frayeur est accompagnée de chagrin, exige l'aconit, et qui, lorsque la tristesse en a été la suite, cède à la fève de saint Ignace); la tristesse qui résulte de soucis intérieurs, d'un chagrin concentré ou d'une honte secrète (on la traite par la fève de saint Ignace); celle qui dépend de la colère, d'un caractère violent, emporté et morose (elle réclame la camomille, et, s'il y a en même temps froid par tout le corps, la bryone); celle à laquelle se joint l'indignation (elle exige la staphysaigre), un refroidissement considérable (on y oppose le séjour dans la chambre ou le lit, avec la noix vomique; ou, si des douleurs en ont été la suite, le café cru; et s'il en est résulté la fièvre et de la chaleur, l'aconit), une dislocation ou une luxation (qui réclame dans certains cas l'arnica, mais qui cède bien plus sûrement au sumac vénéneux), des contusions (on leur oppose l'arnica), des brûlures de la peau (qu'on traite en laissant la partie plongée pendant une heure dans de l'alcool échauffé par l'immersion dans l'eau très-chaude).

Si, en pareil cas, l'un des médicamens qui viennent d'être indiqués était donné en substance au malade, fût-ce même à la plus faible dose, l'action du remède antipsorique dont il avait fait usage en dernier lieu serait totalement détruite, ou du moins le traitement

principal éprouverait un grand trouble; ce qui serait d'autant plus à regretter que le médicament antipsorique aurait déjà déployé contre la maladie chronique primitive une efficacité plus prononcée, dont il ne serait pas facile de compenser la perte, le même remède ne pouvant guère être administré immédiatement après une première dose, sans qu'il en résulte des inconvéniens, comme je viens de le faire voir tout à l'heure.

Dans ce cas difficile, on se tire d'embarras par un expédient dont je n'ai point encore fait part au public, quoique je l'aie communiqué à mes élèves immédiats, parce que la médecine homœopathique ne trouve déjà que trop d'incrédules disposés à la tourner en ridicule aux yeux d'un public incompétent pour la juger. Mais au moment où j'écris cet ouvrage, qui sera probablement ma dernière production, car je ne crois pas avoir long-temps encore à rester parmi les habitans de ce monde, je pense avoir établi assez solidement mes principes pour pouvoir accueillir avec indifférence des plaisanteries qui, en dernière analyse, retombent toujours sur la conscience du railleur injuste, et pour ne pas me laisser détourner par elles de donner la plus grande publicité possible à tout ce qui me paraît devoir servir l'humanité souffrante.

Lors donc qu'il s'agit de parer aux obstacles que ces troubles subits du physique et du moral mettent au traitement antipsorique des maladies chroniques, en provoquant souvent des accidens fort graves au moment où le sujet était en pleine voie de guérison, et surtout afin d'y remédier, de telle sorte que les médicamens antipsoriques auxquels il faut alors avoir

recours n'aient pas besoin d'être administrés sous forme substantielle, on prend un globule de sucre de la grosseur d'un grain de moutarde environ, on l'imbibe de la solution médicamenteuse portée au même degré de dilution qu'elle doit avoir quand il s'agit de l'administrer homœopathiquement à l'intérieur, et on l'enferme dans un petit flacon de la capacité d'un gros, qu'on fait respirer au malade une seule fois et un seul instant; après quoi on le recouvre de son bouchon, et on le met en réserve pour l'utiliser à l'avenir dans des cas semblables. Je dis *à l'avenir*; car ce globule médicamenteux, destiné seulement à être flairé, conserve sa propriété pendant des années entières, sans en rien perdre, même après que le flacon a été ouvert un grand nombre de fois, et lorsque toute odeur d'alcool s'est dissipée depuis long-temps déjà (1). L'impression que l'olfaction instantanée de ce petit globule produit sur les nerfs est incomparablement plus rapide, dans les effets médicinaux qui en résultent, que ne le serait celle du médicament lui-même administré en substance; elle a de plus l'avantage de durer si peu, d'être si passagère, qu'il n'en résulte rien au delà de ce qui est nécessaire pour obvier aux suites fâcheuses de l'événement imprévu, et qu'elle n'a point le pouvoir d'agir assez long-temps pour entraver beaucoup ou suspendre tout-à-fait

(1) Des personnes qui étaient nées sans odorat, ou qui l'avaient perdu par maladie, se sont aussi bien trouvées de ce moyen, que d'autres chez lesquelles le sens de l'olfaction était parfaitement développé. Il suit de là que les nerfs tactiles suffisent déjà pour admettre l'impression salutaire et la propager au reste du système nerveux.

l'action exercée jusqu'alors par le médicament antipsorique. Cette dernière circonstance est inappréciable.

Cependant il n'est pas rare, dans le traitement des maladies chroniques par des remèdes antipsoriques, que nous ayons besoin aussi des autres médicamens appartenant à cette classe. Ce cas arrive lorsque des maladies intercurrentes, épidémiques ou même seulement sporadiques, qui sont provoquées par des causes météoriques ou telluriques, agissent sur l'affection chronique dont on s'occupe, et non-seulement troublent le traitement antipsorique, mais encore l'interrompent souvent pendant un laps de temps assez long. En pareille circonstance, il faut avoir recours aux autres pratiques homœopathiques dont j'ai déjà eu l'occasion de parler : c'est pourquoi je n'en dirai rien ici, sinon que le traitement antipsorique doit être suspendu jusqu'après la guérison de la maladie intercurrente dont le sujet a été frappé, fallût-il même pour cela quelques semaines dans les cas les plus fâcheux. Cependant, même alors, lorsque la nouvelle maladie n'est pas trop grave, il suffit quelquefois de faire flairer un globule de sucre imbibé du médicament qu'elle réclame, et de cette manière on abrège singulièrement le traitement de l'affection aiguë.

Le médecin homœopathiste doué d'intelligence saura bientôt reconnaître l'époque à laquelle les moyens mis en usage par lui auront achevé la guérison de la maladie intercurrente (1), et où la maladie

(1) Les maladies intercurrentes apparaissent ordinairement sous la forme d'une fièvre qui (lorsqu'elles-mêmes ne sont pas dues à

chronique aura repris la marche qui lui est propre.

Cependant, après la guérison d'une semblable maladie intercurrente, il arrivera toujours que l'affection chronique primitive offrira quelques modifications; que, par exemple, elle portera davantage sur une partie du corps autre que celle sur laquelle elle était fixée auparavant. Le médecin homœopathiste doit alors régler exactement son choix d'un remède antipsorique sur l'état des symptômes qui existent encore, et non se borner à prescrire celui qu'il était dans l'intention d'administrer avant la manifestation de la maladie intercurrente.

S'il est appelé à traiter d'une de ces maladies intercurrentes un sujet atteint d'une affection chronique pour laquelle il ne l'ait point traité auparavant, il lui arrivera fréquemment, surtout si la fièvre était grave, de s'apercevoir qu'après en avoir triomphé par les médicamens reconnus spécifiques chez d'autres malades de la même espèce, la guérison parfaite ne peut cependant point être obtenue, malgré toute

---

des miasmes fixes, variole, rougeole, dysenterie rouge, coqueluche, etc.) sont toujours d'une autre espèce, parce que les causes occasionelles appartiennent à une autre catégorie, ou se présentent au moins dans un autre ordre de combinaison. Depuis que j'ai appris à guérir les maladies chroniques par l'anéantissement de leur source psorique, j'ai trouvé une fièvre intercurrente susceptible d'être guérie par l'arsenic, une autre par le belladone, d'autres par l'antimoine cru, l'aconit, l'arnica, la noix vomique, l'opium, le semen-contra seul, ou employé alternativement avec le piment, le trèfle d'eau, etc. Cependant je ne prétends exclure aucun des autres médicamens antipsoriques, pourvu qu'ils soient homœopathiques à tout l'ensemble des symptômes de la fièvre régnante.

la régularité imaginable dans le genre de vie et le régime, mais que des accidens d'une autre nature (ordinairement appelés maladies consécutives) éclatent, s'aggravent peu à peu et menacent de devenir chroniques. En pareil état de choses, il a presque toujours sous les yeux une gale qui est sur le point de prendre les dehors d'une maladie chronique, et il doit savoir la guérir antipsoriquement d'après les préceptes consignés dans cet ouvrage.

C'est ici le lieu d'appeler l'attention sur un phénomène remarquable, savoir que les grandes maladies épidémiques, la variole, la rougeole, le pourpre, la fièvre scarlatine, la coqueluche, la dysenterie rouge automnale, et autres espèces de typhus, lorsqu'elles atteignent leur terme, principalement sans avoir été soumises à un traitement homœopathique convenable, laissent l'organisme dans un tel état d'ébranlement et d'excitation que, chez beaucoup de ceux qui viennent d'en être débarrassés, la gale, précédemment latente dans l'intérieur du corps, s'éveille tout à coup et se prononce rapidement en exanthèmes analogues à l'éruption psorique (1), ou en d'autres affections chroniques qui, lorsqu'on ne les soumet pas à un traitement antipsorique rationnel, ne tardent point, l'organisme étant encore épuisé, à acquérir un haut

(1) Lorsque ces exanthèmes sont un peu abondans, les auteurs leur donnent le nom de gales spontanées. Véritable être de raison; car, l'histoire à la main, on ne trouve jamais de gale qui soit survenue autrement que par infection, et cette maladie ne peut plus maintenant se reproduire d'elle-même sans le concours du miasme psorique. Quant au phénomène dont parle le texte, ce n'est autre chose que l'exanthème secondaire, dont j'ai déjà fait

degré d'intensité. En pareil cas, quand le malade succombe, ce qui arrive souvent, le médecin allopathiste ordinaire dit qu'il est mort des *suites* de la coqueluche, de la rougeole, etc. Mais ces *suites* ne sont autre chose que la gale développée sous la forme d'innombrables maladies chroniques, dont jusqu'à ce jour la cause fondamentale a été ignorée, et qui, par conséquent, sont demeurées incurables.

Les fièvres épidémiques et sporadiques exigent donc souvent, comme les maladies miasmatiques aiguës, même lorsqu'on a trouvé et convenablement employé un spécifique homœopathique contre elles, qu'on ait ensuite recours à un traitement antipsorique, pour lequel il m'est fréquemment arrivé de trouver le soufre fort utile quand le malade n'avait pas été peu de temps auparavant soumis à l'action d'un remède dans la composition duquel entrât cette substance; car, dans ce cas, il faudrait aller chercher l'antipsorique parmi les autres médicamens appartenant à la classe.

L'opiniâtreté si manifeste des maladies endémiques tient presque uniquement à une complication psorique, ou à un état voisin de la gale, engendré par le caractère particulier des circonstances de localité et du genre de vie des habitans; en sorte que, par exemple, les fièvres intermittentes nées dans les

---

mention si souvent, qui doit naissance à la gale demeurée latente dans l'intérieur du corps après la suppression, ou, ce qui est rare, après la disparition spontanée de son éruption. Cet exanthème quitte fréquemment la peau de lui-même avec une grande rapidité, et rien ne prouve encore qu'il soit capable de communiquer la gale à d'autres personnes.

contrées marécageuses, ne cèdent souvent pas, malgré l'emploi du quinquina, chez les malades même qui ont été transportés dans des lieux secs, à moins qu'on n'administre le traitement antipsorique et qu'on n'insiste même d'une manière spéciale sur cette dernière méthode. Les effluves des marais paraissent être une des causes physiques qui exercent l'influence la plus puissante, principalement dans les pays chauds, sur le développement de la gale latente chez un si grand nombre d'hommes. Si l'on n'a recours, dans presque tous les cas, à un traitement antipsorique aussi sagement dirigé que possible, on ne parviendra jamais à combattre ce qu'il y a de meurtrier dans les climats humides, et à les convertir en régions où il soit possible de jouir d'une santé supportable. L'homme s'accoutume aux extrêmes du chaud et du froid, et peut vivre bien portant dans l'un et l'autre cas; pourquoi ne pourrait-il pas s'accoutumer aux contrées marécageuses, comme aux pays les plus secs, si là ne se cachait souvent un redoutable ennemi de sa santé, la gale, à laquelle, pour peu qu'elle existe à l'état latent dans le corps, les eaux stagnantes, et les effluves fournis par un sol humide, surtout lorque la température est habituellement élevée, communiquent plus certainement qu'aucune autre influence physique pernicieuse la propension à se déployer sous la forme d'affections chroniques de toute espèce, notamment parmi celles dans lesquelles le foie souffre de préférence aux autres organes?

Les symptômes qui ont apparu les derniers dans une maladie chronique abandonnée à elle-même sont ceux qui cèdent les premiers au traitement antipso-

rique ; les plus anciens, qui sont aussi les plus constans, les moins sujets à changer de forme ou d'aspect, et qui comprennent les affections locales fixes, ne s'effacent que vers la fin, après la disparition seulement des autres accidens, lorsque la santé est déjà presque entièrement rétablie sous tous les autres rapports. Un antipsorique bien choisi peut souvent arrêter d'une manière rapide les accès d'une maladie périodique, telle que l'hystérie, l'épilepsie, etc.; mais, pour que cette suppression soit durable, et qu'on puisse compter sur elle, il faut un traitement complet de la gale entière qui est cachée dans le corps.

Les malades témoignent souvent le désir de voir disparaître avant tous les autres un symptôme qui leur est plus particulièrement à charge ; il n'y a pas moyen de les satifaire sous ce rapport, mais il faut excuser un pareil vœu de leur part, en raison de leur ignorance.

Dans le compte rendu qu'un malade éloigné de son médecin écrit jour par jour, pendant qu'il fait usage des médicamens antipsoriques, il doit avoir soin de *souligner*, parmi les symptômes de chaque jour, ceux qui reparaissent après avoir été longtemps sans se manifester ; mais ceux qu'il n'a point encore éprouvés, et qu'il remarque pour la première fois ce jour-là, doivent être marqués de *deux barres*. Les premiers annoncent que l'antipsorique a pris le mal par la racine, et qu'il avancera beaucoup la guérison radicale; les autres indiquent, quand ils renaissent fréquemment, et toujours de plus en plus prononcés, que le remède n'a pas été choisi parfaitement homœopathique, et qu'il faut le suspendre pendant

quelque temps, le remplacer par un autre qui soit plus en harmonie avec l'ensemble des symptômes.

Vers le milieu du traitement, la maladie diminuée commence à repasser insensiblement à l'état de gale latente; les symptômes deviennent de moins en moins saillans, et le médecin attentif finit par n'en plus apercevoir que des traces, qu'il doit cependant poursuivre jusqu'à leur entière disparition : car le moindre reste pourrait être un germe dont le développement reproduirait un jour l'ancienne maladie. Celui qui croirait alors la guérison achevée, comme ont coutume de le faire les personnes de toutes classes étrangères à l'art de guérir, se tromperait beaucoup. Avec le temps, et surtout sous l'influence d'événemens graves et désagréables, le faible résidu d'une gale ainsi réduite seulement à de plus petites proportions, redonnerait naissance à une nouvelle maladie chronique, qui peu à peu s'aggraverait d'elle-même sans relâche, suivant l'usage des affections entretenues par un miasme chronique qui n'a point été éteint.

Le malade est fondé à *exiger* du médecin le *citò, tutò et jucundè* de Celse; mais il doit avec raison l'*attendre* de l'homœopathiste dans les maladies aiguës provenant de causes accidentelles, ainsi que dans les maladies intercurrentes.

Quant à ce qui concerne particulièrement le *citò*, c'est-à dire l'accélération de la guérison, la nature même des choses y met obstacle, du moins dans les maladies chroniques anciennes (1).

---

(1) Il n'y a qu'un médicastre qui puisse promettre légèrement

On peut dire que la guérison de grandes maladies chroniques qui datent de dix, vingt, trente ans et plus, est *rapide* quand on l'obtient dans le cours d'une ou deux années. Si la moitié de ce temps suffit pour l'accomplir chez des sujets jeunes et robustes, il faut, quand on traite une personne avancée en âge, accorder tous les délais nécessaires pour qu'elle puisse avoir lieu, même en supposant que ni le médecin, ni le malade, ni ceux qui entourent ce dernier ne commettent aucune faute. On n'aura pas de peine à comprendre qu'une si ancienne affection chronique, dont le miasme primitif a eu tout le temps nécessaire pour introduire ses racines parasites jusque dans les replis les plus cachés de l'organisme, finit par être tellement identifiée avec la constitution, qu'il ne suffit pas d'un traitement médical rationnel, d'un genre de vie régulier, et d'une grande soumission de la part du malade, mais qu'il faut encore beaucoup de temps et de patience, pour extirper toutes les parties de cet immense polype dynamique, sans compromettre l'organisme lui-même et ses facultés.

Il faut que, dans un traitement antipsorique, même long, même très-prolongé, les forces du malade aillent toujours en augmentant, depuis le début jusqu'à la guérison et au rétablissement de l'état

---

de guérir une grave maladie chronique en un mois ou six semaines. Que lui importe de tenir parole ou non? Que hasarde-t-il, si, comme on doit s'y attendre, le sujet sort de ses mains plus malade qu'il n'y est entré? Ce n'est point l'honneur! car ses confrères ne font pas mieux que lui. Mais la conscience? Aurait-il donc encore quelque chose à perdre sous ce rapport?

normal. Elles croissent pendant tout ce temps, sans qu'on administre le moindre d'entre les remèdes désignés sous le nom de fortifians, et font d'elles-mêmes des progrès, à mesure que l'économie se débarrasse de l'ennemi qui la rongeait (1).

Le moment le plus favorable pour prendre une dose de médicament antipsorique paraît être le matin, à jeun. Lorsqu'on n'attend de sa part que l'action la plus faible qu'il puisse exercer, on en prend la poudre (2), qu'on applique sur la langue, soit sèche, soit humectée avec deux ou trois gouttes d'eau. Dans l'un et l'autre cas, on reste une demi-heure ou une heure entière sans rien boire ni manger.

Après avoir avalé le médicament, le malade doit rester au moins une bonne heure bien tranquille, mais cependant sans dormir, parce que le sommeil recule l'époque à laquelle commence l'effet du remède. Pendant cette heure, il doit éviter toutes les secousses morales désagréables, et tout ce qui pourrait lui causer quelque contention d'esprit, la lecture,

---

(1) On ne comprend pas que les médecins allopathistes aient pu concevoir l'idée de guérir des maladies chroniques par des traitemens toujours violens et débilitans, sans que les résultats constamment fâcheux de cette méthode les aient jamais détournés d'y recourir de nouveau. Les amers et le quinquina qu'ils donnaient dans les intervalles ne faisaient qu'accroître la masse des maux déjà existans, sans pouvoir réparer les forces anéanties.

(2) Le soin de désigner les poudres par des nombres courans a cela de commode que, quand un malade, surtout éloigné, envoie son compte-rendu, en ayant soin d'indiquer la dose et le numéro de la poudre qu'il a prise le matin, on peut reconnaître le jour auquel il a pris sa dose de médicament, et calculer la marche de l'action d'après le nombre des jours qui se sont écoulés depuis.

le calcul, l'écriture, les entretiens qui exigent de la réflexion.

La dose du médicament ne doit être prise ni peu avant l'instant où les femmes attendent leurs règles, ni pendant l'écoulement du flux menstruel; mais on peut la faire prendre, s'il est nécessaire, le quatrième jour, environ quatre-vingt-seize heures, après l'apparition de ce dernier. Lorsqu'il a été ordinaire jusqu'alors que les règles avancent ou coulent trop abondamment, on est souvent obligé, ce quatrième jour, de faire respirer une petite dose de noix vomique, c'est-à-dire un globule de sucre imbibé d'une dissolution au décillionnième; on attend ensuite quatre ou six jours avant d'administrer l'antipsorique. Mais si la femme est fort sensible et très-nerveuse, on aura soin à chaque époque, soixante-et-douze heures après l'apparition des règles, de lui faire flairer un globule de sucre imbibé de la dissolution précédente, ce qui n'empêche pas de continuer le traitement antipsorique (1).

La grossesse, dans tous ses degrés, met si peu obstacle aux traitemens antipsoriques, que, loin de là, c'est souvent alors qu'ils deviennent le plus nécessaires et le plus efficaces (2). Le plus nécessaires:

---

(1) Dans un pareil dérangement des règles, tout traitement des maladies chroniques est inutile, si l'on n'a pas soin d'administrer ainsi de temps en temps la noix vomique, qui possède ici la vertu spécifique de remédier au défaut d'harmonie que les désordres menstruels occasionent dans les fonctions nerveuses, et de calmer l'excès de sensibilité et d'irritabilité qui oppose un obstacle insurmontable à l'action salutaire des remèdes antipsoriques.

(2) Quel moyen plus certain aurait-on, par exemple, de pré-

parce que les maladies chroniques se déploient davantage pendant cet état. En effet, c'est pendant cette période de la vie des femmes que les symptômes de la gale interne deviennent le plus prononcés, à cause de l'excitation qu'éprouvent le physique et le moral. Aussi les médicamens antipsoriques n'agissent-ils jamais d'une manière plus sensible et plus prononcée qu'alors, ce qui indique au médecin la nécessité non-seulement de les prescrire à aussi petite dose et aussi étendus que possible, mais encore de s'attacher à les choisir parfaitement homœopathiques.

Jamais on ne donne de médicamens aux enfans eux-mêmes qui sont à la mamelle. C'est la mère ou

---

venir les récidives de l'avortement, qui a sa source presque exclusivement dans la gale, et de les prévenir d'une manière durable, si ce n'est en soumettant la femme à un traitement antipsorique bien dirigé, avant ou du moins pendant sa grossesse? Quel autre moyen serait plus efficace qu'un pareil traitement, administré à temps, pour écarter par avance ces états de la mère qui, dans les cas même où l'enfant se présente bien et où l'accouchement s'exécute d'une manière naturelle, mettent si souvent sa vie en danger, ou la conduisent à la mort? Les positions vicieuses même de l'enfant n'ont fréquemment, sinon toujours, d'autre cause que l'affection psorique dont est atteinte la mère; et telle est bien certainement la cause de l'hydrocéphale et des autres vices de conformation du fœtus. Il n'y a qu'un traitement antipsorique, administré sinon avant, du moins pendant la grossesse, qui puisse faire disparaître d'avance l'incapacité de la mère à nourrir elle-même son enfant, prévenir les affections si communes des seins, les excoriations auxquelles la succion expose les mamelons, la disposition si fréquente aux phlegmasies érysipélateuses des mamelles, les abcès dans ces parties du corps, et les écoulemens de sang par la matrice pendant la durée de l'allaitement.

la nourrice qui les prend pour eux; au moyen de son lait, ils agissent promptement, doucement et efficacement sur le nourrisson.

La nature inintelligente, livrée à elle-même, ne peut rien faire de mieux dans les maladies chroniques, et dans les affections aiguës qui en procèdent de temps en temps, que de recourir à des palliatifs pour sauver temporairement le sujet du danger subit qui menace ses jours. De là les fréquentes évacuations qui surviennent d'elles-mêmes dans ces affections, les diarrhées, les vomissemens, les sueurs, les ulcères, les hémorragies, etc., événemens dont le résultat n'est qu'un soulagement momentané du mal primitif, qui, par suite même des pertes en force et en humeurs qu'ils entraînent, ne fait au fond que s'aggraver de plus en plus.

L'allopathie n'a pas pu faire plus jusqu'à ce jour pour la vraie guérison des maladies chroniques. Elle n'a pu qu'imiter la nature inintelligente dans ses efforts palliatifs, sans même produire ce faible résultat, mais aussi sans manquer d'épuiser beaucoup les forces. Elle n'a donc jamais fait, comme la nature, que hâter la ruine générale, sans pouvoir le moins du monde contribuer à éteindre le mal fondamental. Ici se rangent les innombrables moyens décorés du titre de dissolvans (purgatifs), les saignées, les ventouses, les applications de sangsues, dont la mode est poussée aujourd'hui jusqu'à la démence, les sudorifiques, les exutoires, cautères, sétons, vésicatoires, etc.

Le médecin homœopathiste, qui sait guérir radicalement la maladie chronique elle-même par l'application de la méthode antipsorique, a si peu besoin de tous ces moyens, propres seulement à assurer la

perte des malades, qu'il doit au contraire éviter avec soin que ces derniers ne les emploient secrètement tandis que lui-même les traite. Le malade a beau lui assurer qu'il a l'habitude de se faire saigner ou purger à telles ou telles époques, que par conséquent une saignée, une purgation lui sont nécessaires, il ne cédera jamais, il ne permettra jamais rien de semblable.

Il n'est qu'un seul cas (lorsque, comme dans beaucoup de maladies chroniques, les selles retardées souvent de plusieurs jours incommodent beaucoup) où, au début du traitement, avant que le remède antipsorique ait encore eu le temps d'améliorer les choses sous ce rapport, l'homœopathiste se permet d'administrer au malade qui n'a point été à la selle depuis trois ou quatre jours, un lavement d'eau tiède pure, sans la moindre addition, et quelquefois un second, quand le premier n'a pas produit d'effet au bout d'un quart d'heure. Il est rare qu'on ait besoin d'attendre encore un quart d'heure pour donner un troisième lavement. C'est là un moyen incapable de nuire, qui n'agit guère que d'une manière mécanique, en distendant les intestins, auquel il convient parfois de recourir, et qu'on peut renouveler au bout de trois ou quatre jours, parce que les médicamens antipsoriques, notamment le lycopode plus encore que le soufre, ont la propriété de déterminer ordinairement la constipation peu de temps après qu'on vient de les administrer.

Les exutoires ne sont excusés par rien, et ne font qu'épuiser les forces; cependant, lorsque le malade les porte depuis long-temps, souvent depuis des années, le médecin homœopathiste ne peut les suppri-

mer qu'autant que le traitement antipsorique a déjà fait de notables progrès. Mais s'il est possible de les diminuer sans les faire disparaître tout-à-fait, on n'oublie pas cette précaution dès le début même du traitement.

A l'égard des vêtemens de flanelle, qu'à défaut de moyens plus efficaces, les médecins ordinaires prescrivent comme étant capables, suivant eux, de prévenir les refroidissemens, et dont ils ont tant abusé, à la grande incommodité des malades, l'homœopathiste est obligé d'attendre, pour les supprimer, que les antipsoriques commencent à amender la maladie, à diminuer l'impressionnabilité par le froid, et que la saison lui permette de le faire sans inconvénient. Lors même qu'il traite des sujets très-délicats, il doit leur faire porter pendant une quinzaine de jours des chemises de coton, qui grattent et échauffent moins la peau, avant de mettre celle-ci en contact avec de la toile.

Par une multitude de motifs qu'il est facile d'entrevoir, entre autres pour ne pas mettre obstacle à l'action des faibles doses auxquelles sont prescrits ses médicamens, l'homœopathiste doit interdire, pendant toute la durée du traitement, l'usage des parfumeries, des eaux de senteur, des infusions aromatiques, des pastilles de menthe, de l'anis confit, des tablettes pectorales, des liqueurs, des chocolats aromatisés ou au lichen d'Islande, des électuaires, poudres et teintures dentrifices, enfin de tous les articles de luxe analogues.

Les bains dits de propreté, que désirent souvent avec ardeur les malades auxquels on les a interdits, ne doivent pas être accordés, parce qu'ils ne manquent

jamais de porter le trouble et le désordre dans l'économie. Jamais non plus ils ne sont nécessaires; des lotions rapides, partielles ou générales, avec l'eau de savon, remplissent le même but parfaitement et sans nul inconvénient.

Le parti que l'homœopathiste peut tirer des méthodes antipathiques, dans le traitement de quelques maladies chroniques, se réduit à bien peu de chose. Cependant il ne faut pas négliger ce peu. Comme le médecin qui professe la doctrine de l'homœopathie ne connaît pas la partialité, et qu'il n'a en vue que le perfectionnement de son art, il accepte avec plaisir tout ce qui lui est fourni d'utile par des sources autres que la sienne, fût-ce même par un ennemi.

A la fin de l'*Organon de l'art de guérir* j'ai cité des cas de maladies aiguës dans lesquels on peut tirer quelque avantage de l'emploi des moyens énantiopathiques. Ici j'ai à dire où et comment on parvient à les appliquer d'une manière utile au traitement de certaines maladies chroniques.

En général, lorsque la mobilité et la sensibilité sont éteintes depuis long-temps dans une ou plusieurs parties du corps, il est avantageux d'exercer une stimulation aussi légère que possible, mais répétée, pendant qu'on administre à l'intérieur les médicamens antipsoriques.

Dans l'un et l'autre cas le miasme chronique semble avoir peu à peu éteint tout-à-fait ou presque entièrement l'influence de la force nerveuse sur les parties souffrantes, et les avoir, si on peut s'exprimer ainsi, rendues imperméables à cette force. C'est ce qui arrive, par exemple, dans une paralysie absolue, ou à peu près, d'une main, d'un bras, d'une jambe, dans une goutte

sereine, dans une surdité ancienne et presque totale, dans une inertie presque complète des organes génitaux de l'homme, qui n'est plus le moins du monde capable d'entrer en érection; dans la stupeur et l'insensibilité des parties génitales de la femme durant l'acte vénérien; dans une ancienne paralysie de la vessie ou de son col, etc.

Mais dans tous ces cas on agirait en sens inverse du but qu'on se propose, la guérison, si, pour produire une excitation locale, on employait des moyens antipathiques aussi violens que ceux dont l'allopathie a été jusqu'à présent dans l'habitude de se servir; si, par exemple, on avait recours aux commotions électriques rendues chaque jour de plus en plus intenses. Il résulterait nécessairement de là que l'effet contraire à celui qu'on veut obtenir serait la conséquence de la réaction, et que la partie demi-paralysée tomberait dans une paralysie totale, que le sujet qui a l'oreille dure deviendrait sourd, en un mot que la maladie deviendrait absolument inaccessible aux moyens de guérison, comme l'expérience nous l'atteste par des milliers d'exemples.

Une pareille manière de procéder ne se concilie pas avec la conduite ordinaire du médecin homœopathiste.

De très-faibles commotions électriques, capables seulement de produire une légère sensation ou un léger mouvement dans la partie presque insensible ou presque paralysée (1), sont celles auxquelles il

(1) Un jeune homme, d'ailleurs bien portant, était atteint d'une surdité presque complète, qui s'était déclarée chez lui de-

convient surtout de recourir. Cependant on ne saurait tracer aucun précepte général sous ce rapport, à cause des diversités que présentent et les constitutions et les maladies individuelles. La seule règle qu'on puisse établir, c'est de commencer toujours, à titre d'essai, par une seule étincelle, aussi faible que possible, et d'aller peu à peu en augmentant, jusqu'à celle qui est capable de provoquer une légère sensation, un faible mouvement, dans les parties privées de sentiment ou paralysées. On s'arrête à ce degré pendant quelques semaines, en appliquant chaque jour trois, quatre ou six étincelles, jusqu'à ce qu'elles commencent à agir avec plus d'énergie sur la partie malade; aussitôt on doit en diminuer un peu la force, tout en ayant soin qu'elles continuent cependant toujours à être sensibles, et ainsi de suite.

L'emploi de si faibles commotions électriques ne trouble en rien l'action des médicamens antipsoriques internes; car l'économie ne tarde pas à s'y accoutumer tellement que l'effet dynamique du remède exigé par l'état général de la maladie n'en éprouve aucun préjudice. Bien loin même de là, cette douce excitation électrique rend les parties insensibles ou paralysées plus accessibles à l'action du moyen anti-

---

puis plusieurs années, à la suite d'une violente chute de cheval. Je n'employai d'autre moyen, pour le guérir, que de lui faire passer à travers les oreilles, tous les jours ou tous les deux jours, des étincelles d'une demi-ligne de diamètre d'abord, auxquelles, quand elles devinrent trop sensibles, j'en substituai d'autres d'un tiers de ligne seulement. J'employais, à chaque séance, deux, trois ou quatre de ces étincelles. Il fallut environ trois mois pour rétablir l'ouïe.

psorique, dont elles ne s'étaient pas ressenties jusqu'alors, et dont elles n'eussent jamais éprouvé sans cela l'impression.

Cependant ces excitations électriques locales demeureraient sans résultat, ou ne produiraient qu'un effet de bien courte durée, si le traitement antipsorique intérieur ne continuait pas en même temps à tarir la source de l'affection locale, c'est-à-dire à détruire la maladie psorique interne.

Ce qu'il y a de mieux pour cela est une petite machine électrique toute simple, dont on frotte le cylindre de verre avec la main propre et sèche. La bouteille de Leyde doit être aussi de la plus faible dimension, et capable seulement de contenir une demi-once d'eau dans son intérieur. L'armature extérieure ou négative de la bouteille est celle avec laquelle il convient surtout de mettre la partie en contact pendant l'électrisation, tandis qu'une autre partie du corps tient la chaîne en rapport à chaque commotion avec l'armature intérieure. Un fil métallique roulé sur lui-même comme un ressort à boudin, remplit l'office de chaîne.

DE LA MANIÈRE DE PRÉPARER LES MÉDICAMENS ANTIPSORIQUES.

Le changement qu'une trituration prolongée avec une poudre non médicamenteuse, ou une longue agitation avec un liquide qui ne l'est pas davantage, produit dans les corps naturels, spécialement dans les substances médicinales, est tellement considérable, qu'il tient presque du miracle, et que l'homœopathie peut tirer vanité d'en avoir fait la découverte.

Ce traitement ne développe pas seulement les ver-

tus des substances médicamenteuses à un degré incalculable; il change encore à tel point leur manière chimique de se comporter que, si dans leur état ordinaire ou grossier on n'a jamais vu l'eau ni l'alcool les dissoudre, elles deviennent entièrement solubles par l'une et par l'autre, après avoir subi cette transformation particulière; découverte dont, le premier, j'ai fait part au monde.

Le suc noir du mollusque marin appelé *seiche*, dont on se sert pour peindre, n'est soluble que dans l'eau, et non dans l'alcool, à l'état de crudité, tandis que le frottement lui fait acquérir la propriété de se dissoudre dans ce dernier menstrue.

Le pétrole jaune n'abandonne quelque chose à l'alcool que quand il a été frelaté avec une huile essentielle végétale; mais à l'état de pureté il est insoluble dans ce réactif et dans l'éther avec lesquels on le mêle en masse. Au contraire, après avoir subi ce traitement par la trituration, il est complètement soluble dans l'un et dans l'autre.

La poudre de lycopode surnage l'alcool et l'eau, sans qu'aucun de ces liquides agisse sur elle; elle est insipide et n'exerce aucune action quand on l'introduit dans l'estomac; mais, après avoir été modifié par la trituration, outre qu'il est devenu complètement soluble dans les deux liquides, le lycopode a acquis une vertu médicinale si énergique, qu'on ne doit l'employer, à titre de médicament, qu'avec la plus grande circonspection.

Qui a jamais trouvé le marbre et les coquilles d'huîtres solubles dans l'eau pure ou dans l'alcool? Mais cette chaux si douce, le carbonate de baryte et la magnésie, qui ne le sont pas moins, deviennent

complètement soluble dans l'une et dans l'autre, après avoir subi ce mode de préparation, et déploient alors une puissance de vertu médicinale, différente pour chacune d'elles, qui excite la surprise.

Le quarz, dont les cristaux emprisonnent quelquefois, depuis plusieurs milliers années, des gouttes d'eau qui n'y ont subi aucun changement, ou le sable blanc de rivière, est la substance à laquelle on serait le moins tenté d'accorder, soit la solubilité dans l'eau et l'alcool, soit des propriétés médicinales. Cependant, par sa manière propre de développer les vertus des corps naturels au moyen du frottement, l'homœopathie rend la silice, non seulement soluble dans l'eau et dans l'alcool, mais encore susceptible de déployer une puissance médicinale immense.

Que puis-je dire des métaux natifs et des sulfures métalliques, sinon que tous, sans exception, deviennent solubles dans l'eau et l'alcool, après qu'on les a traités ainsi, et qu'en outre chacun d'eux manifeste alors à un degré incroyable, et de la manière la plus pure, la plus simple, la vertu médicinale dont il est doué.

Mais il est d'autres points de vue encore sous lesquels les substances médicamenteuses ainsi préparées se soustraient aux lois de la chimie.

Une dose de phosphore, ainsi traité, peut être conservée une année entière dans une armoire, enveloppée de papier, sans qu'au bout de ce laps de temps elle ait acquis les propriétés de l'acide phosphorique ; elle jouit encore de celles qui appartiennent au phosphore pur et non changé de forme.

Il ne s'opère également plus de neutralisation dans cet état d'exaltation et en quelque sorte de

transfiguration. Lorsqu'on prend une dose de soude, d'ammoniaque, de baryte, de chaux ou de magnésie, qui y a été portée, ses effets médicinaux ne sont plus neutralisés, modifiés ou détruits par une goutte de vinaigre avalée ensuite, comme il arriverait à ces mêmes substances, si on les introduisait à l'état grossier dans l'estomac.

L'acide nitrique, ainsi préparé, porté au degré de dilution que réclame l'homœopathie, et donné à la dose convenable, n'éprouve aucune modification, dans sa manière spéciale d'agir, de la part d'un peu de chaux ou de soude crue, qu'on administre après lui, et qui ne peut par conséquent point le neutraliser.

Pour mettre en pratique ce mode de préparation propre à l'homœopathie, soit sur quelques unes des substances dont il est traité dans les six volumes de ma *Matière médicale pure* (1), soit sur un des médicamens antipsoriques suivans (2) : carbonate de

---

(1) Si l'on voulait préparer par la même méthode de trituration les substances végétales qu'on ne peut avoir que sèches, comme, par exemple, l'écorce de quinquina, l'ipécacuanha, etc., après avoir été atténuées jusqu'au millionnième degré, elles seraient, de même que toutes les substances dont je vais citer les noms, complètement solubles aussi dans l'eau et l'alcool, sans perdre le moins du monde des propriétés qui leur sont propres, et ces dissolutions se conserveraient bien mieux que les teintures alcooliques ordinaires, qui s'altèrent si facilement.

(2) Le phosphore lui-même, qui s'altère à l'air avec tant de facilité, est susceptible d'acquérir ce degré d'atténuation, et de se dissoudre alors dans les deux liquides, ce qui le rend apte à servir aux besoins de l'homœopathie. Il faut cependant pour cela quelques précautions dont je parlerai plus loin.

baryte, carbonate de chaux, silice, soude, sel ammoniac, carbonate de magnésie, charbon de bois, charbon animal, graphite, soufre, antimoine cru, or, platine, fer, zinc, cuivre, argent, étain (les métaux solides et non encore réduits en feuilles sont traités par la lévigation), on prend un grain de celles qui sont solides (y compris le mercure), ou une goutte de celles qui sont liquides, et on met cette petite quantité sur environ le tiers de cent grains de sucre de lait pulvérisé, dans une capsule en porcelaine non vernissée, ou dont on a dépoli le fond en le frottant avec du sable mouillé; on mêle le médicament et le sucre de lait ensemble, pendant un instant, avec une spatule en os (ou en corne), et l'on broie le mélange avec quelque peu de force, durant six minutes; on détache alors, pendant quatre minutes, la masse du fond de la capsule et du pilon en porcelaine (qui doit également être dépoli et non vernissé) (1), afin qu'elle devienne bien homogène; puis on la broie de nouveau pendant six minutes avec la même force. Quatre autres minutes sont consacrées à réunir encore la poudre en tas, puis on y ajoute le second tiers du sucre de lait; on mêle le tout un instant avec la spatule; on

(1) Après qu'on a terminé la trituration de chaque substance médicinale, qui dure trois heures, la capsule, le pilon et la spatule doivent être lavés à plusieurs reprises avec de l'eau bouillante, puis essuyés et séchés soigneusement. Cette précaution est indispensable pour qu'on ne puisse même pas soupçonner qu'il reste la moindre parcelle de médicament susceptible de se mêler avec un autre qu'on viendrait ensuite à pulvériser, et d'altérer ainsi ce dernier.

le triture avec une égale force pendant six minutes. On le réunit en tas durant quatre minutes, et on le broye de nouveau avec force pendant six minutes. Alors, après l'avoir raclé encore pendant quatre minutes, on ajoute le dernier tiers du sucre de lait, qu'on mêle en remuant avec la spatule; on triture le tout avec force pendant six minutes; on le racle pendant quatre; puis on termine en le broyant encore six minutes. La poudre, bien détachée de la capsule et du pilon, est mise dans un flacon bouché, portant le nom de la substance, avec le signe $\overline{100}$, qui indique que la substance s'y trouve contenue au centième degré de puissance (1).

---

(1) La préparation du phosphore est la seule qui offre quelques modifications en ce qui concerne la première poudre, celle dont l'atténuation est portée au centième degré. Ici on met les cent grains de sucre de lait à la fois dans la capsule, avec environ quinze gouttes d'eau; on en fait une bouillie épaisse, à l'aide du pilon humecté, et après avoir coupé un grain de phosphore en un grand nombre de petits morceaux (douze à peu près), on le pétrit avec cette pâte, en ayant soin de piler plutôt que de triturer, et de rejeter dans la capsule les portions de la masse qui restent souvent adhérentes au pilon. De cette manière, les petits morceaux de phosphore se réduisent, dans la pâte épaisse du sucre de lait, en une poussière tellement fine, qu'elle est invisible, et dont la formation s'opère dans l'espace des deux premiers intervalles de six minutes, sans que la moindre étincelle se produise. Pendant les six minutes qui viennent ensuite, au lieu de piler, on peut broyer, parce que la masse approche déjà de la forme pulvérulente. Sur la fin, on ne triture plus qu'avec une force modérée, et toutes les six minutes, on racle pendant deux minutes la spatule et le pilon, ce qui est très-facile, parce la poudre ne s'attache pas. Après avoir été broyée ainsi six fois de suite, la poudre ne luit que faiblement dans l'obscurité, et n'a que fort peu d'odeur. On l'en-

Pour élever alors la substance à $\overline{10000}$ de puissance, on prend un grain de la poudre $\overline{100}$ préparée comme il vient d'être dit, on l'ajoute au tiers de cent grains de sucre de lait frais et pulvérisé, on le remue bien dans la capsule, avec la spatule, et on agit de telle sorte qu'après avoir trituré chaque tiers avec force pendant six minutes, on racle ensuite chaque fois le tout pendant environ quatre minutes. La poudre achevée, on l'enferme dans un flacon, qu'on bouche, et qui porte son nom, avec le signe $\overline{10000}$, indiquant qu'elle s'y trouve à la dix-millième puissance (1).

On procède de même avec cette seconde poudre $\overline{10000}$, pour la porter à $\overline{\text{I}}$, c'est-à-dire à la millionnième l'atténuation.

Afin de mettre quelque uniformité dans la préparation des remèdes homœopathiques et notamment des moyens antipsoriques, au moins sous la forme de poudre, je conseille, ce que j'ai moi-même coutume de faire, de n'élever aucune substance au delà du millionnième degré d'atténuation, dont on peut ensuite se servir pour préparer les dissolutions et les dilutions nécessaires de celles-ci.

La trituration doit être faite avec assez de force, en ayant soin cependant de la proportionner à tel

---

ferme dans un petit flacon bien bouché, qu'on marque du signe $\overline{100}$. Les deux autres atténuations ($\overline{10000}$ et $\overline{\text{I}}$) se préparent comme celles des autres substances médicinales sèches.

(1) Ainsi, chaque atténuation, tant celle jusqu'à $\overline{100}$, que celle jusqu'à $\overline{10000}$, et celle jusqu'à $\overline{\text{I}}$, se prépare au moyen d'une trituration répétée six fois, pendant six minutes à chaque fois, et à chaque fois aussi suivie d'un raclage de quatre minutes, en sorte qu'elle exige au delà d'une heure.

point que la poudre du sucre de lait ne s'attache pas trop au fond de la capsule, et qu'on puisse la racler pendant quatre minutes.

Pour obtenir maintenant une dissolution (1) avec cette poudre portée à la millionnième puissance, et la réduire à l'état liquide, qui permet de développer encore davantage sa vertu médicinale, il suffit de la notion inconnue à la chimie que toutes les substances médicamenteuses dont la poudre a été ainsi atténuée jusqu'au millionnième degré, se dissolvent dans l'eau et dans l'alcool.

La première dissolution ne peut point être faite avec de l'alcool pur, parce que le sucre de lait ne se dissout pas dans ce menstrue. On la prépare, en conséquence, avec de l'alcool aqueux, que l'on obtient d'une manière toujours uniforme, en mêlant ensemble cent gouttes d'eau et cent gouttes d'alcool anhydre (2), tous deux à la température des caves, et

(1) Je donnais d'abord une petite portion d'un grain de la poudre portée à $\overline{10000}$ ou à $\overline{1}$ par la trituration. Mais comme une petite portion d'un grain est une quantité indéterminable, et que l'homœopathiste doit éviter le plus possible tout ce qui porte le caractère de vague et de défaut de précision, il fut d'une haute importance pour moi de pouvoir parvenir à fluidifier les poudres, afin de prescrire à chaque dose un nombre déterminé de globules de sucre qui en fussent imbibés. Ces dissolutions servent ensuite à préparer des liqueurs où le médicament se trouve porté à d'autres degrés supérieurs de dilution.

(2) On se procure des petits verres propres à mesurer cent gouttes de toutes les liqueurs, afin de n'avoir pas à compter chaque fois ce nombre de gouttes, ce qui présente d'ailleurs des difficultés pour l'eau, celle-ci ne se détachant pas par gouttelettes parfaites de l'orifice des flacons usés à l'émeri.

imprimant au mélange deux secousses du bras, pour le rendre parfait.

On prend un grain de la poudre médicamenteuse ($\overline{\text{I}}$) portée au millionnième degré d'atténuation, et l'on verse dessus cent gouttes de cet alcool aqueux; puis on tourne lentement le flacon bouché sur lui-même, pendant quelques minutes, jusqu'à ce que la poudre soit dissoute, et on lui imprime alors deux secousses du bras. Cela fait, à la suite du nom de la substance, on inscrit le signe $\overline{100}$ I (1). Une goutte de cette liqueur est ajoutée à quatre-vingt-dix-neuf ou cent gouttes d'alcool pur; on bouche le flacon, on lui donne deux secousses du bras, et on le désigne par le signe $\overline{10000}$ I. Une goutte de cette autre liqueur est mise avec quatre-vingt-dix-neuf ou cent gouttes d'alcool pur, dans un troisième verre, qu'on bouche bien, auquel on donne deux secousses du bras, et qu'on marque ensuite de $\overline{\text{II}}$. On continue de même pour les autres dilutions subséquentes, en secouant toujours le flacon deux fois (2), jusqu'à $\overline{100}$ II, $\overline{10000}$ II

(1) On fait bien aussi de marquer sur l'étiquette que la liqueur a été secouée deux fois, en ajoutant la date.

(2) Une longue expérience et des observations multipliées sur les malades me font préférer, depuis plusieurs années, de n'imprimer que deux secousses aux liquides médicamenteux, tandis qu'autrefois je leur en donnais dix. Je me suis convaincu que ce dernier procédé exaltait la force du remède bien au delà du degré de dilution auquel il avait été porté, tandis que le but des secousses est de ne l'exalter qu'au degré nécessaire pour qu'elles remplissent l'objet de la dilution, qui est en même temps de l'adoucir un peu. A la vérité, deux secousses augmentent autant que dix la quantité de l'énergie médicamenteuse mise en évidence, mais elles ne c font pas à un si haut degré.

et au-delà. Cependant pour mettre de l'uniformité et de la simplicité dans la pratique, on ne se sert que des verres marqués de nombres entiers, $\overline{\text{II}}$, $\overline{\text{III}}$, $\overline{\text{IV}}$, $\overline{\text{V}}$, etc.; les verres intermédiaires sont tenus dans des boîtes étiquetées, où ils demeurent à l'abri de l'influence de la lumière.

Comme la secousse ne doit être donnée que par un effort moyen du bras dont on tient les petits flacons, le mieux est de choisir ceux-ci d'une capacité telle que cent gouttes de la liqueur médicamenteuse les remplissent jusqu'aux deux tiers.

Des flacons qui ont déjà contenu un médicament ne doivent jamais servir pour en mettre un autre, quelque soin qu'on ait de les laver; il faut chaque fois en prendre de nouveaux.

Les globules de sucre qu'on humecte avec la liqueur médicamenteuse, au moyen du bouchon mouillé du flacon, doivent également avoir un volume égal, celui d'une graine de pavot à peu près, tant afin que la dose puisse être donnée au degré convenable d'exiguité (1), que pour permettre à l'homœopathiste de procéder à cet égard avec la même uniformité que dans la préparation des remèdes, et de le mettre à portée de comparer en toute assurance ce qu'il fait avec ce qu'exécutent d'autres médecins de son école.

(1) En général, on ne court aucun risque, dans le traitement des maladies chroniques, de donner une dose trop faible du médicament approprié d'ailleurs à l'état du malade, tant parce qu'on ne saurait presque pas le préparer trop doux, si l'on veut qu'il porte réellement secours, que parce que s'il ne produit pas de prime-abord tout ce qu'il pourrait accomplir dans ce cas donné, il vaut mieux revenir à son emploi, après avoir administré un ou

Partout où je parle de globules de sucre à prendre, j'entends par là ces petits grains, du volume d'une semence de pavot, dont il faut ordinairement deux cents environ pour peser un grain.

Avant de passer à la description des symptômes produits par les remèdes qui sont réellement antipsoriques, je dois dire quelques mots d'un faux antipsorique, le mercure.

On pourrait aisément se laisser entraîner à mettre le mercure au nombre des remèdes antipsoriques. Souvent il lui arrive, même dans les maladies chroniques les plus graves, de produire une amélioration pour ainsi dire instantanée, durant les premiers momens qui suivent son administration, de sorte que les médecins allopathistes traitent peu d'affections de ce genre sans y avoir recours au calomélas. Cet effet, d'abord si flatteur, de sa part, dépend souvent de l'action purgative qu'exerce le calomélas donné à la dose de quelques grains, action qui, même quand elle est due à toute autre substance, semble soulager en effet dans les commencemens. Mais l'oxidule pur de mercure, donné à très-faible dose, et par conséquent incapable alors de purger, produit également ce prompt résultat satisfaisant, à cause du grand nombre de ses symptômes, dont certains semblent être homoeopathiques à ceux de diverses

deux autres antipsoriques, afin de lui fournir l'occasion de faire tout le bien qu'on est en droit d'attendre de lui; tandis qu'une dose trop forte, loin d'avancer jamais la cure, détermine toujours des effets nuisibles, auxquels on ne peut ensuite remédier qu'avec beaucoup de peine et de temps. C'est là une grande vérité que je ne saurais trop recommander à l'attention du médecin homœopathiste.

maladies chroniques. Cependant le mercure est si éloigné de convenir, dans l'ensemble de ses symptômes primitifs, à la totalité des maladies chroniques non vénériennes, ou, en d'autres termes, psoriques, que je n'hésite pas, fondé sur une longue expérience, à le déclarer un des palliatifs qui sont le plus capables d'induire en erreur dans ces affections. Les symptômes qu'il efface rapidement, non-seulement reparaissent pendant la réaction de l'organisme, mais même renaissent à un plus haut degré, à moins, ce qui n'est pas rare, que la maladie ne prenne une autre direction, et qu'à sa place il n'en survienne une autre, différente sous le rapport de la forme, ou même aussi du siége, qui est au moins plus fâcheuse que l'affection primitive, et qu'au total on peut toujours regarder comme un accroissement de la maladie entière.

Si cependant le mercure rend des services plus essentiels dans les cas particuliers où, à l'insu du médecin, la syphilis était compliquée avec l'affection chronique d'origine psorique, cet effet appartient à la guérison de la complication de la syphilis avec la gale, dont j'ai parlé précédemment, et n'a rien à faire ici, où il est question des médicamens antipsoriques, c'est-à-dire des vrais remèdes du nombre incalculable d'affections chroniques qui tirent leur source de la gale et non de la maladie vénérienne. Je ne saurais trop sérieusement recommander de ne point faire usage du mercure dans ces maladies chroniques, les plus ordinaires de toutes, qui ne sont point compliquées avec la syphilis, parce qu'il a plus encore qu'aucun autre médicament non antipsorique, la propriété de les rendre plus difficiles à guérir, et

qu'elles finissent même par n'être plus curables quand on le leur a opposé pendant long-temps.

Parmi les médicamens qui ne guérissent pas essentiellement les maux produits par la gale développée, et qui, par conséquent, ne sont point antipsoriques, la noix vomique est celui qui se distingue de la manière la plus avantageuse. Au nombre de ses effets primitifs, s'en trouvent plusieurs qui permettent de l'employer homœopathiquement dans beaucoup de cas de gale non encore très-développée, c'est-à-dire dans des maladies chroniques modérées. Aussi cette substance a-t-elle eu des résultats très-favorables, sans occasioner les suites fâcheuses qu'entraîne toujours le mercure, entre les mains des médecins homœopathistes, qui, jusqu'à ce jour, avaient ignoré la nature psorique des affections chroniques. Il y a même, et assez souvent, des circonstances, dans les traitemens antipsoriques, où, comme je l'ai dit précédemment du soufre, la noix vomique est très-convenable, sinon même indispensable, à titre de remède intercurrent. C'est ce qui arrive surtout lorsque des causes variées, notamment des impressions fâcheuses sur le moral, exaltent à tel point l'irritabilité du système entier et de tous les organes des sens, que la moindre parole inoffensive révolte le malade, que le moindre bruit l'effraye, que l'événement le plus insignifiant le plonge dans l'anxiété, le met hors de lui, et aggrave sur-le-champ ses souffrances, en un mot qu'il ne peut même pas supporter le médicament le plus doux et le plus approprié à l'ensemble de ses autres symptômes. Dans cet état fâcheux et intolérable, la noix vomique est un des meilleurs moyens pour calmer la sensibilité

exagérée, l'irritabilité excessive, qui s'oppose à ce que l'on continue le traitement. Elle jouit surtout d'une efficacité bien prononcée quand il y a disposition à rester couché, répugnance pour aller au grand air, opiniâtreté dans les résolutions, ou quand les règles tantôt avancent de plusieurs jours, tantôt coulent irrégulièrement pendant quelques jours. Il suffit alors de faire flairer au malade un globule de sucre gros comme une graine de moutarde, imbibé d'une dissolution de noix vomique au décilionnième, et renfermé dans un petit flacon, pour apaiser durant plusieurs jours ces désordres nerveux, sans que l'action du remède antipsorique dont le malade a fait usage auparavant soit interrompue ou suspendue (1).

Mais s'il y a endolorissement par trop considérable des parties malades, morosité du caractère, disposition à verser des larmes et insomnie, cet état, qui met également obstacle au traitement antipsorique, exige plutôt qu'on fasse flairer au malade un globule de sucre du même volume, imbibé d'une dissolution de café cru au millionnième.

Dans d'autres cas de surexcitation, où ne conviennent ni la noix vomique ni le café cru, où du tremblement, une agitation continuelle dans les membres, un ballonnement considérable du bas-ventre, et une disposition extrême à la tristesse, à l'inquiétude, mettent obstacle à l'action des médicamens antipsoriques, on se trouve bien de mettre en contact avec

---

(1) Il y a des cas où l'on est obligé de faire respirer alternativement, à des intervalles convenables, une dissolution très-étendue de pulsatille et une de noix vomique, pour calmer l'excès d'irritabilité.

le malade, pendant une minute, ou, si la faiblesse nerveuse est extrême, pendant une demi-minute seulement, le pôle boréal tourné vers le nord d'un aimant portant à ses pôles environ deux onces de fer.

Mais, dans la plupart des cas de l'état appelé faiblesse nerveuse, qui met obstacle au traitement antipsorique des maladies chroniques, le mesmérisme, ou la communication de la force vitale d'une autre personne jouissant d'une bonne santé, est un moyen fort efficace. Il suffit même que cette personne tienne les mains du malade dans les siennes, pendant deux minutes, avec la ferme volonté de lui procurer du soulagement. Je ne connais presque aucune contrindication à l'emploi de ce moyen, si ce n'est qu'on doit s'en abstenir lorsque l'aimant a été appliqué peu de temps auparavant, parce qu'il ne ferait alors qu'exaspérer l'état d'irritation du sujet.

La surexcitation particulière, et tout-à-fait différente de celle-là, qui résulte de l'abus du mercure, se calme par de petites doses de sulfure de chaux, dont on fait alterner l'usage avec celui de faibles doses d'acide nitrique porté à un haut degré de dilution.

En passant maintenant à l'histoire des médicamens que j'ai reconnus être propres à guérir les maladies chroniques non vénériennes, je suis bien loin de prétendre avoir épuisé le cercle entier des remèdes antipsoriques. Il se peut fort bien que la nature tienne caché quelque puissant moyen qui me soit encore inconnu. Ainsi il n'est pas hors de vraisemblance qu'un jour on devra rapporter ici l'asa fœtida, peut-être même la salsepareille, etc.

DES MÉDICAMENS ANTIPSORIQUES.

I. Carbonate d'ammoniaque. (*Ammonium carbonicum.*)

On prend un grain de ce sel (1), et on le traite comme il a été dit dans le chapitre consacré à la préparation des médicamens antipsoriques, c'est-à-dire qu'en le broyant pendant une heure avec cent grains de sucre de lait, on le porte au centième degré d'atténuation ou de puissance ($\overline{100}$), qu'en broyant un grain de cette poudre avec cent autres grains de sucre de lait, on le porte à $\overline{10000}$, et qu'enfin, par une semblable trituration de cette seconde poudre avec cent nouveaux grains de sucre de lait, on la porte au millionnième degré ($\overline{\mathrm{I}}$). Un grain de cette dernière poudre est dissous alors dans cent gouttes d'alcool aqueux, et la liqueur, secouée deux fois ($\overline{100\ \mathrm{I}}$), est traitée de même dans dix-sept flacons successifs, de manière qu'elle arrive au sextillionnième degré de dilution ($\overline{\mathrm{VI}}$), qu'on secoue aussi deux fois. On humecte de cette dilution deux à trois globules de sucre, dont

---

(1) Au lieu d'acheter ce sel dans les fabriques de produits chimiques, comme font nos apothicaires modernes, et de le sublimer, pour enlever le plomb qui pourrait s'y trouver contenu, on prend parties égales de sel ammoniac et de carbonate de soude cristallisé, on réduit ces deux sels en poudre, on les mêle ensemble, on introduit une once du mélange dans une fiole à médecine un peu haute et incomplètement bouchée, on plonge la fiole dans un bain de sable, jusqu'au niveau du mélange, et on chauffe modérément; lorsque le carbonate d'ammoniaque est sublimé au sommet de la fiole, on casse celle-ci pour en retirer le contenu.

l'action se prolonge au delà de trente-six jours, quand le choix a été parfaitement homœopathique.

Sous cette forme, le carbonate d'ammoniaque est parfaitement approprié au traitement antipsorique des maladies chroniques, surtout dans les cas où prédominent les symptômes suivans : trouble vacillant de la vue; dureté de l'ouïe, avec suppuration et démangeaisons dans l'oreille; gonflement des glandes du cou, avec éruption pruriteuse à la face et au corps; douleur à la nuque; ébranlement chronique des dents; gonflement de l'intérieur de la bouche; goût amer dans la bouche, surtout après avoir mangé; défaut d'appétit le matin; mal d'estomac; constipation; sortie de sang par l'anus (hémorrhoïdes fluentes); écoulement menstruel trop peu abondant et durant trop peu; *fleurs blanches*; coryza sec; respiration courte; asthme; toux; douleur dans un poignet foulé long-temps auparavant; crampes à la plante des pieds; grande faiblesse dans les jambes; somnolence pendant le jour; agitation le soir; cauchemar en s'endormant; frissons le soir; sueur; anxiétés.

Une étude plus approfondie des symptômes morbides particuliers qu'il excite dans le corps d'un homme bien portant, précisera davantage encore les cas de maladies chroniques (psoriques), dans lesquels il est indispensable. On doit attendre beacuoup de ces recherches.

Quand l'action de ce remède est par trop forte, on la calme en faisant flairer une dissolution de camphre.

Cerveau presque entièrement vide de pensées.

Mal de tête, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, dans le cerveau; pression avec un élancement au-dessus d'un sourcil.

Céphalalgie gravative.

Pression sur le sommet de la tête, pendant une demi-heure (au bout de six jours).

5. Pression sur la tête entière, après s'être échauffé (au bout de dix jours).

Mal de tête, par élancemens, pendant toute la journée.

Mal de tête; sensation au front, comme s'il allait s'ouvrir (au bout de vingt-et-un jours).

Mal de tête, le matin, dans le lit, avec nausées qui remontent jusqu'à la gorge, comme si on allait vomir, ce qui se dissipe au bout de deux ou trois heures.

Constriction de la peau du front et du visage.

10. Une ampoule sur le front.

Bourdonnement d'oreilles, comme si on était sourd, ou comme si on avait quelque chose dans les oreilles (au bout de dix-sept jours).

Furoncles autour de l'oreille et sur la joue.

Sur la joue, des taches blanches, de la grandeur d'une lentille, semblables à des dartres, qui se détachent continuellement par écailles.

Tuméfaction, sensation comme d'excoriation et prurit dans la narine droite, où l'on éprouve un fourmillement, comme en produirait un coryza habituel; cette narine coule (au bout de trois jours).

15. Éruption autour de la bouche.

Les muscles du col sont douloureux au toucher.

Douleur dans les mâchoires, excitée par la toux; les mâchoires ne sont pas douloureuses au toucher.

Douleur tiraillante dans les dents (pendant les règles), qui se dissipe en mangeant (au bout de six heures).

Les dents deviennent très-agacées.

20. Douleur de dents, compressive et pulsative (au bout de trois jours).

Violent mal de dents, avec chaleur dans le côté correspondant de la tête (au bout de douze jours).

Les dents tombent, même celles qui sont saines.

L'action de parler devient souvent difficile, comme par effet de la faiblesse et d'une douleur semblable aux maux d'estomac (au bout de trois jours).

Grande sécheresse et chaleur dans la bouche, pendant la nuit (au bout de douze jours).

25. Sécheresse dans la bouche et la gorge.

En avalant, le malade ressent une douleur dans la gorge, comme si l'amygdale droite était tuméfiée.

Le matin, goût amer dans la bouche, et toute la journée des nausées (au bout de dix jours).

Saveur désagréable, acidule, dans la bouche.

Rapports ayant le goût des alimens.

30. Rapports continuels.

Le matin, des nausées et la langue chargée (au bout de huit jours).

Défaut d'appétit.

Faim canine (au bout de deux heures).

Point d'appétit, mais une soif continuelle.

35. Le malade ne peut point à dîner manger sans boire (au bout de dix jours).

Tous les jours, immédiatement après le dîner, nausées et envies de vomir, pendant près d'une heure.

Après avoir pris des alimens quelconques, sentiment pénible de pression à la région précordiale, puis nausées et vomissement de tout ce qui a été mangé, ensuite saveur acide dans la bouche, pendant cinq jours (au bout de seize jours).

Il devient difficile au malade de parler après avoir mangé.

Pendant le dîner, chaleur au visage.

40. Pression à l'estomac après avoir mangé.

Après le repas pression et sentiment de pesanteur à l'estomac.

Pression à l'estomac.

Pression à l'estomac, dès le matin, qui dégénère en nausées et envies de vomir.

Les vêtemens causent un sentiment de compression à l'estomac.

45. Sentiment d'ardeur brûlante à la région de l'estomac.

Le soir, des élancemens au dessous de la poitrine.

Pression au dessus de l'ombilic, semblable à celle que causerait un bouton.

Pression dans le bas-ventre, pendant trois heures, même pendant le dîner (au bout de deux heures).

Pression douloureuse à la région inguinale et dans le pli de l'aine.

50. Pesanteur dans le bas-ventre.

Tension extraordinaire du bas-ventre.

Disposition à des coliques venteuses douloureuses.

Le matin (à sept heures) coliques violentes (au bout de quarante-huit heures).

Mal de ventre, consistant en constriction et pincement, d'abord au haut, puis au bas de l'abdomen, le matin, et d'une manière si violente, qu'il en est résulté des nausées, avec afflux d'eau à la bouche, allant presque jusqu'à la syncope, et des frissons, douze heures avant l'apparition des règles (au bout de neuf jours).

55. Les selles se faisant d'une manière régulière,

très-vive douleur déchirante dans le rectum, qui dure deux minutes.

Des coliques légères avant une selle molle.

Selles toujours accompagnées de beaucoup de ténesme.

Selles (dures) comme entourées de stries de sang (au bout de vingt-quatre heures).

Ecoulement d'un peu de sang pendant et après les selles.

60. Tumeurs hémorrhoïdales au rectum, qui sortent beaucoup en allant à la selle, et causent longtemps encore après de la *douleur*, en sorte que le malade ne peut pas du tout marcher (au bout de sept jours).

Prurit à l'anus.

Sueur au scrotum, le soir.

Forte envie d'uriner, avec douleurs déchirantes dans la vessie.

L'urine, après le dîner, est rougeâtre, comme de l'eau mêlée avec du sang.

65. Démangeaisons au scrotum.

Augmentation de la pesanteur des testicules; le sujet fut obligé de prendre un suspensoire.

Dans les testicules et les cordons spermatiques, *douleur comme d'étranglement*, pendant laquelle les testicules sont sensibles au toucher, et qui est la plupart du temps le résultat d'érections non provoquées.

Erections sans provocation.

Pollutions, deux jours après le coït.

70. Pollutions presque toutes les nuits.

Aversion pour le sexe contraire (au bout de dix-sept jours).

Les règles coulent avec plus d'abondance (de suite).

Apparition des règles le dix-huitième jour (au bout de sept jours).

Flueurs blanches (après sept, huit, neuf jours).

75. Vives démangeaisons au pudendum.

Le nez est comme bouché, sans coryza.

La nuit, le nez est tellement bouché, que la personne ne peut respirer que par la bouche (au bout de quatre jours).

Après avoir bien dormi avant minuit, le sujet est éveillé, vers une heure du matin, par de l'anxiété, comme s'il allait étouffer, parce que le nez est entièrement bouché, et qu'il ne peut respirer qu'avec peine, la bouche ouverte, de sorte que la poitrine est douloureuse à cause de la difficulté de la respiration (au bout de douze jours).

Un accès d'asthme tous les huit jours; le sujet ne pouvait monter quelques marches qu'avec la plus grande difficulté; il ne pouvait respirer qu'avec beaucoup d'efforts, et en plein air; il ne lui était pas possible d'entrer dans une chambre échauffée, où il devenait blême comme un cadavre, et ne pouvait alors rien faire que rester assis tranquillement (au bout de vingt-et-un jours).

80. La poitrine est comme fatiguée.

Sentiment de pression et d'étreinte sur la poitrine.

Pression douloureuse sur la poitrine, surtout dans le lit.

Afflux du sang vers la poitrine (après avoir écrit).

Difficulté à respirer (le sujet est obligé pour cela de tussiculer).

85. Enrouement; la voie est rauque, quand on parle haut.

Catarrhe, avec dureté de l'ouïe et ardeur à la région de l'estomac.

Toux pendant la nuit.

Toux de la plus grande violence, venant du fond de la poitrine.

Toux pendant toute la journée, et le matin avec abondante expectoration de mucus.

90. Elancemens à la dernière vraie côte, en respirant et chantant.

Elancemens dans le côté gauche de la poitrine, pendant une grande partie de la nuit, qui ne permettent pas de se coucher sur ce côté.

Sous le sein droit, vers la dernière fausse côte, le matin, vingt à trente élancemens l'un après l'autre, même sans respirer; même phénomène à d'autres momens de la journée.

Violens élancemens dans le côté gauche de la poitrine, qui commencent à la région du cœur, et descendent vers le côté, en se portant ensuite davantage vers le dos (au bout de onze jours).

Souvent, un élancement à la région du cœur.

95. Éruption miliaire rouge sur la poitrine.

Toute la partie supérieure du corps est rouge, comme couverte de scarlatine.

Douleurs au sacrum, augmentant par le mouvement et la marche.

Douleurs tiraillantes et gravatives dans les lombes et le sacrum, seulement pendant le repos, étant assis, debout ou couché, dans la journée, qui disparaissent pendant la marche, et ne se font pas sentir la nuit.

Violente douleur pulsative à la région des lombes

et du sacrum, pendant le repos, qui ne change pas par l'effet du toucher.

100. Douleur tiraillante dans l'articulation de l'épaule droite (au bout de quatorze jours).

Craquement dans le coude, quand on remue le bras.

Douleur, comme d'ébranlement, dans l'articulation du coude, quand on étend le bras droit devant soi.

Le bras droit paraissait peser un quintal et n'avoir pas de force.

Dans la nuit (vers trois ou quatre heures) le sujet étend involontairement le bras hors du lit, et s'éveille en raison des douleurs qu'il y éprouve, ce bras étant froid, raide, et lourd comme du plomb dans l'articulation du coude : on ne peut le remettre dans le lit qu'à l'aide de l'autre bras, parce qu'il est trop raide, et que les mouvemens y causent des douleurs déchirantes dans les articulations de l'épaule, du coude et du poignet.

105. La peau de la face interne des mains se détache (au bout de quatre jours).

Prurit accompagné d'ardeur aux fesses.

Vive douleur dans l'articulation de la hanche en marchant.

Douleur vive dans l'articulation de la cuisse droite, comme si la moelle de l'os était ébranlée, augmentant par la situation couchée et assise, et durant une demi-heure (au bout de quelques heures).

Dans la cuisse (cependant seulement en marchant et en y touchant avec force), douleur semblable à celle d'une forte contusion, et empêchant de marcher.

110. Craquement dans les mouvemens du genou.

Douleur dans le genou, comme s'il était déboîté, quand on s'asseoit ou qu'on tourne la jambe.

Douleur dans toute la jambe gauche, en marchant, comme si on avait fait un faux pas.

Agitation dans les jambes.

Raideur dans le mollet (par l'effet du refroidissement ?)

115. Intumescence rapide des pieds, jusqu'au mollet. Froid aux pieds.

Elancement au-dessus du talon droit.

Une pustule pleine de pus au petit orteil, causant beaucoup de douleur (surtout la nuit), semblable à celle qui résulte de la plaie faite par une écharde, quand elle passe à la suppuration (au bout de deux heures).

Le gros orteil devient rouge, enflé et douloureux, et tout le pied se gonfle; ordinairement l'orteil commence le soir, dans le lit, à causer des douleurs.

120. L'élévation charnue sous le gros orteil cause des douleurs dans la marche, comme si elle était ulcérée en dedans.

Froid des pieds et des mains, même étant bien enveloppés, et dans une chambre chaude.

Petits picotemens dans les orteils, au bout des doigts et dans la tête.

Douleur à l'occiput, dans la poitrine et le long des côtes, en descendant des deux omoplates.

Sensibilité inaccoutumée au froid.

125. *Après une sortie en plein air, violent mal de tête*, qui dure toute la soirée.

Le sujet se trouve très-mal d'une sortie au grand air.

Il s'échauffe très-facilement en marchant au grand air.

Le liquide exhalé par les ulcères devient fétide.

Il lui semble que les tendons des jambes sont trop courts.

130. Dans les bras et les jambes, disposition à s'étendre.

Violente douleur rhumatismale tiraillante dans tous les membres, les mains, les pieds, le col, la nuque, la tête, etc.

Vers le soir, le sujet devient tout à coup mal à son aise, comme s'il allait se trouver mal; le grand air lui fait du bien, cependant il éprouve encore quelquefois des picotemens dans le côté droit (au bout de dix jours).

Pendant toute la journée il est las et il a la tête entreprise, sans être ni triste ni gai (au bout de vingt-quatre heures).

Fatigue extrême.

135. Grand accablement dans les membres et inaptitude complète à travailler.

Le matin, en sortant du lit, le sujet ne peut souvent pas se tenir debout, tant il se sent accablé (au bout de quarante-huit heures).

Accablement indescriptible; souvent le sujet ne peut pas même rester assis, et il est fréquemment obligé de se tenir couché des heures entières, tant ses forces sont épuisées (au bout de vingt-quatre heures).

Somnolence pendant la journée: le sujet est obligé de se coucher et de dormir dans l'après-midi, sans quoi les yeux lui font mal.

Somnolence dans la journée : le sujet est obligé de se coucher avant et après midi.

140. Quand il est inactif, par exemple à table, il a beaucoup de tendance à s'endormir; mais lorsqu'il travaille, la somnolence se dissipe.

Après le souper, envie irrésistible de dormir, et cependant, après s'être couché, il ne dort pas bien la nuit.

Plus il se couche de bonne heure, et mieux il dort; plus il se couche tard, et moins il peut dormir la nuit.

Sommeil fort agité; il ne fait que se tourner et se retourner.

Sommeil agité et interrompu; il dort peu et s'éveille souvent.

145. Ce n'est que vers quatre heures du matin qu'il tombe, jusqu'à sept, dans un sommeil profond, une sorte de stupeur, pendant laquelle il sue.

Sommeil rempli de rêves (après deux jours).

La nuit, il rêve tout éveillé.

Rêves romantiques.

Pendant toute la nuit, nausées qui empêchent de dormir (au bout de huit heures); la nuit suivante il s'éveille très-souvent, et au milieu de grandes douleurs dans le ganglion au dessus de la main.

150. La nuit, un accès; grande anxiété, comme s'il allait mourir, avec sueur froide, battemens de cœur sensibles à l'oreille, et larmoiement involontaire; il ne peut pas remuer les yeux, et se trouve dans l'impossibilité de parler, tandis que la respiration se fait avec difficulté et avec bruit, et que les mains tremblent (au bout de dix-neuf jours).

La nuit, bouillonnement de sang extraordinaire;

il croit que le sang va lui crever les vaisseaux et le cœur.

Quand il s'éveille la nuit, des étincelles lui passent souvent devant les yeux.

Avant de s'endormir, violent frisson.

Le soir, souvent du froid fébrile.

155. La nuit, de neuf heures à minuit, frissons alternant avec de la chaleur, et en même temps beaucoup d'agitation (au bout de dix jours).

Froid vif, pendant toute la journée (au bout de trois heures).

Sueur le matin.

Il sue toutes les nuits, et il a très-chaud le matin.

Humeur chagrine le matin.

156. Grande disposition à verser des larmes, avec des pensées de mort.

Parler beaucoup, ou entendre parler, fatigue le malade, et lui fait porter le froid aux mains et aux pieds.

Exaltation extraordinaire.

Le mauvais temps influe beaucoup sur le sujet.

II. Carbonate de Baryte. (*Baryta.*)

On prend du chlorure de barium cristallisé, qu'on reduit en poudre fine, et qu'on fait bouillir, pendant deux minutes, avec six parties d'alcool, afin de séparer le chlorure de strontium qui pourrait se trouver mêlé avec lui. Le reste de la poudre est dissous dans six parties d'eau distillée bouillante, et précipité avec du carbonate d'ammoniaque, par exemple avec une dissolution aqueuse de sel de corne de cerf. On lave à plusieurs reprises, dans de l'eau distillée, le carbonate de baryte qui s'est précipité, et on le fait sécher.

Un grain de ce sel est traité comme je l'ai dit dans le chapitre consacré à la préparation des médicamens antipsoriques, c'est-à-dire porté d'abord au millionnième degré d'atténuation sous forme de poudre, après quoi on la porte successivement, en dissolution, jusqu'au sextillionnième degré (VI) de dilution.

On imbibe de cette liqueur médicamenteuse deux petits globules de sucre, qui, mêlés avec un peu de sucre de lait en poudre, forment une dose dont l'action salutaire dure bien au delà de quarante à quarante-huit jours, lorsque la substance a été choisie parfaitement homœopathique au cas pour lequel on l'administre.

Le baryte est d'un grand secours dans une multitude de circonstances, et surtout lorsque les maladies chroniques qu'il s'agit de guérir offrent pour symptômes prédominans ceux qui suivent : Mal de tète, immédiatement au dessus des yeux; calvitie; éruption au dessus des oreilles et derrière; éruption au lobule de l'oreille; sécheresse désagréable dans le nez; croûte au dessous du nez; raideur de la nuque; picotemens dans la nuque; secousses isolées dans les dents; élancemens brûlans dans une dent creuse, lorsqu'on met dessus un corps chaud; *sécheresse de la bouche;* pesanteur d'estomac après le repas; mal d'estomac à jeun et après avoir mangé; faiblesse des facultés génitales; coryza; engouement muqueux de la poitrine; langue chargée, avec toux la nuit; *toux pendant la nuit; douleur au sacrum;* douleur dans le muscle deltoïde, en levant le bras; engourdissement du bras, quand on se couche dessus; engourdissement des doigts; *sueurs fétides des pieds ;*

grande disposition à se refroidir; défaut de forces; sommeil interrompu par des songes; convulsion, la nuit, dans les muscles du corps entier; *sueurs nocturnes.*

A mes symptômes de la baryte pure, j'ai ajouté ceux de l'acétate de baryte, parce que l'acide acétique est celui de tous qui change le moins l'essence médicinale des terres et des métaux; mais, pour distinguer ces derniers, je les ai fait précéder du signe —. Je n'ai point admis ceux du chlorure de barium, attendu qu'ils s'éloignent trop de mon but, le chlore altérant beaucoup l'effet médicinal des métaux qui sont combinés avec lui.

La baryte réclame encore de nouvelles recherches au sujet des changemens particuliers qu'elle détermine chez l'homme en santé.

J'ai reconnu que, pour calmer les effets par trop violens de cette substance, il fallait faire flairer souvent une dissolution de camphre.

—Vertige.

—Vertige dans les mouvemens du corps.

Vertige et mal de tête en se baissant (au bout de vingt-cinq jours).

Vertige et nausées en se baissant.

5. —Tête étourdie, entreprise, lourde.

— Sorte d'étonnement dans la tête.

—Le sentiment qui fait paraître la tête comme entreprise s'étend vers les tempes et le front.

—*Perte de la mémoire*; *le sujet ne trouve pas les mots au moment où il veut s'en servir.*

—Il lui arrive souvent, au milieu d'une conversation, de ne pas pouvoir trouver un mot fort ordinaire.

10. — Tension sans douleur au front et dans les yeux, surtout aux angles internes de ceux-ci, et en même temps un peu d'étourdissement.

— Élancemens qui produisent comme une sensation d'écartement, de distension, commençant dans le côté gauche de la tête, parcourant toute la partie gauche de l'occiput, et se terminant aux vertèbres du cou (au bout de neuf heures).

— Élancemens petits, mais forts, dans la bosse frontale droite, en dehors (au bout de neuf heures).

— Presque tous les jours, le matin, au sortir du lit, douleur au sommet et au devant de la tête, comme si l'on y fouillait, qui persiste jusqu'à midi, et disparaît ensuite; quand on secoue la tête il semble que le cerveau joue dans le crâne et qu'il va se détacher.

Ébranlement dans le cerveau, quand on heurte du pied contre quelque corps.

15. — Mal de tête au front et dans les tempes, comme si l'on y fouillait.

Grand afflux du sang vers la tête; il semble que le sang s'y arrête, et n'y puisse pas circuler (au bout de vingt-six jours).

— Violente pression dans toute la tête, comme si elle allait s'écarter en deux, sensation qui se fait surtout sentir dans les deux bosses frontales et au dessus des orbites (au bout de quatre heures et demie).

— Sensation de pression dans toute la moitié droite du cerveau, s'étendant depuis la nuque jusqu'aux bosses frontales (au bout d'une heure et demie).

— Forte douleur compressive à l'extérieur de tout le front, surtout dans les orbites, qui devient beaucoup plus violente lorsqu'on tient la tête droite, et

qui se dissipe quand on se baisse (au bout de dix heures).

20.—Sentiment obtus et passager de compression dans la tempe gauche (au bout de quelques jours).

—Choc comprimant dans la tempe gauche, en dehors (au bout de deux heures et demie).

—Tressaillement intérieur et profond dans la tempe gauche, ne changeant pas par le contact extérieur; il s'empare aussi de l'orbite gauche, et même plus tard du conduit auditif de ce côté; ensuite il reste dans cet œil une pression sourde, comme s'il voulait pleurer, avec une sorte de faiblesse qui oblige à le fermer de temps en temps. Enfin la même chose arrive aussi à l'œil droit.

—Dans l'apophyse mastoïde gauche, douleur picotante et tiraillante, qui s'agrave par intervalles, se fait sentir sur un point peu étendu, reste sensible même après avoir perdu de sa force, et se fait ressentir surtout lorsqu'on touche à la partie ou qu'on tourne la tête.

—Sentiment de pesanteur dans tout le derrière de la tête, mais surtout immédiatement à la nuque, qui y produit de la tension, mais qui n'augmente pas par les mouvemens de la tête (au bout de quatre heures).

25.—Douleur compressive sourde dans les os du derrière de la tête, s'étendant obliquement depuis les vertèbres du cou jusqu'au pariétal, derrière l'oreille droite. Cette douleur ostéocope reparaît le lendemain à la même heure (au bout de neuf heures).

—Une douleur passe subitement de l'occiput, le long de l'oreille droite, à la mâchoire inférieure, où elle s'éteint peu à peu.

Une ancienne tumeur, jusqu'alors indolente, au cuir chevelu, augmente de volume et commence à devenir, quand on y touche, douloureuse comme si elle était ulcérée en dedans.

—La peau de la tête est douloureuse au plus léger contact.

— Sans le moindre sentiment de froid, sensation particulière au cuir chevelu, comme si les cheveux se hérissaient.

30. — Çà et là, dans le cuir chevelu et au col, picotemens lents et peu prononcés, qui obligent à se gratter.

— Immédiatement au dessus de la racine du nez, un peu à droite, pression stupéfiante, semblable à celle que produirait un corps mousse.

— Pression douloureuse au dessus de l'œil droit.

—Alternative rapide de dilatation et de rétrécissement des pupilles (qui ne sont pas parfaitement rondes, mais offrent quelques angles obtus) (au bout de cinq minutes).

— Les yeux font mal et sont fatigués : le sujet y éprouve comme de la pression.

35. Profondément dans les yeux, pression qui augmente quand on fixe un point, ou même quand on regarde en haut et de côté, mais qui diminue quand on cligne les yeux, ou qu'on regarde en bas (au bout de plusieurs jours).

— Pression continuelle sur les globes oculaires : si l'on ferme les paupières, et qu'on s'appuie un peu la main sur l'œil, tous les objets semblent ensuite comme entourés d'un nuage pendant plusieurs minutes.

La vue est parfois obscurcie et voilée.

Taches noires, qui flottent devant les yeux (au bout de vingt-quatre heures).

Dans l'obscurité, on voit passer des étincelles devant les yeux.

40. Le blanc de l'œil devient rougeâtre; les yeux larmoyent.

Les yeux sont gonflés le matin.

Gonflement des paupières le matin.

Prurit dans les yeux.

Violentes douleurs allant de l'œil gauche jusque dans l'oreille, en passant par dessus la tempe (au bout de vingt heures).

45. Le sujet ne peut se coucher sur l'oreille gauche, parce qu'alors il éprouve une sensation particulière allant de cette oreille à la droite, qui l'empêche de dormir (au bout de onze jours).

Craquement dans l'oreille en marchant pesamment, avalant, éternuant, etc.

Craquement dans une oreille, en avalant, comme si elle se brisait.

Craquement dans les deux oreilles en avalant.

50. Bruit étourdissant dans les oreilles (au bout de deux jours).

Tintement d'oreilles insupportable, le soir, ressemblant au bruit que les cloches ou un ouragan produisent.

En soufflant avec force, on éprouve un retentissement dans l'oreille.

Une résonance a lieu dans l'oreille, même en respirant (au bout de deux jours).

Battemens dans l'oreille gauche, quand on se couche dessus.

55. Dureté de l'ouïe (les premiers jours).

Prurit dans les oreilles (au bout de vingt-quatre heures).

Tout à coup on ressent, sous l'oreille droite, le long de la branche de la mâchoire inférieure, plusieurs élancemens violens, qui arrachent des cris, et se reproduisent plusieurs fois par jour (au bout de vingt-quatre heures).

Élancemens vifs et continuels dans l'oreille, pendant deux jours (au bout de vingt-huit jours).

—Élancemens douloureux dans la face.

60. — Tension dans la face, qui tire en bas les paupières, avec tendauce à rejeter la salive.

— Sentiment de tension dans toute la face, avec dégoût et selles diarrhéiques (au bout d'une heure et demie.)

— Il semble que la peau de toute la face soit couverte de toiles d'araignée ; sensation moins prononcée sur la peau du reste du corps.

— Toute la peau de la face est le siége d'une sensation extrêmement désagréable; il semble au sujet que quelque chose s'y trouve collé et tendu avec force; en même temps il éprouve une espèce de sentiment de froid à la face. Cette sensation s'étend au cuir chevelu et à la région des tempes, où elle est surtout prononcée (très-promptement).

— Sensation semblable à celle qui résulterait d'un grand gonflement de la face, qui est cependant peu tuméfiée, quoique d'ailleurs les plis et les rides y aient presque entièrement disparu, et que le visage paraisse lisse et uni pendant quelques heures, après quoi il reprend le même aspect qu'auparavant (au bout d'une demi-heure).

65. — Sentiment de chaleur à la face, sans qu'elle soit rouge (au bout d'une heure).

Souvent une joue est chaude et rouge, tandis que l'autre est froide.

Saignemens de nez fréquens.

Saignemens de nez fréquens et abondans (au bout de vingt-quatre heures).

Saignemens de nez, plusieurs fois par jour (au bout de vingt-quatre heures).

70. — A la lèvre supérieure, un large engorgement sous la peau, qui est très-douloureux au toucher, quoique imperceptible à l'extérieur.

— Sensation dans la lèvre supérieure, comme si elle allait se gonfler; en même temps on éprouve, à la face interne de la lèvre et au palais, un sentiment semblable à celui que causerait une brûlure, ou une dureté.

— Petite efflorescence à l'angle droit de la bouche, qui se remplit de pus et qui est douloureuse au toucher.

Les dents saignent souvent beaucoup.

— La gencive se gonfle et devient douloureuse près d'une grosse dent du côté droit de la mâchoire supérieure; elle est d'un rougeâtre pâle, et elle a au sommet, près de la dent, un bord étroit, rouge foncé. Le gonflement dure plusieurs jours, et quand le sujet boit froid, la dent et ses voisines sont sensibles.

75. Douleur ressemblant à de l'ardeur, tantôt dans une dent d'en haut à gauche, tantôt dans une dent du bas, et pendant laquelle beaucoup de salive afflue à la bouche; le sujet ne peut pas rester couché de ce côté, parce que le côté de la tête lui semble comme

serré, et qu'il éprouve des battemens dans l'oreille.

Gonflement de l'amygdale gauche.

Après des sueurs nocturnes, mal de gorge, plus douloureux quand on avale à vide que quand on avale des alimens mous (au bout de quarante-huit heures).

Mal de gorge; douleur en avalant, surtout à vide, comme si le gosier se gerçait; en même temps le col est des deux côtés douloureux au toucher, en dehors (au bout de six jours).

Après du froid et de la chaleur, après un sentiment de brisement dans tous les membres, mal de gorge; gonflement considérable de la gorge et des amygdales, qui passe à la suppuration, et ne permet au sujet ni d'écarter les mâchoires, ni de parler, ni d'avaler; en même temps, urine d'un brun foncé et insomnie (au bout de dix-huit jours).

80. Mal de gorge; pression dans la gorge en avalant.

Mal de gorge: picotemens dans la gorge en avalant à vide et en avalant des alimens (au bout de vingt-cinq jours).

— Le sujet est obligé de crachoter continuellemement, sans nausées.

— Il a presque toujours du mucus épais dans la gorge et à l'entrée du larynx; ce qui lui rend la voix fausse ou voilée; en renaclant, il attire un peu de ce mucus, et la voix reprend pour quelque temps son timbre accoutumé; ce symptôme dure plusieurs jours.

Sentiment de viscosité dans la bouche.

85. Langue très-chargée.

Tous les matins très-mauvais goût dans la bouche, avec une langue très-chargée.

Mauvais goût et saveur amère dans la bouche qui exhale aussi une mauvaise odeur.

— Goût très-amer dans la bouche, quoique les alimens aient la saveur qu'ils doivent avoir.

Goût salé dans la bouche et la gorge, l'après-midi.

90. Goût acide dans la bouche, le soir.

— Sentiment de grattement dans la gorge en fumant, lorsqu'on en a l'habitude (au bout de trois quarts d'heure).

— Afflux d'eau dans la bouche et rapports à vide; état pendant lequel le sujet a peu de force, sans nausées.

— De l'air remonte, et la région stomacale produit la même sensation que s'il avait de la peine à la traverser, c'est-à-dire celle d'une surface mise à nu: ce n'est que plus tard qu'on rend cet air, par des rapports sans saveur.

Rapports fréquens.

95. Rapports continuels.

— Rapports à vide, insipides (au bout d'un quart d'heure).

Après midi, beaucoup de rapports à vide (au bout de vingt-cinq jours).

Des rapports à vide éveillent le malade de très-bonne heure (au bout de quarante-deux jours).

Rapports depuis l'après-midi jusque très-avant dans la nuit; ils empêchent de dormir (au bout de quarante jours).

100. — Après un rapport, soda.

Rapports aigrelets, tous les jours, deux heures après le repas.

Hoquet.

— Malaise, avec une sorte d'amollissement; envies de vomir éloignées.

— Sentiment de malaise autour de l'estomac.

105. — Sentiment de malaise nauséeux dans l'estomac (en marchant), qui augmente par le toucher exercé sur cette région (sans afflux de salive).

Vomissemens fréquens de mucosités.

— Toute la journée, le malade est comme rassasié, et ce qu'il prend, il le mange sans faim.

— L'appétit est faible, quoiqu'on trouve bon goût aux alimens; la faim a disparu.

— L'appétit est faible, et ce qu'on prend ne veut pas passer; les alimens ont leur saveur franche, mais ils répugnent. En prendre procure du malaise.

110. Perte d'appétit pendant trois semaines (au bout de vingt-six jours).

— Répugnance à manger, et cependant sensation comme de faim.

— Tous les jours un grand appétit. Si l'on se rassasie bien, on ressent ensuite beaucoup de malaise et de paresse; si, au contraire, on ne mange qu'avec modération, la faim reparaît très-peu de temps après (au bout de plusieurs jours).

— Douleur dans l'estomac.

— Le matin, avant de rien prendre, pesanteur dans l'estomac, avec malaise, que le déjeuner dissipe (au bout de plusieurs jours).

115. A la région précordiale, pesanteur comme provenant d'un poids qui rend la respiration difficile, qu'une inspiration profonde soulage, mais qui devient plus à charge encore lorsqu'on porte un fardeau même très-léger.

— Quelque peu qu'on s'introduise dans l'estomac, on est rassasié de suite, et l'on éprouve un sentiment de poids douloureux dans ce viscère, comme

s'il s'y trouvait une *pierre;* sentiment auquel se joint aussi celui d'une sorte de rongement.

— Pression à la région précordiale, avec gêne de la respiration; en inspirant profondément, il semble que l'air s'arrête là ; en même temps la voix est rauque, et se perd après un fréquent crachement, mais revient bientôt; la pression augmente à la moindre prise d'alimens ; en appuyant la main sur la région précordiale, et même déjà pendant la respiration ordinaire, on ressent des douleurs semblables à celles que causerait une plaie, durant plus de vingt-quatre heures (le premier jour).

— *En mangeant, lorsque la bouchée arrive dans l'estomac, sentiment de douleur, comme si elle était obligée de forcer le passage, et qu'elle glissât sur des parties excoriées.*

— Tout-à-fait à jeun même, on ressent dans la région stomacale une douleur semblable à celle que produirait une plaie, pendant plusieurs jours.

120.—La douleur d'estomac diminue pour un instant lorsque le sujet s'étend ou se renverse en arrière; mais elle ne tarde pas à reparaître, quand il reste étendu dans son lit; elle s'aggrave quand il se courbe sur sa chaise étant assis (immédiatement après le repas).

— Le sentiment d'érosion et de rongement dans l'estomac n'est jamais plus violent que dans la station et la marche; c'est couché sur le dos qu'on l'éprouve le moins, quoique même alors il ne cède pas tout-à-fait; lorsque le sujet se plie le corps en avant, ou que, dans cette situation, il s'appuie les mains sur l'estomac, il ne sent que la pression douloureuse, mais non l'érosion, tandis qu'il les éprouve toutes deux quand il se ploie le corps étant assis.

— En montant, on éprouve à chaque pas de la douleur dans la région précordiale.

— Quelquefois on ressent tout d'un coup, à la région précordiale, une douleur qui ressemble à un tiraillement passager.

— Immédiatement au dessous de la fossette du cœur, sur le cartilage xyphoïde, élancement sourd, qui reste ensuite sous la forme d'une douleur simple.

125. — Tout à coup quelques vifs élancemens dans le côté droit du ventre, qui porteraient presque à crier.

— Un élancement violent part tout à coup de l'aine droite et aboutit dans le ventre, de manière à faire ramasser le corps en deux.

— Court élancement dans le côté droit, sous les fausses côtes, sans rapport avec la respiration (au bout d'une demi-heure).

— Douleur compressive sur un petit point au dessous du cartilage de la quatrième côte à droite, seulement en respirant et surtout en faisant une inspiration profonde; ce point est douloureux pendant plusieurs heures, quand on appuie dessus (le second jour).

Douleur sous les côtes droites, avec froid des mains et des pieds; chaleur et rougeur des joues (au bout de deux jours).

130. Douleur compressive à la région du foie, plus sensible dans le mouvement, et plus encore par le toucher.

Le matin, après le réveil et dans le lit, pression dans le côté droit du ventre, qui disparaît lorsqu'on est levé.

— Sensation désagréable dans la partie supérieure

du ventre, semblable à celle qui a lieu avant le vomissement.

— Douleur soudaine, violente, accompagnée d'un sentiment d'étreinte à la région du colon transverse; il semblerait qu'un vent fait effort pour passer.

— Sensation de pincement dans la région gauche de la partie supérieure du ventre, immédiatement au dessous des fausses côtes, sur un petit point (à gauche, le long de l'estomac); elle augmente par la pression du doigt (au bout d'un quart d'heure).

135. Pincement dans le ventre, avec nausées.

— Coliques causant une sensation de pincement dans tout le ventre, et s'étendant de haut en bas.

Coliques la nuit.

— Coliques violentes, comme s'il allait s'établir une diarrhée; des borborygmes passagers et très-bruyans diminuent la douleur pour quelque temps.

— Douleur soudaine, avec sentiment de constriction, au dessus du pubis, qui s'aggrave par intervalles, et disparaît peu à peu (au bout de cinq minutes).

140. — Forts gargouillemens et borborygmes dans le ventre.

— Gargouillemens dans le ventre quand on se remue, comme s'il s'y trouvait beaucoup de liquide, quoiqu'on n'ait rien bu; dans l'après-midi.

— Gargouillemens et borborygmes lents dans le bas-ventre.

Gonflement du bas-ventre.

Beaucoup de sensations désagréables produites par des flatuosités intestinales, avec saillie de boutons hémorrhoïdaires, qui causent de la douleur en s'asseyant.

145. Après les selles, tumeurs hémorrhoïdaires qui suintent.

Après une selle (bonne), beaucoup de rapports à vide (au bout de quelques jours).

— Selles molles, en bouillie, sans aucune souffrance.

— Selles molles, diarrhéiques sur la fin.

— Sentiment dans le bas-ventre, accompagné de frissonnemens, et semblable à ce qui aurait lieu si une diarrhée était sur le point de s'établir.

150. Après avoir mangé, abattement, lassitude, malaise, avec envie continuelle d'aller à la selle et sensation pénible à la région des lombes, comme dans la diarrhée.

— Sorte de besoin pressant, avec sensation douloureuse dans la région lombaire, comme si l'on allait aller de suite à la selle; vient après un vent ou un rapport d'air qui fait cesser toutes les sensations; mais le besoin reparaît fréquemment, avec beaucoup de malaise et d'agitation, de sorte que le sujet ne sait où se mettre; il finit par aller à la selle et par rendre à petits intervalles des matières molles.

— *Besoins fréquens, avec sensation douloureuse à la région lombaire, et frissonnemens à la tête et aux cuisses, comme si on allait avoir la dysenterie; alors le sujet rend, à de petits intervalles, des matières molles; et de temps en temps ce sentiment dans les lombes reparait, avec besoin nouveau d'aller à la selle.*

L'enfant a une selle diarrhéique, mêlée de sang.

— Fréquentes envies d'aller à la selle, sans qu'on y aille plus souvent qu'à l'ordinaire; les matières sont naturelles.

155. — Peu avant la selle ordinaire, tout-à-fait

dans le haut du ventre, léger sentiment qui ferait croire que les intestins se distendent, et qui ne tarde pas à devenir tout à coup très-violent; il survient un besoin d'aller à la selle, et on rend des matières d'une mollesse insolite; ensuite on éprouve pendant une minute une sensation dans le bas-ventre, semblable à celle qui aurait lieu si l'on devait encore aller à la selle, comme lorsqu'on a la diarrhée (au bout d'une heure).

— Sans avoir bu, on urine souvent et beaucoup, le matin à jeun.

— Le sujet urine souvent, mais rend à la fois peu d'urine, qui est claire comme de l'eau.

— Augmentation de la sécrétion urinaire.

Chaleur brûlante dans le testicule gauche (au bout de treize jours).

160. — Sueur abondante du scrotum.

— Entre le scrotum et la cuisse, une place rouge, dépouillée d'épiderme, qui suinte et cause une ardeur douloureuse.

— Un épididyme, autrefois tuméfié, mais depuis quelque temps libre de toute intumescence, se gonfle de nouveau beaucoup.

Stupeur des parties génitales pendant quelques minutes (au bout de vingt-huit jours).

Une forte pollution nocturne, après un coït qui a eu lieu peu de temps auparavant (au bout de quatre jours).

165. Érection lente (au bout de neuf, quatorze jours).

Le sujet oublie les femmes, sans avoir d'émissions de semence (au bout de vingt-un jours).

— Diminution de l'appétit vénérien.

Érections toutes les nuits (1) (au bout de 30 jours).

— Les règles coulent un peu plus fort, et durent plus long-temps qu'à l'ordinaire, et, cette fois, ce qui n'arrive pas d'ordinaire, elles se passent sans douleur.

170. Coryza fréquent, mais de courte durée, ne durant presque qu'une heure.

Coryza humide, avec voix sourde, creuse, et toux sèche, le matin et dans la journée, mais point la nuit.

Le soir, toux sèche, brève.

— Sentiment de pression immédiatement au dessous du larynx, que la déglutition n'augmente ni ne diminue (au bout de trois heures et un quart).

— Sentiment de pesanteur et de pression en travers sur la poitrine, augmentant par l'inspiration, et causant alors une sensation de picotement ou d'élancement sous l'extrémité supérieure du sternum (au bout d'une demi-heure).

175. — Prurit sur la poitrine.

— Elancemens vifs et passagers entre les sixième et septième côtes droites, plus du côté du sternum.

Douleur au sacrum (au bout de douze jours).

Elancemens dans le sacrum, plus sensibles étant assis qu'en marchant (au bout de onze jours).

Douleurs tensives au sacrum, qui ne sont jamais plus pénibles que le soir : le sujet ne peut ni se relever de dessus sa chaise, ni pencher le corps en arrière.

180. — Douleur poignante dans le sacrum, qui empêche de se remuer.

Mal dans le dos, comme si l'on avait couché sur un lit trop dur.

---

(1) Ce paraît être là un symptôme de réaction.

Violent prurit au dos, jour et nuit.

Beaucoup de démangeaisons au dos, avec éruption.

— Etreinte douloureuse passant très-vite, sur l'omoplate gauche (au bout d'une demi-heure).

185. — Elancemens passagers sur l'omoplate gauche et au côté externe de la cuisse droite.

Douleur ostéocope térébrante dans la nuque, que le toucher et le mouvement n'augmentent ni ne diminuent (au bout de trois jours).

— Sensation de pression douloureuse au côté gauche de la nuque, pendant le repos et le mouvement.

Eruptions pruriteuses à la nuque, immédiatement à la base de la chevelure (au bout de trois jours).

— Douleur dans l'articulation de l'épaule gauche, comme si l'on y fouillait.

190. — Douleur assez vive dans une petite étendue limitée de l'os du bras.

— Douleur au milieu de l'humérus gauche, comme s'il avait été brisé.

— Tiraillement pénible dans les os du bras et de l'avant-bras droits.

— Sur le dos de l'avant-bras, douleur s'aggravant par accès, et semblable à celle qui résulterait d'une fracture (au bout d'un grand uombre de jours).

— Tiraillement court et douloureux dans l'avant-bras gauche, ayant l'air de siéger dans l'os, pendant le repos et le mouvement (au bout d'une heure et demie).

195. — Le matin, en se mettant au lit, tressaillement lent, ondulatoire, intermittent, dans le condyle interne du poignet.

— Douleur tressaillante dans le condyle externe du poignet (au bout d'un grand nombre de jours).

— Douleur d'étreinte compressive dans le poignet droit, en dehors (au bout de trois heures trois quarts).

— Des tiraillemens qui se prolongent lentement depuis l'articulation de la main jusqu'au bout des doigts.

Les mains sont sèches comme du parchemin (au bout de cinq jours).

200. — *Sentiment insupportable de fourmillement et d'érosion dans le creux de la main, qu'on est obligé de frotter sans cesse.*

— Dans la journée, on sent quelquefois un fourmillement accompagné d'ardeur sur le dos de la main et des doigts, que l'action de se gratter n'apaise que pour un instant, et qui finit par cesser de lui-même.

— Au côté interne du doigt médius gauche, à sa première phalange, survient une petite éruption, qui reste plusieurs jours sans changer, et montre ensuite dans le milieu un petit point suppurant jaune, à l'ouverture duquel s'écoule du pus; cette éruption n'est pas douloureuse par elle-même, mais quand on y touche elle fait éprouver la douleur d'une partie simplement dénudée.

Au quatrième doigt de la main gauche survient un abcès tout autour de l'ongle (au bout de vingt-quatre jours).

— Elancemens petits et vifs dans la première articulation du doigt indicateur gauche, qui persiste même dans les mouvemens de ce doigt (au bout de neuf heures et demie.)

205. Douleur dans l'articulation de la cuisse droite, en marchant au grand air.

— Tiraillement de haut en bas et par accès dans la fesse droite.

— Sensation douloureuse à la face postérieure de la cuisse gauche, dans le gras des chairs, qui augmente et descend jusque dans le pied en montant; lassitude dans les jambes et tressaillemens à la plante des pieds, quand on est assis.

Elancemens violens dans la cuisse droite, qui permettent à peine de marcher (au bout de quatre jours).

— Tiraillemens de haut en bas dans les jambes, qui persistent surtout long-temps et avec violence dans les genoux, mais qui ont lieu aussi dans les autres articulations, le siége, les aines et les chevilles.

210. — *Tiraillement douloureux de haut en bas dans la jambe gauche.*

— Tiraillemens de haut en bas, au côté externe de la cuisse, sous la peau, jusqu'au genou, en marchant (au bout de sept heures).

— Tiraillemens au côté extérieur de la cuisse, sous la peau, en marchant (au bout de sept heures).

La nuit, un prurit violent aux cuisses (au bout de onze jours).

— Tiraillemens de haut en bas dans les genoux, sous la peau, en marchant (au bout de sept heures).

215. — Douleur compressive dans le genou gauche, plus du côté interne, pendant la situation assise, qui, lorsqu'on étend la jambe, fait place à une sensation sourde de compression.

— En montant un escalier, des élancemens violens passent tout à coup dans le genou gauche, et y laissent une sorte de paralysie douloureuse qui ne se dissipe que lentement.

— Au côté interne du genou gauche, douleur sensible en levant et étendant le pied, dans la marche (au bout de plusieurs heures).

— Au côté interne du genou gauche, quelques élancemens vifs, subits, qui causent de la surprise et effraient.

Tiraillement douloureux, ayant l'air d'avoir son siége dans les os de la jambe, le soir, quand on est assis; le sujet est obligé de se lever et de marcher.

220. — Tiraillement sensible dans une petite étendue du péroné gauche (au bout de trois quarts d'heure).

— Il semble au sujet qu'un air froid lui passe sur les jambes jusqu'aux chevilles.

— Tiraillemens douloureux dans le pied, seulement en marchant.

Douleur semblable à celle d'une entorse dans l'articulation du pied.

Douleur semblable à celle d'une entorse dans l'articulation du pied et sur le coude-pied, même pendant le repos; élancemens plus vifs encore pendant le mouvement.

225. Elancemens dans le talon.

— Tiraillemens douloureux dans la plante du pied gauche.

Crampes dans les orteils, en étendant le pied.

Tiraillemens douloureux dans les orteils (au bout de cinq jours).

— Les tiraillemens et déchiremens dans la tête et les extrémités se font plus spécialement sentir au côté gauche.

230. — Çà et là, dans une étendue très-limitée,

douleur sourde, comme de brisure, qui augmente lentement, et diminue aussi avec lenteur.

— Le corps entier est comme brisé; les jambes sont lasses et pesantes.

Tout le corps fatigué et comme moulu (au bout de vingt-quatre heures).

— Tiraillemens par tout le corps, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, principalement dans les articulations.

— *Élancemens soudains, çà et là, sur un point très-limité, parfois fourmillans, parfois aussi avec ardeur, semblables à des coups d'épingle. L'action de se frotter et de se gratter à laquelle ils obligent ne produit ordinairement aucun effet sur eux; ils se dissipent d'eux-mêmes, ou reviennent souvent à de courts intervalles.*

2[illegible]5. — Dans la nuit, le malade est souvent éveillé par un fourmillement insupportable dans tout le corps, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, spécialement au dos, aux hanches, aux jambes, aux chevilles, aux coude-pieds et au dos des doigts; il ne se lasse pas de se gratter, mais ce moyen ne fait passer que pour quelque temps le symptôme, qui reparaît trois nuits de suite.

Elancemens semblables à des coups d'épingles par tout le corps.

— Petits, mais vifs élancemens çà et là, à la peau.

Violent prurit par tout le corps, qui, la nuit, empêche pendant plusieurs jours de dormir (au bout de vingt-neuf jours).

Prurit, le soir, dans le lit, tantôt à la face, tantôt au dos, tantôt aux mains.

240. Facilité extrême à se refroidir, d'où résultent surtout des angines.

Une petite blessure a de la peine à guérir; un doigt, duquel on a retiré une écharde qui s'y était introduite, devient le siége d'un abcès et de battemens douloureux, qui empêchent de dormir la nuit.

— Grande lassitude; on voudrait toujours être couché ou assis.

Le matin, en se levant, tremblement par tout le corps.

—Défaut de force et d'énergie; debout, les genoux fléchissent; l'épine du dos est douloureuse, surtout à la région lombaire, comme si l'on avait parcouru plusieurs lieues; on éprouve un malaise général, on voudrait toujours rester assis et mieux encore couché; on préfère marcher à rester debout.

245. — Bâillemens fréquens, dans lesquels les larmes viennent aux yeux.

Tous les matins, beaucoup de bâillemens.

— Bâillemens, pandiculations, somnolence.

— Somnolence insurmontable.

— Lassitude qui porte à dormir pendant la matinée.

250. — On ne peut s'empêcher de dormir dans l'après-midi, et on cligne sans cesse des yeux.

— Quoiqu'on se soit couché fort las et ayant envie de dormir, le premier sommeil, ordinairement très-profond, est fort agité et souvent interrompu; on s'éveille fréquemment, sans avoir la conscience d'une cause qui y détermine.

— En s'éveillant le matin, on ne se sent pas rafraîchi par le sommeil; les membres sont las et comme brisés; on éprouve du mieux après s'être levé.

— On s'éveille la nuit plus souvent qu'à l'ordinaire; on a trop chaud, on se découvre; les pieds sont très-douloureux, comme si on était resté long-temps debout; le matin, en se levant et marchant, tout rentre dans l'ordre.

La nuit, douleurs dans les jambes, comme si l'on avait trop marché ou dansé long-temps.

255. On s'éveille vers minuit avec des coliques violentes.

— Sommeil agité par des songes confus; on s'éveille souvent sans motif, on est très-las, et on ne tarde pas à se rendormir.

— Les rêves sont confus et entremêlés.

— Rêves vifs et monstrueux pendant la nuit.

Presque toutes les nuits, des rêves qui causent de l'anxiété et un sommeil agité.

260. *Rêver causant de l'anxiété;* la nuit et le matin, on a la tête lourde.

— Rêves de mort (qui n'effraient cependant pas), et murmures ou paroles confuses en dormant (la première nuit).

— Frissonnemens, surtout sur les bras, avec peau anserine et bâillemens par accès répétés.

— Frissons descendant le long du corps, à plusieurs reprises, avec froid aux mains (au bout de sept heures).

265. — Frissons à la tête, qui la font hocher, avec tension sourde aux os des pommettes; sentiment semblable à celui qui aurait lieu si la peau de la face allait devenir anserine et les cheveux se hérisser.

— Dans l'après-midi, petits frissons : un froid accompagné d'une pression douloureuse à la région précordiale remonte vers les parties supérieures du

corps; il semble resserrer les cheveux sur la tête, et descend ensuite lentement sur les bras et les cuisses, jusqu'aux pieds.

— Après des frissons répétés, partant de la fossette du cœur, tout le corps acquiert une chaleur agréable jusqu'aux pieds, qui restent froids; au bout de dix minutes, le froid revient comme auparavant.

— Courts frissonnemens, avec bouffées rapides et passagères de chaleur, la plupart du temps dans le dos. (Il semble que le froid parte de la face, dans laquelle on éprouve la tension qui a été décrite) (au bout d'une heure).

— Chaleur passagère par tout le corps, suivie d'épuisement tel qu'on peut à peine soutenir ses bras; la face et les mains sont chaudes, et les autres parties presque fraîches.

270. — Sensation de chaleur au dos.

— Disposition triste de l'esprit; morosité, caractère chagrin.

Abattement du moral; on n'a point envie de parler.

— La moindre chose cause du souci.

— Grande disposition à s'occuper de minuties, à réfléchir sur des riens.

275. — Le sujet s'inquiète beaucoup de choses tout-à-fait insignifiantes et auxquelles il ne prend aucun intérêt dans d'autres temps.

— Il a perdu toute confiance en soi-même.

— Il a de l'aversion pour les hommes.

— Il va dans la rue sans que son extérieur offre rien de remarquable, et cependant il se fâche de ce qu'on s'arrête pour le regarder, et craint qu'on ne le juge mal, de sorte qu'il n'ose envisager personne et qu'il est inondé de sueur.

— Il est sujet à s'effrayer et à s'inquiéter : le moindre bruit dans la rue lui semble une alerte, il en prend frayeur, et devient tout tremblant.

280. — Irrésolution portée au plus haut degré. Il se propose de faire un petit voyage, et dès qu'il veut prendre des dispositions pour cela, il change d'avis, et préfère rester.

— Longue hésitation entre des partis opposés (au bout de plusieurs jours).

— Dans le jour, il forme le projet de faire telle chose le soir : mais le soir, quand l'époque est arrivée, il ne sait plus ce qu'il doit faire.

— Tout à coup il lui vient à l'esprit un soupçon fâcheux, une idée attristante, relativement à quelque objet qui l'intéresse : par exemple, il craint qu'un ami, qu'il a vu bien portant une heure auparavant, ne soit atteint d'une maladie mortelle (1).

— Incapacité de travailler, mauvaise humeur, caractère fâcheux.

285. — Susceptibilité extrême : disposition à s'emporter pour des riens (très-promptement).

— Accès subits de colère extrême, mais peu durable, allant souvent jusqu'à la fureur et aux voies de fait, même pour des motifs légers (au bout de plusieurs jours).

III. Carbonate de chaux (*Calcarea*).

On brise une coquille d'huître propre et un peu épaisse, on enlève un grain de la substance blanche

---

(1) Neumann (*Krankheiten des Vorstellungs-Vermœgens*, p 245, § 310) dit de l'action de la baryte, qu'elle rend abattu, misanthrope, pusillanime, craintif, qu'elle enlève aux enfans le goût de lire et l'envie d'apprendre.

et friable contenue entre ses deux côtés interne et externe; on la porte au millionnième degré d'atténuation pulvérulente en la broyant trois fois de suite, chaque fois pendant une heure, avec cent grains de sucre de lait; on dissout un grain de cette poudre dans cent gouttes d'alcool aqueux, et l'on étend la dissolution, en procédant comme je l'ai dit dans le chapitre consacré à la préparation des médicamens antipsoriques.

J'ai reconnu que la dilution au sextillionnième (VI) est celle dont on peut faire usage le plus souvent, mais que cependant on doit en avoir aussi de plus fortes, et qui soient portées jusqu'au décillionnième, pour les personnes qui ont les nerfs très délicats. Un ou deux globules de sucre imbibés de l'une ou de l'autre de ces liqueurs, suffisent ordinairement pour chaque dose. Cependant il s'est trouvé quelquefois des personnes robustes, atteintes de maladies chroniques, auxquelles je pouvais sans difficulté, et avec le plus grand succès, donner huit, dix, douze de ces globules imbibés d'une dilution au sextillionnième.

On peut donc laisser de côté les dilutions plus faibles, celles au billionnième et au quadrillionnième, dont la première au moins, surtout quand on la prescrit à la dose de plusieurs globules, agit souvent avec beaucoup trop de violence, et qui, dans les cas même où le médicament est parfaitement homœopathique, si elle ne produit pas une impression allant jusqu'à nuire, retarde cependant la réaction salutaire de la force vitale qu'on a pour but de provoquer. Il résulte de là que, dans les dix à quinze premiers jours, on n'observe rien autre chose qu'une exaspération renouvelée de temps en temps des

symptômes primitifs de la maladie (aggravement homœopathique): phénomène qui peut souvent conduire un praticien peu expérimenté à douter du succès, à croire que le médicament ne convient pas, à interrompre son action en donnant un antidote ou un autre remède antipsorique, et à suspendre ainsi la cure d'une manière fâcheuse; inconvénient auquel il faut souvent ensuite un laps de temps très long pour remédier (1).

Le mieux est donc de n'employer, à titre d'antipsorique, que la dilution au sextillionnième ($\overline{VI}$), à l'octillionnième ($\overline{VIII}$), ou au décillionnième ($\overline{X}$).

Je n'ai pas besoin d'excuser la préférence que j'accorde à cette dilution du carbonate calcaire sur celle de l'acétate de chaux. Ce dernier sel ne se prête pas à une préparation aussi précise, et ne donne pas un remède dont les doses soient aussi faciles à comparer.

Cependant comme les symptômes produits chez l'homme bien portant par la dissolution acétique ressemblent presque parfaitement à ceux qui résultent de l'action du carbonate calcaire, j'ai cru devoir, pour être complet, les rapporter conjointement avec ces derniers, et les distinguer par le signe —.

La chaux portée à ce degré de dilution est un des remèdes antipsoriques les plus efficaces, surtout dans les cas où prédominent les états suivans: vertiges en montant un escalier; vertige quand on monte haut,

(1) Tout ce que je dis ici de doses plus fortes qu'il n'est nécessaire s'applique également à tous les médicamens, antipsoriques et autres, qui jouissent d'une grande énergie. Celui qui ne veut pas se conformer à mes préceptes, fait mal à plaisir.

par exemple sur un toit; la tête habituellement entreprise, comme si elle était pressée en devant par une planche; tremblemens avant le déjeuner; céphalalgie, comme si on recevait des coups de marteau dans la tête, après avoir marché au grand air, assez forte pour obliger à se coucher; douleur térébrante au front, comme si la tête allait s'ouvrir; mal de tête, battement au milieu du cerveau; mal de tête et bourdonnement dans la tête, avec chaleur des joues; mal de tête causé par la lecture et l'écriture; mal de tête en levant à faux un corps pesant; froid glacial dans le côté droit de la tête; sueurs le soir à la tête; chute des cheveux; des plumes voltigeant devant les yeux, et trouble de la vue; presbytie, impossibilité de lire sans lunettes à verres convexes; obscurcissement de la vue en lisant; obscurcissement de la vue après avoir mangé, *pression dans les yeux;* gerçures et ardeur aux paupières; prurit des yeux; suppuration des yeux; ardeur et douleur déchirante dans les yeux en lisant à la lumière; douleur déchirante dans les paupières; élancemens dans les yeux; larmoiement des yeux au grand air; prurit et éruption à la face (taches de rousseur); *battement dans les oreilles;* bourdonnement d'oreilles; tintement d'oreilles; bruit dans les oreilles; craquement dans l'oreille en avalant; *dureté de l'ouïe;* obstruction du nez par du pus jaune et fétide; *sécheresse fatigante du nez;* douleur dans la glande sousmaxillaire; goître volumineux; dentition difficile; gonflement des gencives; mal de dents après l'usage de toute boisson froide; élancemens dans les dents, jour et nuit, renouvelés par le froid et le chaud; le matin, en s'éveillant, *sécheresse de la langue;* accumulation de mucus dans la gorge; rapports après avoir

mangé; rapports amers; le matin, goût amer dans la bouche; répugnance pour la pipe dont on a l'habitude; défaut d'appétit; *soif continuelle*, avec défaut d'appétit; faim en sortant de table, ou peu de temps après; faim dévorante le matin; le malade ne peut pas se rassasier; estomac faible, digestion languissante; pression à l'estomac; pression avec élancemens à l'estomac, après avoir mangé; pression à l'estomac en toussant; spasme d'estomac; pression la nuit à la région précordiale; chaleur après avoir mangé; dureté du bas-ventre; gonflement à la région précordiale, avec pression douloureuse; *borborygmes;* coliques dans la partie supérieure du ventre; mal de ventre, comme si l'on y éprouvait de la compression, des pincemens, sans diarrhée; mal de ventre, avec sentiment de compression et élancemens, sans diarrhée; ventre fréquemment ou toujours relâché, deux selles par jour; constipation; ascarides dans le rectum; sortie des boutons hémorrhoïdaires, en allant à la selle, avec douleur brûlante; après les selles, sentiment comme de détente et de brisement; ardeur dans l'urètre; sortie trop fréquente des urines; saignement par l'urètre; pissement de sang; *hémorrhagie par la matrice* (suppression des règles); pendant les règles, douleurs déchirantes dans le bas-ventre, et sensation pénible au sacrum; *flueurs blanches avant les règles; flueurs blanches*, comme du lait; *flueurs blanches accompagnées de prurit et d'ardeur;* prurit au pudendum pendant l'écoulement des flueurs blanches; éternuemens fréquens; *coryza sec; flux catarrhal tardant à s'établir par le nez;* coryza fréquens; raucité de la voix; *toux sèche;* toux le soir, dans le lit; toux la nuit, en dormant; expectoration jaune et fé-

tide; dérangement de la respiration en ployant le corps; ardeur sur la poitrine; *élancemens dans le côté de la poitrine pendant le mouvement;* élancemens dans le côté gauche, en se penchant de ce côté; douleurs la nuit dans le dos et dans les bras; douleur dans le dos, comme s'il y avait dislocation; *raideur à la nuque;* tiraillemens et déchiremens la nuit, dans les bras; *lassitude subite des bras, qui sont comme paralysés;* les mains paraissent mortes quand on saisit un objet; gonflement des mains; stupeur et engourdissement des doigts, même au chaud; nœuds de goutte aux articulations de la main et des doigts; fourmillement semblable à celui de l'engourdissement dans les doigts; fréquente paralysie des doigts; élancemens dans la cuisse en montant; pesanteur des jambes; raideur des jambes; crampes dans les jambes; tuméfaction du genou; taches rouges aux jambes; ulcères aux extrémités inférieures; gonflement des plantes des pieds; sueurs des pieds; ardeur aux plantes des pieds; sensibilité douloureuse des gros orteils; douleurs de cors; les pieds sont comme morts, le soir; frissonnement visible de la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, état après lequel le sujet est comme étonné; engourdissement des membres; peau du corps râpeuse, comme couverte d'une éruption miliaire; *grande diposition à se donner des tours de reins*, ce qui rend la nuque raide, avec mal de tête; grande sensibilité au froid; *grande disposition à se refroidir; sueurs abondantes quoiqu'on n'ait fait que des mouvemens modérés;* grande lassitude à la suite d'une marche modérée au grand air; déchiremens dans les membres, les bras et les jambes; *verrues;* embonpoint extrême chez les jeunes

gens; *défaut de forces*, *lassitude;* après la moindre marche, grande lassitude; l'action de parler cause une fatigue extrême; somnolence dans la journée; envies de dormir le soir, de bonne heure; réveils fréquens la nuit; songes qui troublent l'esprit; désordre de l'imagination pendant la nuit; inquiétude le soir, au crépuscule; chaleur et anxiété la nuit; asthme pendant la nuit; la nuit, le malade ne fait que se retourner dans son lit; la nuit, pression à la région précordiale, qui remonte de là au larynx et à la tête; soif pendant la nuit; *sueurs nocturnes;* fièvre tierce paraissant le soir, d'abord de la chaleur à la face, et ensuite du froid; anxiété en suant; susceptibilité nerveuse extrême; grande disposition à s'effrayer; caractère pleureur; inquiétude de l'esprit, avec pesanteur des jambes; accès de désespoir causé par la perte de la santé.

Après avoir administré la dose prescrite de la dilution de chaux, on la laisse agir aussi long-temps que les symptômes de la maladie s'améliorent, quoiqu'il n'y en ait sur la fin qu'un très-petit nombre qu'elle amende; et de cette manière on reconnaît que, quand le remède a été choisi parfaitement homoeopathique, une dose modérée exige quarante, cinquante jours, et quelquefois même davantage, pour épuiser son action et faire tout le bien qu'elle peut produire. Administrer un autre remède antipsorique avant cette époque, ce serait troubler le traitement.

Quelque efficacité que le carbonate calcaire ainsi étendu déploie, d'après mon expérience, dans les épilepsies entre autres, qui toutes procèdent de la gale, il ne faut cependant pas se flatter jamais de guérir ces graves maladies avec son secours seule-

ment, s'il n'est point homœopathique en même temps aux autres affections qui peuvent exister encore chez le malade; il faut que celles-ci soient éteintes, pour qu'on puisse dire la gale guérie dans l'intérieur du corps; mais une fois qu'elles ont disparu, il n'y a plus non plus d'épilepsie, et l'on est sûr qu'elle ne reviendra pas. Cependant le carbonate calcaire suffit souvent seul pour remplir toutes ces indications; ce qui a lieu surtout quand le malade n'a point été traité auparavant par des remèdes inappropriés à son état.

Si, malgré tous les soins qu'on aurait pu y apporter, la dose était trop forte, ou le remède lui-même non homœopathique, on soulagerait le malade en lui faisant flairer une dissolution de camphre, et plus fréquemment encore de l'esprit de nitre dulcifié.

Le soir, en marchant au grand air, démarche vacillante, qui fait chanceler à droite et à gauche (au bout de treize jours).

— *Vertige en marchant au grand air* (même au bout de vingt-six jours).

— *Vertige en marchant au grand air;* le sujet est sur le point de tomber sur le côté droit (au bout de deux heures).

Vertige allant presque jusqu'à faire tomber, accompagné de lassitude.

5. Après la marche, en restant debout et regardant autour de soi, vertige, comme si tous les objets tournaient en même temps que le sujet.

— Vertige, comme si le corps n'était pas posé solidement.

Le sentiment d'une grande pesanteur à l'occiput, dans la poitrine et les bras, ne permet pas de monter un escalier, sans se tenir à la rampe (au bout de dix heures).

—Vertige léger et passager dans la tête (au bout d'un quart d'heure).

— Accès de vertige stupéfiant; la tête se penche en avant, sur le côté gauche, dans le repos et le mouvement (au bout de trois quarts d'heure).

10. Mal de tête le matin, en se levant; tout tourne dans la tête; le sujet éprouve beaucoup de vertige en marchant et se tenant debout; en même temps il ressent comme des coups d'épingle dans le côté gauche de la tête et du froid.

Vertige violent, en se courbant; puis nausées et mal de tête.

Le matin, après le lever, la tête est tout étonnée, avec nausées, bourdonnemens d'oreilles, et sentiment semblable à celui qu'on éprouverait si l'on allait tomber sans connaissance (au bout de vingt-deux jours).

—Le matin, avant de manger, le sujet tombe tout à coup sans connaissance en se retournant pendant son travail; il a les bras étendus (comme dans l'épilepsie); quand il revient à lui, au bout de quelques momens, il éprouve de la chaleur et des sueurs (au bout de neuf jours).

En se courbant et remuant la tête, il lui semble ne pas savoir où il est.

15. Vertige et étourdissement, comme après avoir tourné en rond.

—Mal de tête, comme après avoir long-temps tourné en rond, avec sentiment d'engourdissement dans la tête, depuis trois heures du matin jusqu'à quatre heures du soir (au bout de vingt-cinq jours).

Pression au sommet de la tête, comme si l'on avait

rapidement tourné en rond (au bout de vingt-quatre jours).

— *Douleur compressive et stupéfiante au front*, comme dans le vertige, pendant le repos et le mouvement (au bout d'une heure et un quart).

On se réveille tous les matins avec mal à la tête, et parfois aussi avec des vertiges.

20. Chaque matin, en sortant du lit, la tête est comme étourdie, pendant une heure et demie.

On a la tête comme embrouillée.

Après le sommeil de midi, on a la tête très-entreprise (au bout de cinq jours).

La tête est continuellement et sourdement entreprise.

La tête est si douloureusement entreprise qu'on ne peut saisir le sens ni des lectures ni de la conversation (au bout de deux jours).

25. *La tête est toujours entreprise*, et comme trop pleine.

Céphalalgie au front, qui est comme trop plein, avec battemens dans les tempes (au bout de deux heures).

Les sens sont obtus et émoussés dans toute la tête, comme d'ordinaire dans le plus violent coryza.

Douleurs de tête sourdes et violentes, d'abord en avant, puis aussi à l'occiput, pendant quelques jours (au bout de huit jours).

—Chaque fois qu'on se courbe, sensation dans le côté droit de la tête, comme si on allait être pris de céphalalgie (au bout de six heures et demie).

30. Pour peu qu'on se serre la tête, on éprouve de la douleur à l'occiput.

On est très-sujet à oublier (au bout de quarante-huit heures).

Le matin, on a la tête lourde (au bout de vingt heures), pendant plusieurs matinées de suite.

Le matin, en s'éveillant, grande pesanteur de tête, avec sentiment de chaleur, tous deux augmentant beaucoup quand on remue la tête et qu'on se dresse sur ses pieds (au bout de soixante-douze heures).

Pesanteur dans la tête toute la journée (au bout de quatre jours).

35. *Pesanteur au front*, augmentée par l'action de lire et d'écrire.

Pesanteur et chaleur à la tête, bornée presque au front seul.

—La tête est très-lourde; on ressent de fortes secousses dans les deux tempes; et quand on se courbe, toute la tête est douloureuse; cependant ce dernier symptôme disparaît en se redressant (au bout de neuf heures et demie).

—Après s'être baissé plusieurs fois, en se tenant debout, douleur gravative dans la tête, avec pression à l'extérieur du front entier, mais surtout au dessus de l'œil gauche (au bout de cinq heures et demie).

Pression et pesanteur à l'occiput (au bout de treize jours).

40. —En lisant, obscurcissement de toute la tête, avec douleur compressive et stupéfiante dans le front, simulant le vertige, et privant le sujet de ses sens; il est obligé de cesser de lire, et ne sait plus où il se trouve (dans la position assise, au bout de quatre heures et demie).

—Pendant la lecture (étant assis), douleur com-

pressive et stupéfiante dans le front, comme si l'on se trouvait à un vent violent (au bout de vingt-neuf heures).

— Douleur compressive et stupéfiante au côté droit du front, au dessus des sourcils, qui augmente surtout en se courbant (au bout de cinquante heures).

— *Douleur compressive et stupéfiante, qui occupe surtout une moitié du front, dans le repos et le mouvement.*

Sensation de compression dans l'os temporal gauche, comme s'il était enfoncé; on l'éprouve à la fois en dedans et en dehors (au bout de sept heures et demie).

45. Douleur compressive dans le front, principalement au dessus du sourcil gauche, en marchant au grand air (au bout de trois heures).

— *Douleur compressive, traversant rapidement l'occiput, et qui ne disparaît que peu à peu* (au bout de trois heures et demie).

— A l'occiput, du côté gauche, pression saccadée du dedans au dehors, qui s'étend jusque dans la nuque (au bout de quatorze heures).

En se courbant, forte douleur, presque lancinante, et portant au dehors, dans la région du vertex (au bout de quatorze jours).

— *Douleur compressive dans la tempe gauche*, immédiatement auprès de l'œil, comme si quelque chose pressait avec force sur ce point (au bout de cinq heures et demie).

50. Douleur compressive et de pincement au côté gauche de la tête.

— Violente pression du dedans au dehors, dans toute la moitié gauche du cerveau.

— Violente douleur compressive du dedans au dehors, dans la région temporale gauche (au bout de treize heures).

— Douleur compressive de dedans en dehors, au côté droit de l'occiput (au bout d'une demi-heure).

Dans toute la tête, une sorte de pression douloureuse s'exerçant du dedans au dehors, et en même temps sensation comme de compression du cerveau (au bout de quinze jours).

55. Pression au front.

— Douleur compressive dans la bosse frontale droite, qui s'étend jusqu'à l'œil droit, et oblige à le fermer involontairement (au bout d'une heure et demie).

— Douleur compressive dans toute la tête, surtout dans les deux tempes (au bout de neuf heures).

— Le matin, après être sorti du lit, douleurs compressives et stupéfiantes dans toute la tête, comme si on n'était pas encore bien éveillé, ou comme si on avait rêvassé toute la nuit (au bout de vingt-quatre heures).

— Sensation à l'occiput, comme si on faisait effort pour l'écarter en deux (au bout de neuf heures et demie).

60. Pression et tension dans le côté droit de la tête, comme causée par un instrument mousse qu'on appuierait par momens de haut en bas.

— Douleur compressive et tiraillante dans le côté gauche de l'occiput, avec sentiment de raideur à la nuque.

— Douleur compressive et tiraillante dans la région surcilière gauche.

— Douleur compressive et tiraillante dans le muscle

temporal droit, et pression sur la rangée supérieure des dents ; toutes deux cessent quand le sujet se presse les tempes, et sont alors remplacées par une douleur compressive au front (au bout de deux jours).

— Le soir, douleur compressive et tiraillante dans le muscle crotaphite.

65. Tiraillemens et pression dans l'os temporal.

—Douleur compressive, tiraillante et quelquefois déchirante, tantôt dans le front, tantôt à l'occiput, tantôt aussi dans les tempes, qui disparaît en appuyant sur l'endroit douloureux et quand on s'enfonce dans la méditation (au bout de trois jours).

Douleur tiraillante presque continuelle au dessous du sommet de la tête.

Toute la journée, douleur tiraillante dans les tempes, les os de l'orbite et les joues qui se gonflent beaucoup (au bout de vingt-trois jours).

—Douleur tiraillante dans le côté droit du front, au dessus de l'œil et à l'occiput, quand on s'enfonce dans la méditation (au bout de deux jours).

70. Douleur tiraillante au sommet de la tête.

Mal de tête qui semble remonter du dos, et qui produit des douleurs tiraillantes sous le vertex et dans les tempes (au bout de trois jours).

Mal de tête, remontant de la nuque.

Tiraillement spasmodique du front au vertex (après un refroidissement) (au bout de six jours).

Tiraillement spasmodique au dessous du vertex, avec des élancemens dans les tempes et de la chaleur dans les oreilles (au bout de quarante-huit heures).

75. La tête fait mal, et elle est comme tendue.

— Douleur comme de crampe à la tempe droite (au bout de six heures).

— *Douleur comme de crampe dans la tempe gauche* (au bout de huit, de quatorze heures).

Élancemens dans la tête.

Douleur lancinante au côté gauche de la tête, au dessus de la tempe (au bout de deux jours).

80. — Élancemens sourds et compressifs aux deux tempes, en dedans (au bout de vingt quatre heures).

Élancement traversant la tempe gauche de dehors en dedans, et allant aboutir à la droite (au bout de cinq heures.

Élancemens fréquens dans les tempes (au bout de sept jours).

Élancemens au côté droit du sommet de la tête, jusque dans l'œil droit (au bout de vingt-neuf jours).

— En marchant, élancemens sourds, compressifs, qui se font sentir surtout au côté gauche du front, et se dissipent par la marche (au bout de vingt-sept heures).

85. Le soir, élancemens dans la tête et dans les jambes (au bout de vingt-quatre heures).

Une certaine vacuité dans la tête, avec douleurs lancinantes dans le cerveau, pendant trois jours (au bout de vingt-huit jours).

— Par intervalles, des élancemens violens à travers toute la moitié droite du cerveau, qui se renouvellent souvent, et laissent après eux, au même endroit, une sensation de tension, de pression, d'écartement (au bout de trois heures).

Élancemens isolés à travers la tête, avec beaucoup de disposition à avoir froid.

— Élancemens pulsatifs dans le pariétal gauche (au bout de quelques minutes).

90. — Élancemens dans la tempe gauche, près du

sourcil, dans les mouvemens de la mâchoire inférieure (au bout de cinq heures).

— Douleur térébrante et comme lancinante dans la partie gauche du front, pendant la situation assise, qui cesse de suite par la marche, la situation debout et le contact (au bout de douze heures et demie).

— *Élancemens intermittens dans le côté gauche du front, pendant le repos et le mouvement* (au bout de sept heures et demie, et de vingt-sept heures).

— Élancement térébrant au milieu du front, qui semble pénétrer jusque dans le cerveau (au bout de trois heures).

— Petits élancemens sur le vertex, à l'extérieur (au bout de sept heures).

95. — En se tenant debout, élancemens térébrans, semblables à des coups de couteau, dans la région temporale gauche, qui diminuent seulement par le toucher, mais disparaissent de suite quand on s'asseoit (au bout de trois quarts d'heure).

—Élancemens térébrans, semblables à des coups de couteau, intermittens, dans la tempe gauche, qui cessent quand on touche à la partie (au bout de huit heures).

Élancemens dans le côté droit de l'occiput (au bout de onze jours).

Douleur incisive à l'occiput et au front, comme si on y enfonçait un instrument tranchant; elle augmente par la marche et l'apposition de la main (au bout de trois jours).

— Au sommet de la tête, à la région du vertex, fort battement, semblable à celui d'une artère, avec

secousses incisives de dedans en dehors (au bout de dix heures).

100. Vers midi, craquement qui se fait entendre pendant plusieurs minutes dans l'occiput, et ensuite chaleur qui descend de la nuque.

Secousses, pour un instant, dans la tête (au bout de onze jours).

Tous les matins, mal de tête, battement dans le milieu du cerveau, qui dure toute la journée.

Mal de tête au dessus du nez, dans le front (au bout de cinq jours).

Une place comme engourdie, à l'extérieur, au côté droit de la tête.

105. — Ébranlement dans le cerveau, quand on monte, semblable à un retentissement dans la tête.

Chaleur dans la partie gauche de la tête.

Le soir, chaleur autour de la tête (au bout de huit heures).

Chaleur dans la tête, vers laquelle le sang se porte avec force.

Afflux du sang vers la tête, avec chaleur à la face, sept heures après le repas.

110. Froid glacial dans l'intérieur et au dehors de la tête (au bout de quatre heures).

Grande disposition à se refroidir la tête, et de là céphalalgie, dans laquelle il semblerait qu'on a une planche sur la tête, avec douleurs dans l'intérieur et frissons dans le corps (au bout de six jours).

— Chatouillement pruriteux au cuir chevelu, qui oblige à se gratter, dans lequel les racines des cheveux sont douloureuses au toucher, et qui dure bien une demi-journée (au bout de quatre heures).

Prurit avec ardeur au cuir chevelu (au bout de treize jours).

Prurit derrière l'oreille; quand on se gratte, on a la tête comme étonnée.

115.—*Prurit au cuir chevelu*, en allant au grand air.

— Fourmillement prurïteux au cuir chevelu, que le frottement n'apaise pas (au bout de dix heures).

Éruption à la tête, avec gonflemens glandulaires au col.

Prurit à l'occiput (au bout de cinq jours).

La peau de la tête devient squameuse sur le vertex (au bout de onze jours).

120. Croûtes minces et humides sur le cuir chevelu (au bout de douze jours).

— En touchant l'occiput, au côté gauche, douleur comme si la partie était ulcérée en dedans. (au bout de trente-deux heures).

Plusieurs points de la tête sont douloureux au toucher (au bout de quatorze jours).

— Toute la peau de la tête est sensible, douloureuse, quand on fait aller et venir les muscles du front (au bout d'une heure et demie).

Un furoncle au front, sur la limite de la cheve lure (les premiers jours).

125. Éruption de boutons au front (au bout de douze jours).

Forte douleur dans le front et les yeux, comme si ces derniers étaient repoussés au dehors (au bout de cinq jours).

— Une pression au sommet de la tête, qui va jusque dans l'œil.

— Tiraillement dans la tête et dans les yeux, tous

les après-midi, depuis trois ou quatre heures jusqu'à neuf ou dix, avec rougeur de toute la face.

Pression qui s'étend vers les yeux, le nez, les dents et les joues, et qui rend très-sensible au bruit, avec attaques légères de syncope.

130. — Élancement térébrant au bord supérieur de l'orbite (au bout de cinq heures).

Tremblotement dans la paupière supérieure droite, avec sensation qui ferait croire que l'œil se meut de lui-même (au bout de dix-huit jours).

— *Dilatation des pupilles* (au bout d'une heure et demie).

— *Rétrécissement des pupilles* (au bout de vingt-cinq, vingt-six heures).

Dans les deux angles internes des yeux, comme une gaze qui passe devant la vue, et qui disparaît par le larmoiement.

135. On dirait voir des plumes passer devant les yeux.

On croirait avoir une ombre devant les yeux, dont les pupilles sont très-dilatées, de sorte que les objets semblent comme obscurs et invisibles d'un côté; ainsi, par exemple, on ne voit qu'un seul œil à un homme.

Les petits objets sont aperçus plus distinctement que les gros.

— Presbytie, chez un sujet myope; pendant toute une journée il put distinguer tous les objets à une assez grande distance (au bout de vingt-huit heures).

Une personne, qui d'ailleurs voyait bien de près comme de loin, ne put plus distinguer un petit objet voisin d'elle, ne put plus enfiler une aiguille (les premiers neuf jours).

140. En exécutant des mouvemens du corps qui

demandent quelque effort, on aperçoit souvent des taches noires devant les yeux (au bout de onze jours).

On aperçoit quelquefois devant l'œil gauche une tache noire, qui disparaît au bout de quelques minutes.

Quelque chose de noir ou d'obscur passe parfois devant les yeux.

La vue semble être trouble (après un refroidissement de la tête) (au bout de six jours).

En lisant, un point noir accompagne les lettres.

145. Cécité subite, immédiatement après le dîner; le sujet ne peut même plus voir la table à laquelle il est assis; en même temps, sueur causée par l'anxiété et nausées; il semble voir quelque chose de brillant devant les yeux; au bout d'une heure de sommeil, tout est passé.

— Le matin, en s'éveillant, éclat passager et comme des étincelles de feu devant les yeux.

— *Les yeux causent beaucoup de démangeaison.*

Prurit aux bords des paupières (au bout de cinq jours).

— *Les yeux sont pruriteux dans les deux angles.*

150. *Prurit dans l'angle de l'œil.*

— Chatouillement pruriteux dans l'angle externe droit de l'œil, qui oblige à se frotter (au bout de vingt-cinq heures).

Ardeur et prurit dans les yeux (au bout de huit jours).

Ardeur pruriteuse dans les deux yeux, sur la tête, au col, etc. (au bout de sept jours).

Les angles internes des yeux causent une ardeur douloureuse, quelquefois avec des picotemens dedans.

155. Cuisson dans l'œil (au bout de sept jours).

Douleur dans les yeux, comme s'ils étaient refoulés dans l'orbite (au bout de huit jours).

Douleur dans les yeux, qui oblige à les ouvrir, avec la même sensation que si l'on était obligé de les renfoncer dans l'orbite (au bout de quinze jours).

Pression et ardeur dans les yeux : ils larmoient.

Sensation douloureuse, comme si un petit corps étranger (par exemple un grain de sable) *était tombé dans les yeux* (au bout de dix-sept jours).

160. Le soir, une pression dans l'œil gauche (au bout de cinq jours).

Pression pénible, jour et nuit, comme s'il y avait un grain de sable sous la paupière supérieure (au bout de dix-neuf jours).

Seulement le soir, après s'être mis au lit, et pendant la nuit, pression dans l'œil, comme s'il s'y trouvait un grain de sable.

Convulsions dans l'œil, par intervalles (au bout de vingt jours).

Sentiment dans les yeux, comme s'ils étaient tout froids (au bout de quelques minutes).

165. Douleur dans la paupière inférieure, comme si elle était gercée.

Rougeur du blanc de l'œil.

Les paupières sont gonflées et rouges; elles suppurent la nuit, et sont aussi pleines de chassie dans la journée, avec sentiment de chaleur et sensation comme si elles étaient gercées; les yeux pleurent (au bout de onze jours).

Les yeux pleurent en écrivant.

L'œil pleure et est malade (au bout de sept jours).

170. *Les yeux, remplis d'eau, causent de la douleur, à la lumière, et les paupières sont collées le matin par la chassie* (au bout de vingt-quatre heures).

— De la chassie dans les coins des yeux, pendant deux jours (au bout de dix heures).

— En remuant les paupières, on s'aperçoit qu'elles se collent ensemble, avec pression dans les angles externes des yeux (au bout de cinquante-cinq heures).

— En s'éveillant, les yeux sont pleins de suppuration (au bout de vingt-quatre heures).

Élancemens dans l'œil et dans la tête (pendant les règles) (au bout de huit jours).

175. Elancemens pénibles dans un œil atteint de fistule lacrymale.

Gonflement inflammatoire de l'angle de l'œil gauche et de la paupière inférieure, avec douleurs lancinantes et pulsatives, et prurit tout autour (au bout de dix jours).

— Élancemens dans les angles externes et internes des yeux.

— Picotemens pruriteux dans les angles internes des yeux, qui disparaissent quand on se frotte (au bout d'une demi-heure.)

— Violens élancemens déchirans dans l'œil droit, comme s'il était enflammé (au bout de quatre heures).

180. *Sentiment d'ardeur dans la paupière supérieure gauche, du côté de l'angle interne* (au bout de six heures et demie).

Blanc de l'œil rougeâtre, avec douleurs gravatives (au bout de vingt jours).

— Violente ophthalmie; le blanc de l'œil est tout

rouge, et il y a, toute la journée, beaucoup de chassie dans les yeux, surtout aux angles externes, qui sont comme excoriés et ulcérés, pendant quinze jours (au bout de deux jours).

— Un bouton suppurant au dessous du sourcil gauche (au bout de cinq heures).

— Fourmillement léger au dessus de l'œil, et au côté du nez, sous la peau.

185. Prurit très-fatigant dans toute la face (les sept premiers jours); on est obligé de se gratter sans cesse.

Eruption de petits boutons non douloureux à la face (au bout de cinq jours).

—Au milieu de la joue, un petit bouton indolent, qui, après avoir été écorché, suinte et laisse une croûte verdâtre (au bout de quarante-huit heures).

Des taches blanches à la face, qui causent de la démangeaison.

— Un bouton sur la joue, causant une douleur lancinante.

190. Eruption de nombreux boutons très-prurituex à la face entière (au bout de neuf jours).

— Légère convulsion du bord supérieur de l'orbite, en descendant vers le nez (au bout de trois quarts d'heure).

Convulsions dans les muscles de la face (au bout de treize jours).

Sensation comme si la face était gonflée au dessous de l'œil et autour du nez, quoiqu'on n'en voie rien (au bout de sept jours).

Quelque peu de gonflement non douloureux sous l'œil gauche.

195. —Sentiment de tension dans la joue droite, comme si elle était gonflée (au bout de deux jours).

Tuméfaction de la face, sans chaleur, avec des élancemens comme des coups d'épingle, çà et là.

Erysipèle à la joue tuméfiée.

— Douleur sourde dans les parties charnues de la joue gauche (au bout de deux heures).

— Pulsation sur les deux os des pommettes, semblable à celle d'une artère (au bout de deux heures).

200. — Douleur gravative dans le côté droit de la mâchoire supérieure, en mâchant (au bout de trois heures).

Tiraillemens dans les os de la tête et de la face (au bout de vingt jours).

Tiraillemens dans l'os jugal gauche.

— Violens tiraillemens dans le côté droit de la mâchoire supérieure (au bout de neuf heures).

Douleur à la face, et ensuite gonflement de la joue, qui fit cesser la douleur (au bout de dix jours).

205. La joue droite est tirée spasmodiquement de côté, avec douleur tiraillante simulant une crampe (au bout de trente jours).

Le sujet a souvent beaucoup de chaleur et de rougeur à la face.

La *face* devient maigre et *pâle*, les yeux caves et bordés de noir (au bout de treize jours).

— Couleur jaune de la face.

Teinte jaune de la face (au bout ne sept jours).

210. Léger gazouillement dans les deux oreilles, toute la tête étant entreprise (au bout d'une demi-heure).

Sorte de chant dans l'oreille, où l'on entend ensuite un pétillement.

Quelquefois une sorte de chant dans l'oreille, parfois un bruit de fêlure.

Chant et bourdonnement dans l'oreille.

Tintement d'oreilles.

215. Bruissement dans l'oreille gauche et dans la tête (au bout de quatre jours).

Bourdonnement dans l'oreille gauche.

— En s'endormant, le soir, le sujet est sensible au bruit.

Sensibilité dans le cerveau, excitée par un son fort.

Sifflement considérable dans les oreilles, avec dureté de l'ouïe, le matin (au bout de deux jours).

220. Le sujet entend moins bien qu'à l'ordinaire (les trois premiers jours).

— Sensation dans l'oreille droite comme si quelque chose s'était glissé devant le tympan, sans diminution de l'ouïe (au bout de quinze heures).

En *renâclant* avec force, on éprouve une sensation particulière, qui empêche d'entendre ensuite (et qui se dissipe en avalant).

Gargouillement dans les oreilles, en avalant (les premiers jours).

Il se fait un bruit de va et vient dans les oreilles, comme si une membrane y était détachée (au bout de six jours).

225. En se mouchant, quelque chose semble se détacher dans l'oreille.

Pulsation dans les oreilles (les premiers jours).

— Toutes les minutes, dans l'oreille droite (avec sifflement), tressaillemens si forts que le corps en saute quelquefois (au bout de onze jours).

— Tressaillement dans le cartilage de l'oreille (au bout de quarante-huit heures).

— Elancemens dans les oreilles.

230. Elancement et douleur dans l'oreille droite.

Elancemens déchirans dans l'oreille droite (au bout de trois jours).

Fourmillement dans l'oreille droite (au bout de sept jours).

Douleur sourde, tiraillante, dans les oreilles.

Prurit brûlant dans les deux oreilles (au bout de treize jours).

235. *Chaleur dans l'intérieur des oreilles* (au bout de vingt-neuf jours).

De la chaleur s'écoule, en quelque sorte, de l'oreille gauche (au bout de cinq jours).

Gonflement de l'oreille interne, et du côté droit de la face, avec sécretion plus abondante du cérumen.

Gonflement considérable de l'oreille droite (au bout de vingt-quatre jours).

— Sentiment de crampe au côté postérieur du pavillon de l'oreille gauche (au bout de neuf heures).

240. Au devant de l'oreille gauche, une tumeur qui est douloureuse au toucher, comme un furoncle.

— Une tumeur sous le lobule de l'oreille, qui cause une tension douloureuse dans l'articulation de la mâchoire, pendant la mastication.

Frissons fréquens à l'extérieur des oreilles.

Convulsions des muscles extérieurs du nez (au bout de dix-huit jours).

— Douleur rongeante à la racine du nez (au bout d'une heure).

245. Gonflement du nez, surtout à sa racine, entre les yeux, se dissipant et reparaissant souvent (au bout de six jours).

Une tache rouge au bout du nez.

Le nez cause des démangeaisons en dedans et en dehors (au bout de deux jours).

Sécheresse du nez (au bout de vingt-deux jours).

Emoussement du sens de l'odorat.

250. Illusions de l'odorat ; le sujet sent comme une odeur d'œufs pouris ou de poudre à tirer (au bout d'une heure).

Saignement de nez, le matin (au bout de sept jours).

La nuit, un peu de sang coule par le nez (au bout de dix-huit jours).

Fort saignement du nez (au bout de dix jours).

Le sujet mouche du sang noirâtre.

255. — Des boutons en dedans des deux narines, avec des croûtes.

Dans la narine gauche, un bouton très-douloureux, causant du prurit et des élancemens.

Après de fréquens éternuemens, affection, ulcération des narines.

— Fourmillement pruriteux à la lèvre supérieure, au dessous du nez, qui disparaît bien par le frottement, mais renaît de suite sur un autre point peu éloigné (au bout d'une heure).

Quelques boutons à la lèvre supérieure.

260. Le matin, la lèvre supérieure est gonflée (au bout de quinze jours).

— Rudesse et sécheresse des lèvres, surtout de la supérieure, comme si elle voulait se gercer (au bout de quarante-neuf heures).

Eruption de boutons autour de la bouche et dans ses coins.

Lèvres gercées; langue fendillée et gercée (au bout de quarante-huit heures).

Eruption de boutons au dessous du coin droit de la bouche.

— 265. Une grande croûte humide sous le coin droit de la bouche (au bout de quatorze jours).

Le coin droit de la bouche en suppuration et douloureux.

— Boutons avec croûtes au bord de la partie rouge de la lèvre inférieure.

Eruption dans la partie rouge de la lèvre inférieure (au bout de trente-deux jours).

Dans la lèvre inférieure, d'abord un léger tiraillement; puis elle paraît comme morte, blanche et engourdie, avec une sensation qui ferait croire qu'elle va se gonfler et devenir pendante, durant cinq minutes (au bout de dix-huit heures).

270. Resserrement spasmodique de la bouche; le sujet ne pouvait pas l'ouvrir.

Au milieu du menton, une éruption de boutons.

Au côté gauche de la mâchoire inférieure, un grand gonflement, causant une douleur tiraillante (au bout de douze jours).

Chatouillement prurileux au bord du côté gauche de la mâchoire inférieure, qui oblige à se gratter (au bout de dix heures).

Gonflement d'une glande gauche du cou, de la grosseur d'un œuf de pigeon, avec picotemens douloureux dans le côté gauche de la gorge en avalant.

275. — Tuméfaction de la glande sous-maxillaire, avec douleur gravative dans cette glande.

Les glandes sous-maxillaires se gonflent.

Gonflement des glandes au dessous de l'angle droit de la mâchoire inférieure, du volume d'un œuf de poule, causant une tension douloureuse pendant la mastication et des élancemens quand on y touche (au bout de quarante-et-un jours).

Glandes du col dures et gonflées (au bout de treize jours).

Le col était, au côté gauche, gonflé et douloureux au toucher, ainsi qu'en tournant la tête; en même temps, mal de gorge intérieur (au bout de cinq jours).

280. En parlant et en tournant la tête, une douleur au cou, comme s'il voulait y survenir une hernie ou une tumeur.

Les gencives saignent, même la nuit (au bout de deux et trois jours).

Gonflement des gencives autour d'une dent creuse (au bout de huit jours).

Au milieu d'un gonflement de la gencive, qui était fort douloureux au toucher, un ancien chicot devint plus mobile, et causa de grands élancemens.

Pulsation dans le gonflement de la gencive (au bout de vingt jours).

285. — Petits élancemens dans la gencive de toute la mâchoire supérieure (au bout de deux heures).

Le sujet est éveillé la nuit par une douleur très-vive dans toutes les dents, comme s'il y recevait de petits coups d'épingles; l'air froid augmente cette douleur (au bout de dix-neuf heures).

Gonflement douloureux de la gencive, sans mal de dent, accompagné aussi d'un gonflement de la joue douloureux au toucher (au bout de trois jours).

— Sensation de térébration dans la gencive supérieure du côté droit, suivie du gonflement de cette partie, avec tiraillemens gravatifs dans le muscle temporal droit (au bout de trois jours).

Ampoules pleines de pus à la gencive, au dessus d'une dent molaire, comme s'il y avait une fistule

dentaire (après un refroidissement?) (au bout de vingt-quatre jours).

290. Ulcération des gencives (au bout de quatorze jours).

Les racines des dents sont douloureuses; la gencive est comme écorchée.

Les dents ne peuvent supporter ni l'air ni le froid.

Au moindre choc la dent cause de la douleur (au bout de cinq jours).

Mal de dents causé par le chaud et le froid, mais surtout par un coup d'air, le jour et la nuit, avec afflux d'une salive abondante à la bouche; il y a en même temps des élancemens qui se dirigent vers les yeux et les oreilles, et qui empêchent de dormir la nuit (au bout de huit jours).

295. Le mal de dents est augmenté par un bruit extérieur (au bout de quatre jours).

Tiraillemens dans les dents.

Douleur tiraillante dans une dent de devant, durant quelques minutes et revenant par accès (au bout de dix-sept jours).

Elancemens tiraillans dans toutes les dents (au bout de onze jours).

— Elancemens dans les dents.

300. Deux heures après le dîner, d'abord des élancemens dans la dernière dent molaire, puis des douleurs térébrantes, que l'action de manger diminue (au bout de onze jours).

Elancemens qui, des dents, se portent dans la tête, jusqu'aux tempes, la nuit de préférence.

Elancemens isolés dans les dents creuses, par accès revenant toutes les demi-heures; ces élancemens ne sont jamais plus forts que quand on prend quelque

chose de chaud, et se font sentir même la nuit; il y a des élancemens dans toute la joue.

Tiraillemens dans les dents, comme si on en arrachait les racines (au bout de vingt heures).

305. Mal de dents; battemens, seulement en mangeant, dans une canine.

— Mal de dents pulsatif; la dent elle-même est sensible au toucher, avec gonflement de la gencive qui cause de la douleur quand on y touche (au bout de sept jours).

Mal de dents; une sorte de secousse dans les dents, comme si on avait reçu un coup de poing (au bout de vingt-deux jours).

Douleur poignante dans les dents (au bout de quatre heures).

— Douleur rongeante dans les dents mâchelières d'en haut, à droite, comme si elles allaient devenir creuses, dans toutes les positions du corps (au bout de six heures).

310. Mal de dents perforant, avec élancemens qui remontent vers les os du nez, jour et nuit; gonflement de la gencive et de la joue (au bout de deux jours).

Mauvaise odeur qui s'exhale des dents (au bout de cinq jours).

Difficulté à mouvoir la langue.

Le sujet éprouve de la difficulté à parler.

L'action de parler le rend faible: il est obligé de l'interrompre (au bout de trois jours).

315. Il remue la bouche comme s'il voulait parler ou crier, mais ne peut pas dire un mot.

— Sentiment d'âpreté et d'érosion de la langue, qui est blanche et chargée (au bout d'une heure).

Douleur brûlante au bout de la langue, comme si elle était excoriée : la douleur empêche qu'on mette rien de chaud dans la bouche (au bout de six heures).

Langue blanche et chargée (les premiers jours).

Boutons sur la langue, qui gênent beaucoup en mangeant.

320. — Petits boutons sur la langue, avec sentiment de chaleur et d'ardeur dans la bouche.

Le matin, en s'éveillant, la langue est toute sèche (au bout de treize jours).

— Sentiment de sécheresse sur la langue (au bout de cinq jours).

Emoussement du goût.

Ampoules dans la bouche, auxquelles succèdent des ulcères à l'intérieur des joues (au bout de vingt-quatre jours) (après un refroidissement ?)

325. Ampoules dans la bouche, qui crèvent et forment des ulcères (au bout de douze jours) (après des chagrins ?)

Petites ampoules à l'intérieur de la joue, au point de contact des dents.

— Sensation à la partie postérieure du palais, comme si cette partie était âpre et ratissée ; elle porte à tousser, mais la toux ne la fait pas disparaître (au bout de douze jours).

— Sécheresse dans la bouche, comme si l'on y avait de la chaux (au bout d'une heure).

— Sécheresse dans la bouche, avec sensation d'une quantité surabondante de mucus au fond de la gorge, dont on s'aperçoit en avalant (au bout d'une heure trois quarts).

330. — Afflux de salive à la bouche ; il en vient tant

qu'on est obligé de l'avaler à chaque instant (au bout d'une heure et demie.)

Le matin, empâtement de la bouche, qui ne disparaît pas en se rinçant la bouche souvent (au bout de vingt-quatre heures).

Afflux considérable de salive à la bouche.

— Le matin, on tire beaucoup de mucus de la gorge.

— La nuit, sentiment dans la gorge comme si elle était grattée par quelque chose, avec expulsion de mucus (au bout de vingt-deux jours).

335. Dans la gorge, un obstacle à avaler, paraissant produit par un corps qui exerce une compression.

Dans le pharynx, sensation semblable à celle qu'y produirait la présence d'un corps étranger, et qui oblige à avaler sans cesse (au bout de quinze jours).

Mal de gorge, en avalant, qui paraît comme produit par un corps étranger dans le pharynx.

Mal de gorge, qui semble comme produit par un gonflement étendu jusque dans les oreilles (au bout de quatorze jours).

Mal de gorge, avec gonflement glandulaire au dessous de la mâchoire.

340. Mal de gorge; prolapsus de la luette et *gonflement des amygdales*, avec sensation en avalant, comme si l'intérieur de la gorge était rétréci; en même temps sentiment comme d'érosion, avec élancemens (au bout de cinq jours).

— Mal de gorge; vif élancement à droite, au dessus de l'œsophage, hors du temps de la déglutition (au bout de trois quarts d'heure).

Quand on avale, on éprouve des picotemens dans la gorge; on ne peut pas avaler de pain.

— Sécheresse et amertume dans la gorge, toute la journée, mais surtout le matin (au bout de deux jours).

Goût un peu amer dans la bouche.

345. Mauvais goût dans la bouche, le matin, semblant provenir d'un mauvais état de l'estomac.

Goût salé dans la bouche, avec beaucoup de soif (au bout de quelques heures).

Goût acide dans la bouche (au bout de vingt-quatre heures et de vingt-un jours).

On crache sans cesse de la salive acide (au bout de deux jours).

Tout ce qu'on mange paraît acide, sans goût acide dans la bouche cependant (après un refroidissement?).

350. Goût métallique, goût de plomb, le matin, dans la bouche (au bout de six jours).

— *Fréquens rapports à vide* (au bout d'une demi-heure, d'une heure).

Beaucoup de rapports, même le matin, en s'éveillant et à jeun.

Fréquens rapports ayant le goût de ce qu'on a mangé.

Rapports amers.

355. — Rapports aigrelets (au bout d'un quart d'heure).

— Rapports aigrelets continuels.

— Le matin, rapport acide.

— Rapport aigrelet répugnant (au bout d'une heure).

Rapport acide, avec ardeur remontant de la région précordiale (soda); un liquide brunâtre et acide vient à la bouche (au bout de huit; neuf jours).

360. Soda (au bout d'une heure).

Après avoir pris des alimens secs et durs, ardeur le long de la gorge en descendant.

Hoquet fréquent (au bout de deux heures, de trois heures et demie, de dix, vingt-huit et trente-quatre heures).

— Hoquet fort, pendant un quart d'heure (au bout de cinq heures).

Sensibilité extrême, avec afflux de salive à la bouche (au bout de trois heures).

365. Le matin, à jeun, malaise et dégoût, avec frémissement et frisson.

Le matin, avant déjeuner, malaise à la région précordiale; la vue s'obscurcit, et il a fallu s'asseoir pendant un quart d'heure.

Nausées le matin (au bout de deux heures et de cinq jours).

Dans l'après-midi, malaise considérable à la région précordiale, comme causé par une grande vacuité de l'estomac.

Le soir, nausées, chaleur, et sommeil fort agité (au bout de dix jours).

370. — Des nausées réveillant à minuit, avec toux et une sorte de soda.

— Nausées et envies de vomir; le sujet croyait être sur le point de vomir (au bout de cinq quarts d'heure).

Fréquemment des nausées qui simulent la syncope.

Nausées, envies de vomir et mal de tête (au bout de douze jours).

Au milieu de nausées et d'envies de vomir, une eau aigrelette vient à la bouche.

375. — Il semble au sujet qu'il va vomir, il a des soulèvemens de cœur, et l'eau lui vient à la bouche, avec une sorte de vertige dans la tête (sur-le-champ).

Le matin, vomissement, et toute la journée nausées, avec douleurs et remuement dans le bas-ventre.

Nausées, malaise et anxiété (au bout de huit jours).

— Le lait a un goût acide, et ne passe pas bien (au bout d'une demi-heure).

Après avoir pris du lait, de l'eau revient de l'estomac à la bouche.

380. Une partie du lait pris le matin revient à la bouche, par une sorte de rapport, avec un goût aigre (au bout de trois jours).

— Le lait semble bon (au bout de trois heures).

Le tabac est sans goût; il cause, même chez les fumeurs, des maux de tête et des nausées.

— Les alimens ont trop peu de goût; la viande surtout ne plaît pas.

L'appétit est moindre; on sent une âcreté dans l'estomac.

385. *Défaut total d'appétit* (au bout de vingt-quatre heures) (après un refroidissement)?

Forte soif, dans l'après-midi (au bout de trois heures).

— Soif extraordinaire et sécheresse dans la gorge.

— Le matin, de la soif.

Beaucoup de soif et urine brune (au bout de deux jours).

390. *Grande soif.*

— *Soif pénible et désir des boissons froides, surtout de l'eau froide; le sujet fut obligé de boire beaucoup d'eau froide*, pendant huit heures (au bout de huit, dix, cinquante-cinq heures).

Forte soif de bière.

Beaucoup d'appétit pour le vin, que d'ailleurs on n'aimait pas.

Grand appétit, avec beaucoup de lassitude, le soir.

395. Faim excessive, avec estomac faible (au bout de douze jours).

Le matin, faim dévorante.

Quelques heures après avoir mangé quoi que ce soit, ardeur continuelle à la gorge, en descendant, avec ou sans rapports.

— Après avoir bu du lait, le matin, une nausée, sans rapport, semble remonter de l'estomac, comme si ce viscère était malade.

A dîner, à peine a-t-on mangé la moitié de sa suffisance, qu'on est mal à son aise; les alimens remontent jusque dans la bouche, avec une saveur nauséeuse, et il survient des rapports continuels, pendant trois heures (au bout de vingt jours).

400. En mangeant, au moment où le sujet était presque rassasié, survint une nausée, qui se dissipa quand il eut cessé de manger (au bout de neuf, douze jours).

Après le dîner, fort battement de cœur.

Deux heures après le dîner, afflux du sang vers la tête, avec chaleur à la face.

Après le souper, des coliques.

En mangeant, coliques dans le ventre, qui s'irradient de tous côtés à partir de l'ombilic (au bout de dix-huit jours).

405.—Après avoir mangé, mal de tête tiraillant et gravatif autour des tempes (au bout de deux jours).

— Après avoir mangé, le mal de tête va toujours en augmentant, et il survient même en mangeant, avec grande sensibilité des dents, comme si elles ne tenaient pas et qu'elles se renversassent.

Après le souper, pression spasmodique à l'estomac,

et, lorsqu'elle cesse, sensation dans les intestins, comme s'il allait survenir de la diarrhée, qui ne paraît cependant pas (au bout de sept, huit jours).

Le soir, après avoir pris des alimens liquides, on est comme bourré, avec forte pression spasmodique (au bout de douze jours).

Après avoir pris des alimens, quels qu'ils soient, rapports qui en ont le goût.

410. Après avoir mangé, envie irrésistible de dormir; ensuite frissonnement et toux causée par des chatouillemens.

Après le dîner, somnolence; le sujet cligne des yeux.

Après le dîner, accablement et sentiment de faiblesse (au bout de neuf jours).

Pression à l'estomac; on éprouve comme une pesanteur et une plénitude à l'estomac (au bout de trois heures).

Pression en travers sur l'estomac (au bout de dix-neuf jours).

415. Pression à l'estomac, même à jeun.

Pression pénible, semblable à un spasme d'estomac, pendant deux heures; le sujet ne put point rester au lit, et fut obligé de se lever (au bout de vingt-quatre heures).

Pression à l'estomac, toute la journée (au bout de sept jours).

Spasme à l'estomac et dans le bas-ventre, ayant un caractère de compression et de déchirement.

Spasme d'estomac, avec nausées, rapports et bâillemens au bout de trois quarts d'heure).

420. L'après-midi, violent spasme d'estomac, jusqu'à ce que la sueur ruisselle par tout le corps (au bout de treize jours).

L'après-midi, plénitude de l'estomac (au bout de huit heures).

Ardeur à l'estomac.

—Sentiment d'anxiété à la région précordiale (au bout de six heures).

Au milieu du ventre, sentiment énorme de douleur, avec nausées, sans envies de vomir, durant un quart d'heure (au bout de vingt-sept jours).

425.—Etant assis, beaucoup d'anxiété, qui semble partir de l'estomac, avec chaleur brûlante dans le bas-ventre, sensations qui toutes se dissipent promptement quand on marche ou se tient debout (au bout de vingt-six heures).

— Sensation de tension et d'étreinte douloureuse à la région précordiale et dans toute la région au dessous des côtes (au bout de dix heures).

Coliques, douleur de resserrement dans la partie supérieure du ventre, qui oblige à marcher courbé en deux, et qu'excitent surtout les inspirations profondes (au bout de quelques jours).

A la région précordiale et dans le bas-ventre, sentiment de constriction, avec désordre de l'appétit, qui est tantôt trop grand et tantôt trop faible.

—*Sensation sourde de pincement, d'étranglement, immédiatement au-dessous de la région précordiale* (au bout de dix minutes).

430.—Sensation désagréable au dessous de la fossette du cœur, tout le corps étant froid.

—Sensation violente de pincement, de tenaillement dans toute la région au dessous des côtes, qui se prolonge jusqu'au sternum, y devient lancinante, et excite des rapports (au bout de trois quarts d'heure).

—Violente sensation de pincement douloureux

dans la partie supérieure du ventre et la poitrine, qui se termine çà et là par un petit élancement (au bout d'une demi-heure).

Plusieurs fois par jour, dans l'hypocondre gauche, accès durant un quart d'heure de battement compressif, pendant le repos et le mouvement.

La pression des vêtemens serrés sur les hypocondres est insupportable.

435. Douleur gravative dans le foie, surtout la nuit, époque à laquelle la dureté de cet organe se fait aussi le mieux sentir.

Le côté droit du ventre est plus gros et plus saillant; le sujet y éprouve continuellement de la pression, surtout quand il est assis, et de la pesanteur; il ne peut pas se coucher sur ce côté; en même temps, borborygmes.

—Elancemens qui font tressaillir, et s'étendent de la région du foie dans la poitrine (au bout de dix heures).

Un élancement dans le côté droit du ventre, qui se porte ensuite dans le dos, le soir (au bout de trente jours).

—Longs élancemens dans le côté droit, sous les côtes (au bout de treize heures et demie).

440. Dans les muscles du bas-ventre, sous les côtes, une multitude d'élancemens, semblables à des coups d'épingle, allant de dedans en dehors, surtout lorsqu'on inspire (au bout de trois heures).

Tension dans les muscles de la partie supérieure du ventre, quand on se penche en arrière, et douleur en se frottant le ventre avec la main, comme si la peau était excoriée (au bout de dix heures).

Gargouillement dans le côté gauche du ventre,

avec sensation de malaise dans le bas-ventre, sans douleur.

Gargouillement continuel dans le côté gauche de la partie supérieure du ventre (au bout de quatre jours).

Gargouillemens et borborygmes bruyans dans le bas-ventre, comme s'il était vide (au bout d'une heure un quart et de vingt-huit heures).

445. Borborygmes dans le ventre, et ensuite rapports.

Beaucoup de gargouillemens dans le bas-ventre.

—Fréquemment une tuméfaction fourmillante et des borborygmes bruyans au côté droit du bas-ventre, comme produite par une accumulation de vents, qui s'échappent ensuite (au bout d'un quart d'heure).

—Gargouillemens qui s'entendent dans le côté droit du bas-ventre, comme si la diarrhée allait s'établir (au bout de trois heures et demie, de cinq heures).

—Sensation de pincement, dans une petite étendue, à peu près au-dessous du nombril, qui, par le frottement avec le doigt, dégénère en gargouillement (au bout d'une demi-heure).

450. Pincement dans le bas-ventre (au bout de huit jours).

Souvent dans la journée, coliques semblables à des pincemens, qui durent quelques minutes, et sont suivies de nausées.

—Coliques semblables à des pincemens, profondément situées dans le bas-ventre (à la région de la vessie), qui se renouvellent souvent, et sont toujours accompagnées de la sortie de quelques vents (au bout d'un quart d'heure).

—Tous les matins des coliques, même aussi le soir et la nuit, qui cessent après avoir mangé; mais ensuite il y a des gargouillemens dans le ventre.

—Dans la région lombaire droite, douleur déchirante, qui aboutit au dehors, disparaît pendant quelque temps par l'effet du toucher, mais renaît de suite.

455. Après la disparition d'un violent coryza de deux jours, accès fréquens de coliques, avec lassitude extrême et mauvais teint pendant plusieurs jours, phénomènes qui cèdent tout d'un coup à l'immersion dans l'eau froide (au bout de dix-neuf jours).

Le matin, après s'être levé, douleur gravative dans le ventre, au dessous de l'ombilic, comme causée par une pression exercée sur le bas-ventre, avec constipation (au bout de douze jours).

Serrement et pincement immédiatement au dessous de l'ombilic, après le souper, qui furent augmentés par la marche, et qui, plus tard, dégénérèrent en ballonnement.

—Dans le bas-ventre, un poids par suite duquel on a la tête entreprise.

Poids pénible dans le bas-ventre, et selles dures (les premiers jours).

460. Poids dans le bas-ventre à la suite d'un exercice violent.

Tension dans le bas-ventre (les premiers jours).

Tension dans le bas-ventre, avec gonflement, sans aucune sensation de vents, pendant tout l'après-midi; elle disparut après qu'on eut rendu des vents (au bout de vingt jours).

Le bas-ventre ne se gonfle qu'après le dîner, et non après le souper, quoiqu'on mange beaucoup à ce dernier repas (au bout de quatorze jours).

Dans le bas-ventre, tension et coliques (au bout de quinze jours).

465. Le bas-ventre est plein et tendu, le rectum se trouvant resserré, ce qui fait que les vents ne peuvent sortir (au bout de onze jours).

Bas-ventre fortement tendu (au bout de six jours).

Plusieurs fois dans la journée, des coliques, pendant lesquelles le ventre est très-gonflé; le soir, violentes coliques pendant lesquelles le ventre paraissait si plein, que le sujet pouvait à peine se mouvoir (au bout de quatorze jours).

Bas-ventre tendu, dur (au bout de trois jours).

470. Douleur au dessus des hanches en marchant et respirant (au bout de six jours).

Douleur dans le bas-ventre, seulement en faisant quelques pas, avec sentiment de chaleur dans tout le corps (au bout de cinq jours).

On éprouve souvent de l'ardeur dans le bas-ventre.

Elancemens dans le bas-ventre (au bout de dix-sept jours).

Elancemens dans le ventre jusqu'au dos, qui arrêtent la respiration (au bout de quatre jours).

475. Agitation et *tiraillemens dans le bas-ventre*, le matin, en s'éveillant (au bout de vingt-quatre heures).

Constriction douloureuse dans le bas-ventre, du côté du sacrum (au bout de quarante jours).

Souvent un spasme violent dans le canal intestinal, principalement le soir et la nuit, cependant, avec froid des cuisses (au bout de huit et de vingt-neuf jours).

Sentiment de torsion, de repliement spasmodique autour de l'ombilic (au bout de quatre jours).

Tortillement dans les intestins.

480. Beaucoup de fermentation dans le bas-ventre, le soir.

Les vents sont très-souvent emprisonnés, avec borborygmes dans le bas-ventre (au bout de dix-neuf jours).

Déplacement de vents, avec douleur au sacrum (au bout de dix-neuf jours).

Déplacement de vents, avec grand vertige (au bout de six jours).

Tout paraissait être excorié dans le bas-ventre, ce qui causait une tension douloureuse en se tenant droit et se penchant en arrière (au bout de seize jours).

485. Elancemens par saccades dans le côté du ventre en descendant (au bout de trente-six jours).

— Douleur aiguë dans les muscles du ventre, accrue par l'inspiration (au bout de deux heures).

Convulsions dans les muscles du ventre, en allant à la selle (au bout de trois jours).

—Douleur de pincement et presque spasmodique dans les tégumens de l'aîne droite, sur un petit espace, et seulement en parlant; cette place est douloureuse aussi par la pression du doigt (au bout de huit heures).

Douleur déchirante autour du pubis (au bout de vingt-et-un jours).

490. Sensation pendant plusieurs jours, comme si tous les viscères du bas-ventre se ramassaient du côté de la matrice, avec écoulement d'un mucus sanguinolent par les selles (au bout de dix-sept jours).

Serrement dans le bas-ventre, dans une hernie, dans le rectum et dans le dos, pendant des élancemens dans la poitrine.

A l'endroit de la hernie, un élancement, comme si la hernie voulait sortir.

Douleur convulsive dans l'aîne droite, en s'asseyant (au bout de dix-huit jours).

Douleur dans l'aîne, comme causée par un ébranlement (au bout de vingt-quatre heures).

495. Pesanteur et douleur tiraillante dans l'aîne.

—Sensation de pression et de tension dans la région inguinale gauche (au bout de huit heures).

Petits gonflemens glandulaires dans les deux aînes.

—Douleur déchirante dans les glandes de l'aîne, en s'asseyant et en marchant (au bout de neuf heures).

—Douleur comme d'érosion dans les deux côtés de l'aîne, comme s'il voulait y survenir un gonflement glandulaire; cette douleur est surtout sensible en marchant; au toucher on reconnaît aussi une élévation des glandes (au bout de dix heures).

500.—Gonflement des glandes dans l'aîne gauche (au bout de vingt-deux jours).

—Tension dans les glandes de l'aîne, même pendant qu'on est assis (au bout de quarante jours).

Gonflement glandulaire, douloureux, du volume d'une grosse fève, dans l'aîne (au bout de vingt jours).

—En marchant, érosion cuisante entre les fesses.

—*Violent prurit à l'anus.*

505. Eruption en grappe, enflammée, causant une douleur brûlante, à l'anus (au bout de dix-neuf jours).

Fourmillement à l'anus (au bout de quinze jours).

Démangeaisons dans l'anus, semblables à celles que produisent les ascarides.

Le soir, étant assis, pesanteur dans le rectum (au bout de vingt-deux jours.)

Grande pesanteur dans le rectum (au bout de quelques heures).

510. Chaleur brûlante dans le rectum.

Après une selle copieuse, ardeur dans le rectum, le matin (au bout de vingt-quatre jours).

— Pression à l'anus.

Convulsion dans le rectum.

Le soir, douleur distensive convulsive dans le rectum, hors des momens où l'on va à la selle.

515. Douleur dans le rectum, comme s'il s'était déchiré, quoique les selles ne soient pas dures.

Douleur passagère, comme causée par une gerçure, à l'anus (au bout de quinze jours).

Elancemens qui aboutissent au rectum (au bout de treize jours).

— En allant à la selle, une épreinte à l'extrémité du rectum, avec gargouillemens et borborygmes bruyans dans le ventre.

Peu de temps après être sorti de table, douleurs d'épreintes et presque déchirantes dans le rectum.

520. Serrement douloureux dans le rectum et épreintes à l'anus (au bout de quelques heures).

Point de selles malgré des épreintes continuelles; en même temps disposition à la mélancolie.

Besoin continuel d'aller à la selle, qu'on ne peut satisfaire qu'avec de grands efforts, et qui ne procure la sortie que de peu de matières (au bout de huit jours).

Diminution des selles (au bout de vingt-quatre heures).

Selle extraordinairement épaisse, moulée (au bout de neuf jours).

525. — *Plusieurs selles dans la journée, d'abord*

fermes, puis molles, ensuite liquides, sans douleur; les deux jours suivans, constipation.

— Constipation pendant deux jours (au bout de sept jours).

— Le second jour, point de selle.

Les premiers jours, constipation; on ne va à la selle qu'avec des lavemens.

— Selles d'abord liquides, puis grumeleuses, sans colique.

530. Selles dures et noires (au bout de quatre jours).

Constipation (au bout de sept, dix-huit, vingt-quatre jours).

Constipation qui augmente de jour en jour.

Selles dures, non digérées, et n'ayant pas lieu tous les jours.

Les selles sont fétides comme des œufs pourris.

535. Les vents qui sortent ont une grande fétidité.

Selles non digérées, très-molles (au bout de six jours).

Selle diarrhéique, le premier, le troisième et le cinquième jours.

Les premiers huit jours, diarrhée (1).

— Diarrhée qui n'affaiblit pas, deux, trois, quatre fois par jour (au bout de deux jours), pendant plusieurs jours.

540. Sentiment de lassitude après avoir été à la selle.

Une grosse tumeur hémorrhoïdaire interne fait saillie au dehors.

---

(1) La selle diarrhéique, après l'usage du carbonate calcaire, paraît ne résulter que de trop fortes doses.

Les tumeurs hémorroïdaires internes se gonflent, et rendent les selles, même celles qui ne sont pas dures, douloureuses à la sortie.

Les hémorrhoïdes gonflées sortent journellement pendant les premiers jours, mais ne reparaissent plus après.

Les hémorrhoïdes internes sortent; elles sont très-douloureuses en marchant, mais ne le sont pas en allant à la selle (au bout de onze jours).

545. Les hémorrhoïdes se tuméfient tout à coup (au bout de neuf jours).

Les hémorrhoïdes sont gonflées, elles causent de la douleur quand on s'asseoit, et rendent aussi un peu de sang.

En allant le soir à la selle, il sort beaucoup de sang par l'anus.

Les hémorrhoïdes sortent comme un bourrelet en allant à la selle.

Sentiment de pesanteur en bas dans le rectum.

550. Douleur dans la vessie et élancement en urinant pendant la nuit (au bout de onze jours).

Douleur déchirante dans l'urètre en urinant (les premiers jours).

Le malade urine la nuit, avec ardeur à l'orifice de l'urètre (au bout de treize jours).

Douleur dans les voies urinaires, après une légère humidité (refroidissement?) aux pieds.

Ardeur dans l'urètre en urinant, et douleur comme causée par une excoriation.

555. Le sujet a envie d'uriner, et il lui semble ne pas pouvoir retenir l'urine.

— *Envies fréquentes d'uriner, avec éjection copieuse d'urine* (au bout d'une, de quatre heures).

Peu après avoir uriné, nouvelle envie, qui fait sortir un peu de liquide.

— *Fréquentes envies d'uriner, avec sortie de peu et de très-peu d'urine* (au bout de vingt-six jours).

Envies pressantes d'uriner, surtout en marchant (au bout de huit jours).

560. Le sujet urine très-souvent.

En urinant, il semble que de l'urine reste encore dans la vessie, et qu'on ne peut pas la faire sortir.

— Quand l'urine est restée tranquille, elle paraît trouble comme de l'eau dans laquelle on a délayé de l'argile.

Urine d'une couleur très-foncée, souvent sans dépôt.

Urine d'un brun foncé, fétide (au bout de neuf jours), *avec un dépôt blanc* (au bout de dix jours).

565. Urine de très-mauvaise odeur (au bout de deux jours).

Urine d'odeur âcre (au bout de dix-neuf jours).

Urine accompagnée d'un écoulement de mucus abondant, comme de flueurs blanches, qui n'a cependant pas lieu hors des momens où le sujet urine.

La plupart du temps, pendant que la femme urine, et toujours aussi après, écoulement blanc, laiteux.

Après avoir uriné, douleur dans le pudendum, comme s'il était excorié.

570. — Chatouillement pruriteux au scrotum, qui oblige à se gratter (au bout de neuf heures).

— Chatouillement pruriteux au bout du gland, qui oblige à se frotter (au bout de dix heures).

Prurit à la partie antérieure du gland, surtout après avoir uriné (au bout de vingt-huit jours).

Vive ardeur au bout du gland (au bout de dix jours).

Convulsion désagréable dans le membre viril, matin et soir, dans le lit.

575. — Ejaculation, la première nuit.

— La nuit suivante, deux pollutions, avec songes voluptueux, mais dont la mémoire ne conserve pas le souvenir.

— Deux pollutions dans une nuit, sans songes voluptueux.

Pollutions la nuit suivante, après quoi on se trouve mieux.

— Pollutions fréquentes (au bout de sept jours).

580. *Pollutions fréquentes les premiers jours, et de moins en moins fréquentes les suivans.*

Dans l'après-midi (sans cause extérieure), sensation voluptueuse dans les parties génitales de la femme, suivie d'une grande lassitude (au bout de sept jours).

Appétit vénérien très-vif.

Vif désir du coït, surtout en marchant, avant midi (au bout de dix-sept jours).

Ejaculation comme à l'ordinaire dans l'acte vénérien, mais sans le sentiment pénétrant de volupté qui l'accompagne d'ordinaire (au bout de cinq jours).

585. Ejaculation très-lente à survenir dans l'acte vénérien (au bout de sept jours).

Le lendemain de l'acte vénérien, la tête est entreprise.

Après le coït, beaucoup de fatigue et de malaise pendant quelques jours.

Après le coït, faiblesse et tremblement dans les

jambes, surtout un peu au dessus et au dessous des genoux.

Scrotum flasque et pendant.

590. Violent prurit au scrotum.

— Au milieu d'une douleur dans l'aine gauche, le testicule du même côté se rétracte spasmodiquement et avec une pression douloureuse, en s'appliquant contre le ventre; il est douloureux aussi au toucher.

Douleur compressive dans le testicule droit (au bout de dix-huit jours).

Un petit bouton au bord de la lèvre de la vulve, causant une douleur lancinante et brûlante (au bout de huit jours).

Une cuisson brûlante, avec érosion, dans les parties génitales de la femme.

595. Ardeur dans les parties génitales, deux jours avant les règles (au bout de trente-neuf jours).

Douleur cuisante et comme érosive dans les parties génitales.

Prurit et élancemens dans les parties génitales.

Prurit au pudendum.

Pendant les règles, une femme eut le matin les yeux suppurans et larmoyans, avec la tête lourde; elle ne pouvait réunir ses idées (au bout de vingt-et-un jours).

600. Un accès de mal de dents pendant les règles.

Pendant les règles, douleurs tiraillantes, gravatives, avec élancemens dans le bas-ventre et autres parties du corps, tantôt ici, tantôt là, avec une agitation allant presque jusqu'à la syncope (au bout de dix jours).

Pendant les règles, l'écoulement s'étant arrêté quel-

ques heures, coliques, ayant un caractère de pincement et de constriction.

Les règles supprimées depuis long-temps reparaissent (au bout de six jours), chez une femme de trente-deux ans, à la nouvelle lune.

Les règles supprimées depuis long-temps reparaissent (au bout de six jours) chez une femme de cinquante-deux ans, à la nouvelle lune.

605. Neuf jours avant les règles, sortie d'un peu de sang, pendant quelques jours (au bout de douze jours).

Les règles, ordinairement trop abondantes, diminuent (1).

—Ecoulement de sang par la matrice d'une vieille femme qui n'était plus réglée depuis nombre d'années (au bout de sept jours), dans le dernier quartier de la lune.

Flueurs blanches, comme du mucus (au bout de cinq, de seize jours).

Flueurs blanches, comme du lait (les trois premiers jours).

610. — La leucorrhée, déjà existante, augmente.

— *Fréquens éternuemens, sans coryza.*

— *Coryza sec, avec fréquens éternuemens* (au bout de cinquante-deux heures).

Coryza sec, avec des éternuemens fréquens (les sept premiers jours).

Accès de coryza sec, avec éternuement, pendant quelques semaines.

615. Coryza sec (au bout de douze jours).

---

(1) Pendant la réaction de l'organisme.

— Violent coryza sec, avec mal de tête (au bout de trente-deux jours).

Coryza avec obstruction du nez.

Obstruction du nez (au bout de dix-huit jours).

— Le nez étant bouché, écoulement muqueux abondant par les narines (au bout de quatorze jours).

620. — *Coryza humide, avec mal de tête* (1) (au bout de cinq jours).

— Coryza humide, avec éternuemens fréquens (au bout de vingt-sept heures).

Coryza humide intense (presque de suite et au bout de quatre jours).

Le coryza humide fournit un écoulement très-abondant.

Coryza humide pendant trois jours, avec ulcération de la narine gauche (au bout de neuf jours).

625. Violent coryza (au bout de dix-sept jours), qui cessa au bout de deux jours, et se convertit en coliques pendant plusieurs jours.

— Coryza avec sensibilité douloureuse du nez et chaleur intérieure dans la tête (au bout de soixante-douze heures).

Fort coryza, avec chaleur dans la tête et toux (au bout de treize jours).

Violent coryza, avec mal de tête et oppression de poitrine (au bout de dix, seize jours).

Violent coryza, pendant huit jours (au bout de trente-six jours).

630. Coryza; le sujet a mal dans tous les membres.

Pendant un fort coryza, écoulement de sang par l'anus.

---

(1) Le camphre l'enlève sur-le-champ.

Enrouement non douloureux, qui empêche de parler, surtout le matin (au bout de onze jours).

— Voix rauque, avec âpreté de la gorge, pendant trois jours (au bout de vingt-quatre heures).

— *Chatouillement dans la trachée-artère, qui excite à tussiculer* (au bout de deux heures et demie).

635. Chatouillement dans la gorge, comme causé par une barbe de plume, et qui excite à tousser (au bout de deux heures).

Toux et coryza (au bout de onze jours).

— Toux continuelle et courte, qui ramène des liquides dans la bouche (secousses de toux isolées).

Toux excitée par l'action de manger.

Toux excitée toujours par le son du clavecin.

640. *Toux la nuit* (au bout de six jours).

Toux sèche, surtout la nuit.

Toux, la plupart du temps dans le sommeil; ensuite coryza, d'abord sec, puis humide.

Petite toux sèche, le soir, surtout dans le lit (au bout de deux jours).

Toux sèche, après minuit, qui fait battre les artères et le cœur.

645. Pendant la toux, une douleur passe dans la tête, comme s'il s'y déchirait quelque chose (au bout de quelques heures).

Toux qui ocasione des élancemens dans la tête.

Dans un accès de toux violente, le soir, le cœur se soulève, et on vomit quelque chose de sucré.

On avale de travers le matin, ce qui fait tousser avec force, et expectorer souvent du sang, après quoi surviennent des picotemens dans le palais.

Evacuation de sang par la tussiculation, avec ver-

tige et vacillation des jambes en se remuant rapidement.

650. Toux le matin, avec crachats jaunes (au bout de cinq jours).

— De sèche qu'elle était, la toux devient grasse; on rejette des morceaux entiers comme du pus pur.

Toux avec crachement le jour, mais point la nuit (au bout de vingt-quatre jours) (après un refroidissement ?)

Toux muqueuse de temps en temps (au bout de dix-sept jours).

Le matin, avec une petite toux, crachats muqueux (au bout de quarante-huit heures).

655. Les crachats muqueux sont d'un goût douceâtre.

Toux et crachats toute la journée.

Poitrine chargée de mucosités, sans toux (au bout de quelques heures).

Le soir, après s'être mis au lit, bruissement dans la trachée-artère (les huit premiers jours).

— En expirant, stertoration bruyante dans la trachée-artère, pendant un quart d'heure, comme chez les enfans qui ont la poitrine pleine de mucosités (au bout de trente-sept heures).

660. — *Secousses sourdes depuis la paroi postérieure de la poitrine jusqu'entre les omoplates, en remontant, isochrones aux battemens du cœur, avec beaucoup d'anxiété* (au bout de huit heures).

Après le mouvement, pression saccadée dans le côté droit de la poitrine, pendant une heure.

Pression dans la poitrine, surtout au dessous du sein droit (au bout de trente-deux jours).

Dans le sternum, une douleur semblable à celle qui aurait lieu si on comprimait la partie.

Après avoir parlé haut quelque temps, faiblesse dans la poitrine (au bout de sept jours).

665. Elancemens dans la poitrine, en remontant vers le col, pendant quelques heures (au bout de quatorze jours).

Elancemens dans la poitrine, du côté gauche au côté droit, avec sentiment de constriction de cette partie du corps; le sujet respirait avec difficulté, et pendant la respiration les élancemens étaient plus vifs (au bout de quatre jours).

Elancemens dans le côté gauche de la poitrine, surtout le soir (au bout de onze jours).

Elancemens dans le sein gauche, presque à chaque respiration, qui se dissipent ordinairement par des frictions à l'extérieur (au bout de quelques heures).

— Picotemens pruriteux sur la poitrine, qui ne sont jamais plus forts que pendant l'expiration, et qui se dissipent par le frottement (au bout de quarante-huit heures).

670. — Elancemens aigus dans le côté droit de la poitrine, de dedans en dehors, sans connexion avec la respiration (au bout de sept heures).

— Elancemens aigus dans le côté gauche, sous l'aisselle, allant du dedans de la poitrine au dehors, et très-forts surtout pendant l'inspiration (au bout de deux heures).

Elancemens convulsifs à la poitrine, principalement au côté gauche (au bout de deux jours).

—Aux dernières fausses côtes une douleur déchi-

rante, du dedans au dehors, qui augmente par la respiration (au bout de trois heures).

Déchiremens dans la poitrine en respirant (au bout de quelques heures).

675. — Douleur déchirante, tiraillante, à la région du cœur (au bout de neuf heures et demie).

— *A chaque battement du cœur, un large élancement dans les muscles pectoraux en remontant* (au bout de dix heures).

Anxiété dans la poitrine (les premiers jours).

— *Anxiété dans la poitrine, comme si elle était trop étroite; le sujet a la respiration courte, surtout étant assis, et il ressent une douleur gravative dans toute la poitrine, principalement en inspirant; le cœur bat d'une manière anxieuse et en tremblant.*

Anxiété au cœur (au bout de deux jours).

680. Violens battemens de cœur, avec anxiété et agitation extrêmes, oppression de poitrine et douleur dans le dos; chaque respiration est bruyante, avec froid du corps et sueur froide.

Battemens de cœur.

Forts battemens de cœur.

Constriction spasmodique à la région du cœur, qui dure long-temps, gêne la respiration, et est suivie de violentes secousses (au bout de seize jours).

— Toute la journée sentiment d'anxiété, comme s'il n'y avait pas dans la poitrine assez de place pour respirer; en même temps obstruction du nez (au bout de treize jours).

685. Serrement de poitrine, peu de temps après s'être levé le matin; le sujet ne pouvait faire deux pas sans être obligé de s'asseoir (au bout de vingt-quatre jours).

— Gêne de la respiration, qui diminue lorsqu'on retire les épaules en arrière.

Serrement de poitrine; le sujet perd haleine (au bout de onze jours).

Difficulté à respirer (au bout de sept jours).

Avant midi, asthme pendant la marche en plein air (au bout de quarante-huit heures).

690. — Difficulté à respirer, avec violent asthme anxieux, et comme de la tension à la partie inférieure de la poitrine, de sorte que, en se remuant et en restant assis, le sujet fut, pendant une heure, privé de la respiration, au point presque d'étouffer (au bout de trente heures).

— Douleur cuisante au côté gauche de la poitrine, paraissant siéger à l'extérieur sur les côtes et le sternum, et n'augmentant que peu par l'inspiration (au bout d'une heure).

Crampe dans les muscles intercostaux gauches; le sujet est obligé, pour se soulager, de se pencher subitement à gauche (le second jour).

Au moindre contact, douleur au mamelon droit, comme s'il était excorié.

— *Toute la poitrine est sensible au toucher et pendant l'inspiration.*

695. *En inspirant, on éprouve dans la poitrine la même douleur que si elle était excoriée* (au bout de vingt-quatre heures).

Prurit sur la poitrine (au bout de dix jours).

Le côté droit de la poitrine se gonfle à l'extérieur, et il est chaud au toucher.

Le lait d'une nourrice se passe (au bout de quarante-huit heures).

— En allant en voiture, douleur dans les lombes et la région des reins.

700. — *Elancemens convulsifs au sacrum, et en même temps à la jambe, au dessus de l'articulation du pied* (au bout de deux heures).

Douleur au sacrum (au bout de six, huit jours).

Tiraillemens dans le sacrum (au bout de quatre heures).

Douleur dans le sacrum, comme si on s'était donné un tour de reins (au bout de sept jours).

Douleur dans le sacrum; le sujet pouvait souvent à peine se relever après s'être assis (au bout de dix jours).

705. Eruption de boutons au sacrum et aux fesses.

— Sur le sacrum une place qui cause des élancemens lorsqu'on y touche.

Des deux côtés du dos, douleur comme produite par une luxation.

En se renversant en arrière, douleur dans l'épine du dos.

Douleur gravative au dessous des omoplates et au milieu du dos (au bout de vingt-sept jours).

710. Le matin, en s'éveillant, de même qu'après s'être levé, raideur douloureuse dans l'épine du dos, avec paresse et pesanteur des jambes (au bout de dix-sept jours).

Elancemens dans le dos.

— Violens élancemens au milieu du dos, assez forts pour faire crier, quand on marche au grand air, mais qui diminuent un peu lorsqu'on s'arrête (au bout de trente heures).

Vifs élancemens isolés dans la partie supérieure du dos, en respirant.

— *Vifs élancemens allant de l'intérieur de la poi-*

trine vers l'épine du dos, entre les omoplates (au bout d'une demi-heure).

Secousse douloureuse dans le côté droit du dos, en respirant, avec froid et frisson qui parcourent le corps (au bout de vingt-sept jours).

Eruption sur le dos de boutons pleins de pus. — Vifs élancemens en dedans de l'omoplate (au bout d'une demi-heure).

Douleur tiraillante entre les omoplates.

Douleur déchirante entre les deux omoplates (au bout de trois jours).

720. Convulsions dans les deux omoplates et sur la poitrine.

Froid et sentiment d'engourdissement dans le côté du dos sur lequel on s'était couché pour dormir après midi (au bout de dix-neuf jours).

Constriction en manière de pincement entre les omoplates (au bout de trente jours).

Douleur déchirante entre les omoplates, pendant le repos (au bout de six jours).

La dernière vertèbre du col est un peu gonflée et douloureuse.

725. Ardeur pruriteuse et picotante entre les omoplates et dans la nuque; en même temps soda (au bout de cinq jours).

Elancemens dans la nuque et les omoplates, l'esprit étant disposé à la mélancolie (au bout de vingt-quatre jours).

Tension à la nuque; on ne peut pas tourner la tête.

La nuque est comme raide.

La nuque est comme raide quand on se baisse.

730. Raideur de la nuque et du col (au bout de quatre heures).

— Dans l'articulation de l'épaule droite, douleur gravative, qui ne se fait sentir que pendant le repos, et non quand on remue ou lève le bras.

Pression sur l'aisselle (au bout de vingt-quatre heures).

— Douleur dans les deux aisselles.

Douleur dans l'articulation de l'épaule, le soir et la nuit (au bout de vingt heures).

735. *Elancemens*, toute la journée, *dans l'articulation de l'épaule gauche* (au bout de quatre heures).

— Vifs élancemens dans les deux aisselles (au bout de sept heures).

Dans les deux aisselles, à l'articulation du coude, douleur comme après une grande fatigue.

Douleur immédiatement au dessous de l'articulation de l'épaule, qui ne permet ni de lever le bras, ni de le porter sur le dos.

Déchirement dans les articulations de l'épaule et du coude gauches (au bout de quatorze jours).

740. Déchirement dans le bras droit, depuis l'aisselle jusque dans la main.

Tiraillement déchirant dans tout le bras, de haut en bas (au bout de trois heures).

Douleur brûlante dans tout le bras droit, depuis les articulations des doigts jusqu'à l'épaule (au bout de six jours).

Agitation et anxiété dans les articulations du bras et de la main.

Engourdissement du bras sur lequel on est couché, avec douleurs.

745. Crampe dans un des deux bras tout entier, pendant un quart d'heure (au bout de cinq jours).

Ardeur prurituese au bras gauche, depuis le

matin jusqu'au soir (au bout de dix-sept jours).

Étant assis (et en cousant), douleur tiraillante dans le bras gauche.

— Légère convulsion dans le bras gauche (au bout d'un quart d'heure).

— Douleurs semblables à des crampes, tout-à-fait en haut, dans les muscles du bras, en marchant au grand air (au bout de vingt-neuf jours).

750. — Elancemens déchirans dans les muscles du bras gauche, étant assis (au bout de trente-six heures).

— Convulsion déchirante dans le bras (au bout de sept heures).

— Déchirement en forme de crampe dans les muscles du bras droit (au bout de deux heures).

— Douleur de crampe dans l'avant-bras, en avant de l'articulation du coude (au bout d'une heure).

Douleur tiraillante depuis le pli du coude jusque dans le poignet, la plupart du temps pendant le repos (au bout de dix jours).

755. Douleur tiraillante dans l'avant-bras gauche.

— Déchirement en forme de crampe, à deux reprises, dans les muscles de l'avant-bras gauche (au bout de quarante heures).

— *Douleur en forme de crampe au côté externe des deux avant-bras, près du poignet* (au bout d'une heure et demie, de treize et de vingt-neuf heures).

— *Pression déchirante dans les muscles de l'avant-bras gauche, pendant le repos et le mouvement* (au bout de trois heures).

— *En marchant, pression douloureuse dans les muscles de l'avant-bras, qui, par le contact, la station et la situation assise, se dissipa sur-le-champ* (au bout d'un quart d'heure).

760. — *Elancemens déchirans dans les muscles de l'avant-bras gauche et du droit* (au bout d'une heure et demie, de trente-sept heures).

— Elancemens déliés, comme des coups d'épingle, dans les muscles de l'avant-bras gauche, près du poignet (au bout de trois heures).

— Elancemens perçans dans les muscles de l'avant-bras gauche, près du poignet (au bout d'une heure).

— Douleur de luxation au bord externe de l'avant-bras gauche, près du poignet, plus forte dans le repos que dans le mouvement (au bout de quatre heures).

Dans les articulations des poignets, déchiremens par saccades, qui remontent de là dans le bras, même le matin, au lit.

765.—Dans le poignet droit, douleur comme s'il y avait quelque chose de luxé ou de disloqué dedans.

Un furoncle sur le dos de la main gauche, causant des élancemens par l'effet du toucher (au bout de neuf jours).

Douleur déchirante dans le plat de la main (au bout de trente-six heures).

Douleur tiraillante dans la main (au bout de vingt-quatre heures).

— Fourmillement lancinant à l'articulation du poignet (au bout de dix heures).

770. — Elancemens aigus au condyle externe de la main (au bout d'une heure).

— Chatouillement semblable à des coups d'épingle dans la paume de la main droite, obligeant à se gratter (au bout de douze heures).

— Chatouillement pruriteux dans la paume de la

main droite, excitant à se gratter (au bout de trente heures).

Prurit brûlant aux doigts de la main gauche (au bout de treize jours).

— Chatouillement pruriteux au bord externe de la main gauche, près du petit doigt, obligeant à se gratter (au bout de cinq heures et demie).

775. — Chatouillement pruriteux à la première phalange du doigt indicateur, excitant à se gratter (au bout de quatre heures).

Crampe dans les doigts, sans que ceux-ci se retirent (au bout de quinze jours).

— Douleur semblable à une crampe près de la première articulation du doigt indicateur droit (au bout de trois heures).

— Douleur semblable à une crampe entre les premières articulations des quatrième et troisième doigts de la main droite (au bout de sept heures).

— Déchirement dans les articulations des doigts (au bout de vingt-huit jours).

780. Tiraillemens passagers au bout des doigts.

Les trois doigts du milieu comme morts; ils devinrent blancs, froids et presque insensibles; état qui fut précédé d'un léger tiraillement dans leur intérieur (au bout de trois heures).

— Pincement au bord supérieur et antérieur de l'os des iles.

— Convulsions dans les muscles qui entourent le bassin et dans ceux des jambes.

— Convulsion en forme de pincement au côté postérieur de l'articulation coxo-fémorale, plus forte dans le repos que dans le mouvement (au bout d'un quart d'heure).

785. — Douleur dans les fesses, quand on y touche, semblable à celle qui aurait lieu si elles étaient ulcérées en dedans, moins sensible quand le sujet est assis que quand il marche (au bout de quarante-huit heures).

Ardeur pruriteuse à la fesse.

— En marchant, douleur tiraillante dans l'articulation de la hanche, comme si elle se luxait (au bout de quatre heures).

Elancemens dans l'articulation de la hanche en se courbant.

Elancemens au dessus de la hanche, du côté droit.

790. — Douleur déchirante dans la cavité cotyloïde, pendant qu'on est assis (au bout de trois heures).

— Déchirement dans l'articulation de la hanche, et autour de la crête antérieure de l'os des îles, jusqu'à l'aine, pendant le mouvement.

Tiraillement douloureux dans les muscles postérieurs de la cuisse et dans les mollets, le soir (au bout de trente-six heures).

En marchant, déchirement dans les deux jambes, depuis l'aine jusque dans l'articulation du pied (au bout de quatorze jours).

— Tiraillemens dans les jambes, jusqu'au bout des pieds.

795. Inquiétudes dans les jambes (avec beaucoup de secousses).

Lassitude douloureuse dans les jambes, et surtout dans les cuisses, comme après avoir trop marché (au bout de dix-sept, dix-neuf jours).

— Pesanteur des jambes (au bout de huit jours).

Lassitude et brisure dans les jambes, surtout dans les articulations (au bout de vingt jours).

— Etant couché, les membres inférieurs, surtout les jambes, font mal et sont comme brisés.

800. Douleur de brisure dans les os des jambes.

Sentiment d'engourdissement dans la jambe gauche (au bout de sept jours).

— Douleur dans les muscles de la cuisse, en marchant, comme si l'on avait été roué de coups.

— Lassitude et comme raideur dans les muscles antérieurs de la cuisse, le matin, lorsqu'on commence à marcher.

— Douleur déchirante au côté interne de la cuisse, pendant le mouvement.

805. — Pression lancinante au côté interne de la cuisse gauche, dans la situation assise (au bout de cinq heures).

— La nuit seulement, vifs élancemens dans la cuisse, dans le genou et dans le talon.

Une secousse lancinante dans la jambe droite, qui la fait tressaillir tout à coup (au bout de trente jours).

— En se tenant debout et marchant, picotemens semblables à ceux d'une crampe dans les muscles de la cuisse droite, qui se dissipent en s'asseyant (au bout de trois quarts d'heure).

— Élancement aigu au dessus du genou gauche, au côté externe (au bout de trois heures).

810. Prurit picotant et continu sur un petit point de la cuisse gauche (au bout de vingt jours).

— Élancemens déchirans au dessus du genou, à la partie interne de la cuisse, en s'asseyant (au bout de douze heures).

Violent prurit à la partie inférieure de la cuisse, la nuit (au bout de trente-six heures).

Prurit ardent à la cuisse gauche, du matin jusqu'au soir (au bout de onze jours).

— *Prurit aux cuisses* (au bout de douze jours).

815. — Éruption de boutons aux cuisses (au bout de onze jours).

Déchiremens passagers aux genoux.

— Douleur des genoux, en se tournant et en y touchant.

— Douleur dans l'articulation du genou gauche, même pendant le repos.

Sensation qui ferait croire qu'on ne peut pas étendre assez la jambe (au bout de seize jours).

820. — Pendant le sommeil de l'après-midi, sensation comme si les genoux allaient s'engourdir, ce qui cesse au réveil.

— Sueur aux genoux.

— Tuméfaction des genoux.

— Élancemens aigus dans le genou droit (au bout de quatre heures).

Douleur pulsative, lancinante, dans le genou gauche, le matin, plus sensible étant assis qu'en marchant, et qui oblige à boiter (au bout de trente jours).

825. — Douleur comme de luxation à la rotule gauche, dans la situation assise, qui se dissipe par la station et la marche (au bout de douze heures).

Douleur de luxation dans le genou droit (au bout de quatorze jours).

— Douleur tiraillante et comme de crampe sur la rotule (au bout de deux jours).

Douleur gravative sourde dans la rotule.

— Gonflement inflammatoire au dessous de la rotule.

830. Tension au dessous des genoux, quand on s'accroupit.

— Un peu au dessous de la rotule, douleur comme de brisure, en marchant au grand air (au bout de treize heures).

— Douleur de brisure dans les jambes, comme si l'on était accablé de fatigue; le sujet est obligé de changer souvent de place.

— Convulsion déchirante en avant, dans la jambe, au dessous du genou, pendant le mouvement.

Douleur dans les muscles péroniers antérieurs, en marchant, semblable à celle d'une distension qui aurait eu lieu auparavant (au bout de vingt-un jours).

835. Fourmillement picotant aux jambes, plusieurs ulcères aux jambes (au bout de douze jours).

A la jambe, depuis le pied jusqu'au genou, sensation comme si le membre était engourdi (pendant un spasme gravatif d'estomac).

Crampe dans la jambe droite, pendant une heure, durant laquelle le pied était tourné en dedans (au bout de quatre jours).

— Douleur semblable à une crampe, immédiatement le long du péroné, dans la situation assise (au bout de trente-six heures).

840. Tension dans le mollet.

La nuit, crampe violente dans le mollet (au bout de trois et de huit jours).

Quand on se meut avec force, on est pris d'une crampe dans le pied, et ensuite dans le mollet; des picotemens commencent à se faire sentir là.

Douleur dans le mollet, en marchant et montant,

qui se fait sentir en y touchant et en ployant le pied (au bout de sept jours).

Faiblesse et élancemens dans le mollet.

845. — Douleur gravative intermittente au mollet.

— Douleur gravative au péroné gauche, près de l'articulation du pied, en marchant au grand air (au bout de cinquante-deux heures).

Douleur tiraillante et contusive dans le péroné.

Déchirement sur le péroné.

Sur le péroné, une bandelette rouge résultant de boutons miliaires, qui cause de vives démangeaisons, et brûle après qu'on s'est gratté (au bout de sept jours).

850. *Beaucoup de démangeaisons aux jambes et aux pieds* (au bout de cinq, dix-sept jours).

— Prurit au dessous des deux mollets.

Larges taches d'un rouge foncé, un peu prurituses, aux jambes, avec un peu de gonflement en cet endroit.

Prurit au dessous du mollet et autour de l'articulation des deux pieds (au bout de treize jours).

Prurit à la cheville du pied malade.

855. Violent prurit, avec ardeur, aux chevilles du pied droit, depuis le matin jusqu'au soir (au bout de quinze jours).

— Tuméfaction des jambes, pendant onze jours.

— Gonflement de la cheville externe du pied gauche.

Douleur de luxation au pied gauche (au bout de treize jours).

Dans l'articulation du pied gauche, douleur en marchant, comme si elle était brisée, surtout l'après-midi.

860. Sur le dos du pied gauche, une tuméfaction inflammatoire considérable, aux alentours de laquelle se font sentir une chaleur brûlante et un violent prurit (au bout de onze jours).

— Ardeur aux pieds, le soir.

Sentiment soudain de chaleur au coude-pied et à la jambe gauches, comme si ces parties recevaient un courant d'air très-chaud.

Les pieds suent beaucoup.

Sueur des pieds vers le soir (au bout de douze heures).

865. Vive ardeur à l'extrémité du gros orteil (au bout de vingt-un jours).

Violente douleur au bout du gros orteil.

— Élancemens aigus dans l'articulation du gros orteil, pendant le repos (au bout de vingt-quatre heures).

— *Picotemens intermittens, semblables à ceux d'une crampe, dans les orteils du pied droit, pendant la situation assise et la station, qui se dissipent en marchant* (au bout d'une demi-heure).

— Vif élancement dans le petit orteil gauche, mais qui semble être au dehors de cet appendice (au bout de quatorze heures).

870. — Déchiremens dans les orteils.

Déchiremens passagers dans les orteils.

Une douleur cuisante se fait sentir dans les cors.

— Déchirement cruel aux plantes des pieds.

Violentes douleurs déchirantes au côté externe de la plante du pied droit, le soir et toute la nuit (au bout de dix heures).

875. Les plantes des pieds douloureuses, comme si elles étaient malades en dedans.

Crampe dans la plante du pied gauche (au bout d'une demi-heure).

— Douleur comme de crampe dans le milieu de la plante du pied gauche, plus près du bord externe que de l'autre (au bout de cinq heures).

— Crampe dans les plantes des pieds et les orteils, la nuit, et le jour, en mettant ses bottes (au bout de onze jours).

— Crampe dans les plantes des pieds, après avoir marché quelque temps, qui diminue par une plus longue marche, et cesse quand on s'asseoit.

880. Crampe dans la plante du pied gauche.

En marchant, il survient des ampoules au talon, qui dégénèrent en une sorte de grand furoncle, avec douleur lancinante et pruriteuse (au bout de huit heures).

Tout le corps est comme malade; le sujet crache beaucoup, et craint le grand air (au bout de vingt-deux jours).

Le soir, malaise, comme avant un accès de fièvre intermittente.

Grande sensibilité à l'air froid; les pieds sont comme morts le soir.

885. L'humidité au grand air produit une impression désagréable, et tombe de suite sur la poitrine.

— Après avoir travaillé dans l'eau et lavé, les accidens s'aggravent et se renouvellent.

Accidens semblables à ceux qui naissent d'un refroidissement; raideur de la nuque et des muscles du col, élancemens dans le col, dans la tête et au dessus des yeux, avec toux (au bout de quelques jours).

Après une promenade, malaise, enrouement, avec serrement de poitrine.

Beaucoup de sensibilité au froid, le soir (au bout de dix heures).

890. Le sujet est très-frileux, et toujours, avec beaucoup de soif.

— Frissonnemens fréquens, et teinte jaune de la peau.

Froid intérieur, avec agitation, anxiété et tremblotement.

Grand froid *à l'intérieur*; le sujet est obligé de s'envelopper les mains, qui sont froides; mais il a chaud aux pieds.

895. — Au moindre contact d'un air froid, peau anserine aux cuisses et aux jambes, à tel point que ces parties sont devenues douloureuses (au bout de dix-neuf jours).

Le sang se porte à la tête et à la poitrine, après une raideur douloureuse dans l'épine du dos (au bout de dix-neuf jours).

Chaleur dans la poitrine et dans la tête, tandis que le reste du corps est gelé, pendant toute la journée (au bout de vingt-quatre jours).

Afflux du sang vers la tête, avec sortie de sang par l'anus, pendant plusieurs jours de suite (au bout de douze jours).

Chaleur fébrile presque continuelle; elle rend d'abord accablé, plus plongé dans l'anxiété, et enfin la sueur survient.

900. Sueur continuelle (au bout de quelques heures).

Sueur abondante, tant le jour, en marchant et restant assis, que la nuit, dans le lit.

Sueur au moindre mouvement (au bout de dix-huit jours).

Forte sueur le jour, l'air étant froid.

Ardeur à la paume des mains et à la plante des pieds.

905. Eruption, comme de *vésicules pruriteuses*, sur tout le corps, principalement au dessus des hanches (au bout de vingt-quatre heures et de neuf jours).

Eruption ortiée, qui se dissipe toujours à l'air frais.

Ardeur à la peau (mêlée d'un peu de prurit) dans la moitié inférieure du dos, aux fesses et à la face postérieure des cuisses (au bout de dix jours).

— Prurit par tout le corps (au bout de vingt-trois jours).

Prurit à la bouche, au nez et au derrière (au bout de trois jours).

910. Prurit à la peau, qui est sèche et chaude, comme si elle était couverte de sel et de cendre.

— Au bout de cinq jours, le prurit reparaît à l'endroit d'une dartre effacée depuis longues années.

Il paraît que les dartres sont promptement déterminées à reparaître.

Au bout de vingt jours, d'anciennes dartres reparurent sous les deux aisselles, dans le pli du bras gauche et dans celui du jarret.

Un ulcère aux jambes, jusqu'alors pruriteux, devient le siége d'une douleur pulsative, avec déchiremens tout autour; il commence aussi à exhaler l'odeur des œufs pourris (au bout de sept jours).

915. Il survient un très-grand nombre de verrues fort petites.

Des excroissances semblables à des verrues, derrière les oreilles, s'enflamment et dégénèrent en ulcères.

Une verrue au pli du bras s'enflamma, devint douloureuse comme un furoncle, puis se dessécha et disparut.

Dans l'après-midi, nausées, envies de vomir, vacuité de la tête, et vers le soir une agitation extrême.

Mal de tête et nausées avant midi, avec de l'anxiété après midi.

916. Agitation telle que le sujet était obligé de remuer les mains et les pieds (au bout de quatre jours).

Agitation par tout le corps, à cause de rapports non satisfaits.

Le matin, disposition à trembler.

— Tremblement des mains.

— Tremblement anxieux, avec débilité.

925. Accès d'épilepsie : un homme qui travaillait assis, tombe tout à coup de côté sans connaissance, et après être revenu à lui, il se trouve couché par terre, les bras étendus; vinrent ensuite de la chaleur et un peu de sueur (au bout de neuf jours).

Déchiremens dans les membres.

Déchiremens dans les bras et les jambes, toujours cependant dans une très-petite partie.

Tiraillemens sans douleurs dans les membres, l'après-midi (au bout de cinq heures).

En se promenant, sensation de tiraillement dans tout le corps, jusque dans la tête, qui oblige à s'asseoir (au bout de trente jours).

930. Les os et toutes les articulations des extrémités inférieures, comme aussi le sacrum, sont douloureux et comme brisés dans le mouvement; le sacrum produit cette sensation même quand on se tient debout ou assis, et les muscles des jambes sont douloureux au toucher.

Sentiment de tension douloureuse par tout le corps. — Engourdissement des parties sur lesquelles on s'est appuyé en dormant après midi.

Faiblesse dans les cuisses et les aines, en marchant.

On ne tarde pas à éprouver une grande lassitude.

935. La marche lasse bientôt jusqu'au point de produire la fièvre, après quoi surviennent des frissons et de la soif.

Le sujet ne pouvait monter l'escalier, et il était tout-à-fait épuisé (au bout de seize jours).

— Le corps est lourd.

Grand épuisement de forces.

Grand désir de se faire mesmériser.

940. On se sent très-malade : pieds et mains souvent froids, pâleur de la face et fréquens battemens de cœur; accidens qui tous diminuent par le mouvement du corps (au bout de seize jours).

Fatigue extraordinaire, qui cependant se dissipe par la marche (au bout de vingt-quatre heures).

Le soir, grande fatigue générale, pendant une demi-heure.

Accès : abattement général, la tête est entreprise, vertige, douleur au sacrum, froid par tout le corps, pendant six heures (au bout de vingt-deux jours).

Accès de syncope : il survient du froid et obscurcissement de la vue (au bout de trois jours).

945. Faiblesse, le jour, à un si haut degré que le sujet ne savait pas s'il pourrait supporter cet état d'oppression, accompagné d'anxiété, l'inspiration du grand air, de l'air frais, faisant seule du bien et fortifiant (au bout de douze jours).

Le soir (de sept à neuf heures) le sujet eut quatre fois la vue trouble et tomba comme en syncope;

chaque fois il fut pris tout à coup comme d'un sommeil doux, avec nausées; les nausées continuèrent même lorsqu'il se fut couché, mais sans vomissemens (au bout de neuf jours).

Le sujet fut tellement effrayé d'une petite piqûre au doigt, qu'il se trouva mal; la langue, les lèvres et les mains devinrent tout blancs et froids, le front et la face devinrent froids, avec obscurcissement de la vue, agitation, chaleurs fugaces et tremblement; il fut obligé de se coucher (1) (au bout de dix-huit jours).

Pendant toute la journée, grande fatigue et tendance au sommeil (au bout de onze jours).

Lassitude avec bâillemens (au bout de quatre jours).

950. — Bâillemens fréquens, comme si on n'était pas bien éveillé (au bout de cinquante-six heures).

Bâillement prolongé, presque inépuisable, suivi de battemens ébranlans dans la tête, le bas-ventre et la poitrine, avec forte chaleur à la face (au bout de quinze jours).

Bâillemens fréquens (au bout de douze heures).

Bâillemens continuels, avec somnolence (au bout de quatre jours).

Long sommeil à midi (au bout de six heures).

955. *Somnolence pendant le jour et lassitude*; le sujet s'endormit plusieurs fois dans l'après-midi (au bout de neuf jours)

Pendant la journée, somnolence et lassitude, avec froid et mal de tête.

---

(1) L'application du magnétisme soulagea promptement.

— Beaucoup de lassitude et de somnolence dans la journée, sans possibilité de dormir.

Souvent le sujet est fort long-temps le soir sans pouvoir s'endormir.

L'excitation extrême de l'esprit empêche de s'endormir avant minuit (au bout de vingt et-un jours).

960. Quand le sujet se couche tard, il ne peut s'endormir, il est comme privé de repos.

— Le matin, grande envie de dormir et mauvaise humeur, avec douleur de tête gravative dans tout le front (au bout de deux jours).

— Vers le soir, grande somnolence et mauvaise humeur.

Le soir, envie de dormir de très-bonne heure (au bout de trois heures).

Le soir, somnolence par lassitude dans tous les membres, avec un peu de froid, de sorte que le malade ne peut s'empêcher de dormir, et cependant il ne dort pas d'un bon sommeil, mais s'éveille à chaque instant, pendant seize heures; le matin, beaucoup de sueur, et sécheresse dans la gorge, sans soif (au bout de quatre jours).

965. Le matin, en s'éveillant, on a de la peine à s'égayer (au bout de deux jours).

Le matin, après le réveil et le lever, on n'est pas reposé.

Le matin, en s'éveillant, la tête est fort entreprise, avec tremblement par tout le corps et afflux du sang vers la tête.

Après un sommeil agité, quoique sans douleur, le matin, on est comme moulu par tout le corps, avec roulement de sang dans tous les vaisseaux, qui en sont gorgés (au bout de dix jours).

Plusieurs matins de suite, le malade est éveillé par des bouillonnemens de sang, et son sommeil est fort agité (les premières nuits).

970. Sommeil fort agité, à cause du bouillonnement du sang, surtout pendant les règles.

La nuit (le sommeil étant passable), chaleur par tout le corps, surtout aux pieds; et, en se levant, sécheresse de la langue, avec chaleur extérieure de la tête (au bout de six jours).

La nuit, on est travaillé par le sang et on rêve beaucoup.

La nuit, chaleur interne, sans chaleur perceptible au dehors; chaleur surtout dans les mains et les pieds; le matin, langue sèche, sans soif (au bout de sept jours).

— Sommeil agité; on n'a presque pas pu dormir la nuit, et, au milieu d'une grande agitation, de la sueur s'est établie peu à peu sur tout le corps (au bout de dix heures).

975. Le soir, dans le lit, d'abord forte sueur à la face, puis ronflement pendant toute la nuit, au milieu d'un sommeil soporeux, dont on ne peut sortir, et pendant lequel le sujet se retourne continuellement (au bout de neuf jours).

Sommeil agité, avec sueur (au bout de huit jours).

— *Réveils fréquens la nuit;* le sujet se retourne à tous momens, et il croit être couché de travers dans son lit.

Sommeil agité vers le matin (au bout de quinze jours).

La nuit, à dater de minuit, on ne peut plus dormir et on ne fait que se retourner.

980. Sommeil court, de onze à deux ou trois

heures; après quoi on ne peut plus dormir.

Pendant le sommeil les bras sont posés sur la tête.

L'agitation dans le corps empêche de rester longtemps couché dans la même situation.

— La nuit est fort agitée; on s'éveille souvent, et on parle haut en dormant, sans en conserver le souvenir le matin.

— Réveils fréquens la nuit, comme si l'on avait déjà assez dormi (la troisième nuit).

985. — Réveils fréquens, comme si on était troublé dans son sommeil (au bout de vingt heures).

Le sujet parle au milieu d'un sommeil agité par des songes (au bout de dix jours).

La nuit, agitation causée par des rêves, chaleur et parler haut (au bout de sept jours).

Cris, la nuit, dans un sommeil agité (au bout de cinq jours).

— Le soir, en s'endormant, secousses convulsives dans le corps et jusque dans la tête; ensuite bourdonnement et sifflement dans l'oreille.

990. La nuit se passe dans l'anxiété et les rêvasseries; le sujet est éveillé par un rêve qui lui cause de la frayeur et qui lui donne des tremblemens, même après son réveil (au bout de vingt jours).

Dans la nuit, anxiété, comme si l'on était ou devenait fou; puis, pendant quelques minutes, nausées et frissonnement; ensuite, sentiment d'anéantissement dans le corps, comme si l'on était brisé (au bout de trois jours).

— Réveil dans l'anxiété, après minuit, avec difficulté de respirer (au bout de douze jours).

Réveils fréquens la nuit par des songes inquiétans (au bout de trente-six heures).

Le soir, dans le lit, battemens de cœur et anxiété (au bout de dix-sept jours).

995. Pendant le sommeil de midi, étant assis, réveil par des battemens de cœur.

La nuit, pendant un sommeil agité, battemens de cœur.

En dormant, on mâche souvent et on avale ensuite (au bout de sept jours).

Les nuits, en s'éveillant, des rapports.

La nuit, chaleur brûlante aux plantes des pieds (au bout de treize jours).

1000. Le sujet s'éveille la nuit avec un spasme d'estomac (au bout de seize jours).

La nuit, beaucoup de coliques, sans diarrhée (au bout de douze jours).

Pendant plusieurs nuits, accumulation de beaucoup de vents dans le bas-ventre (au bout de cinq jours).

Le sujet est souvent éveillé la nuit par un songe inquiétant; puis il se rendort, se réveille pour la même cause, et ainsi de suite, à plusieurs reprises.

La nuit, sommeil troublé par de nombreux rêves (au bout de dix heures).

1005. Songes vifs, toutes les nuits.

— Songes vifs, confus, dont on ne garde pas le souvenir.

— Long et profond sommeil le matin, avec beaucoup de songes, qui ont de la vivacité, mais roulent sur des événemens passés, peu importans.

— Songes vifs, ayant pour sujet des disputes, des discussions.

Toute la nuit, des songes effrayans, et enfin un songe voluptueux, suivi (ce qui est extrêmement rare) d'une pollution (au bout de dix jours).

1010. — Songes qui font frissonner, qui causent de l'effroi.

— Le sujet rêve de cadavres et de malades, il pleure beaucoup en dormant (du reste il n'a pas l'habitude de rêver) (la première nuit).

Songe inquiétant vers le matin, ayant pour sujet le feu ou un meurtre (au bout de dix jours).

Des pensées effrayantes s'offrent la nuit à l'esprit, sans qu'on puisse les écarter.

— Le soir, après s'être couché, pensées attristantes, qui se dissipent et reviennent; le sujet prenait les objets environnans pour autres qu'ils n'étaient, craignait l'obscurité, et cherchait à voir la lumière; la sortie de vents dissipa tous ces accidens.

1015. Le soir, froid pendant plusieurs heures (au bout de dix heures et de treize jours).

Le sujet ne peut s'échauffer le soir, dans le lit, comme s'il manquait de chaleur vitale (au bout de trente jours).

— Frisson par tout le corps, comme si l'on s'était refroidi (au bout de trois quarts d'heure).

— Frisson fébrile dans tout le dos (au bout de vingt-cinq heures).

— Frisson fébrile par tout le corps, avec bâillemens fréquens, sans soif et sans chaleur ensuite (au bout de deux heures et demie).

1020.—Frisson fébrile par tout le corps, avec froid aux mains et chaleur au visage (au bout de quarante-huit heures).

— *Frisson fébrile par tout le corps, avec chaleur au front, joues chaudes et mains glacées, sans soif* (au bout de trois heures).

Avant midi, *froid et chaleur, alternativement* (au bout de quatre jours).

Tantôt du froid, tantôt de la chaleur; le sujet est obligé de se mettre au lit.

— Le soir, en se couchant, chaleur au dehors, avec froid à l'intérieur (au bout de soixante-douze heures).

1025. — Fièvre le soir; froid glacial à l'extérieur, avec chaleur interne et soif vive; froid même dans le lit, et cependant sueur, quoiqu'on ne puisse s'échauffer; sur la fin, sueur abondante (au bout de dix heures).

Soif vive et chaleur brûlante, alternant avec du froid.

Avant midi, mal de tête, qui va toujours en augmentant, avec chute soudaine des forces, qui permet à peine de rentrer à la maison, grande chaleur au front et aux mains, et vif désir de boissons acidules. Après que le sujet se fut mis au lit, les mains devinrent glacées, quoique le pouls fût vite (au bout de vingt et un jours).

— Ardeur et rougeur de toute la face, avec chaleur du front, froid des mains, et grande soif, pendant plusieurs heures (au bout de douze heures).

Tous les matins, à onze heures, chaleur fébrile, sans soif, et sans froid préalable, pendant une heure; le sujet sent de la chaleur, et il est chaud au toucher, avec la face un peu rouge; vient ensuite de l'anxiété et une sueur légère, surtout aux mains, aux pieds et à la face, pendant quatre jours de suite (avant l'établissement des règles).

1030. Chaleur pendant plusieurs soirées de suite, de six à sept heures.

—La nuit, chaleur sèche (au bout de douze heures).

— Vers le matin, chaleur sèche (au bout de six jours).

Fièvre depuis le matin jusqu'à midi ou après;

d'abord déchiremens dans les articulations et pesanteur de tête, puis lassitude qui permet à peine de se mettre sur son séant, et pesanteur dans les membres, agitation, pandiculations, chaleur et sensation semblable à celle qui précède l'apparition de la sueur, avec tremblement et agitation dans tous les membres.

Sueur le matin (dans la matinée suivante).

1035. — *Sueur le matin, tous les matins* (au bout de sept jours).

Sueur le matin, trois matinées de suite.

Sueur copieuse le matin, pendant plusieurs matinées de suite.

Le soir, dans le lit, le sujet s'échauffe de suite, et il sue toute la nuit.

Sueur la nuit, en général avant minuit, mais dans laquelle les jambes restent froides.

1040. Sueur la nuit, aux jambes seulement, visqueuse au toucher (au bout de quelques jours).

— Sueur accablante, jour et nuit, pendant trois jours.

Incapacité de se livrer à aucun travail (au bout de sept jours).

Grande irritabilité, pesanteur des pieds et horreur du travail.

Indifférence non habituelle, insouciance pour tout, taciturnité (au bout de huit jours).

1045. — On ne peut décider le sujet à parler, quoiqu'il ne soit pas de mauvaise humeur (au bout de six heures et demie).

— Sentiment de force, et en même temps défaut de volonté (au bout de sept jours).

— Dégoût pour le travail, indifférence pour tout; le sujet est enseveli dans ses réflexions; il s'inquiète du présent et de l'avenir.

Le matin, après avoir peu travaillé, grande lassitude, abattement, susceptibilité extrême.

Accès fréquens de pusillanimité et de susceptibilité.

1050. Caractère fâcheux, abattu.

— Esprit très-sérieux, plein de soucis pour le présent et l'avenir; tristesse poussée presque jusqu'aux larmes.

Le sujet pleure quand on lui adresse des remontrances.

Il a des envies de pleurer, le soir (au bout de cinq jours).

La moindre chose l'inquiète et le dispose à verser des larmes.

1055. *Mélancolie* et *abattement* extrêmes, avec une sorte d'angoisses.

Irritabilité, le sujet pleure pour des riens; le soir, après s'être endormi, il a, étant à demi éveillé, des rêves qui lui causent beaucoup d'angoisses (au bout de trente jours).

Il s'afflige et se plaint d'événemens passés depuis long-temps.

— Inquiétude d'esprit, comme s'il était arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'on craignît des reproches; cependant persistance du goût pour le travail.

Tristesse, découragement, disposition irrésistible à pleurer (au bout de cinq et six heures).

1060. — Tristesse extrême, comme si l'on attendait une nouvelle fâcheuse (au bout de vingt-quatre heures).

Agitation.

Le sujet se tourmente et craint, comme s'il devait lui arriver un malheur (au bout de quatre jours).

Inquiétudes poignantes, comme si un malheur

inévitable devait arriver à lui ou à d'autres (au bout de vingt-trois jours).

Inquiétude et chagrin; tous les événemens sont envisagés du mauvais côté, on cherche du mal partout (au bout de vingt-quatre heures).

1065. Accès fréquens de chaleur générale soudaine, comme si l'on avait versé de l'eau chaude sur le corps; tristesse extrême de l'esprit, avec écoulement de larmes; le sujet croit qu'il va mourir.

Tout bruit qui a lieu dans le voisinage l'effraie, surtout le matin.

— L'esprit est en proie aux plus vives craintes pour l'avenir.

Le sujet a peur de perdre l'esprit.

Il croit qu'on s'aperçoit du désordre de sa tête.

1070. Un sujet se croyait malade à la mort, et ne pouvait cependant assigner aucun mal dont il souffrît (les premiers jours).

Grande anxiété et battemens de cœur.

Pendant l'anxiété, fréquentes secousses à la région précordiale.

Activité inquiète; le sujet se propose mille choses, mais n'accomplit rien; après cet état d'activité il est très-abattu.

Impatience, désespoir.

1075. Beaucoup de mauvaise humeur (au bout de quelques heures).

Disposition telle à s'emporter pour des riens, que le sujet eut des vertiges toute la soirée, et qu'il se coucha de meilleure heure qu'à l'ordinaire, mais sans pouvoir dormir (au bout de vingt jours).

Grande susceptibilité et irritabilité (après un refroidissement?)

Mauvaise humeur, deux soirs de suite, sans cause.

Le matin, avant d'aller à la selle, grande irritabilité; le sujet se fâche pour des riens, et tout le met en colère.

1080. Esprit malade, mauvaise humeur insupportable et changement total de caractère (au bout de seize jours).

Caractère très-enclin à la mauvaise humeur; rien ne paraît bien.

Fréquens accès de mauvaise humeur, et alors le sujet rejette beaucoup de salive.

Disposition à la mauvaise humeur.

— Grondeur, chagrin, de très-mauvaise humeur, et très-indifférent pour les choses les plus importantes; il fait tout avec répugnance et comme par force.

1085. Mauvaise humeur et caprices continuels, pendant trois jours (au bout de vingt-huit jours).

— Dès que le sujet est à rien faire et tranquille, il a envie de dormir, devient de mauvaise humeur, et se contrarie de tout.

— Au grand air, il se trouve fort bien; mais dès qu'il rentre chez lui, le mal de tête reparaît plus fort; le sujet devient de mauvaise humeur, et il est peu disposé à parler.

— Pendant toute la journée, mauvaise humeur et taciturnité; mais, sur le soir, gaîté et loquacité (au bout de trente-neuf heures).

— Dans une partie de la journée, inquiétude; puis sérénité, et enfin contentement de soi-même (au bout de soixante-deux heures).

1090. Il est gai, et voudrait avoir de la société pour pouvoir causer (1) (au bout de dix heures).

---

(1) Ce paraît être là le produit d'une réaction, d'un effet consécutif.

VII. Graphite (*Graphites*).

On prend un grain de la mine de plomb le plus pure possible, en le détachant d'un crayon anglais très-mince, et on le porte au millionnième degré d'atténuation pulvérulente, suivant le procédé que j'ai décrit lorsque j'ai fait connaître la manière de préparer les remèdes antipsoriques. La dissolution d'un grain de cette poudre dans de l'alcool aqueux, exécutée comme il a été dit aussi plus haut, est ensuite portée, dans de l'alcool pur, au sextillionnième ($\overline{VI}$), à l'octillionnième ($\overline{VIII}$) et au décillionnième ($\overline{X}$) degré de dilution, en imprimant chaque fois deux secousses au flacon. Sous cette forme, le médicament peut servir à titre d'antipsorique homœopathique. On le donne à la dose d'un, deux, trois globules de sucre imbibés de la dissolution.

Le graphite le plus pur est un charbon minéral contenant une petite quantité de fer, qui ne s'y trouve probablement qu'en mélange, et qui ne paraît point appartenir à l'essence du minéral; ce qui le prouve sans réplique, c'est que Davy est parvenu à transformer le diamant en graphite, en le traitant avec du potassium.

La première idée d'employer cette substance en médecine est due au docteur Weinhold, qui y fut conduit, dans son voyage en Italie, en voyant que les ouvriers d'une fabrique de glace à Venise l'employaient extérieurement contre les dartres : il les imita, et décrivit les résultats auxquels il arriva, dans une petite brochure en allemand intitulée : *Le graphite considéré comme moyen curatif contre les dartres* (2[e] édit., Meissen, 1812). Il faisait appliquer le graphite à l'extérieur, avec de la salive ou de la

graisse, ou l'employait en frictions sous forme d'onguent, ou enfin le prescrivait sous celle d'emplâtre; intérieurement il le donnait avec succès dans plusieurs cas, à la dose d'un gros par jour, sous forme d'électuaire ou de pilules.

Nous allons un peu plus loin, et nous trouvons que le graphite est un antipsorique fort utile, soit qu'il existe ou non des dartres, dans les maladies chroniques (non vénériennes). Nous le jugeons indiqué dans les cas où les symptômes actuels (et passés) que présente le malade ont le plus possible de ressemblance homœopathique avec ceux que cette substance produit chez les sujets bien portans, et qui vont être exposés tout à l'heure. Une dose de la dilution indiquée précédemment a coutume d'exercer une salutaire action pendant trente-six à quarante-huit jours au moins. Le graphite convient surtout lorsque quelques uns ou plusieurs des symptômes suivans prédominent chez le malade. Bourdonnement dans la tête; état comme d'ivresse, le matin, en sortant du lit; chute des cheveux, même de ceux des côtés de la tête; prurit à la tête; teigne; sueurs à la tête en allant au grand air; *chaleur passagère à la face;* aversion pour la lumière du jour; confusion des lettres en lisant; obscurcissement de la vue quand on se baisse; lueurs qui passent devant les yeux; pression et élancemens dans les yeux, avec larmoiement; éruption croûteuse derrière les oreilles; bruissement et tintement dans les oreilles; bourdonnement dans l'oreille; sécheresse de l'oreille interne; *sécheresse fatigante du nez;* croûtes sèches dans le nez; ulcération des coins de la bouche; ulcères à l'intérieur des lèvres; mal de dents lancinant après avoir bu froid; *rapports; nausées le matin;* nausées toutes

les fois qu'on a mangé ; répugnance pour les alimens cuits ; faim immodérée ; faiblesse d'estomac ; pesanteur à l'estomac ; *pesanteur dans le bas-ventre ;* dureté dans le bas-ventre ; ballonnement du ventre en sortant de table ; ballonnement du bas-ventre (tænia) ; *accumulation de flatuosités ;* déplacement de flatuosités ; sortie de vents en trop grande quantité ; constipation chronique, avec *dureté du ventre*, et dureté à la région du foie ; selles habituellement trop molles ; écoulement de mucus par le rectum ; *douleurs hémorrhoïdales à l'anus ;* besoins d'uriner la nuit ; appétit vénérien immodéré ; éjaculation presque involontaire, sans érection ; sommeil de l'appétit vénérien ; défaut d'érection le matin , *règles coulant en trop petite quantité, trop pâles ; règles reparaissant trop tard ;* spasmes dans le bas-ventre pendant les règles ; douleur dans la poitrine pendant les règles ; faiblesse pendant les règles ; *flueurs blanches ;* obstruction du nez, coryza dans le jour, lorsque le temps se refroidit ; voix fausse en chantant ; toux ; toux pendant la nuit ; asthme, oppression de poitrine ; douleur à la nuque ; goutte noueuse aux doigts ; excoriation entre les cuisses ; dartres aux cuisses ; engourdissement de la cuisse ; *froid des pieds, le soir, dans le lit ;* chaleur brûlante des pieds ; suppuration aux orteils ; difformité ; épaisseur des ongles des pieds ; *engourdissement* du côté gauche de la poitrine, des bras, des jambes ; crampe dans la fesse, les mollets, etc. ; *facilité* à *se donner des tours de reins ;* tiraillemens dans les membres ; défaut pendant long-temps de transpiration au corps ; sueur au moindre mouvement ; difficulté à s'endormir ; assoupissement pendant la nuit ; frayeur dans le sommeil ; songes effrayans et inquiétans ; sommeil

le matin qui fatigue la tête; sommeil la nuit qui ne repose pas; rêvasseries en dormant; anxiété la nuit, qui chasse du lit; inquiétude; angoisses le matin; mauvaise humeur; aversion pour le travail.

Dans les cas où il y a depuis long-temps constipation, et où ordinairement les règles retardent de plusieurs jours sur leur époque ordinaire, le graphite ne peut souvent être remplacé par aucun autre remède.

Vertige lorsqu'on regarde en haut.

En se baissant, et après, vertige, pendant quelques minutes, comme si on allait tomber en avant, avec nausées.

Après un bon sommeil, le matin, violent vertige (au bout de quinze jours).

En s'éveillant, le matin, vertige (au bout de sept jours).

5. Le soir, en se promenant, tournoiement, démarche chancelante.

Le soir, vertige et stupeur; le sujet fut obligé de se coucher (au bout de trois jours).

Après le sommeil de midi, incapacité pendant quatre heures de se livrer au travail de tête.

La tête comme enivrée.

Le matin, la tête est fortement entreprise; il y a comme du mal de tête, pendant une heure (au bout de quatre jours).

10. La tête est entreprise et lourde, surtout le matin (au bout de deux jours).

La tête est entreprise dès le matin, avec nausées et vomissement acide.

Sentiment de pesanteur et de constriction au front.

Le matin, mal de tête, comme si on n'avait pas dormi (au bout de neuf jours).

Tous les matins, en s'éveillant, mal de tête pendant une demi-heure.

15. Le matin, en s'éveillant, mal de tête violent, avec vomissement et déjections alvines, jusqu'à la sueur froide et à la syncope (au bout de vingt-quatre heures); après quoi la personne fut, par faiblesse, obligée de rester deux jours couchée, avec des alternatives continuelles de froid et de chaud.

Mal de tête en allant en voiture.

Mal de tête en mangeant et après (au bout de vingt-quatre heures).

Deux heures après être sorti de table, pression au front, de dedans en dehors.

Mal de tête, pression sur la tête (au bout de vingt-quatre heures).

20. Pression, tantôt ici, tantôt là, dans le cerveau, enfin derrière l'oreille gauche (au bout de vingt-quatre heures).

Douleur gravative dans la tempe gauche, pendant une minute.

Beaucoup de pression à l'occiput et à la nuque.

Mal de tête gravatif à l'occiput.

Mal de tête à la nuque, comme si elle était raide, avec tiraillemens dans le front.

25. Tiraillemens dans le front, pendant une demi-heure, qui reviennent plusieurs jours de suite.

Douleur tiraillante dans la tête, qui descend de la face jusque dans le col.

Élancemens passagers dans la tempe gauche (au bout de onze jours).

Le matin, en s'éveillant, douleur déchirante (?) dans le front, pendant une heure.

La tête comme serrée dans un étau et comme pleine.

30. A midi, céphalalgie, comme si la tête était serrée, principalement à l'occiput, en descendant vers la nuque, de sorte que cette dernière, quand on lève les yeux, cause de la couleur comme si elle était brisée ; plus tard, la douleur descend dans le dos, et gagne la poitrine.

Mal de tête, le soir, comme si elle était malade, brisée (au bout de dix heures).

Bruissement dans la tête (au bout de trois jours).

Mal de tête, avec nausées, qui semble venir du bas-ventre ; sensation fort désagréable (au bout de sept jours).

Déchiremens dans la tête, le matin (au bout de vingt-quatre heures).

35. Prurit sur la tête.

Sur le vertex, une place couverte de croûtes, qui, lorsqu'on y touche, cause une vive douleur, comme si elle était excoriée.

Éruption douloureuse au toucher et suintante, au vertex.

Éruption suintante à la tête, qui ne cause pas de démangeaisons, mais produit, quand on y touche, la même douleur que si la partie était malade en dedans.

Chute des cheveux (au bout de trente-six heures, de seize jours).

40. Sensation, comme si le front se ridait.

Douleur au front, comme s'il était gercé, quand on appuie la main dessus.

Éruption de boutons à la face, qui cause du prurit et suinte après qu'on l'a grattée.

Après un peu de mal de dents et quelque peu de gonflement à la joue gauche (qui paraissait faible depuis quatre mois), les muscles du côté droit de la face se contractent tout à coup, la bouche se porte à droite et en haut, et la parole devient difficile (commencement de paralysie du côté gauche de la face), l'œil gauche se ferme souvent d'une manière involontaire, tandis que le droit ne peut pas être fermé complètement, mais reste souvent ouvert, malgré la plus vive lumière, le vent et la poussière (au bout de dix-huit jours).

Érysipèle aux deux côtés de la face, causant une ardeur douloureuse et des élancemens; puis, pendant un jour, coryza, avec élancemens dans la gencive (au bout de sept et quatorze jours).

45. Pâleur subite à la face, par un travail médiocre d'esprit, par exemple en lisant.

Pâleur de la face, avec un cercle bleu autour des yeux.

Teinte jaune de la face; yeux mornes et comme privés de vie (au bout de vingt-quatre heures).

Froid au dessus des yeux.

Tressaillement au dessous des yeux.

50. Douleur paralytique des paupières.

Pesanteur des paupières.

Tendance des paupières à se contracter dans l'angle externe (au bout de vingt-quatre heures).

Lassitude dans les yeux.

Les yeux sont faibles et un peu rouges (au bout de quelques heures).

55. Myopie. On ne peut reconnaître personne à dix pas (au bout de treize jours).

Les yeux sont très-sensibles à la lumière pendant plusieurs jours (au bout de quelques heures).

Impossibilité de supporter la lumière ; on ne peut pas regarder un objet éclairé, sans que le blanc de l'œil rougisse sur-le-champ.

La lumière éblouit.

Quand on regarde des corps blancs, on est ébloui, et les yeux larmoient.

60. Lorsqu'on regarde du blanc, du rouge ou le soleil, on éprouve des élancemens qui, partis de la tempe, traversent l'œil jusque dans l'angle interne.

Les yeux pleurent souvent, et on y éprouve de la pression.

Sentiment de sécheresse et pression dans les paupières.

Douleur compressive dans les yeux, tous les matins et aussi le soir.

Suppuration des yeux, avec pression en dedans et douleur tiraillante qui remonte dans la tête.

65. Inflammation et rougeur des yeux, avec douleur tiraillante et compressive; après quoi coulent des larmes, qui cuisent (au bout de sept jours).

Cuisson dans les yeux, avec chaleur dedans.

Chaleur autour des paupières.

Les paupières brûlent et sont trop sèches, le soir en lisant, et le matin.

Chaleur dans les yeux. Le sujet n'y voyait pas bien.

70. Chaleur dans les yeux, et un peu de pus dans les coins des yeux.

Les yeux sont pleins de chassie.

De la chassie sèche adhère aux cils.

Bruissement dans la tête, puis bruit éclatant dans

l'oreille, et ensuite audition facile (au bout de trois jours).

Bruissement très-fort et bourdonnement dans les oreilles (au bout de quatorze jours).

75. Bruissement considérable la nuit dans les oreilles, qui parfois en même temps sont bouchées (1).

D'abord tintement, puis bourdonnement dans l'oreille gauche (au bout de deux heures).

Un sifflement dans l'oreille toute la journée.

Bourdonnement dans l'oreille (au bout de six jours).

Battement semblable à celui du pouls dans les oreilles, surtout en se penchant, et au sortir de table (au bout de six jours).

80. A chaque marche qu'on monte, claquement dans l'oreille, comme si l'air pénétrait dans la trompe d'Eustache.

Sensation autour de l'oreille gauche, comme si elle se rétrécissait (au bout de trente heures).

Élancemens dans l'oreille gauche, le soir, en sortant de table.

Déchirement dans l'oreille droite.

Douleur compressive dans l'oreille interne.

85. Quand le sujet remue la tête, gargouillement dans l'oreille droite (au bout de trois jours).

En se penchant, on éprouve un gargouillement dans l'oreille, et la tête devient lourde ; le gargouillement a lieu de nouveau lorsqu'on se redresse et qu'on se penche en arrière, comme si quelque chose allait et venait dans l'oreille.

Craquement dans l'oreille en mangeant, le soir.

---

(1) Dans la pleine lune.

Craquement dans l'oreille, quand on remue les mâchoires, mais seulement le matin, lorsqu'on est encore couché dans le lit.

Prurit dans l'oreille gauche, le soir, pendant un quart d'heure.

90. Prurit au lobule de l'oreille et à la joue; après s'être gratté, il suinte de la sérosité, qui s'endurcit sur place.

Écoulement de sang par l'oreille, pendant trente-six heures.

Dans l'après-midi, afflux du sang vers la tête, avec chaleur à la face, suivi, le soir à dix heures, d'un saignement de nez.

Saignement de nez, deux soirées de suite, avec battemens de cœur, chaleur et douleur dans le dos (au bout de trois jours).

On mouche du sang plusieurs jours de suite.

95. On mouche un mucus sanguinolent (au bout de quatre jours).

Saignement de nez (répété au bout de quinze jours).

Douleur dans l'intérieur du nez; il s'y forme des croûtes.

Éruption boutonneuse dans la narine gauche, qui cause d'abord de la démangeaison et ensuite de l'ardeur.

Odorat par trop sensible; on ne peut supporter aucune fleur.

100. Odeur dans le nez, semblable à celle qu'on y a dans un coryza ancien.

Odeur (dans la nuit) comme de poils brûlés, mêlée de celle de la vapeur du soufre.

Tressaillement à la lèvre supérieure.

Ampoule à la lèvre supérieure, qui cause une douleur déchirante.

Quelques petits boutons blancs sur la lèvre supérieure.

105. Eruption de boutons à la lèvre supérieure, qui causent d'abord du prurit et ensuite de l'ardeur.

Eruption dans le coin de la bouche.

Ulcère croûteux, indolent, aux deux coins de la bouche.

La lèvre inférieure se crevasse.

Lèvres sèches.

110. Eruption au menton et sur la lèvre.

Il semble, en mangeant, que les mâchoires soient paralysées, et qu'on ne puisse pas les écarter, à cause d'une douleur dans les muscles masséter.

Douleur tiraillante dans le côté gauche de la mâchoire supérieure (au bout de vingt-quatre jours).

Gonflement glandulaire sous le menton.

Les glandes sous-maxillaires se gonflent, rendent le cou raide, et sont douloureuses au toucher.

115. Les glandes de la partie latérale du cou, en descendant vers l'aisselle, se gonflent et causent de la douleur quand on penche le cou de côté, ou quand on se couche dessus, comme si cette partie était raide et tendue.

Douleur compressive dans les glandes sous-maxillaires.

Douleurs dans les dents mâchelières droites, quand on les serre les unes contre les autres.

Douleur compressive dans les mâchoires et dans toutes les dents, la nuit, pendant deux heures, qui se renouvelle, le jour, en mâchant et mordant.

Mal de dents, qui devient plus vif par l'effet du contact; pression très-douloureuse.

120. Gonflement des gencives qui entourent les

dents de la mâchoire supérieure ; il suffit de toucher à la joue, pour que l'endroit cause la même douleur que s'il était ulcéré ; en même temps la dent molaire correspondante est douloureuse, comme si elle allait se gonfler.

Les dents font mal, surtout le soir et la nuit ; le palais même cause de la douleur, comme s'il était excorié, avec chaleur à la face et enflure de la joue.

Mal de dents en mangeant, qui augmente encore après qu'on a fini de manger.

Douleur dans la gencive, avec sentiment d'excoriation au palais, et afflux d'eau à la bouche.

La gencive du côté interne (postérieur) *des dents cause la même douleur que si elle était excoriée*, qu'après qu'on a mangé trop chaud (au bout de dix jours).

125. La gencive postérieure des dents incisives d'en haut cause de la douleur, comme si elle était excoriée, quand la langue y touche.

La gencive saigne au moindre frottement

Prurit (érosion) dans la gencive.

La gencive cause la même douleur que si elle était ulcérée.

Mal de dents, semblable à un fourmillement ; et quand on met de l'eau froide dessus, la dent cause des élancemens (au bout de six jours).

130. *Mal de dents, un élancement* (au bout de six jours).

Un élancement brûlant dans une dent molaire supérieure gauche, en sortant de table.

Elancemens sourds succussifs dans la dent.

Elancemens sourds succussifs dans une molaire

creuse, en allant au grand air (au bout de quatre heures).

Mal de dents tiraillant.

135. Douleur tiraillante dans une dent creuse.

Douleur tiraillante dans les dents molaires, en marchant au vent (au bout de quatre heures).

Une espèce de déchirement dans toutes les dents, qui augmente par la chaleur, se renouvelle quand on se met au lit, et prive ainsi de repos avant minuit.

Mal de dents, sorte d'ardeur, dépendant comme du peu de solidité des dents, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre; la plupart du temps la nuit, dans le lit, parfois aussi pendant la soirée, quand on se renverse en arrière sur sa chaise, avec abondance de salive à la bouche. Les dents font encore plus de mal en mâchant.

Les dents de la mâchoire inférieure sont douloureuses en mâchant, comme si elles étaient peu solides.

140. Odeur putride qui s'exhale de la bouche et des gencives.

Odeur urineuse de l'haleine et de l'air qui sort du nez.

En sortant de table, la langue et la gorge sont comme âpres et raboteuses : les papilles de la langue sont trop sensibles, et comme si elles frottaient contre les dents.

Dans la gorge, une sensation de grattement.

Sentiment d'âpreté, de grattement, et comme d'excoriation, dans la gorge.

145. Sentiment insupportable dans la gorge, comme si elle était râclée, râtissée (au bout de huit jours).

Le matin, en s'éveillant, mucus salé et brûlant dans la bouche.

L'action de parler cause de la sécheresse à la gorge, et oblige à en faire sortir avec effort des mucosités (au bout de trois jours).

Beaucoup de mucosités profondément dans la gorge.

Beaucoup de mucosités dans la gorge, pendant plusieurs jours, qui obligent à renâcler pour les faire sortir.

150. Profondément dans la gorge, sentiment comme d'un mucus qui y serait collé, ou d'une excroissance qui y serait venue; et quand on cherche à avaler un petit corps (une petite croûte), il reste fixé en cet endroit.

En avalant, sensation comme d'un tubercule dans la gorge; et, surtout en avalant à vide, sensation de resserrement, d'étranglement, dans la gorge, jusqu'au larynx.

Pression à la région de la fossette du cou, comme si l'on avait trop mangé, ou comme si l'on avait avalé une trop grosse bouchée.

Spasme dans la gorge, avec nausées (au bout de trois jours).

Spasme continuel dans la gorge, qui étrangle ou engoue, comme si les alimens ne voulaient pas descendre (au bout de vingt-quatre heures).

155. Sensation dans la gorge, comme si elle était cousue, avec grattement continuel dans cette partie.

Douleur, comme de pincement, dans la gorge (au bout de cinq jours).

A droite, profondément dans la gorge, un point où surviennent des élancemens succussifs précipités,

seulement dans les mouvemens du col, en parlant, en se penchant et en se redressant, mais non en avalant.

Écoulement d'eau par la bouche, le palais comme excorié, les gencives douloureuses, la lèvre supérieure gonflée et garnie d'un bouton douloureux.

Crachotement d'une grande quantité de salive (au bout de deux jours).

160. Le matin, en se penchant, la salive coule de la bouche.

Langue très-chargée, avec goût amarescent dans la bouche (au bout de quarante-huit heures).

Goût amer sur la langue, et cependant rapports acides.

Dans l'après-midi, goût amarescent dans la bouche (au bout de sept jours).

Le matin, après avoir bu, ou immédiatement après avoir mangé, il vient à la bouche une eau verte et amère, pendant quatre jours de suite.

165. Acide dans la bouche, après le déjeuner.

Souvent, surtout après avoir mangé et bu, goût acide dans la bouche.

Quoiqu'il y ait goût acide dans la bouche, pas de désir de boire.

Acide dans l'estomac et faim canine.

En sortant de table, hoquet, avec la tête étourdie ou somnolence.

170. Hoquet après avoir mangé quoi que ce soit, chaud ou froid.

Hoquet le soir, pendant une heure (au bout de quatre jours).

Rapports continuels, nausées toute la journée, et pas le moindre appétit (de suite).

Beaucoup de rapports ayant le goût de ce qu'on a mangé (au bout de quatre jours).

L'appétit étant passable, fortes nausées, même à jeun, pendant le repas, avant et après avoir mangé; puis vomissement d'eau (non d'alimens), avec sécrétion abondante de salive (au bout de quelques jours).

175. Faim dévorante, et, après avoir mangé, nausées et vertige (au bout de trois jours).

Nausées pendant plusieurs heures (sur-le-champ).

Le matin, expulsion d'abondantes mucosités, l'appétit et les selles étant du reste en bon état (au bout de onze jours).

Nausées et vomissement toute la journée, avec tranchées, sans diarrhée.

Nausées, vomissement et tranchées, deux jours de suite (au bout de quelques heures).

180. Nausées portées presque jusqu'à la syncope, et partant comme de l'hypocondre gauche.

Le sujet rend de suite son dîner, sans nausées, mais avec un sentiment de malaise à la région précordiale (au bout de dix jours).

A midi, nausées, avec répugnance pour le bouillon gras, pendant plusieurs jours de suite.

Répugnance pour la viande et le poisson.

Répugnance et dégoût pour les sucreries.

185. Sentiment de paresse dans l'estomac et d'altération de ce viscère, quoique l'appétit soit bon.

Le matin, soif extraordinaire, pendant plusieurs jours de suite.

Après le repas, beaucoup de soif (au bout de treize jours).

Grand désir de boire de la bière, pour se rafraîchir, sans soif proprement dite.

En mangeant, sueur.

190. En mangeant et après, mal de tête gravatif (au bout de vingt-quatre heures).

Après le dîner, somnolence.

En sortant de table, lassitude et assoupissement.

Après le déjeuner, froid et frisson par tout le corps.

En sortant de table, soda ayant un goût de rance.

195. Peu après le repas, ardeur dans l'estomac, pesanteur dans le corps et mauvaise humeur (au bout de six jours.)

Ardeur dans l'estomac, à jeun et avant de se mettre à table, qui oblige à manger.

Mal de ventre, immédiatement après avoir mangé.

Après avoir mangé, grande raideur, pression et élancement dans une jambe malade (au bout de cinq jours).

Après le dîner, frisson à la jambe droite.

200. Quand on mange quelque chose, le ventre se gonfle.

Une heure après le repas, plénitude dans le bas-ventre, comme si l'on avait trop mangé.

Après avoir mangé, pression dans le pharynx, jusqu'à l'ombilic, comme un spasme d'estomac (au bout de vingt-quatre jours).

Constriction douloureuse dans l'estomac (au bout de six jours).

Douleur dans l'estomac, avec oppression de poitrine et anxiété.

205. Fréquemment des élancemens dans l'estomac et dans le ventre.

Elancemens dans l'hypocondre gauche, pendant les mouvemens du corps.

Dans l'hypocondre droit, en allant vers le dos, dou-

leur qui ressemble à des élancemens dans la rate.

Dans l'estomac, une fermentation, à la suite de laquelle on rend des vents; puis alternative, dans le corps, de tiraillemens sourds, de pression et d'élancemens; ensuite lassitude dans les yeux.

Affection dans l'estomac, et en même temps sorte de malaise général; le sujet est obligé de cracher sans cesse.

210. Affection dans le ventre, pendant le repos et le mouvement, par accès; en même temps, beaucoup de soif, sans appétit.

Battement au dessous des fausses côtes, pendant la nuit, en s'éveillant.

Douleur, comme de vermillement, dans le ventre.

Pincement dans le ventre, surtout à la région du cœcum (sur-le-champ).

Colique spasmodique, la nuit; immense douleur de crampe dans tous les intestins, également insupportable dans le repos et le mouvement, sans que rien remue dans le ventre, et sans trace de flatuosités; en même temps défaut de sécrétion urinaire.

215. La nuit, mal de ventre tiraillant; envie d'aller à la selle, mais sans diarrhée (au bout de six heures).

Sensation convulsive dans le ventre(au bout d'une heure).

Couvulsion dans le côté du ventre.

Ardeur dans le (au) côté gauche du ventre.

Mal de ventre; ardeur et déchirement.

220. En allant au grand air, coliques.

Le matin, coliques, avec selles répétées plusieurs fois, mais cependant pas diarrhéiques (au bout de trois jours).

Douleur dans le ventre, qui disparaît quand on appuie la main dessus.

Douleur à droite, dans le bas-ventre, plus vive à chaque pas et à chaque inspiration.

Tension du bas-ventre (au bout de six jours).

225. Tension du bas-ventre, avec selles diarrhéiques (au bout de six jours).

Le bas-ventre est plein et lourd (au bout de trois jours).

En sortant de table, bas-ventre gonflé, et jouissant d'une sensibilité douloureuse quand on appuie dessus.

Ballonnement considérable du bas-ventre, avec alourdissement et pesanteur de la tête.

Des vents tout à coup développés causent de la douleur en faisant effort vers l'anneau inguinal (au bout de trois heures).

230. Plénitude et dureté du bas-ventre, avec sensation comme de vents qui se déplacent, surtout le soir et la nuit (au bout de douze heures).

Le ventre est gros à cause de vents accumulés et qui ne peuvent sortir; on ne peut supporter aucun vêtement serré sur les hypocondres (au bout de quatre jours).

Déplacement de flatuosités dans le bas-ventre, avec borborygmes, surtout dans le côté du ventre (au bout de deux heures).

Mal de ventre, après qu'on a rendu des vents.

Une colique de pincement toutes les fois qu'on a rendu des vents (au bout de quarante-huit heures).

235. Le matin, dans le lit, et quelque temps après s'être levé, gargouillement dans le bas-ventre.

Gargouillement dans le côté droit du ventre, jus-

que dans la cuisse, comme serait celui produit par des gouttes d'eau qui tomberaient doucement.

Bruissement dans le bas-ventre, comme s'il y avait des grenouilles.

Après avoir bu, gargouillement dans le ventre.

Après le dîner, *gargouillement dans le ventre.*

240. On éprouve toujours des gargouillemens dans le ventre, comme si on allait avoir la diarrhée.

Les glandes inguinales gauches causent de la douleur, comme si elles étaient gonflées.

Les glandes inguinales gauches semblent comme gonflées et gênent en marchant; cependant elles ne sont ni tuméfiées ni douloureuses au toucher.

Elancemens dans l'aine.

Elancemens dans le rectum (au bout de deux heures).

245. Vif élancement dans le rectum et sortie d'un peu de sang.

Prurit dans le rectum et sortie d'ascarides.

Prurit à l'anus (au bout de deux heures).

Douleur à l'anus en s'asseyant, comme s'il était gercé, écorché.

Grand gonflement des veines à l'anus.

250. Le contour de l'anus lui-même est gonflé.

L'anus est comme gonflé, et cependant sans douleur.

Douleur déchirante à l'anus (dans le rectum?), le matin, dans le lit.

Un mince cordon, semblable à une veine gonflée, et non douloureux au toucher, s'étend du côté des fesses.

Grande pesanteur dans le rectum et l'anus, comme lorsqu'il existe des hémorrhoïdes (au bout de vingt-quatre heures).

255. Sensation qui excite à aller à la selle sans en avoir besoin (au bout de quatre jours).

Épreintes qui obligent à se présenter pour aller à la selle (au bout de vingt-quatre heures).

Beaucoup de disposition à aller à la selle; les matières, quoique n'étant pas dures, exigent cependant beaucoup d'efforts pour être expulsées, à cause de l'inaction totale du rectum (au bout de douze jours).

Écoulement du sang en allant à la selle (au bout de quelques heures).

Après la cessation des règles, tous les jours, en allant à la selle, sortie d'un peu de sang, avec douleur déchirante dans le rectum, pendant sept jours (au bout de quarante-deux jours).

260. Sortie d'abondantes mucosités blanches avec les selles.

Selles de couleur foncée, à demi digérées, d'une odeur insupportable.

Selles marronnées (au bout de deux jours).

Selles marronnées, réunies par des filamens de mucus; après qu'elles ont été rendues, il reste encore du mucus à l'anus.

Diarrhée, presque sans mal de ventre, pendant vingt heures; ensuite grande faiblesse de courte durée.

265. Plusieurs fois par jour, selles pendant plusieurs jours, dont les premières très-dures et moulées, et les autres molles.

Les cinq premiers jours, trois selles par jour, puis deux et ensuite une seule.

Les selles deviennent avec le temps plus fermes, lorsqu'elles étaient ordinairement diarrhéiques.

Avec le temps il survient des selles journalières, tandis qu'auparavant la constipation était habituelle.

Déchirement dans le bas-ventre, la nuit, et envies pressantes d'uriner; le sujet est obligé de se lever souvent pour cela; il sort peu d'urine, et avec des douleurs aiguës, pendant deux jours.

270. Le matin, dans le lit, envies douloureuses d'uriner, quoiqu'il ne sorte que quelques gouttes d'urine, avec des déchiremens dans l'urètre (au bout de cinq jours).

En urinant, douleur dans le coccyx.

Jet d'urine très-mince, comme si l'urètre était trop étroit.

Le sujet est obligé d'uriner très-souvent.

Envies pressantes d'uriner, quoiqu'on rende peu de liquide.

275. Envie d'uriner de très-grand matin.

Fréquentes envies d'uriner (au bout de quarante-huit heures).

Envie d'uriner la nuit.

Sortie involontaire des urines.

Un petit élancement en rendant une urine très-foncée, brune.

280. Ardeur dans l'urètre, hors des momens où l'on urine.

En urinant, chatouillement dans l'urètre (au bout de deux jours).

Urine d'odeur très-âcre, comme acidule.

Urine de couleur foncée, qui, en deux heures, donne un sédiment rougeâtre.

L'urine devient fort trouble au bout de deux heures, avec un sédiment rougeâtre; elle cause de la cuisson en traversant l'urètre.

285. *L'urine se trouble*, et dépose un sédiment blanc.

Titillation voluptueuse dans les parties génitales.

Pesanteur au périnée, douleur tensive dans la verge, sans érection; pensées extrêmement lascives, qui font craindre au sujet de perdre la raison; il erre sans cesse à droite et à gauche.

Raideur de la verge, sans idées lascives.

Forte raideur de la verge (au bout de quarante-huit heures).

290. Gargouillement dans la verge pendant l'érection.

Tension dans les organes génitaux, et sensation désagréable dans ces parties, en marchant et au moindre contact des vêtemens (au bout de quelques heures).

Les premiers (sept) jours, pollutions presque toutes les nuits.

Pollutions presque toutes les nuits.

Les pollutions parurent cesser (au bout de vingt jours).

L'appétit vénérien, jusque là très-vif et presque insatiable, s'éteignit complètement tout à coup, pendant un grand nombre de jours.

Le prépuce devient le siége d'un grand engorgement œdémateux, sans douleur.

Gonflement du scrotum (dans la tunique vaginale du testicule ? hydrocèle ?).

Prurit au scrotum.

Le testicule droit paraît tuméfié.

300. Le gland est couvert d'un mucus épais, quoiqu'on le lave tous les deux ou trois jours.

Douleur tiraillante dans le gland.

Pendant les règles, enrouement, coryza violent et fièvre catarrhale (au bout de vingt jours).

Pendant les règles, toux sèche et fortes sueurs (au bout de dix-sept jours).

Pendant les règles, douleur dans les varices.

305. Pendant les règles, violent mal de tête, surtout le soir.

Pendant les règles, enflure des pieds et tuméfaction indolente des joues (au bout de sept jours).

Froid pendant les règles.

Immédiatement après les règles, froid et coliques, puis diarrhée.

Pendant les règles, coliques, douleurs semblables à celles de la parturition; douleur dans le dos, avec douleur anxieuse au sacrum, qui débute par des chatouillemens; rapports désagréables, et mal de dents lancinant, succussif.

310. Les règles ont d'abord de la peine à paraître.

Suppression de l'écoulement menstruel, avec pesanteur des bras et des jambes.

Les règles viennent onze jours trop tard.

Les règles viennent sept jours trop tard (au bout de vingt-neuf jours).

Pression douloureuse vers les parties génitales (au bout de huit jours).

315. Quelquefois un effort poussant vers les parties génitales, pendant la station.

Flueurs blanches (au bout de trois jours).

Flueurs blanches abondantes; le mucus est tout blanc (au bout de sept jours).

Flueurs blanches très-liquides, avec tension du bas-ventre (au bout de huit jours).

Flueurs blanches dont la quantité s'élève bien à

une once dans les vingt-quatre heures; pendant huit jours, surtout le matin, après la sortie du lit.

320. Cuisson dans le vagin.

Un petit bouton indolent à la lèvre interne de la vulve.

Éternuement, et cependant grande sécheresse du nez.

Sensation de constriction et d'obstruction dans la cavité nasale, comme dans le catarrhe.

Eternuemens répétés et coryza fluent (qui dure peu) (au bout de trois heures).

325. Éternuement et coryza fluent continuel (au bout de dix jours), qui n'avait pas éclaté depuis des années, et qui s'était bien montré très-souvent, mais sans jamais durer guères plus d'une heure.

Violent coryza sec, avec mal de tête et fortes nausées, sans vomissemens; le sujet fut obligé de se coucher (au bout de quarante-huit heures).

Coryza (au bout de quatre, cinq jours).

Fort coryza (au bout de huit heures, et les premiers jours).

Un fort coryza, qui n'avait pas paru depuis des années, éclate.

330. Pendant un coryza humide, saignement de nez (au bout de onze jours).

Coryza, avec mal de tête et alternatives de froid et de chaleur.

Coryza fluent, avec mal de tête, frissonnemens, chaleur sèche à l'intérieur et soif (au bout de quarante-huit heures).

Coryza fluent, fréquens éternuemens et catarrhe, avec douleur compressive dans une glande sous-maxillaire; l'air causait une si vive impression sur

les parties exposées à nu à son action, que le sujet craignait à chaque instant de se refroidir (au bout de deux heures).

De l'enrouement tous les soirs.

335. Ardeur dans la gorge, comme si elle était toute excoriée; impossibilité de parler haut.

Apreté dans la gorge (au bout de six jours).

Douleur dans la poitrine, comme si elle était excoriée.

Poitrine et trachée-artère âpres, chargées, catarrhales (au bout de trois jours).

Sensation dans la gorge, comme si un coryza et un catarrhe allaient se déclarer.

340. Grattement dans la gorge, qui excite une toux sèche.

Coryza et catarrhe, avec sensation d'âpreté chatouilleuse qui excite sans cesse à tousser, lassitude et mal de tête (1).

Chatouillemens fréquens dans le larynx, qui soulèvent le cœur et causent une petite toux, surtout le soir, dans le lit.

Toux, coryza et catarrhe, avec chaleur dans la tête (au bout de huit jours).

Toux le soir, en se couchant, avec expectoration abondante.

345. Oppression de poitrine, qui gêne la respiration.

Oppression sur la poitrine (au bout de quelques heures).

Difficulté de respirer (au bout de deux jours).

---

(1) Il fut apaisé par l'aconit.

Le soir, étant couché dans le lit, asthme; une inspiration profonde excite de la toux.

Pression sur la poitrine, quand on marche longtemps au grand air.

350. Asthme soudain; respiration difficile, courte (au bout de trois heures).

Pression à la région du cœur en respirant.

Battemens violens du cœur, qui meuvent le bras et la main, et causent de l'anxiété.

Forts battemens du sang dans le cœur et le reste du corps, à chaque mouvement de ce dernier.

Vif élancement dans le côté droit, qui dérange à chaque fois la respiration (au bout de huit jours).

355. Douleur de côté, semblable à un élancement, au moindre mouvement (au bout de six jours).

Elancemens dans le sternum, entre les deux seins (au bout de quatre jours).

Douleur dans la poitrine en montant un escalier.

Douleur tout au haut de la poitrine, en y touchant, bâillant et allant à cheval.

Les côtes inférieures, dans le voisinage du sternum, sont douloureuses au toucher (au bout de vingt-et-un jours).

360. Les mamelons sont douloureux.

Violent prurit au dessus de l'anus, au coccyx, où se fait un suintement et se forment des taches croûteuses.

Tiraillemens sourds dans le coccyx, le soir.

Douleur dans le sacrum, comme si la partie était saisie et tordue avec des tenailles; ensuite les bras et les jambes causent de la douleur, comme s'ils allaient se tordre en dehors.

Elancement dans le sacrum (au bout de quelques heures).

365. Pression dans le sacrum.

Pression dans les flancs, le long de la colonne vertébrale.

Pression dans le dos, entre les omoplates.

Douleur des omoplates, comme si elles étaient brisées.

A la septième vertèbre du col, douleur déchirante, semblable à celle que causerait un ulcère.

370. Douleur rhumatismale à la nuque (au bout de douze jours).

Vives douleurs à la nuque (au bout de quarante-huit heures).

La nuque et les épaules sont douloureuses quand on se couche dessus et qu'on se retourne (à cause du gonflement des glandes latérales du col, qui cependant ne causent point elles-mêmes de douleur).

Douleur rhumatismale dans l'épaule gauche (au bout de cinq jours).

Vif élancement dans l'aisselle gauche, qui arrête la respiration, pendant trois jours (au bout de quatre jours).

375. Elancement dans l'articulation de l'épaule et dans celle du coude, même pendant le repos, et plus vif dans l'après-midi qu'à toute autre époque de la journée.

Douleurs pendant deux jours dans les deux aisselles (au bout de vingt-six jours).

Tiraillemens dans les bras.

Engourdissement du bras droit.

Engourdissement du bras, quand on se couche dessus.

380. Convulsions dans les muscles du bras.

Douleur de crampe dans le bras gauche, accompagnée d'une sensation de chaleur.

Deux à trois élancemens dans le bras, l'avant-bras et la main.

Sentiment comme d'excoriation au bras (au bout de sept jours).

Tiraillement dans l'articulation du coude, pendant le repos, et déchirement dans cette articulation lorsqu'on lève le bras, avec sensation semblable à celle que produirait de l'eau froide coulant dans les os de ce membre.

385. Tiraillement fort aigu dans l'articulation du coude droit, qui pendant un instant rend le bras comme paralysé et empêche de s'en servir.

Convulsions des muscles dans l'articulation du coude.

En étendant le bras, douleur comme si le pli du bras était trop court.

Le poignet droit cause de la douleur, comme s'il était luxé.

Erysipèle aux mains.

390. Douleur aiguë dans les mains, comme s'il y avait fluxion (au bout de vingt-quatre heures).

Après un travail fatigant pour les mains, sensation dans ces parties, comme si elles étaient engourdies; sorte de stupeur dans les mains, qui dure plusieurs heures.

Engourdissement de la main droite (au bout de dix-neuf jours).

Les doigts se retirent quelquefois, comme dans une crampe;

Après qu'on a saisi un objet, les doigts restent quelque temps courbés et raides.

395. Les doigts se placent quelquefois (spasmodiquement) d'eux-mêmes en travers les uns sur les autres, sans douleur; quand on frappe dessus, ils s'écartent spontanément.

Eruption granuleuse aux doigts (au bout de cinq jours).

Dans l'articulation supérieure du pouce droit, douleur compressive et déchirante, semblable à celle de la goutte, plus sensible dans le repos que dans le mouvement.

Une ampoule au petit doigt; elle cause du prurit, se remplit de pus, puis cause de l'ardeur et des élancemens; ouverte, elle donne beaucoup de pus, et l'ardeur continue, ainsi que les élancemens.

Secousses d'élancemens sourds, très-douloureuses, dans les muscles du bassin, autour de l'articulation de la hanche droite, pendant qu'on est assis.

400. Furoncle à la fesse droite (au bout de quatre jours).

Eruption de boutons aux fesses, qui sont douloureuses au toucher.

Déchiremens semblables à des douleurs de goutte dans les deux hanches.

Déchiremens semblables à ceux de la goutte dans la hanche gauche et dans les deux jambes.

Excoriation à la partie supérieure de l'entre-deux des cuisses, en marchant et après (au bout de dix jours).

405. Excoriation douloureuse au côté interne et supérieur des cuisses, le long des parties génitales.

Au haut de la cuisse, vis-à-vis du scrotum, une

tache rouge, rude au toucher (dartre), causant ordinairement un peu de prurit le matin.

Tiraillemens de haut en bas dans les jambes.

Douleur rhumatismale dans les jambes (au bout de cinq jours).

Tiraillemens comme de crampe dans les varices, en étendant les jambes.

410. Douleur tiraillante convulsive dans la cuisse, en remontant vers l'aine, surtout lorsqu'on monte après avoir été assis.

Sensation convulsive dans les muscles de la cuisse (au bout d'une heure).

Douleur tiraillante qui semble avoir son siége dans les fémurs (au bout d'une heure).

Déchiremens le matin, au côté postérieur de la cuisse (au bout de vingt-quatre heures).

Beaucoup de lassitude dans les cuisses; le sujet pouvait à peine marcher (au bout de cinq jours).

415. Douleur de crampe çà et là dans la jambe, accompagnée d'un sentiment de chaleur.

La cuisse est comme chaude et en même temps comme engourdie, surtout après qu'on est resté assis.

Engourdissement des jambes (au bout de vingt-quatre jours).

Engourdissement des jambes, qui sont comme mortes, quand on va au grand air (au bout de quarante-huit heures).

Les cuisses sont comme parsemées de petites taches rouges, dont il y a peu cependant qui causent de la démangeaison.

420. Une tache rouge à la cuisse et une à la jambe, sans la moindre douleur.

Picotement pruriteux à la cuisse, comme s'il allait

y survenir un exanthème, dans un endroit où avait siégé autrefois un gros furoncle.

Tantôt des élancemens, tantôt de la chaleur brûlante dans les cuisses, la nuit, pendant qu'on est au lit; sensations qui troublent le sommeil.

Violentes douleurs, semblables à des coups de couteau, dans le gonflement au dessus du genou.

Douleur de brisement dans les fémurs.

425. Douleur dans les cuisses, comme si elles étaient brisées au milieu (au bout de huit jours).

La nuit, *douleur de brisement dans les genoux.*

En marchant, quelques élancemens dans la rotule et dans d'autres parties de la cuisse et de la jambe.

Elancemens dans le genou gauche.

Raideur douloureuse des genoux, quand on les ploie.

430. Un engourdissement dans les genoux réveille le sujet pendant la nuit.

Douleur de lassitude dans les articulations, les genoux surtout, en se courbant et s'asseyant, de sorte qu'on ne peut plus se relever.

Douleur tiraillante dans le genou.

Tiraillement et convulsion dans le genou gauche.

Douleur dans le jarret, comme s'il était trop court, et tension tellement forte dans le tendon d'Achille, qu'elle ne permettait pas de monter.

435. Fourmillement dans les jambes, comme si elles allaient s'engourdir.

Battement au côté externe du mollet, quatre jours de suite, toutes les heures, pendant un quart d'heure à peu près.

Convulsion dans le mollet.

Tressaillement musculaire dans le mollet gauche.

Le matin, au lit, crampe dans le mollet.

440. *Crampe dans les mollets*, toute la journée.

Crampe dans les mollets, pour avoir porté un fardeau; les jambes tremblèrent ensuite.

Elancemens dans les mollets en mettant des bottes.

Gonflement de la jambe, même pendant qu'on est couché dans le lit.

Gonflement dur de la cuisse, avec une douleur lancinante qui s'y fait sentir (au bout de treize jours).

445. Grand gonflement d'un pied malade.

Tiraillement de crampe à partir des orteils, qui sont retirés en dedans, jusqu'au genou (au bout de trois jours).

Déchiremens semblables à ceux de la goutte dans les pieds et les orteils.

Sorte de bruissement dans les pieds, se dirigeant vers les orteils, espèce de déchirement léger (au bout de cinq jours).

Douleur autour des chevilles (au bout de cinq jours).

450. Douleur rongeante dans les chevilles et les talons.

Raideur des articulations des pieds.

Sensation de compression et d'étreinte dans l'articulation du pied.

Douleur compressive dans la cheville droite.

En allant à l'air (au mois de juin), froid et stupeur dans le coude-pied et la jambe.

455. Froid aux pieds (au bout de quelques heures).

Froid glacial aux pieds toute la matinée.

Chaleur brûlante aux pieds pendant plusieurs jours.

Chaleur brûlante à la plante du pied gauche.

Sueur des pieds, le soir, avec déchirement dans le pied et la main (au bout de douze heures).

460. Sueur des pieds, plus abondante dans l'après-midi et le soir.

Après la moindre marche, sueur des pieds, qui excorie les orteils.

Sueurs abondantes des pieds, qui commencent à répandre de l'odeur (au bout de sept jours.)

Sueur abondante des pieds; les pieds s'écorchent, surtout entre les orteils, à tel point que le sujet ne sait souvent où se mettre, tant il éprouve de douleur.

Pesanteur des jambes.

465. Les jambes sont pesantes, pendant que les autres parties du corps sont légères (au bout de six jours).

Forte convulsion dans la plante des pieds (au bout de quatre jours).

Pression dans la plante des pieds, au dessous du gras des orteils, qui oblige à boiter.

Pression et élancemens dans le talon (au bout de six jours).

Déchiremens dans le talon (au bout de cinq jours).

470. Douleur dans le talon, comme s'il était malade en dedans.

Tuméfaction des orteils et du gras des orteils.

Sentiment d'étreinte dans le gras du gros orteil, comme s'il était serré dans un étau.

Vive douleur de pression dans le gros orteil droit.

Douleur à l'ongle du gros orteil.

475. Le coin des deux gros orteils suppure (au bout de sept jours).

Une ampoule blanche à l'un des orteils.

Une grande ampoule pleine de pus, aux petits doigts des deux pieds; le malade y ressent une douleur lancinante.

Les cors sont douloureux, sans presque avoir été comprimés (au bout de deux jours).

Convulsion violente dans tous les membres, tantôt dans celui-ci, tantôt dans celui-là, et même aussi dans l'aisselle et le scrotum (au bout de dix jours).

480. La jambe et l'omoplate sur lesquelles le sujet est couché, lui causent de la douleur (comme si elles étaient brisées).

Tremblement et tressaillement dans la tête, le col et le bras droit.

Des tremblemens le matin.

Une sensation de tremblement par tout le corps.

Beaucoup de tendance à s'étendre et à se retourner; mais le sujet ne pouvait pas s'étendre comme il l'aurait voulu (au bout de deux jours).

485. Le sujet est mal à son aise et comme malade; il se plaint, sans savoir de quoi.

Quelquefois çà et là une douleur instantanée, après quoi l'endroit où elle a éclaté est douloureux aussi au toucher.

Tiraillemens par tout le corps, comme dans une fièvre intermittente, le matin au sortir du lit.

Douleur plus compressive que tiraillante sur le périoste de tous les os, ne durant que quelques instans, apparaissant tantôt ici et tantôt là, se faisant sentir pendant le repos, et surtout au moment de s'endormir (au bout de trente heures).

Taches semblables à des piqûres de puces, sur diverses parties du corps.

490. Gerçures aux membres garnis de dartres.

Le membre sur lequel existait jadis un ulcère maintenant guéri, commence quelquefois à devenir douloureux, surtout quand le sujet va au grand air; des tiraillemens et des déchiremens s'y font sentir.

Le membre qui est atteint d'un ulcère commence, même à une certaine distance de ce dernier, à devenir très-douloureux au contact ou au moindre mouvement, comme si l'os avait été brisé.

Déchirement dans les ulcères (au bout de cinq jours).

L'ulcère devient extrêmement sensible.

495. Pression et élancemens dans l'ulcère (au bout de trois jours).

Pression pruriteuse dans l'ulcère (au bout de cinq jours).

Tantôt sur un point et tantôt sur un autre, prurit instantané, sensation comme d'érosion, qui oblige à se gratter.

Prurit, dans la journée, au dos et aux bras (au bout de trente-six jours).

Le prurit paraît exister partout et être très-vif, même à la face et aux parties génitales.

500. La dartre devient une tumeur inflammatoire, pendant quatre jours.

Étant assis, fréquentes bouffées subites de chaleur, quelquefois accompagnées de légères anxiétés (au bout de dix-sept jours).

Fortes pulsations de sang dans tout le corps, mais principalement dans le cœur, qui augmentent à chaque mouvement du corps.

Sueur même au moindre mouvement (chez une personne qui ne suait d'ailleurs jamais) (au bout de quatre jours).

Même après une courte marche, sueur qui teint le linge en jaune, avec accablement.

505. Transpiration très-fétide.

Grande disposition à se refroidir; le sujet est obligé d'éviter avec soin les courans d'air.

Le sujet est très-sujet à se refroidir, ce qui lui donne des maux de tête (au bout de trois jours).

En marchant au grand air, il survient, dans l'articulation du pied gauche, une douleur semblable à celle que causerait une luxation, et qui se dissipe dans la chambre.

En marchant au grand air, lassitude voisine de la syncope, et qui semble partir du bas-ventre.

510. Les symptômes actuels se dissipent au grand air.

Accès de syncope (au bout de huit jours).

Grande paresse dans tout le corps, qui cède à de longues promenades (au bout de cinq jours).

Engourdissement des bras et des jambes.

Raideur des membres.

515. Sensation comme de paralysie dans toutes les articulations.

Pesanteur dans tous les membres, avec disposition de l'esprit à la mauvaise humeur.

Harassement, quoique la tête soit légère (au bout de quatre jours).

Affaissement soudain des forces.

Lassitude dans tous les membres (au bout de trois, quatre jours).

520. Lassitude, sorte de relâchement dans tout le corps, semblable à ce qu'on éprouve dans un coryza.

Très-grande lassitude dans tous les membres (au bout de vingt-quatre heures).

La lassitude empêche le sujet de se traîner, et il est toujours las (au bout de six heures).

Somnolence dans la journée, et grande lassitude (au bout de onze jours).

Grande envie de dormir, vers midi.

525. Le soir, lassitude extrême; on s'endort de trop bonne heure.

La nuit, on ne cesse de s'agiter, sans lassitude proprement dite.

Le sujet se réveille souvent la nuit, et il est comme assoupi (au bout de quinze jours).

Réveil trop matin.

Des inquiétudes dans les jambes, qu'il a été impossible de tenir en place, ont empêché toute la nuit de dormir.

530. Plusieurs nuits de suite, on s'éveille vers deux heures du matin, avec beaucoup d'agitation.

Chaleur la nuit et le matin en s'éveillant, bouillonnement de sang.

Agitation et chaleur pendant les nuits (au bout de douze jours).

La chaleur et l'anxiété ont empêché de s'endormir avant minuit (au bout de cinq jours).

On n'a pas pu rester la nuit sous les couvertures; on y avait trop chaud (au bout de cinq jours).

535. Agitation la nuit; chaleur accablante et songes très-fatigans.

Sommeil troublé par des rêves.

Toujours de l'anxiété, en sorte que quand le sujet se couchait, il ne pouvait rester au lit; il parlait aussi toujours en dormant (au bout de douze heures).

Songes très-vifs.

Songes très-vifs, *inquiétans* (la première nuit).

540. Songes effrayans (au bout de cinq jours).

Songes inquiétans, de sorte qu'en s'éveillant le sujet était tout hors de lui.

Les choses désagréables qu'il avait entendues pendant la journée lui revenaient la nuit en songe, et alors il s'éveillait tout troublé.

Plusieurs nuits de suite, vers deux heures, réveil avec agitation d'esprit; tout ce qui pouvait lui porter préjudice, lui revenait à la tête et le tourmentait, de sorte qu'il ne savait souvent où se mettre, pendant sept nuits (au bout de douze heures).

Des songes effrayans gênent la respiration; le sujet crie et il est baigné de sueur.

545. Dès qu'il était au lit la nuit, et qu'il fermait les yeux, toutes sortes d'images lui venaient à l'esprit.

Idées extravagantes, les nuits.

Le sujet se fatigue en songe.

Une idée fixe l'empêche de s'endormir avant minuit.

Songes qui fatiguent la tête.

550. Songes effrayans; le sujet se plaint et gémit en dormant (au bout de douze heures).

Le soir, dans le lit, un malaise avoisinant la syncope, empêche pendant deux heures de s'endormir.

La nuit et le matin, pression à la fossette du cœur (au bout de neuf jours).

La nuit, il survient une faiblesse voisine de la syncope, avec envies de vomir.

La nuit, fréquentes envies d'uriner, agitation hypocondriaque, pusillanimité, sueur d'angoisse, défaut de sommeil.

555. En se couchant pour dormir dans la journée, du froid.

Le matin, dans le lit, sensation de froid, sans que le corps soit froid, pendant plusieurs matinées de suite.

Avant midi, bâillement fréquens, avec tendance à dormir et frissons dans le dos.

Plusieurs soirs de suite, frisson fébrile dans le dos.

Plusieurs jours de suite, avant le dîner, frissonnemens.

560. A partir de cinq heures du soir, froid par tout le corps, avec les pieds à la glace.

Froid soudain qui pénètre le corps.

Sentiment de froid, et disposition à être frileux, avec tintement dans les oreilles (au bout d'un quart d'heure).

Le soir, avant de se mettre au lit, froid qui précède l'apparition du prurit.

Avant et après avoir mangé, frisson et froid, et le soir, pendant une heure et demie, chaleur accompagnée d'anxiété.

565. Le matin et le soir, grand froid, suivi de chaleur et de sueur.

Le soir, douleur lancinante dans les tempes, l'oreille gauche et les dents, avec frisson; la nuit suivante, sueur.

Fièvre intermittente quotidienne; le soir, froid avec tremblement, et, une heure après, chaleur à la face, avec froid aux pieds, sans sueur ensuite.

Tous les soirs et pendant les nuits, une chaleur sèche jusqu'au matin, avec mal de tête au vertex et à la nuque, qui dure jusqu'à midi (au bout de dix-sept jours).

Sueurs nocturnes, pendant plusieurs nuits (1).

570. Sueurs dans le lit, quelques matinées de suite.

Sueur d'odeur aigre.

Vive susceptibilité; il suffit de parler pour avoir chaud aux mains.

Irritabilité, agitation.

Etat de malaise, disposition à s'effrayer.

575. *Disposition à la peur* (au bout de six heures),

Caractère irritable, violent le matin, hypocondriaque le soir.

Gaîté le matin, abattement le soir.

Abattement, avec grande pesanteur des jambes.

Abattement, disposition à la mauvaise humeur (au bout de soixante-douze heures.)

580. Caractère morne (au bout de quatre heures).

Tristesse; le sujet n'a que des pensées de mort (au bout de onze jours).

Abattement total du moral, et en même temps grande anxiété jusqu'au soir, au moment de se coucher.

Avec de l'oppression de poitrine et de l'anxiété, sensation fort désagréable dans l'estomac.

Grande anxiété, qui fait trembler de tout le corps, pendant quelques minutes.

585. Anxiété, qui ne permet pas de s'asseoir, avec sueur et nausées.

Etat d'angoisses (mal de tête, vertige), dérangement du système nerveux.

Agitation et inconstance; on n'a aucune idée qui

(1) Que le vin fit cesser.

se rapporte à son travail, aucun désir de rien; cet état s'améliore après avoir pris l'air.

L'anxiété ne permet pas de rester en place, comme si l'on avait commis une mauvaise action.

Mauvaise humeur (au bout de trois heures).

590. *Disposition à chercher querelle* (au bout de quelques heures).

VIII. Iode (*Iodium*).

Cette substance, qui consiste en petites lamelles d'un brun bleuâtre, s'achète à l'état de pureté parfaite dans le commerce (1). On prend un grain de sa poudre, et le traitant comme il a été dit dans le chapitre consacré à la préparation des remèdes antipsoriques, on le porte au millionnième degré d'atténuation pulvérulente, par le broiement continué pendant trois heures avec trois fois cent grains de sucre de lait. Un grain de cette dernière poudre est dissous ensuite dans cent gouttes d'alcool aqueux; on secoue deux fois la dissolution, et, au moyen de l'alcool pur, on la porte sucessivement au sextillionnième ($\overline{VI}$), à l'octillionnième ($\overline{VIII}$) et au décillionnième ($\overline{X}$) degré de dilution, en imprimant deux secousses à chaque nouvelle liqueur.

---

(1) On obtient l'iode de plusieurs espèces de fucus, en lessivant les cendres de ces plantes, faisant cristalliser la liqueur, prenant l'eau-mère, dans laquelle se trouve de l'iodure de sodium incristallisable, l'évaporant à siccité, mêlant le résidu avec de l'acide sulfurique fort, laissant le mélange à la chaleur, pour volatiliser tout l'acide hydrochlorique, ajoutant ensuite de l'alcool, et chauffant fortement la masse dans un matras; l'iode s'élève sous la forme de vapeurs violettes, qui se condensent, à la paroi supérieure du vase, en paillettes ou lamelles d'un brun bleuâtre.

On ne devra la plupart du temps se servir que de la dilution au décillionnième, les vertus dynamiques de l'iode s'y trouvant beaucoup plus développées que dans la préparation à laquelle seule j'avais recours dans les commencemens. En effet, je faisais dissoudre un grain d'iode dans cent gouttes d'alcool (ce qui a lieu en très-peu de temps), je donnais deux secousses du bras à la liqueur; j'en ajoutais une goutte à cent autres gouttes d'alcool, j'imprimais deux secousses à cette seconde liqueur, et je continuais de même dans vingt-huit autres flacons, jusqu'à ce que j'eusse obtenu la dilution au décillionnième, dont j'imbibais trois ou quatre petits globules de sucre, qui étaient suffisans pour une dose.

Cependant la première préparation mérite la préférence, parce que la puissance médicinale y est bien plus complètement développée.

Il y a beaucoup d'apparence que l'iode doit être mis au nombre des médicamens antipsoriques; du moins, dans le peu d'usage que j'ai eu occasion d'en faire, s'est-il montré à moi revêtu de ce caractère. On s'en convaincra mieux en étudiant avec plus de soin les symptômes auxquels cette substance est capable de donner lieu chez les sujets qui jouissent d'une bonne santé.

Je l'ai surtout trouvée efficace dans les cas où existaient les symptômes suivans : gerçures des paupières; bourdonnement dans les oreilles; dureté de l'ouïe; gonflement à l'extérieur du col; soda, après avoir pris des alimens lourds; faim canine, déplacement de vents; envies d'uriner la nuit; ancienne toux, qui revient le matin.

La tête est entreprise, et l'on a de la peine à penser.

Grande répugnance pour toutes les occupations sérieuses, la tête étant un peu entreprise.

Mal de tête à l'air chaud, en allant long temps en voiture, ou en marchant beaucoup.

Mal de tête au front et au vertex, qui augmente au moindre bruit ou en causant.

5. Pression sur un petit point du front, immédiatement au dessus de la racine du nez.

Douleur vive, gravative, à la partie gauche et supérieure du front.

Pression tiraillante dans la moitié supérieure de la tête, jusque dans les tempes.

A droite, au dessus du front, une douleur déchirante, gravative.

Déchirement, d'abord dans la région temporale gauche, puis dans la droite, presque en même temps.

10. Elancemens sur la tête (au bout de trois jours).

Battemens sans douleurs dans le front.

Mal de tête, comme si elle était fortement serrée par un lien.

Cuisson à la peau, du côté droit de l'occiput, au dessus de l'oreille.

Chute des cheveux.

15. *Sentiment de lassitude autour des yeux, comme s'ils étaient enfoncés, principalement l'après-midi.*

Des anneaux obscurs voltigent devant les yeux, sur le côté de l'axe visuel, dont quelques uns aussi se rapprochent (au bout de seize heures).

Des rayons de feu courbés descendent fréquemment sur les côtés et aussi à une petite distance de l'axe visuel, tout autour de l'œil, mais plus particulièrement en haut (au bout de vingt-quatre heures).

Convulsions dans les yeux (au bout de quelques heures).

Prurit dans les coins des yeux.

20. Pression dans les yeux.

Déchiremens tout autour de l'œil droit, et principalement au dessous.

Elancemens dans la partie supérieure du globe oculaire gauche.

Elancemens perçans dans l'œil gauche, dirigés vers son angle externe.

Embarras dans l'oreille gauche.

25. Embarras dans l'oreille droite.

Pression déchirante dans la petite fossette au dessous de l'oreille droite et dans la partie voisine du col.

Une élévation prurileuse sur le nez.

Elancement pruriteux dans le nez, à la partie antérieure de la cloison (au bout de seize jours).

Douleur à la partie inférieure du nez, en se mouchant (sans coryza).

30. Douleur compressive dans la partie droite de la mâchoire supérieure.

Saignement des gencives.

Etreinte douloureuse dans les dents molaires postérieures droites.

Tantôt sur un point, tantôt sur un autre, à droite et à gauche, compression douloureuse dans les dents molaires.

Tantôt à droite, tantôt à gauche, tiraillement déchirant et sensation d'érosion dans les racines des dents incisives inférieures, ou dans la gencive qui les entoure.

35. Au côté interne de la joue droite, à la région de la dernière dent molaire du haut, quelques pe-

tites élévations, qui d'abord ne causent qu'un léger sentiment d'érosion et de compression quand on y touche, mais qui, au bout de quelques jours, produisent une douleur semblable à celle d'un ulcère, lancinante et aiguë, surtout quand on ouvre beaucoup la bouche, quand on mange ou qu'on lit à haute voix; les alentours sont enflammés.

Sensation de pression dans la moitié gauche du palais.

Odeur putride qui s'exhale de la bouche, même le matin, à jeun, aussitôt après qu'on se l'est rincée avec de l'eau fraîche.

Le matin, dans le lit, fourmillement chatouilleux dans la gorge, à la région du larynx.

Elancemens aigus à l'intérieur de la gorge, dans le larynx, qui se font sentir aussi un peu en avalant.

40. Déchiremens dans la gorge, au dessus du larynx.

Douleur compressive, à droite, dans l'intérieur de la gorge, qui se fait plus sentir quand on n'avale pas qu'en avalant.

Tous les matins, sensation désagréable à la région précordiale, qui se dissipe en mangeant: pesanteur sur l'estomac.

Sentiment comme de mal d'estomac, avec accès de soda, et envies de vomir (au bout de six jours).

Faim canine; le sujet ne peut se rassasier.

45. Vifs élancemens, comme des coups d'épingle, dans le bord supérieur de la fossette du cœur.

Elancemens dans la fossette du cœur (au bout de cinq jours).

Ardeur dans la fossette du cœur.

Crampe tiraillante dans la partie supérieure du ventre, à partir de la fossette du cœur.

Sensations isolées de pression cuisante à gauche, dans le ventre, immédiatement au dessous des fausses côtes.

50. Pression dans l'hypocondre droit.

Pression à la région hépatique, qui est un peu douloureuse aussi au toucher.

Douleur d'étreinte et élancemens sourds dans la région hépatique.

Douleur compressive dans le ventre, entre la fossette du cœur et l'ombilic.

Gonflement à la partie supérieure du ventre, avec forte pression çà et là, comme produite par des vents, aussitôt apres le repas, et pendant tout le temps de la digestion.

55. Pression dans le bas-ventre, le long de la hanche droite.

Déchirement cuisant, dans la partie gauche du bas-ventre, près de la hanche.

Un peu de tiraillement et ensuite aussi de la pression dans la région du rein droit.

Pression dans la région inguinale droite.

Vif élancement, comme produit par des vents qui se déplacent, dans l'hypocondre gauche.

60. Déplacement de vents dans le côté gauche du ventre.

Vifs élancemens à gauche dans le bas-ventre.

Elancemens dans le côté.

Douleurs dans le bas-ventre, jusque dans l'épine du dos.

Pression dans le rectum, le soir, étant au lit (au bout de trente-six heures).

65. *Le soir, ardeur dans l'anus.*

Les selles sortes difficilement.

Après une selle plutôt dure que molle, le matin, pression dans le bas-ventre.

Sortie involontaire des urines (au bout de trois jours).

L'urine est la plupart du temps trouble, plus foncée qu'à l'ordinaire, quelquefois aussi laiteuse.

70. Douleurs perçantes et vives à l'ouverture de l'urètre, hors des momens où l'on urine.

Picotemens semblables à de petits coups d'aiguilles, à l'orifice antérieur de l'urètre (au bout de seize jours).

Fréquens tiraillemens dans la partie antérieure du membre viril, sans qu'on puisse distinguer s'ils ont lieu plutôt dans l'urètre que dans le gland lui-même.

Vif chatouillement sur le gland et au dessous.

Violent prurit au gland.

75. Tiraillemens déchirans dans la couronne du gland.

Gargouillement déchirant à droite, immédiatement à côté de la verge.

Douleur compressive, à droite, immédiatement à côté de la verge.

Un des testicules est remonté avec force vers le ventre.

Les règles, actuellement en train, cessent de couler.

80. Obstruction des narines (au bout de vingt-huit heures).

Coryza sec, très-souvent (surtout le soir), qui devient fluent à l'air libre, et fournit un écoulement abondant.

Éternuement, sans coryza, quoique le nez fournisse beaucoup de mucus.

Légère augmentation de la sécrétion muqueuse dans la gorge, qui rend la voix rauque.

Le matin, dans le lit, fourmillement et chatouillement dans le larynx, qu'on ne peut faire cesser qu'en toussant et crachant, et qui s'accompagne de flux d'eau à la bouche.

85. Chatouillement dans la gorge, qui excite une toux brève.

Pression un peu obliquement dans le sein droit.

Vif élancement dans la partie inférieure du sein droit, à droite, le long de la fossette du cœur, en inspirant.

Vif élancement dans le milieu du sein droit, seulement en expirant.

Déchiremens dans les tégumens du sein droit.

90. Tension lancinante et cuisante dans les tégumens du sein droit.

Élancemens dans le croupion (au bout de quinze jours).

Pression douloureuse, qui tantôt diminue, et tantôt augmente, dans le coccyx et dans le sacrum.

Prurit au dessus de la hanche droite.

Ardeur sur l'omoplate droite.

95. En soulevant quelque chose, élancemens dans les omoplates (au bout de quatorze jours).

Douleur rhumatismale sur l'épaule gauche.

Quelques forts élancemens dans l'articulation du bras, même pendant le repos.

Dans le côté gauche du cou, près de l'épaule, un serrement rhumatismal, qui augmente un peu par le toucher, qu'un rapport semble soulager, mais qui cependant se répète ensuite plusieurs fois.

Tension rhumatismale dans le côté droit du cou.

100. Déchirement dans le côté droit du cou.

Lassitude paralytique dans les bras, le matin en s'éveillant, au lit.

Déchirement dans le coude gauche.

Pression dans le pli du bras gauche.

Douleur dans le poignet droit, en manière d'élancement, quand on saisit ou soulève un corps.

105. Douleur comme à la suite d'un coup, sur l'os métacarpien du doigt indicateur gauche, immédiatement derrière la dernière phalange de ce doigt, qui augmente par le toucher.

Déchirement dans l'os métacarpien de l'indicateur droit.

Déchirement dans la première articulation du pouce droit.

Déchirement dans la première articulation du petit doigt de la main droite.

Déchirement dans tout l'indicateur et le doigt médius de la main gauche.

110. En fermant les trois derniers doigts, tension douloureuse dans les articulations moyennes, comme si elles allaient se briser; ces articulations se sont aussi tuméfiées; dans l'extension, elles causent de la douleur, quand on appuie un peu dessus (au bout de quelques jours).

Vifs déchiremens intermittens entre la hanche gauche et la tête du fémur, augmentant par le mouvement de l'articulation.

Pression au milieu de la fesse gauche, paraissant avoir son siége dans l'ischion.

Serrement déchirant dans la cuisse gauche, près de sa tête articulaire.

Vifs élancemens dans le milieu de la cuisse gauche, vers le côté interne.

115. Douleur rhumatismale dans la cuisse gauche.

Tiraillement rhumatismal dans toute la jambe gauche, avec bruit sourd dans le talon; cependant c'est dans la cuisse et le genou que la douleur est la plus forte; le mouvement ne le diminue pas, et loin de là elle semble, au contraire, être plus forte après (le soir, dans le lit).

Déchirement sourd au côté extérieur du jarret droit.

Déchirement à l'intérieur, dans le genou gauche.

Déchirement, immédiatement au dessous des condyles du fémur gauche, aux deux côtés de la cuisse.

120. Vifs élancemens isolés dans les chevilles.

Douleur vive continuelle dans la moitié interne du talon droit.

Déchirement lancinant sous l'ongle du gros orteil gauche.

En sortant de dîner, sentiment de faiblesse et malaise général.

Sensation comme de vives piqûres de puces par tout le corps, jour et nuit.

125. Amaigrissement. Le sujet est devenu presque un squelette.

Après une petite promenade, l'après-midi, fatigue extrême, avec un sentiment de vacuité dans l'estomac, sans faim cependant.

Rêves très-vifs, dont on voudrait bien, sans le pouvoir, être débarrassé par le réveil, et qui, lorsqu'on sort du sommeil, laissent un sentiment de lassitude.

Sueur la nuit.

Tous les matins, sueur aigrelette pendant la nuit, qui inonde le corps entier, et pendant la première heure qui s'écoule après, grande lassitude dans les jambes.

130. Pendant toute la durée de la digestion, depuis le dîner jusqu'au soir, le moral est très-irritable et dérangé de son assiette ordinaire, avec serrement à la gorge et dans la poitrine, comme quand on est sur le point de pleurer.

Angoisses après quelque peu de travail mécanique, qui se dissipent en s'asseyant.

Agitation; impossibité de rester tranquille; le sujet court sans cesse de tous côtés, et ne peut s'asseoir; il ne dort pas non plus la nuit, et on le croirait devenu fou.

Il est fort gai et d'une loquacité extrême; il ne laisse à personne le loisir de parler.

IX. Lycopode (*Lycopodii pollen*).

Cette poudre jaunâtre, douce au toucher, et qui ressemble à de la poussière, s'obtient à la fin de l'été, dans les forêts de la Russie et de la Finlande, en faisant sécher et battant les urnes du *lycopodium clavatum*.

Jusqu'à présent on ne s'en était servi que pour imiter les éclairs, parce qu'elle a la propriété de prendre feu à l'approche d'un corps enflammé, pour envelopper les pilules dans la composition desquelles entrent des matières qui les feraient adhérer les unes aux autres sans cette précaution, et pour empêcher les effets douloureux du frottement sur les parties excoriées ou gercées du corps. Le lycopode surnage les liquides sans s'y dissoudre; il n'a ni odeur ni sa-

veur; dans l'état grossier où la nature nous l'offre, il n'exerce presque aucune action médicinale sur l'homme ; du moins ce que les anciens racontent de lui à cet égard n'a-t-il point été confirmé par les modernes, qui l'ont au contraire révoqué en doute.

Mais lorsque la poudre de lycopode a été soumise au traitement que l'art homœopathique fait subir à toutes les substances naturelles brutes, et que j'ai fait connaître précédemment; lorsqu'on en a réduit un grain au millionnième degré d'atténuation en le broyant pendant trois heures avec trois fois cent grains de sucre de lait, qu'on a dissous un grain de cette poudre dans cent gouttes d'alcool aqueux, et qu'on a imprimé deux secousses du bras à la liqueur, il résulte de là un médicament qui, même à la plus petite dose possible, celle d'un à deux globules de sucre qu'on en imbibe, agit encore avec beaucoup trop de violence pour qu'on puisse l'administrer dans les maladies où il convient d'y avoir recours. On ne saurait même encore se servir de la dilution au billionnième, à cause de sa trop grande énergie : c'est seulement au sextillionnième degré de dilution que le médicament devient applicable: encore même ne doit-on donner aux malades irritables et faibles que celles à l'octillionnième et au décillionnième. La dose est d'un ou tout au plus deux globules de sucre qu'on en imbibe.

Sous cette forme, le lycopode est un des antipsoriques dont on peut le moins se passer, surtout dans les cas de maladies chroniques où prédominent les symptômes suivans : vertige, principalement quand on se baisse ; afflux du sang vers la tête; chaleur dans

la tête; pesanteur de tête; accès de déchirement sur le haut de la tête, au front, aux tempes, aux yeux, au nez, jusque dans une dent, qui ont lieu quand on se couche; déchiremens dans le front, çà et là, tous les après-midi; mal de tête extérieur, pendant la nuit, douleur déchirante, térébrante et râclante; tension gravative dans la tête; alopécie; yeux sensibles à la lumière artificielle; picotemens dans les yeux, le soir, à la lumière; *pression dans les yeux; gerçures aux yeux; suppuration des yeux; ophthalmie avec suppuration la nuit et larmoiement le jour;* larmoiement des yeux au grand air; presbyopie; *vue trouble, comme s'il passait des plumes devant les yeux;* lueurs et points noirs passant devant les yeux; fréquens accès de chaleur à la face; éruption pruriteuse à la face; tuméfaction et tension à la face; éphélides à la face; sensibilité excessive de l'oreille; impression désagréable produite par la musique, le son, l'orgue; tintement d'oreilles; *dureté de l'ouïe;* saignement de nez; suppuration de la narine pendant la nuit; croûtes dans le nez; narines ulcérées; gonflement dur à l'un des côtés du cou; raideur de la nuque; absence de la soif, malgré la *sécheresse des lèvres et de la bouche*, de sorte que ces parties se tendent, la langue se meut difficilement, et la parole devient inintelligible; perte du goût; langue sale, chargée; le matin, goût muqueux dans la bouche; le malade *ramène du mucus en renâclant;* mal de gorge chronique; le matin, *amertume de la bouche*, avec nausées; faim immodérée, *faim canine; défaut d'appétit;* l'appétit se passe aux premières bouchées; répugnance pour les alimens cuits et chauds; répugnance pour le pain noir ou la viande; goût trop vif pour les choses douces; le lait

produit la diarrhée; rapports gras; *rapports acides;* soda; pituite; fréquentes ou continuelles nausées; le matin, l'estomac est délicat; *pression à l'estomac; pesanteur à l'estomac après avoir mangé;* gonflement à la fossette du cœur, et douleur quand on y touche; *plénitude dans l'estomac et le bas-ventre; ballonnement gênant du ventre; défaut de sortie des vents;* borborygmes dans le ventre; indurations dans le bas-ventre; pincemens dans le ventre; coliques; coliques dans la partie supérieure du ventre; ardeur dans le bas-ventre; tension aux hypocondres; douleurs dans le foie après qu'on a mangé jusqu'à se rassasier; battemens de cœur pendant la digestion; selles difficiles à pousser et ne sortant qu'après de grands efforts; *constipation pendant plusieurs jours;* douleurs à l'anus après avoir mangé et après avoir été à la selle; tranchées dans le rectum et dans la vessie; *gravelle; envies pressante d'uriner;* besoin trop fréquent d'uriner, avec envies pressantes; prurit dans l'urètre en urinant et après; hémorragie par l'urètre; raideur peu prononcée du membre viril; défaut d'érections; défaut de pollutions; absence de l'appétit vénérien; impuissance depuis plusieurs années; éloignement pour l'acte vénérien; propension excessive au coït, pour peu qu'on y pense; envies irrésistibles d'exercer l'acte vénérien toutes les nuits; éjaculation trop prompte; règles coulant trop long-temps et en trop grande abondance; règles que la frayeur supprime pour long-temps; écoulement de flueurs blanches, après des tranchées à la partie inférieure du ventre; *flueurs blanches;* coryza; humide; coryza et toux; coryza sec; *obstruction des deux narines*, toux après avoir bu; toux sèche, le jour et la nuit; toux sèche, le matin, depuis des

années; toux et expectoration; toux avec crachats purulens; élancemens dans le sein gauche; ardeur dans la poitrine en descendant (soda); pression continuelle à la dernière côte gauche; respiration courte chez les enfans; oppression continuelle de poitrine, le moindre travail rend la respiration courte; élancement dans le sacrum, après s'être ployé en deux, quand on se redresse; douleur dans le dos, la nuit; déchiremens dans les épaules; tiraillemens dans la nuque, jusque dans l'occiput, jour et nuit; douleur tiraillante dans les bras; douleur ostéocope nocturne dans le bras; engourdissement des bras, même déjà seulement quand on les lève; engourdissement spasmodique des bras pendant la nuit; manque de force dans les bras; douleur ostéocope nocturne dans le coude; poignet raidi par la goutte; engourdissement des mains; raideur des doigts pendant le travail; déchiremens dans les articulations des doigts; rougeur, gonflement et déchirement arthritique aux articulations des doigts; raideur des doigts produite par des nœuds de goutte; déchirement, la nuit, dans les jambes; déchirement dans le genou; *raideur du genou*; gonflement du genou; ardeur aux jambes; *contraction douloureuse dans les mollets*, en marchant; gonflement de la cheville; crampe dans les pieds, froid aux pieds; froid et sueur aux pieds; sueur des pieds abondante; gonflement de la plante des pieds; douleur à la plante des pieds, en marchant; renversement des orteils en marchant; crampe dans les orteils; cors aux pieds; douleur dans les cors; sueur dans la journée en travaillant peu; sueur dans la journée, surtout à la face, en se remuant peu; *sécheresse de la peau* des mains; la peau se fend et se

gerce çà et là; prurit dans la journée, quand on s'échauffe; prurit le soir, avant de se coucher; éruption douloureuse au col et sur la poitrine; furoncles; vieux ulcères aux jambes, avec déchirement la nuit, prurit et ardeur; crampes dans les doigts et les mollets; rétraction spasmodique des doigts et des orteils; déchiremens dans les bras et les jambes; déchiremens dans les genoux, les pieds et les doigts; tiraillemens douloureux dans les membres; chaleur passagère; varices; *varices chez les femmes enceintes;* grande disposition à se donner des tours de reins, à se refroidir; défaut de chaleur au corps; engourdissement des membres, des bras, des mains, des jambes, le jour et la nuit; insensibilité du bras et de la jambe; après avoir peu marché, lassitude des pieds et ardeur aux plantes des pieds; *débilité intérieure;* lassitude dans les membres; lassitude en s'éveillant; bâillemens fréquens et somnolence; somnolence dans la journée; sommeil agité, la nuit, avec des réveils fréquens; sommeil plein de songes; *rêves inquiétans;* rêves effrayans; fréquens réveils, la nuit; *disposition à s'endormir tard;* les pensées empêchent de s'endormir; fièvre tierce, avec vomissement acide; après le froid, bouffissure de la face et des mains; susceptibilté; frayeur de tout; humeur capricieuse, irritable; esprit inquiet, morose; caractère pleureur; *disposition à chercher querelle.*

Une dose modérée, quand le lycopode a été bien choisi, agit avantageusement pendant quarante, cinquante jours, et même quelques jours de plus.

On a ordinairement recours au camphre pour modérer son action, quand elle est trop violente; mais c'est surtout la pulsatille qui calme les effets fébriles

auxquels de hautes doses donnent souvent naissance.

Lorsque le lycopode est indiqué homœopathiquement après que le carbonate calcaire a épuisé son action, c'est alors qu'il produit les effets les plus propres à avancer le traitement.

Le sujet est pris de vertiges dans une chambre chaude (au bout de vingt-trois jours).

Le matin, en se levant du lit et après, vertiges qui font chanceler à droite et à gauche (au bout de trente jours).

Avant midi, vertige; tout tourne autour du sujet, qui a de fortes envies de vomir (au bout de neuf jours).

Dès qu'il voit tourner quelque chose, il est pris, pour une heure, d'un sentiment semblable à celui qu'il éprouverait si tout lui tournait aussi dans le corps.

5. La tête est entreprise et comme frappée de vertige, dans la matinée, avec un sentiment semblable à celui que produiraient les yeux trop enfoncés dans l'orbite; en même temps aussi le sujet a de la peine à penser et à concevoir.

Etourdissement tel qu'il ne sait pas où il est.

Vers le soir, stupeur et chaleur dans les tempes et aux oreilles (au bout de quinze jours).

Le sujet ne peut pas lire, parce qu'il méconnaît et confond les lettres; il les connaît et peut les copier, mais ne saurait s'en rappeler la signification. Il sait que le Z est la dernière lettre de l'alphabet, mais il en a oublié le nom; il peut écrire ce qu'il veut, et le fait avec les lettres qui conviennent; mais il est hors d'état ensuite de relire ce qu'il a écrit.

Il peut causer régulièrement sur des sujets élevés,

même abstraits, mais s'embrouille quand il s'agit de choses ordinaires; il prononce par exemple le mot *prune*, quand il voudrait dire *poire*.

10. En pensant, il éprouve comme un vide dans la tête; il ne peut s'arrêter à aucune idée.

La tête est fortement entreprise.

La tête est entreprise, comme quand on a l'estomac malade.

La tête est entreprise, embrouillée, avec pression sourde à la partie antérieure, comme après la suppression d'un coryza, avec sécheresse de la bouche et des lèvres et soif.

Douleur simple, continue, pendant plusieurs jours, dans toute la tête, plus forte pendant le repos, moins vive en marchant au grand air.

15. Céphalalgie; bruissement dans la tête, semblable à celui que produit une corde de clavecin qui se casse.

Ebranlement dans la tête, en marchant pesamment.

Bourdonnement dans l'intérieur de la tête, avec sentiment de chaleur.

Mal de tête, surtout quand on la secoue et qu'on la tourne.

Chaque pas retentit dans la tête; à chaque mouvement le sujet ressent comme un ébranlement dans le cerveau.

20. Pesanteur dans la tête.

Pesanteur à l'occiput (au bout de quelques heures).

La nuit, çà et là dans la tête, douleur vague qui la rend pesante; le sujet ne sait où la mettre, pendant toute la nuit, tant elle est douloureuse (au bout de neuf jours).

Violent mal de tête, la nuit, comme si on s'était couché à faux.

Mal de tête du côté gauche, comme à l'extérieur, qui se fait sentir aussi dans l'oreille et dans les dents, acquiert surtout beaucoup de violence le soir, et devient insupportable par l'action de lire et d'écrire; la moindre pression sur les tempes, celle par exemple des lunettes, augmente la douleur à un point extrême.

25. *Mal de tête au dessus des yeux, immédiatement après le déjeuner* (les deux premiers jours).

Mal de tête entre les deux yeux.

Douleur sourde dans le front, comme si la tête était comprimée des deux côtés.

Le matin, pression dans le front et le nez, en descendant.

Pression tantôt dans la tempe droite, tantôt dans la gauche.

30. Pression dans la moitié gauche de l'occiput, allant vers l'oreille droite.

Pression sur un point peu étendu à la nuque.

Mal de tête gravatif au sommet de la tête, comme s'il allait survenir un coryza (au bout de douze heures).

L'après-midi, douleur compressive dans toute la tête, surtout en se baissant (au bout de vingt-cinq jours).

Le sujet s'éveille le matin avec afflux de sang vers la tête.

25. *Battement dans la tête*, le soir, après s'être mis au lit.

Mal de tête pulsatif, après chaque accès de toux.

Battemens dans le cerveau, pendant la journée, quand on renverse la tête en arrière.

Mal de tête continuel : battement au milieu du

front, depuis trois heures du matin jusqu'au soir, époque à laquelle il se dissipe.

Elancemens et pression au sommet de la tête, pendant la nuit (au bout de sept jours).

40. Douleur lancinante dans la tête, l'après-midi, jusqu'au soir, et ensuite mal de dents la nuit.

Elancemens et pression dans la tête (au bout de quelques heures).

Elancemens au front, de dedans en dehors, répétés plusieurs fois par jour, et revenant par accès.

Céphalalgie nocturne; tiraillemens et élancemens au dessus de l'œil droit, dans la tempe et à l'occiput.

Le devant de la tête est douloureux au toucher, à l'extérieur.

45. Mal de tête superficiel au front, au vertex, aux os des pommettes, à l'oreille et aux mâchoires, cessant dans l'après-midi et revenant le soir.

Douleur comme de pincement à la tête, derrière l'oreille (au bout de quarante-huit heures).

Déchiremens dans l'occiput.

Douleur brûlante aux deux bosses occipitales.

Déchirement gravatif dans le (au?) côté gauche de l'occiput, sur un petit point voisin de la nuque.

50. Déchirement gravatif par intervalles dans la moitié droite du front, jusqu'à la racine du nez et au sourcil droit, ayant l'air d'avoir son siége dans l'os.

Douleur tiraillante au côté droit de la tête, descendant jusqu'à la nuque.

Déchirement dans (à) la tête, qui dure quarante-huit heures, mais cesse à l'apparition d'une fluxion indolente à la joue (au bout de vingt-cinq jours).

Déchirement par intervalles dans la moitié droite de la tête, qui part en rayonnant de la tempe.

Le soir, mal de tête déchirant au sommet et des deux côtés de cette partie du corps.

55. Déchirement aigu et rayonnant dans et au dessus de la bosse frontale gauche, se portant vers le côté gauche.

Après un peu de prurit, qui porte à se frotter avec le doigt, il survient au dessus de la tempe droite, et comme dans la peau, un léger tiraillement lancinant et brûlant, suivi d'un serrement douloureux de tête.

Déchirement çà et là dans (à?) la tête, et ensuite dans d'autres parties du corps (la jambe gauche, vers la cheville; le poignet gauche, etc.).

En marchant au grand air, déchiremens passagers à l'extérieur de la tête.

Déchiremens dans le cuir chevelu, au dessus de la moitié droite du front.

60. A gauche, sur le cuir chevelu, sensation pareille à celle que l'on produirait si l'on tirait un seul cheveu.

Mal de tête déchirant en travers, sur le cuir chevelu, entre le front et le vertex.

Les cheveux tombent à un point étonnant.

Prurit au cuir chevelu.

Eruption à la tête, avec gonflement des glandes du cou, et un grand abcès à l'occiput; le cuir chevelu est couvert de croûtes, que l'enfant arrache pendant la nuit, et dont la place saigne ensuite.

65. Eruption à la tête, qui suppure abondamment.

Grande disposition à se refroidir la tête; un petit air froid cause une sensation de déchirement sur le cuir chevelu.

Beaucoup de cheveux deviennent gris.

Douleur constrictive dans les muscles du front et de la face (au bout de quatre jours).

Chaleur brûlante au visage (au bout de vingt-six jours).

70. Le matin, rougeur manifeste à la face.

Fréquentes bouffées de chaleur à la face (les premiers jours).

Chaleur insupportable à la face, sans rougeur (les deux premiers jours).

Douleur simple dans le côté gauche de la face, en y touchant.

Eruption à la face (au bout de douze jours).

75. Prurit dans toute la face, avec des boutons dont le sommet suppure, sur les joues, au front et surtout aux tempes (au bout de douze jours).

Face rouge, bouffie, parsemée de taches d'un rouge foncé et de boutons suppurans (au bout de quatre jours).

Beaucoup de boutons et de taches de rousseur à la face, qui en est toute couverte.

Davantage de taches de rousseur sur le côté gauche de la face et sur le nez.

Le sujet a quelquefois le teint jaune.

80. *Pâleur de la face, mauvais teint.*

Visage plus étroit et plus pâle (au bout de trois jours).

Pâleur de la face, avec somnolence dans la journée et mauvaise humeur (au bout de quarante-huit heures).

La pâleur du visage augmente le soir (au bout de huit jours).

Le matin, visage très-pâle et abattu.

85. Le visage est très-changé, les yeux sont fort abattus.

Beaucoup d'affaissement autour des yeux (au bout de sept jours).

Yeux cernés de bleu (au bout de douze jours).

Les yeux sont languissans et troubles (au bout de huit jours).

Le soir, douleur dans les yeux, qui empêche presque de les ouvrir.

90. Les yeux sont fatigués le soir, à la lumière, et causent de la douleur quand on les tourne.

Douleur dans les yeux, comme s'ils étaient déchirés et s'ils allaient sortir de l'orbite, à partir d'une heure après midi, mais surtout le soir; la douleur empêche de fixer aucun objet.

Un peu de pression sur les yeux, avec somnolence, dans la matinée.

Pression au dessus de la paupière supérieure droite.

Sensation dans l'œil droit, comme s'il y était tombé quelque chose qui y causât de la pression.

95. Prurit dans les angles internes des yeux.

Prurit dans les deux angles internes des yeux, avec inflammation de ceux-ci : les paupières de l'œil droit sont rouges et tuméfiées; quand elles sont sèches, elles causent des douleurs opiniâtres; la nuit elles sont collées par de la suppuration (au bout de sept jours).

Prurit autour de l'œil.

Sécheresse des yeux, le soir.

Le soir, sensation de froid dans les yeux.

100. Mucosité dans les yeux; on est obligé de les essuyer pour y voir clair.

Les yeux, abondamment garnis de chassie, larmoient; on y éprouve de la pression, et la face est très-pâle.

Au grand vent, les larmes coulent des yeux.

Dans l'après-midi, larmoiement abondant de l'œil droit (au bout de cinq jours).

Yeux troubles et chauds.

105. *Ardeur dans les yeux.*

Inflammation étendue sur le blanc de l'œil.

Rougeur du blanc de l'œil, avec douleur (au bout de douze jours).

Rougeur des yeux et pression dans leur intérieur.

Yeux rouges, enflammés, causant des élancemens depuis cinq jusqu'à dix heures du soir.

110. Déchirement dans l'œil droit.

Elancemens dans les deux yeux (au bout de douze jours).

Elancemens dans les yeux, sans rougeur, toute la journée, mais surtout le matin (au bout de trente-quatre jours).

Secousse spasmodique dans la paupière inférieure gauche, du côté de l'angle interne (au bout de trente-cinq jours).

Inflammation des paupières causant une douleur compressive; les paupières suppurent et se collent la nuit, dans les angles externes.

115. Paupières pleines de boutons suppurans.

Les paupières sont ulcérées et rouges; les larmes qui coulent de l'œil cuisent et excorient la joue.

Les yeux sont collés la nuit par de la suppuration.

Les yeux sont pleins de chassie, le soir, avec douleur comme d'excoriation ou de gerçure (au bout de trente-deux jours).

La lumière du soir aveugle le sujet; il ne peut ensuite rien distinguer.

120. Le soir, à la lumière, les objets qu'il regarde avec attention tremblent, et surtout la chandelle, quand il la fixe.

En se mettant au lit, lueurs passagères devant les yeux.

Après le sommeil de l'après-midi, une sorte de gaze et des lueurs passagères devant les yeux (au bout de seize jours).

Tremblement et vacillation dans l'air devant les yeux, quand on regarde au ciel pendant la grande chaleur de l'été.

Une tache noire paraît voltiger à un ou deux pieds au devant des yeux (au bout de quarante-huit heures).

125. En écrivant, les lettres commencent à devenir confuses.

Les lettres semblent se confondre ensemble en lisant.

La vue n'est pas sûre; il passe souvent des lueurs devant les yeux.

Trouble de la vue; on est obligé tantôt de rapprocher, tantôt d'éloigner l'écriture, pour pouvoir lire (au bout de six jours).

On ne voit que la moitié gauche des objets; la droite manque, ou est obscurcie; d'un seul œil on voit de même qu'avec les deux, seulement le défaut de la vue est plus prononcé de l'œil droit.

130. *Déchiremens dans le conduit auditif droit.*

Déchiremens dans le conduit auditif gauche.

Elancemens déchirans, tenaillans, rattachés les uns aux autres, dans l'intérieur de l'oreille, qui

semble être trop étroite, et comme si elle allait éclater.

Déchiremens derrière l'oreille gauche.

Déchiremens dans la partie moyenne et supérieure de la conque de l'oreille gauche.

135. Pression derrière la conque de l'oreille droite.

Cuisson, avec sensation comme d'érosion, derrière l'oreille droite et à son côté postérieur.

En se mouchant, on éprouve des élancemens dans l'oreille, et l'on a ensuite de la peine à parler.

L'oreille interne semble être comme resserrée.

L'air extérieur cause une sorte de serrement d'oreille.

140. *Prurit dans l'oreille.*

Suppuration et suintement des oreilles.

Sensation comme d'afflux vers les oreilles.

Afflux du sang vers les oreilles.

Bourdonnement et murmure dans les oreilles.

145. Murmure dans l'oreille droite.

Murmure et bruissement dans les oreilles.

Bourdonnement violent *dans les oreilles.*

Bruit dans les oreilles.

Le soir, bruissement dans les oreilles, pendant plusieurs soirées.

150. Matin et soir, battement dans les oreilles.

Gargouillement dans les oreilles, le jour.

Il passe comme une sorte de bruissement ou de sifflement devant les oreilles.

On éprouve comme un bourdonnement dans les oreilles, et on a de la peine à entendre (au bout de dix jours).

L'ouïe est dure (au bout de vingt-quatre heures).

155. *L'oreille est sensible au bruit*, pendant la promenade (au bout de quatre jours).

Le soir, on croit entendre encore la musique qu'on a écoutée dans la journée.

Déchirement dans l'os jugal gauche, au dessous de l'œil.

Convulsion spasmodique dans les muscles des joues.

Pression aux os du nez, immédiatement auprès de l'œil droit.

160. Tiraillement compressif à l'extérieur du côté droit du nez.

Le soir, dans le lit, douleur déchirante et comme d'érosion, à la cloison interne de la moitié droite du nez, assez haut dans la cavité nasale.

Illusions de l'odorat; en crachant, on sent comme une odeur de cancer dans le nez.

Les nerfs olfactifs sont extrêmement sensibles; l'odeur des jacinthes suffit pour donner des nausées.

Prurit dans le nez (au bout de cinq jours).

165. Trois après-midi, l'un après l'autre, vers deux heures, saignement de nez (au bout de dix jours).

Deux hémorrhagies nasales dans *un seul* jour (au bout de vingt-six jours).

Forte hémorrhagie nasale, après laquelle on mouche souvent du sang (au bout de vingt jours).

Le soir, après une promenade, forte hémorrhagie par une petite plaie dans le nez (au bout de trente-deux jours).

On mouche du mucus sanguinolent (au bout de six jours).

170. On mouche à plusieurs reprises du sang caillé (au bout de onze jours).

Eruption autour de la bouche.

Petite éruption à la bouche (au bout de dix-huit jours).

Eruption pruriteuse à la lèvre supérieure (au bout de quatorze jours).

Eruption au bord du rouge de la lèvre supérieure, causant une douleur déchirante dans les mouvemens de la lèvre et quand on y touche (au bout de douze jours).

175. Un grand ulcère au rouge de la lèvre inférieure.

Pâleur des lèvres.

Le matin, gonflement des lèvres.

Deux soirs de suite, violent prurit au menton, en devant.

Tout autour du menton, éruption de boutons pruriteux.

180. Pression à la partie postérieure du côté droit de la mâchoire inférieure.

Un gonflement dur à l'angle de la mâchoire inférieure, avec sensation de chaleur dans la tête.

Tuméfaction des glandes du cou.

Douleur térébrante dans les glandes sous-maxillaires gonflées (au bout de quatre jours).

Çà et là, des deux côtés du cou et en arrière, tension gravative par momens.

185. Une sorte de paralysie des muscles du cou; le sujet ne pouvait pas soutenir sa tête; elle tombait toujours en avant, avec sensation de vertiges, pendant six heures. Cependant il n'avait point envie de se coucher.

Gros nœuds de boutons rouges tout autour du cou, qui causent beaucoup de démangeaisons (au bout de vingt-huit jours).

Au côté interne de la lèvre supérieure, une sorte de pustule blanche, causant une douleur brûlante pendant le repos, et non en mangeant (au bout de trente heures).

Le sujet ne peut pas ouvrir la bouche, à cause du gonflement des gencives.

Les gencives saignent beaucoup quand on se nettoie les dents (au bout de vingt jours).

190. Douleurs picotantes et lancinantes dans la gencive gauche et la joue.

Douleur convulsive dans la gencive inférieure, l'après-midi (au bout de dix jours).

Gonflement de la gencive, au dessus des dents antérieures, avec tuméfaction de la lèvre supérieure.

Déchirement dans la gencive et aux racines des dents incisives inférieures gauches.

Chaleur et douleur dans la gencive (au bout de douze heures)

195. Ulcération des gencives.

Tuméfaction de la gencive et battement dans les dents.

Les six premières nuits, mal de dents pulsatif.

En haut et en bas, *mal de dents* sourd (qui n'est cependant ni pulsatif, ni lancinant, ni tiraillant), avec *gonflement* de la gencive (au bout de quinze jours).

Mal de dents, battemens et serremens.

200. Odontalgie déchirante et tiraillante dans les dents molaires inférieures gauches.

Odontalgie tiraillante dans les dents molaires inférieures droites.

Déchirement dans une dent creuse.

Tiraillement dans les mâchoires (au bout de vingt-neuf jours).

Douleur tressaillante dans la mâchoire inférieure, le soir (au bout de onze jours).

205. Odontalgie sans qu'on puisse assigner au juste dans quelle dent, tantôt en bas, tantôt en haut; tiraillement, avec élancemens, qui empêche le soir de s'endormir (au bout de neuf jours).

Elancemens et douleur térébrante dans une dent creuse (au bout de douze heures).

Secousses isolées dans les dents molaires droites, supérieures, postérieures.

Elancemens isolés, violens, qui se succèdent avec lenteur, dans une dent creuse, et qui cessent après qu'on s'est échauffé dans le lit.

Mal de dents après avoir mangé; sensation de remuement et parfois des élancemens dans une des molaires d'en haut.

210. Odontalgie au moindre contact de la dent et en toussant.

Odontalgie, comme un spasme dans les dents.

Douleur tiraillante, spasmodique, dans les dents, qui cesse quand on tient des boissons chaudes dans la bouche.

Mal de dents, la nuit seulement, et après sa cessation, le matin, vive agitation qui ne permet plus de dormir.

Grande mobilité des dents.

215. Les dents jaunissent.

Nœuds sur la langue.

Excoriation de la langue.

Un ulcère sous la langue, qui gêne en parlant et en mangeant (au bout de dix-huit jours).

L'intérieur de la bouche et la langue sont comme engourdis (au bout de trente-deux jours).

220. Gonflement et allongement de la luette (au bout de six jours).

Déchirement fourmillant et compressif en arrière, au palais.

Léger déchirement à gauche dans le pharynx et la gorge.

Déchirement dans le côté gauche de la gorge.

Mal dans la gorge, en avalant et en toussant.

225. Souvent de la douleur en avalant; il semble au sujet qu'il avale trop à la fois (au bout de neuf jours).

Mal de gorge; douleur comme causée par une excoriation.

Inflammation de gorge, avec enrouement; des élancemens empêchent d'avaler rien de solide ou de liquide; le sujet est neuf jours sans pouvoir ni manger ni boire (au bout de douze jours).

Sécheresse et élancemens dans la gorge (au bout de cinq jours).

La gorge est âpre et paraît comme gonflée, en avalant (au bout de six jours).

230. *Sécheresse dans la gorge et la bouche.*

Sentiment de sécheresse dans la gorge et la bouche, sans soif, le soir seulement, immédiatement après le coucher et pendant les nuits.

Sécheresse dans la gorge, avec beaucoup de soif (au bout de vingt heures).

Le sujet tire de sa gorge du mucus sanguinolent, en allant à cheval (ce dont il avait l'habitude journalière).

Langue chargée.

235. Sécheresse et goût amarescent dans la bouche.

Sécheresse et goût acescent dans la bouche.

Sensation de grattage, de râclage, dans la bouche.

Le matin, bouche amère, comme s'il y avait de l'acide dans l'estomac.

Le matin, goût amer dans la bouche.

240. La nuit, goût très-amer dans la bouche, qui oblige à se lever, et à se rincer la bouche avec de l'eau.

Goût amer dans la bouche, continuellement, quoique l'on trouve aux alimens la saveur qu'ils doivent avoir.

Goût de fromage dans la bouche (au bout de treize jours).

Goût très-douceâtre dans la bouche (au bout de quarante-huit heures).

Le matin, l'eau a une saveur très-sucrée.

245. Goût acide dans la bouche.

Soda; ardeur dans la poitrine, en remontant; des gorgées acides reviennent à la bouche.

Soda; ardeur qui remonte de l'estomac; un liquide acide revient à la bouche.

Rapports presque brûlans, sorte de soda.

Rapports brûlans incomplets; ils n'arrivent que jusqu'au pharynx, et non jusqu'à la bouche, et occasionent une sensation brûlante dans la gorge, pendant plusieurs heures (au bout de quatre heures.)

250. Soda, une demi-heure après chaque repas: le sujet a des rapports aigres, et il éprouve pendant plusieurs heures de l'ardeur à la région précordiale, qui le rend très-faible, et le prive en quelque sorte de la respiration.

Hoquet.

Hoquet après chaque repas (au bout de dix-neuf jours).

Fréquens rapports, à vide (les premiers jours).

Beaucoup de rapports, qui alternent avec des bâillemens.

255. *Beaucoup de rapports aigrelets* (au bout de six, de quinze jours).

Après chaque repas, rapports acides, avec des alimens digérés qui reviennent à la bouche; il reste ensuite, pendant une bonne heure, un goût fétide dans la bouche, et la tête est entreprise (au bout de onze jours).

Dans l'après-midi, toujours des rapports bilieux.

Avant midi, en écrivant, l'eau vient à la bouche, comme dans la faim canine (au bout de douze jours).

Souvent, presque tous les deux jours, serrement à la région précordiale; le sujet éprouve des nausées, il est obligé d'ouvir la bouche, et il lui revient ensuite, comme de l'estomac, beaucoup d'eau salée à la bouche.

260. Afflux d'eau à la bouche, avec nausées; le sujet était obligé de cracher souvent (les deux premières matinées).

Le matin, après s'être levé, et surtout en sortant de la chambre, on éprouve le même vide autour de l'estomac et autant de malaise que s'il allait survenir de la sueur.

Tous les matins, à jeun, des nausées.

Au milieu des nausées, oppression dans la poitrine et la région précordiale, avec lassitude dans les jambes, que des rapports à vide diminuent pour quelque temps, mais qui reviennent ensuite, avec un sentiment de léger fourmillement à la région précordiale et dans le pharynx.

Nausées avec chaleur dans le bas-ventre et froid glacial à la face (au bout de deux jours).

265. Envies de vomir, pendant lesquelles le sujet rend un peu de mousse et d'écume.

Après le sommeil de midi, l'enfant vomit cinq fois du mucus (au bout de sept jours).

Vomissement de sang coagulé et d'acide âcre.

Vomissement nocturne d'alimens et de bile, précédé de nausées et d'anxiété à la région précordiale (au bout de neuf jours).

Défaut d'appétit (au bout de trois jours).

270. Les alimens ne plaisent pas; il n'y a point d'appétit.

Le sujet ne peut pas manger; il est toujours rassasié, et n'a pas d'appétit; lorsqu'il mange quelque chose, il éprouve des nausées qui vont jusqu'au vomissement.

Point de soif.

Sécheresse des lèvres et de la langue, avec soif continuelle; quand le sujet prenait une gorgée de liquide, il éprouvait de la répugnance, et ne pouvait l'avaler; en même temps, accablement et lassitude.

Le sujet ne peut pas manger de pain, qui lui répugne; il aime davantage les alimens chauds.

275. Il mange avidement, avec beaucoup d'appétit (au bout de quatre heures).

Après chaque repas, pesanteur d'estomac.

Après avoir mangé, saveur amère, répugnante, dans la bouche.

En mangeant, on éprouve un élancement continu dans le front, et ensuite, en remuant, de forts élancemens isolés (au bout de trente-six heures).

Après avoir mangé, chaleur dans la tête, et une tache rouge sur la joue gauche.

280. La plupart du temps, en mangeant, frisson qui parcourt tout le corps, sans froid cependant.

La digestion paraît ne se faire que lentement (au bout de huit jours).

Le sujet ne peut se rassasier; lors même qu'il mange autant qu'il en a besoin, pour apaiser sa faim, il éprouve de la gêne et du gonflement à la région du foie (au bout de sept jours).

Quand il mange jusqu'à satiété, il se sent mal à son aise et gonflé.

Après le dîner, coliques (au bout de dix-huit jours).

285. Après le repas, serrement de gorge; soulèvemens de cœur, comme pour vomir; il ne vient pas d'alimens dans la gorge, mais seulement de l'eau, qui coule dans la bouche.

Après avoir mangé, le sujet est toujours mal à son aise; son pouls bat plus vite, et il est plus las (au bout de dix jours).

Sentiment comme si l'estomac était malade.

Immédiatement après avoir mangé, le bas-ventre est toujours plein, serré, tendu, jusqu'au soir, pendant la situation assise, la marche et le coucher; le sujet n'a plus ensuite envie de marcher et il reste assis (au bout de deux jours).

Gonflement du ventre, principalement après avoir mangé.

290. Après avoir mangé, sentiment de plénitude et de pesanteur (au bout de vingt-huit jours).

L'après-midi, sensation, dans l'estomac, comme si l'on était à jeun depuis long-temps, mais sans faim.

En mangeant, il semble que les alimens passent sur un point excorié (dans lequel on éprouve ensuite de la pression).

Avant le dîner, un peu de pression à la région précordiale.

Le soir, pression sur l'estomac, au cardia.

295. Après avoir soulevé quelque chose de lourd, pression dans la fossette du cœur et à la partie inférieure de la poitrine.

Après avoir mangé et s'être un peu refroidi, violente douleur d'estomac, avec frissonnemens tels que le sujet ne peut se réchauffer, et engourdissement des mains, qui sont comme mortes (au bout de vingt-trois jours).

Pression continuelle à l'estomac et tension dans le bas-ventre.

Toute la matinée, violente pression dans l'estomac et le bas-ventre, avec douleur quand on y touche et qu'on respire.

Pression à la région précordiale (qui est douloureuse même au toucher), surtout dans l'après-midi, et après s'être donné un tour de reins.

300. Sentiment de pression depuis la fossette du cœur jusqu'à l'ombilic, avec légers borborygmes dans le haut du ventre.

Spasme d'estomac, contraction de l'estomac jusque dans la poitrine, du matin au soir.

Saisissement et douleur comme rongeante à l'estomac, qui a l'air d'être plein.

Fortes douleurs au dessus de l'estomac, qui rend insupportable la pression des vêtemens (au bout de huit jours).

En respirant, tension lancinante autour de la fossette du cœur.

305. Pression de dedans et dehors, à droite, dans le ventre, à la région lombaire.

Forte pression sur un petit point au milieu du haut du ventre.

Douleur compressive et comme d'érosion, semblable à celle qui résulterait d'un coup, dans le haut du ventre, au dessous des côtes droites, qui augmente quand on y touche.

Forte douleur au foie, le ventre étant bien libre (au bout de huit jours).

Le foie est douloureux au toucher (au bout de sept jours).

310. Pression sourde dans l'hypocondre droit, à la région du foie.

Pression et *tension au bas de la région hépatique.*

Pression dans le côté droit du ventre.

Douleur compressive à la région du foie, en respirant (au bout de treize jours).

Vive pression sous les dernières côtes droites; quand on fait une inspiration profonde, qu'on fléchit le corps de côté, et qu'on appuie sur le côté droit du ventre, on éprouve de la douleur en haut.

315. Le soir, élancemens dans le foie, pendant une heure (au bout de six jours).

Elancemens et pincemens, à droite, dans le haut du ventre.

Le matin, en sortant du lit, on éprouve comme de la douleur dans le bas-ventre.

Pression dans le côté gauche de la partie moyenne du ventre.

Elancemens brûlans à droite près de l'ombilic.

320. A droite de l'ombilic, du côté de la hanche et un peu plus bas, fréquentes pressions de dedans en dehors, semblables à des pincemens.

Pression dans le bas-ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche, près des hanches.

Plénitude, gonflement du bas-ventre et froid aux pieds (au bout de quatre jours).

Plénitude dans le ventre et pesanteur vers le rectum.

Bas-ventre gonflé et coliques tous les jours (au bout de deux jours).

325. Gonflement du bas-ventre, surtout immédiatement avant les règles.

Ballonnement du ventre par des vents (au bout de quatre jours).

Le soir, vives coliques, comme causées par des vents qui se déplacent, suivies de borborygmes et de vents qui sortent par l'anus (au bout de dix jours).

Vers le soir, gonflement du ventre et déplacement de vents.

Sentiment de pression dans le côté gauche du bas-ventre, comme produit par un vent déplacé, qui augmente surtout quand on attire le ventre en haut, et que des rapports à vide diminuent.

330. *Rétention de vents*, suivie d'un malaise plus prononcé (au bout de six jours).

Des vents nombreux paraissent exciter çà et là, dans le bas-ventre et les hypocondres, même dans le dos, la région des côtes et la poitrine, de la tension et des gargouillemens, que diminuent toujours des rapports à vide.

Vers le soir, grands mouvemens de flatuosités, et

légères coliques venteuses, avec sortie non bruyante de vents inodores, le ventre étant tendu.

Rétention de vents après être resté deux heures assis.

Tension dans le bas-ventre (au bout de six heures).

335. La plupart du temps, le soir seulement, besoin d'aller à la selle, avec tension du bas-ventre.

Tension du bas-ventre; déplacement de vents (au bout de douze jours).

La production de vents nombreux, qui se fixent çà et là, paraît être un symptôme capital du lycopode; et il semble aussi qu'une grande partie des douleurs qui en résultent sont produites par lui.

Tension dans le bas-ventre, avec accumulation de beaucoup de vents.

Contraction spasmodique dans le bas-ventre (au bout de quatorze jours).

340. Resserrement compressif, par intervalles, dans la partie gauche du bas-ventre.

Pincemens dans le ventre, que soulagent des vents qui sortent (au bout de quatre heures).

Spasmes dans le bas-ventre, qui est très-tendu.

Spasmes dans le bas-ventre.

Pendant plusieurs après-dînées, à partir de quatre heures, gonflement du bas-ventre (au bout de neuf jours).

345. Gargouillemens dans le côté gauche du ventre.

Gargouillemens sensibles à l'oreille et au toucher, dans le côté gauche de la partie supérieure du ventre.

Grand bruit dans le bas-ventre (au bout de seize jours).

Avant le dîner, pression et déchiremens dans le bas-ventre.

Sortie de vents après des coliques (au bout de quatre jours).

350. Coliques, avant d'aller à la selle (au bout de dix-sept jours).

Coliques la nuit, par courts accès.

Coliques vers minuit, avec un peu de vomissement et de diarrhée.

Après le dîner, douleur déchirante dans le bas-ventre, suivie d'élancemens qui s'étendent jusqu'à l'extrémité du gland, deux fois l'une après l'autre.

Tous les matins, et même de bonne heure, dans le lit, coliques au haut du ventre, sans diarrhée, qui durent jusqu'après midi, et augmentent par la marche.

355. Douleurs déchirantes, passagères, dans les viscères, aux flancs et aux hanches, vers le soir (au bout de onze jours).

Déchiremens par accès dans un point peu étendu du milieu du ventre, un peu à gauche.

Pression dans la partie droite du bas-ventre pendant toute la journée; la douleur forçait le sujet à marcher ployé en deux ; il fut obligé de se coucher, et il avait la respiration courte (au bout de six jours).

Douleur constrictive et tiraillante à une grande profondeur dans le bas-ventre.

Mal de ventre tiraillant.

360. Il y a comme quelque chose de lourd dans le côté gauche du bas-ventre, sensation sur laquelle la respiration n'exerce aucune influence, mais qui persiste sans interruption et au même degré pendant la marche, la situation assise et la situation couchée (au bout de vingt-quatre heures).

Secousses dans le ventre (au bout de quatre jours).

Pulsations dans le bas-ventre, avec une sensation d'anxiété semblable à celle qui résulterait d'un spasme.

Pression déchirante et en quelque sorte pulsative sur un petit point, dans le flanc droit, tout près de la cuisse.

Pulsation profondément dans l'anneau inguinal droit.

365. Gonflement rouge dans l'aîne droite, qui, lorsqu'on y touche ou qu'on remue, cause de la douleur comme si la partie était ulcérée en dedans (au bout de seize jours).

Fréquentes pressions et élancemens sourds dans la région inguinale droite.

Douleurs dans les aines, en marchant, et douleur dans le dos (au bout de six jours).

Pression de dedans en dehors, dans la région inguinale droite.

Pression de dedans et dehors dans la région inguinale gauche; ensuite gargouillemens dans l'anneau inguinal.

370. Douleurs à l'endroit d'une hernie (au bout de treize jours).

Élancemens déchirans à l'endroit d'une hernie (au bout de vingt-quatre heures).

Immédiatement après les règles, la hernie inguinale sort, et cause des douleurs déchirantes (au bout de seize jours).

Petits gonflemens glandulaires dans les aines (au bout de vingt-un jours).

Éruption pruriteuse autour de l'anus, qui cause de la douleur quand on y touche.

375. Prurit à l'anus.

Prurit autour de l'anus (au bout de douze jours).

Pression dans le rectum, la nuit (au bout de vingt-trois jours).

En urinant, sensation de resserrement au périnée, immédiatement auprès de l'anus, qui persiste et revient aussi quelquefois hors du temps où l'on urine.

Le rectum est souvent si rétréci, qu'il sort quand les selles sont dures (au bout de vingt-un jours).

380. Le matin, sensation de resserrement et de déchirement dans le périnée et l'anus.

Petits élancemens au bord de l'anus.

Un élancement dans le rectum, qui part du sacrum.

Élancemens dans le rectum (au bout de deux jours).

Douleur déchirante, pendant une minute, dans le rectum, qui dérange la respiration (au bout de quarante heures).

385. Gonflement des boutons hémorrhoïdaires.

Les boutons hémorrhoïdaires sortent du rectum.

Les boutons hémorrhoïdaires à l'anus causent de la douleur en s'asseyant (au bout de six jours).

Ils sont douloureux au toucher (au bout de onze jours).

Ardeur dans l'anus, pendant les évacuations alvines, qui sont fréquentes (au bout de quarante-huit heures).

390. Ardeur dans le rectum en allant à la selle.

Ardeur dans le rectum, après une selle qui n'était pas dure.

Petits élancemens dans le rectum, après une selle marronnée.

Élancemens dans le rectum pendant une selle convenable.

Besoin d'aller à la selle; ensuite douleur spasmo-

dique dans le rectum, qui ne permet pas aux matières de sortir.

395. Rétrécissement du rectum, qui rend la sortie des excrémens très-difficile.

Anus douloureusement fermé.

Selles très-peu abondantes, avec la même sensation que s'il restait encore beaucoup de matières dans le rectum, et aussitôt après accumulation douloureuse de vents dans le bas-ventre (au bout de vingt-quatre heures).

Sensation comme si on devait aller sans cesse à la selle, mais qui ne s'étend que jusqu'au rectum (au bout de quelques heures).

Selles seulement tous les deux jours, chez un homme qui avait l'habitude d'aller à la selle tous les jours.

400. Les selles sont suspendues les deux ou trois premiers jours, mais ensuite il en survient une copieuse.

L'envie d'aller à la selle, qui ne s'était pas manifestée le matin, paraît survenir le soir; mais quoiqu'elle soit assez forte, il sort peu de matières, et de grands efforts sont nécessaires pour les expulser.

A dater du cinquième jour, une ou deux selles en bouillie par jour, pendant plusieurs semaines.

Plusieurs fois dans la journée, selle molle, dont l'expulsion exige beaucoup d'efforts; les vents ne sortent pas.

Le matin, ténesme; dans l'après-midi, diarrhée (au bout de six jours).

405. La plupart du temps, de grand matin (vers trois ou quatre heures), deux selles diarrhéiques, avec colique.

La première partie de la selle est moulée, et le reste mou, pendant plusieurs jours de suite (au bout de seize jours).

Ecoulement de sang par l'anus, même les selles étant molles (au bout de quatorze jours).

Les selles étant dures, douleur dans le sacrum, comme s'il allait se briser; en même temps, colique dans le ventre, comme si les intestins crevaient (au bout de quarante jours).

Après la selle, beaucoup de gargouillemens dans le ventre.

410. *Après la selle, gonflement du ventre entier par des vents.*

Après avoir été à la selle, spasmes du bas-ventre et de la matrice, tout-à-fait en bas et en travers, qui surviennent principalement après une selle molle (au bout de dix-sept jours).

Pendant la selle, qui exige des efforts modérés, douleur au sommet de la tête et bourdonnement d'oreilles.

Après la selle, grande lassitude.

Dans les premiers huit jours, la secrétion urinaire parut diminuer; puis, à dater du quatorzième ou quinzième jour, elle devint d'autant plus copieuse.

415. Il sort trop peu d'urine (au bout de vingt-quatre jours).

Le sujet urine beaucoup et souvent (au bout de vingt-quatre heures).

Fréquent besoin d'uriner la nuit (au bout de neuf jours).

Après avoir uriné le soir, en se mettant au lit, ardeur fourmillante dans l'urètre.

Elancemens dans le col de la vessie et en même temps dans l'anus.

420. Le soir, en urinant, douleur semblable à celle que causerait une gerçure, en avant dans l'urètre, chez une femme (au bout de onze jours).

En urinant, ardeur dans l'urètre, chez la femme.

Douleur vive, mais de courte durée, et tiraillante, dans la partie antérieure de l'urètre.

Tiraillemens par intervalles dans la partie postérieure de l'urètre.

Déchirement à l'orifice de l'urètre, quelque temps après avoir uriné.

425. Déchiremens passagers en avant dans l'urètre.

Vive douleur déchirante qui, de l'extrémité postérieure de l'urètre, remonte obliquement dans le bas-ventre.

La nuit, après avoir rendu beaucoup de vents, vif élancement déchirant en travers dans le membre viril, immédiatement près du bas-ventre.

Urine foncée en couleur, avec un sédiment rougeâtre (au bout de trente-deux jours).

L'urine est très-foncée en couleur, et dépose un sédiment (au bout de dix-huit jours).

430. Urine avec un sédiment jaune (au bout de six jours).

Urine offrant un trouble blanc aussitôt après sa sortie.

Ecoulement de sang par l'urètre, sans douleur (au bout de six jours).

Fréquentes démangeaisons à la face interne du prépuce.

Tiraillement chatouilleux à l'extrémité du gland.

435. Elancemens à l'extrémité du gland.

Douleur tiraillante et déchirante dans le gland.

Une humeur jaunâtre se rassemble derrière la couronne du gland, où paraissent des élévations molles, d'un rouge foncé, avec prurit cuisant, pendant plusieurs jours.

Déchirement gravatif vers la couronne du gland.

Grande faiblesse dans les parties génitales et les parties voisines, avec douleurs dans le périnée en s'asseyant (au bout de trois jours).

440. La verge est petite, froide et sans érections.

Diminution des facultés génitales; les idées érotiques même ne peuvent pas provoquer d'érections, quoiqu'il y ait désir du coït.

Erections rares, les premiers jours.

Le scrotum est flasque pendant les érections (au bout de cinq jours).

Peu d'appétit vénérien pendant sept jours (au bout de huit jours).

445. *L'appétit vénérien est diminué*, pendant dix jours (au bout de sept jours).

Le sujet s'endort pendant l'acte vénérien, sans éjaculer (au bout de douze jours).

Flaccidité du scrotum, même pendant l'acte vénérien; l'éjaculation se fait attendre (au bout de quatre jours).

Lassitude le lendemain de l'acte vénérien (au bout de quarante huit heures).

Le soir étant au lit, déchiremens dans le côté du scrotum.

450. Sensation convulsive dans le testicule gauche (au bout de vingt-neuf jours).

Les règles, suspendues depuis cinq mois chez une fille de dix-neuf ans, reparaissent à la nouvelle lune,

sans les incommodités ordinaires autrefois (au bout de seize jours).

Les règles, déjà passées depuis deux jours, reparaissent (au bout de seize heures).

Apparition des règles deux jours trop tôt ou trop tard (au bout de quarante-et-un jours).

Apparition des règles quatre jours trop tôt (au bout de douze jours).

455. Les règles avancent de sept jours (au bout de quatre jours).

Tiraillemens dans l'aine, comme si les règles allaient paraître (chez une personne âgée).

Les règles retardent de quatre jours (au bout de dix-sept jours).

Elles retardent de trois jours (au bout de dix jours).

Ballonnement du ventre avant leur apparition.

460. Avant l'apparition des règles, grande pesanteur des jambes.

Avant l'apparition des règles, à minuit, d'abord du froid, puis de la chaleur, surtout à la face, avec de l'agitation.

Avant l'apparition des règles, malaise et froid, toute la journée.

Immédiatement avant les règles, beaucoup de mauvaise humeur, découragement, mélancolie.

Délire avec pleurs, la veille de l'apparition des règles et le premier jour de leur écoulement, comme si la femme allait devenir folle (au bout de sept jours).

465. Pendant les règles, acidité dans la bouche, avec langue chargée.

Pendant les règles, mal de tête sourd, presque déchirant.

Pendant les règles, vives douleurs au sacrum, le

matin, en sortant du lit; la femme était quelque minutes sans pouvoir se remuer (au bout de quatre jours).

Pendant les règles, enflure des pieds.

Pendant les règles, nausées.

470. Pendant les règles, en se tenant debout, une sorte de disposition à se trouver mal; la femme n'entendait ni ne voyait plus; en même temps sensation d'une vive chaleur interne, surtout dans la tête, avec grande pâleur de la face; la femme fut obligée de s'asseoir sur-le-champ, et toute la soirée elle resta comme frappée de stupeur; le lendemain aussi elle avait la tête entreprise (au bout de trois jours).

Flueurs blanches abondantes, par intervalles (au bout de cinq jours).

Ecoulement à plusieurs reprises de flueurs blanches teintes en rougeâtre par du sang, avant la pleine lune (au bout de sept jours).

Enrouement (au bout de vingt-cinq, quarante-huit jours).

La poitrine devient âpre et comme excoriée en parlant, avec enrouement, surtout l'après-midi.

475. Quinze fois dans la journée des éternuemens, sans coryza (au bout de cinq jours).

Eternuement, sans coryza.

Eternuement chaque matin pendant une demi-heure.

Vif chatouillement dans le nez, sans cependant pouvoir éternuer.

Le nez est bouché tout-à-fait en haut.

480. Obstruction du nez, vers le matin.

Coryza sec (au bout de dix jours).

Obstruction totale du nez; la respiration de l'en-

fant, pendant qu'il dormait, s'arrêtait souvent durant quinze secondes, même la bouche étant ouverte.

Coryza sec, qui empêche de respirer la nuit (au bout de dix jours).

Coryza sec, avec ardeur dans le front, et tête entreprise, rétraction des yeux, beaucoup de soif, et chaleur nocturne, qui ne permet pas de dormir beaucoup.

485. *Sécheresse du nez*, qui est bouché à sa racine.

Coryza (chez un homme qui n'y est pas sujet) (au bout de vingt-et-un jours).

Très-fort coryza humide (au bout de trois jours).

Violent coryza, avec gonflement du nez.

Coryza fréquent, avec écoulement fétide par la narine gauche, qui était ulcérée en dedans.

490. Coryza, avec écoulement âcre par le nez, qui excorie la lèvre supérieure (au bout de vingt-huit jours).

Violent coryza, avec céphalalgie catarrhale (au bout de dix jours).

Dans la nuit, vers deux heures du matin, le sujet est éveillé par un violent grattement fourmillant dans la trachée-artère, au dessous du larynx.

Le soir, avant d'aller se coucher, toux très-fatigante, comme si une plume chatouillait le larynx, avec peu d'expectoration (au bout de trois jours).

Envies de tousser, comme celles qui sont provoquées par la vapeur du soufre.

495. Chatouillement qui excite à tousser, comme s'il y avait de la vapeur de soufre dans le larynx, avec crachats salés et de couleur grise.

Envies de tousser et de cracher, avec sensation de sécheresse dans la gorge, comme si des mucosités y

étaient collées, et chatouillement dans l'arrière-gorge, qui produit la toux.

Les crachats provoqués par la toux ont une saveur salée.

A la suite de la toux, crachats gris et d'un goût salé.

Toux suivie de crachats sanguinolens.

500. Sensation qui détermine une toux sèche.

Tous les matins, toux sèche, avec sensation comme d'enrouement dans le larynx (sans qu'il y en ait).

Violens battemens dans la tête en toussant.

Toux la nuit, presque sans interruption, d'où résultent des douleurs dans la tête et les deux côtés du ventre (au bout de neuf jours).

La région de l'estomac est douloureuse à force de tousser.

505. La nuit, toux avec un peu d'expectoration (au bout de six jours).

Toux, le jour et la nuit, avec crachats muqueux noirâtres.

Forte toux, avec crachats épais, d'un blanc jaunâtre.

Une toux sèche, qui durait depuis long-temps, dégénère en toux avec expectoration puriforme jaunâtre, qui s'accompagne d'une sensation d'excoriation dans la poitrine.

Le soir, depuis quatre heures jusqu'à huit, le sujet tousse et boit beaucoup.

510. En toussant, douleur à la poitrine, comme si elle était à vif en dedans, avec crachats d'un jaune grisâtre (au bout de trente-deux jours).

Les six premiers jours, violente douleur de poitrine, qui ne permet pas de rester couché sur le côté

gauche; ensuite toux, avec crachats verts, le matin.

Le sujet a la poitrine très-oppressée.

La poitrine est comme remplie de mucosités; des sifflemens se font entendre dans la trachée-artère, en respirant, pendant la journée (au bout de dix-huit jours).

Sensation comme si la poitrine était pleine de mucosités (au bout de treize jours).

515. Au grand air, plénitude, oppression et resserrement de poitrine.

Après un violent exercice de corps, en étendant le tronc, pression et sensation d'anxiété dans la région au dessous du cœur, qui dégénère en une grande propension à la tristesse.

A midi, la poitrine est pleine et comme oppressée.

Après avoir mangé, plénitude (dans l'estomac) et à la poitrine.

Pression dans le côté gauche de la poitrine.

520. Pression sur un point des vraies côtes, un peu au dessous de l'aisselle gauche.

Sensation d'oppression, de compression rhumatismale, sur la poitrine, qui est soulagée par des rapports à vide.

Oppression de poitrine (au bout de vingt-quatre heures).

Pression sourde dans le côté gauche de la poitrine.

Pression semblable à celle qu'exercerait un bouton, au côté droit, sur les vraies côtes.

525. Sensation comme de pression et d'excoriation dans la poitrine.

Déchiremens dans la région de la clavicule gauche.

Déchiremens pulsatifs à la région du cœur.

Tension dans la poitrine, surtout à droite, en inspirant.

Violente pression tensive dans le côté droit de la poitrine.

530. Une sorte de tension en avant, au côté gauche de la poitrine.

Douleur déchirante dans le côté droit de la poitrine.

En respirant, convulsion et élancement dans le côté gauche.

En respirant profondément, élancemens dans le sternum (au bout de douze jours).

Elancemens dans le côté gauche de la poitrine, même en respirant (au bout de sept jours).

535. Elancemens dans le côté gauche de la poitrine jusqu'au dos, qui permet à peine de reprendre haleine.

Elancemens pulsatifs dans le côté gauche de la poitrine.

Déchiremens pulsatifs sous l'aisselle droite.

Douleur dans le côté gauche, comme s'il y avait luxation, avec secousses par intervalles.

Anxiété sur la poitrine.

540. Afflux du sang vers la poitrine, asthme et respiration courte (au bout de vingt jours).

Asthme; la poitrine est comme resserrée par un spasme (au bout de huit jours).

Le matin, de quatre à cinq heures, forts battemens de cœur (au bout de quarante-huit heures).

A la région du cœur, battement interne, ou gargouillement, indépendant des battemens de cœur.

Il semble qu'une grande quantité d'air remonte par ondées de la trachée-artère, et reflue à la bouche.

545. Prurit sur la poitrine (au bout de sept jours).

Elancemens dans le mamelon.

Un peu de sang et d'eau visqueuse sort d'un mamelon, surtout quand on y touche.

Dans le sein gauche et sous le bras, un tubercule dur, causant une douleur brûlante.

Vive douleur au sacrum; étant assis, le sujet ne peut se redresser, et il est obligé de s'asseoir ployé en deux (au bout de cinq jours).

550. Déchiremens dans le sacrum, en travers, quand on est assis droit.

Douleur si violente au sacrum, qu'elle resserre la poitrine, avec pression à l'estomac et constriction du bas-ventre (au bout de trois jours).

Raideur dans le sacrum (au bout de seize jours).

Frissonnemens dans le sacrum.

Gargouillemens un peu à gauche du sacrum, en deçà.

555. Déchirement dans la région rénale droite.

Pression à droite et à gauche, dans le dos, au dessus des hanches.

Pression dans la région rénale droite.

Pression dans le côté gauche, qui s'étend vers la région rénale.

Elancemens réitérés, un peu au dessus de la région rénale droite, dans le dos.

560. *Elancemens dans le dos*, qui se dirigent vers le sacrum, pendant qu'on est assis (au bout de quatorze, quinze jours).

Elancemens dans la région rénale gauche.

Tiraillemens dans le dos, quand on est assis.

Déchiremens dans le dos, à droite, le long de l'épine.

Tiraillemens dans le dos, entre les omoplates (au bout de onze jours).

565. Battement continuel dans le dos.

Tension rhumatismale dans le dos et le côté droit de la poitrine, plus fort en inspirant.

Pression tiraillante dans l'omoplate gauche, comme s'il y avait là un vésicatoire qui commençât à faire effet.

Déchirement dans le dos, au dessous des omoplates, le long de l'épine.

Forte douleur rhumatismale dans l'omoplate gauche; le sujet ne pouvait pas porter le bras à la tête.

570. Tiraillement entre les omoplates, le soir.

Tiraillement dans et le long de l'omoplate droit, le soir (au bout de seize jours).

Sorte de gargouillement au dessous de l'omoplate gauche.

Entre les omoplates, chaleur semblable à celle que produiraient des charbons ardens.

Ardeur dans la peau, au dessous de l'aisselle gauche.

575. D'abord de la pression, puis de l'ardeur, sur l'omoplate droit.

Froid dans le dos, pendant plusieurs jours.

Violent prurit au dos, le soir (au bout de quinze jours).

Entre les omoplates et à la nuque, grande éruption de boutons, avec sensation d'ardeur.

Vive pression sur un petit point de l'épaule gauche, près du col, se dirigeant en arrière.

580. Déchiremens, partant du col, dans l'aisselle droite, le soir seulement, après s'être couché, et pendant la nuit.

En plein repos dans la journée, et quand on est couché, la nuit, déchirement violent qui s'étend du cou jusque dans l'articulation de l'épaule, de sorte

que le sujet ne peut dormir la nuit. Cette sensation s'apaise en se couchant sur le côté affecté : le mouvement la dissipe dans la journée ; il suffit même pour cela de l'action de tricoter ou de coudre ; elle s'agrave quand on se refroidit cette partie du corps (au bout de huit jours).

Déchirement dans les articulations de l'épaule et du coude, pendant le repos et non pendant le mouvement.

Élancemens dans l'épaule et déchiremens dans le bras (au bout de vingt-sept jours).

Élancemens dans les épaules et l'avant-bras gauche (au bout de huit jours).

585. Tension rhumatismale dans l'articulation de l'épaule droite.

Gonflement des glandes axillaires.

Un gros furoncle dans l'aisselle gauche (au bout de quatre jours).

Faiblesse dans les bras ; le sujet n'a pas de force en travaillant.

Les bras sont comme paralysés ; le sujet est obligé de les laisser pendre, dans le repos ; en travaillant et se remuant, ils retrouvent de la force.

590. Le soir, paralysie soudaine dans le bras droit, comme si on venait d'éprouver une attaque d'apoplexie (au bout de cinq jours).

Secousses spasmodiques dans les bras.

Tiraillemens dans le bras gauche.

Déchiremens dans le bras droit.

Convulsions dans les muscles des bras.

595. Tremblement dans le bras gauche.

Déchirement compressif autour du coude droit.

Déchirement dans le coude gauche, jusqu'au poignet.

Déchirement dans l'extrémité du coude droit.

Les bras de l'enfant sont ployés au coude; la douleur ne lui permet pas de les étendre; le contact seul est douloureux et insupportable.

600. Douleur déchirante dans l'articulation du coude, seulement lorsqu'on remue.

Déchirement dans l'avant-bras gauche, presque au pli du coude.

L'action de laver procure des déchiremens dans les avant-bras, jusques dans les mains.

Grande tumeur inflammatoire, semblable à un érysipèle, à l'avant-bras, au-dessous du coude, qui passe à la suppuration, comme un furoncle.

Le matin, tiraillement rhumatismal dans l'avant-bras droit.

605. La nuit, tiraillement dans la main droite et les deux doigts du milieu, seulement toutefois pendant qu'on tient la main sous la couverture; en la tirant hors du lit, la douleur cesse (au bout de treize jours).

Déchiremens sourds dans les poignets.

Déchirement entre le poignet droit et l'éminence thenar.

Douleur comme de foulure dans le poignet droit.

Engourdissement des mains, le matin, dans le lit.

610. Crampe dans la main droite (toute la journée).

Grande sécheresse de la peau des mains.

Déchiremens dans les mains, qui s'étendent vers les doigts.

Déchirement au côté externe de la main gauche,

et dans l'éminence hypothenar, en allant vers le poignet.

615. Déchirement dans la paume de la main droite, au dessous du doigt du milieu.

Déchirement, avec ardeur et prurit, dans la peau de la paume de la main droite, immédiatement sous les doigts.

Élancement sur le dos de la main (au bout de vingt-et-un jours).

Deux tubercules au doigt indicateur, qui ressemblent à des verrues, mais ne tardent pas à disparaître.

Éruption pruriteuse sur les mains (au bout de sept jours).

620. Plusieurs petits furoncles sur les mains, qui causent une douleur lancinante quand on y touche.

Éruption pruriteuse entre les doigts.

Les mains sont toujours froides.

Convulsions involontaires des doigts pendant le sommeil.

Déchirement dans le pouce gauche.

625. Déchirement au bout du pouce droit.

Déchirement dans l'éminence thenar de la main gauche.

Déchirement dans les doigts mitoyens de la main droite.

Toutes les articulations des doigts sont gonflées, rouges et enflammées.

Les articulations médianes des doigts sont rouges, enflammées et gonflées; les mains sont un peu gonflées.

530. Déchirement dans l'articulation médiane du

doigt du milieu de la main droite, allant vers l'extrémité de ce doigt.

Déchirement à l'extrémité du doigt médius de la main droite.

Violent déchirement lancinant à l'extrémité et sous l'ongle du doigt médius de la main gauche.

Une petite envie, à l'ongle du doigt médius de la main droite, fait naître un peu d'inflammation et de douleur.

Déchirement entre le pouce et le doigt indicateur, dans l'intérieur de la main droite.

635. Aux deux dernières phalanges du doigt indicateur de la main droite, prurit violent, presque douloureux, semblable à celui que causerait une ulcération, avec un peu de rougeur extérieure, que le frottement ne dissipe pas.

Le matin, deux doigts furent comme frappés de mort pendant une demi-heure : les ongles devinrent bleus (au bout de trente-un jours).

Le matin, en s'éveillant, les deux petits doigts sont engourdis et froids, comme morts, et cependant mobiles.

Pression dans la région de la hanche gauche.

Déchirement dans l'articulation coxo-fémorale gauche.

640. Tension rhumatismale dans la hanche gauche.

Tension et déchirement dans la hanche gauche.

Dans l'articulation de la hanche, en arrière, douleur en se penchant sur sa chaise et en se redressant lorsqu'on est assis.

Déchirement au dessous de la hanche droite, dans la partie supérieure de la fesse.

Léger déchirement compressif dans la fesse gauche.

645. Ardeur comme d'érosion à la fesse gauche.

Tous les quatre jours, une douleur dans le membre inférieur droit, depuis l'articulation de la cuisse jusque dans la jambe, qui fait boiter en marchant.

Les jambes s'engourdissent dans la journée pendant qu'on est assis (au bout de six, sept jours).

Agitation dans les cuisses et les jambes, étant couché (au bout de neuf jours).

Élancemens dans la cuisse gauche en montant (au bout de seize jours).

650. Douleur dans la cuisse gauche, semblable à celle d'une blessure, et plus tard brûlante.

Déchirement tout au haut de la cuisse gauche.

Déchirement dans la cuisse gauche, de haut en bas, la plupart du temps lorsqu'on est assis, et surtout en ployant les genoux (au bout de cinq jours).

Sensation comme d'érosion à la partie charnue interne de la cuisse gauche.

L'entre-deux des cuisses est excorié au point que le sujet peut à peine marcher.

655. Sensation comme d'érosion à la partie supérieure et interne de la cuisse droite, avec un peu de prurit brûlant jusque dans les organes génitaux.

Spasme dans la cuisse droite jusqu'au genou, qui permet à peine de monter un escalier.

Convulsions continuelles dans les muscles du milieu de la cuisse droite, en arrière.

Déchiremens dans le milieu de la cuisse droite.

A la cuisse droite, immédiatement au dessus de l'articulation du genou, un endroit qui est douloureux, comme si l'on y avait reçu un coup, et où la

douleur augmente, soit quand on y touche, soit quand on marche.

660. Dans la journée, sensation de froid, qui descend le long de la cuisse gauche.

Grande agitation dans les deux genoux, la nuit, pendant qu'on est au lit (au bout de huit jours).

Gonflement de la jambe jusqu'au dessus du genou, avec de grandes taches rouges et chaudes, qui causent une douleur brûlante, surtout au genou et aux chevilles; l'ardeur et les élancemens dans les jambes ne permettent pas de se lever; dans l'après-midi, frissons fréquens et constipation.

Gonflement des genoux.

Sueur à la partie gonflée des genoux.

665. Le matin, en sortant du lit et se remuant, les genoux sont douloureux, comme s'ils allaient se briser.

Le genou gauche est fléchi : l'enfant ne peut pas l'étendre, à cause de la douleur qu'il y éprouve (au bout de seize jours).

Déchiremens lancinans au dessous du genou gauche, à la partie antérieure de la jambe, qui semblent être ressentis en même temps dans la cuisse.

Tiraillement dans le jarret gauche (au bout de vingt-deux jours).

Avant minuit, violent déchirement depuis le genou jusqu'au pied, à travers le mollet; la douleur ne permet pas de dormir et oblige à se lever.

670. Déchiremens dans les genoux et les chevilles; ces parties sont douloureuses aussi au toucher.

Très-violens déchiremens convulsifs, par intervalles, dans la jambe gauche.

Pendant la nuit, en s'éveillant, sensation de tiraillement rhumatismal dans la jambe gauche.

Tiraillement dans les jambes, la nuit.

Le soir, tiraillement dans la jambe droite, qui parfois se retire spasmodiquement.

675. Fréquentes douleurs convulsives au dessous du genou.

Douleur ostéocope sur le côté de la jambe, quand on y touche (au bout de treize jours).

Le soir, dans le lit, déchirement convulsif aigu un peu au dessous du milieu de la jambe gauche.

Déchirement dans la jambe gauche.

Déchirement dans la jambe gauche, au dessous du mollet.

680. Pendant qu'on est assis, crampe dans le mollet gauche.

La nuit, crampe dans le mollet, qui va jusqu'à faire crier, et qui survient aussi le jour, quand on s'asseoit les genoux ployés.

Violent prurit, depuis le mollet jusqu'à la cheville.

Tiraillement dans le pied, au dessous de la cheville, avec chaleur dans cette partie.

La nuit, les deux pieds sont engourdis jusque dans les mollets.

685. Le sujet a très-souvent froid aux pieds.

Le soir, froid au pied droit, et, dans le lit, froid aussi au pied gauche; tous deux ne s'échauffèrent qu'au bout d'une heure (au bout de seize heures).

Le pied droit est froid, et le gauche chaud (au bout de deux jours).

Froid aux pieds continuel.

Froid aux pieds, qui sont couverts de sueur (au bout de seize heures).

690. Pieds couverts de sueur.

Forte sueur des pieds, qui va jusqu'à les excorier.

Pression dans un pied qui a été malade, comme si la cicatrice allait se déchirer de nouveau (au bout de neuf jours).

Grande pesanteur des pieds (au bout de six jours).

L'articulation du pied gauche est comme frappée de raideur (au bout de quatre jours).

695. Douleur de dislocation dans l'articulation du pied droit.

Douleur dans la cheville externe, comme si elle était démise, même pendant le repos.

Les chevilles sont douloureuses la nuit (au bout de dix jours).

Raideur autour des chevilles (au bout de quelques jours).

Gonflement autour des chevilles (au bout de onze jours).

700. *Enflure des pieds*, pendant les règles (au bout de neuf jours).

Forte enflure du pied droit (les premiers jours).

Gonflement du pied gauche; en marchant, on éprouve des élancemens dans les orteils.

Enflure des pieds, avec élancemens de temps en temps dans les chevilles, principalement en marchant.

Enflure des coude-pieds (les premiers jours).

705. Elancemens dans le coude-pied (au bout de vingt jours).

Tension brûlante sur le coude-pied, non loin du gros orteil.

Ardeur dans les pieds (au bout de vingt-huit jours).

La nuit, chaleur brûlante à la plante des pieds.

A la base des orteils, picotemens semblables à des coups d'aiguille, en marchant et appuyant dessus (au bout de huit jours).

710. Déchiremens sous le talon gauche.

Violent élancement déchirant sur le côté du talon gauche.

Déchirement dans les trois plus gros orteils du pied droit.

Douleur entre les orteils, comme si la peau y était excoriée (au bout de vingt-huit jours).

Elancemens dans les cors (au bout de treize jours).

715. Il survient des cors (au bout de quatorze jours).

L'enflure des pieds va jusqu'à l'hydropisie du bas-ventre, avec enflure des parties génitales, gêne de la respiration, et rareté des urines (au bout de dix jours).

Tiraillemens dans le poignet et à la base du pied gauches, le matin (au bout de cinq jours).

Le matin, dans le lit, tension et tiraillement dans les articulations des mains et des pieds.

Tous les deux jours, l'après-midi, tiraillemens dans les membres, pendant deux heures, et aussi à la face.

720. Tiraillemens, tantôt entre les omoplates, tantôt dans la jambe droite, tantôt dans la poitrine.

Tremblement tiraillant dans tous les membres.

Accès de tremblement, le soir, dans le lit.

Le soir, grande agitation dans le sang, qui va jusqu'à la sensation du tremblement.

Le sujet ayant mal à la tête, il éprouve le même sentiment que s'il allait se trouver mal, et une agita-

tion intérieure telle que s'il était obligé de jeter ses bras et ses jambes à droite et à gauche.

725. Vers le soir, *grande ébullition dans le sang* (au bout de vingt-quatre heures, de quatorze jours).

Bouillonnement dans le sang, qui se fait souvent ressentir dans tous les vaisseaux.

Sensation, comme si la circulation du sang s'arrêtait.

Fréquemment, une sensation très-pénible, comme si l'on était pris tout à coup et pendant long-temps d'un grand froid à l'intérieur, comme si le sang cessait peu à peu d'être chaud.

Le sujet devient pâle et maigre.

330. Le grand air lui cause une impression désagréable.

Il a beaucoup de disposition à se refroidir.

Toutes les parties molles du corps causent de la douleur, quand on y touche et qu'on appuie dessus.

Elancemens par-ci par-là dans le corps (au bout de dix jours).

Elancemens convulsifs depuis le col jusqu'au pied droit (au bout de deux heures).

735. Ardeur çà et là dans la peau, par exemple, au dos, au coude, au bras, etc.

Il survient tout à coup de grandes taches, d'un rouge clair, à la partie supérieure du ventre et autour de la fossette du cœur, de même que sur l'articulation du pouce, qui causent du prurit et de l'ardeur.

Il se manifeste aux jambes de grandes taches rouges, qui ne sont ni douloureuses ni prurituses.

Les ulcères indolens saignent pendant qu'on les panse, et causent ensuite des douleurs lancinantes.

Un gros furoncle survient à l'avant-bras gauche, et gêne le bras entier; un autre paraît à la fesse gauche (au bout de quelques jours).

740. Un gros furoncle, avec de l'inflammation tout autour et des douleurs lancinantes et brûlantes, apparaît sur l'omoplate gauche, au milieu d'alternatives de froid et de chaleur du corps.

Des deux côtés du cou et sur le dos, petites taches, semblables à des dartres, qui causent de la démangeaison.

Violent prurit aux jambes, au dos, aux fesses, le soir, dans le lit : après qu'on s'est gratté, il survient des duretés sous la peau, qui disparaissent chaque fois.

Accès; oppression de poitrine, avec nausées allant jusqu'au vomissement, puis perte de la voix telle que le sujet ne pouvait plus parler que très-bas, ce qui se dissipe à la suite d'un grand rapport.

L'excès des douleurs oblige le sujet à se remuer sans cesse et à pleurer; il ne lui permet pas de rester en repos.

745. Plusieurs accès par jour, qui durent une demi-heure; d'abord un saisissement et une constriction dans le dos, après quoi il survient comme des élancemens dans le côté; la vue s'obscurcit, et en quelque lieu que soit le sujet, même dehors, il est obligé de se coucher (au bout de sept jours).

A la suite d'une contrariété, défaillance avec battemens de cœur et tremblement, toute la matinée (au bout de quatorze jours).

Malaise par tout le corps (au bout de cinq jours).

Le sujet est très-peu disposé à s'occuper d'affaires, et de fort mauvaise humeur; il éprouve des inquiétudes dans tous les membres, et de temps en temps

il lui monte des bouffées de chaleur au visage (au bout de huit jours).

Inquiétudes dans tous les membres.

750. Raideur dans toutes les articulations.

Raideur dans les membres et le sacrum; craquement perceptible à l'oreille dans les articulations, quand on les fléchit.

Raideur des bras et des jambes, avec insensibilité et engourdissement; le sujet ne peut plus marcher sans tomber, ni même manger seul, parce qu'il ne saurait se servir de ses mains (au bout de vingt-et-un jours).

Ses souffrances augmentent dans l'après-midi, vers quatre heures; mais, vers huit heures du soir, il se sent mieux, à cela près de la faiblesse.

La nuit, les membres sont comme engourdis (au bout de six jours).

755. Il s'éveille le matin en sortant d'un sommeil pesant, troublé par des rêves, et pendant une demi-heure il se sent tout le côté droit du corps engourdi.

C'est pendant le repos qu'il sent le plus de faiblesse; la faiblesse augmente pendant le repos.

Il survient subitement de la faiblesse en s'asseyant.

Un homme, d'ailleurs habitué au travail, est obligé, par faiblesse, de se coucher plusieurs fois dans la journée (au bout de seize jours).

Après une promenade lente, épuisement des forces (au bout de douze jours).

760. Accès fréquens de faiblesse, qui obligent à laisser tomber les bras.

Faiblesse extrême en montant les escaliers, avec douleurs dans les os des membres inférieurs (au bout de onze jours).

Quelquefois un accablement soudain dans tous les membres, avec mauvaise humeur.

Lassitude, surtout le matin.

Tendance à se trouver mal, tous les jours, à certaines heures, surtout le soir.

765. Le corps est enclin au repos, sans éprouver de fatigue (au bout de neuf jours).

Le sujet voudrait rester toujours couché et tranquille; quand il se couche, il s'endort de suite.

Bâillemens multipliés (au bout de sept jours).

L'enfant ne peut pas bâiller, ce qui le fait pleurer.

Envies de bâiller, qui ne peuvent être satisfaites; on est obligé d'ouvrir souvent la bouche, mais sans pouvoir bâiller.

770. Somnolence dans la journée; étant assis, on s'endort de suite.

Dans la matinée, pression sur les yeux, avec envies de dormir et bâillemens fréquens; en même temps, des frissonnemens à l'intérieur.

Le soir, de bonne heure, grande envie de dormir.

Quoiqu'une envie de dormir irrésistible se soit fait sentir le soir de bonne heure, le sujet a cependant été une heure entière dans le lit sans pouvoir s'endormir.

Le soir, dans le lit, peu de lassitude; le sujet se réveille aussi de très-bonne heure.

775. Il s'éveille toutes les nuits, au petit jour, et se rendort de suite.

Le soir, dans le lit, il ne peut parvenir à reposer.

Insomnie jusqu'à minuit (au bout de seize heures).

Pendant la nuit, le sujet eut d'abord de la peine à s'endormir, et ensuite il ne dormit pas d'un sommeil tranquille (au bout de trente six heures).

Sommeil agité; le sujet se réveille plusieurs fois dans la nuit, et il n'a plus du tout envie de dormir vers quatre heures (au bout de deux jours).

780. *Sommeil agité*, en se couchant sur le côté gauche (au bout de vingt-quatre heures).

La nuit, en dormant, le sujet s'étend toujours sur le dos, sans le savoir.

Sommeil rempli de songes pendant la nuit.

Sommeil avec des songes confus (au bout de neuf jours).

Sommeil agité, avec des songes confus, dans lesquels on croit être tantôt ici, tantôt là; le sujet s'éveille très-souvent, et le matin, en se levant, il est plus fatigué qu'il ne l'était le veille au soir en se couchant.

785. Sommeil agité, plein dé songes, sans que le sujet se réveille (au bout de seize heures).

La nuit, pas de sommeil profond; *le sujet s'agite sans cesse*, s'éveille, et rêvasse.

Rêvasseries en dormant.

Rêves multipliés et rêvasseries la nuit.

Le sujet n'a pas pu dormir la nuit, parce que les évènemens qui lui étaient arrivés dans la journée se représentaient de suite avec beaucoup de vivacité à son esprit; ne pouvant pas dormir, il s'est levé (au bout de dix, quatorze jours).

790. Après avoir eu pendant toute la nuit des rêves très vifs, mais agréables, il ne peut se réveiller qu'avec peine le matin, et rêve de nouveau dès qu'il ferme les yeux.

La nuit, songes vifs et parler en dormant (au bout de quatre jours).

Le sujet parle haut en dormant, sans avoir de rêves inquiétans.

Il s'éveille en sursaut, tout effrayé.

La nuit, sommeil agité, avec réveil en sursaut et convulsions dans les membres.

795. Sommeil agité, avec des rêves confus, effrayans.

Rêves qui inspirent de la terreur.

Rêves attristans.

Sommeil agité, réveil fréquent par des rêves pénibles.

La nuit, des rêves pénibles, qui sont très-vifs.

800. Le matin, après avoir beaucoup rêvé la nuit, un songe très-pénible et qui tourmente beaucoup l'ésprit.

Le sujet est réveillé les nuits par de l'anxiété (au bout de onze jours).

Cris et parler confus en dormant.

Le sujet jette deux ou trois cris d'anxiété en dormant (au bout de dix jours).

Nuits agitées, avec gémissemens, en dormant.

805. L'enfant a le sommeil très agité et se plaint en dormant.

Anxiété au moment de s'endormir (au bout de dix-huit jours).

Le sujet est réveillé souvent dans la nuit, comme par de l'anxiété.

Il éprouve de la frayeur, de l'anxiété, en dormant, veut crier et ne le peut pas.: espèce de cauchemar.

Après minuit, accès d'anxiété en s'éveillant, qui ne permet pas de reprendre haleine, dure deux heures, et se reproduit deux nuits de suite.

810. Après un sommeil profond, le matin, en s'éveillant, pensées très-affligeantes; préoccupation de la mort (au bout de seize heures).

La nuit, songes qui causent beaucoup d'anxiété (au bout de douze, trente-six heures).

La nuit, en se retournant dans le lit, battemens de cœur, avec anxiété.

Le sujet est réveillé le matin par un bouillonnement de sang.

La nuit, la position couchée lui devient insupportable; il est obligé de se lever.

815. Il s'éveille la nuit avec des vertiges et des nausées (au bout de dix-huit jours).

La nuit, faim en s'éveillant.

Soif la nuit; le sujet est obligé de boire souvent, et il boit peu à la fois (au bout de seize jours).

La toux et des douleurs de poitrine ne lui permettent de s'endormir que long-temps après minuit.

La nuit, douleurs au sacrum, avec des élancemens dans les deux hanches et le côté gauche de la poitrine (au bout de quatre jours).

820. La nuit, tiraillemens dans la gencive et dans tout le côté gauche du corps, qui réveillent.

Le sommeil ne rafraîchit pas (au bout de seize heures).

Le matin, en s'éveillant, lassitude et pesanteur (au bout de quarante-huit heures).

Le matin, en s'éveillant et tandis qu'on est encore au lit, relâchement et sorte de détente des membres, qui disparaissent en se levant.

On s'endort le soir avec du froid (au bout de quatorze jours).

825. Frissonnemens (au bout de quatorze jours).

Le matin, froid intérieur.

Le matin, toujours de petits frissonnemens (au bout de deux jours).

Froid continuel, sensible même au toucher, et plus prononcé vers le soir.

Fièvre, tous les deux jours; elle débute à sept heures du soir par du froid, avec tremblemens violens, qui n'est suivi ni de chaleur ni de sueur.

830. L'après-midi (à trois heures), froid dans le dos, plus fort encore le soir, après s'être mis au lit, qui dure un quart d'heure, avec froid aux pieds, sans qu'il survienne ensuite ni chaleur ni sueur.

Fièvre; tous les après-midi (vers trois heures), jusque fort avant dans la soirée, froid qui va toujours en augmentant, sans être suivi de chaleur ou de sueur.

Pendant plusieurs jours, froid au côté gauche du corps.

Les pieds et les mains sont comme morts de froid.

Frissonnemens pendant lesquels il semble que le sang s'arrête dans le corps.

835. Fièvre; le soir, à sept heures, tremblemens et grand froid, même dans le lit, pendant deux heures, avec tiraillemens dans les membres, le dos et le corps entier; en sortant d'un sommeil qui n'a point été troublé par des songes, le sujet est baigné de sueur, deux soirs de suite; après la sueur, soif vive (au bout de vingt-sept jours).

Le soir, froid au corps et chaleur au front.

Le matin (vers huit heures), froid violent, qui dure une demi-heure, et auquel succède peu de chaleur.

Tous les jours froid : froid le soir, dans le lit, jusqu'à minuit; ensuite chaleur, et, le matin, sueur d'odeur aigre.

Le soir, alternatives de froid et de chaud, avec

douleur gravative dans toute la tête et coryza (au bout de deux jours).

840. *Alternatives de froid et de chaud, avec chaleur et rougeur des joues* (au bout de dix, dix-neuf jours).

A la suite d'une frayeur, alternatives de froid, de chaleur et de sueur, pendant vingt-quatre heures.

Le sujet fut obligé de se coucher : il eut des nausées et quatre vomissemens, puis du froid, suivi de sueur (sans chaleur préalable); inquiétudes dans tous les membres, élancemens isolés dans la tête; le lendemain, nouvel accès de froid, après des chaleurs au visage (au bout de cinq jours).

Tous les soirs, fièvre; chaleur brûlante; le sujet boit très-souvent, mais peu; il urine fréquemment la nuit, mais rend une très-petite quantité d'urine brune; il éprouve de fréquens besoins, sans aller à la selle.

Beaucoup de chaleur par tout le corps; en même temps, violente ardeur et vifs picotemens dans les yeux (au bout de neuf jours).

845. Chaleur brûlante, avec respiration courte, soif peu marquée, pâleur de la face, et frayeur pendant le sommeil (au bout de quatorze jours).

Le matin, dans le lit, sueur, pendant sept matinées de suite (au bout de sept jours).

Forte sueur, la nuit, avec froid au front et au col.

Toutes les nuits (après minuit), sueur, principalement sur la poitrine.

Sueur, la nuit, seulement au tronc, et non aux jambes.

850. Forte sueur d'odeur aigre par tout le corps, à l'exception des jambes.

Dans la matinée, anxiété continuelle et froid interne; une sorte de tremblement à l'intérieur.

Au milieu de l'anxiété à laquelle le sujet est en proie dans la soirée, il a la vue comme à moitié confuse.

Grande anxiété, qui semble avoir son siége dans la fossette du cœur, sans direction spéciale des pensées (au bout de vingt-quatre heures).

Anxiété extrême à la fossette du cœur, par suite de chagrin.

855. Lorsque le sujet est approché de trop près par quelqu'un, il éprouve comme de l'anxiété à la région précordiale.

Une femme fuit ses propres enfans.

L'esprit est très-sensible aux impressions du dehors.

Indifférence pour les impressions du dehors, quoiqu'on soit très-irritable (au bout de quarante-huit heures).

Indifférence portée au plus haut degré.

860. Une femme redoute d'être seule.

Le soir, grande peur d'images effrayantes qui se présentent à l'esprit (au bout de trente-et-un jours).

Ennui (au bout de deux jours).

Agitation intérieure (au bout de vingt-quatre heures).

Défaut de confiance en ses propres forces.

865. Oppression du moral (au bout de dix-sept jours).

Beaucoup de découragement et d'abattement (au bout de vingt-quatre heures).

Accablement, *tristesse*, extravagance des idées.

Moral extrêmement impressionnable; des souvenirs font pleurer (au bout de vingt heures).

Mélancolie, mauvaise humeur, idées tristes.

870. Tendance à rire et à pleurer en même temps.

Après un peu d'anxiété survint, pendant quelques heures, une grande disposition à rire pour des riens, qui fut suivie, pendant une demi-heure, de pleurs sans motif.

Gaîté excessive, avec vertiges, tournoiemens.

Tristesse de l'esprit.

Envies de pleurer, avec grande sensibilité au froid.

875. Pleurs et gémissemens qui se rapportent d'abord au passé, puis aux maux à venir.

Le sujet est désespéré et inconsolable.

Il est excessivement irritable et enclin à la mélancolie.

Mauvaise humeur extrême et tristesse (au bout de soixante-douze heures).

Mécontentement (au bout de soixante-douze heures).

880. Le sujet repasse dans sa tête une foule d'événemens désagréables oubliés depuis long-temps, qui l'attristent, même pendant la nuit, quand il s'éveille (au bout de trois jours).

Il a de la peine à dissimuler son humeur capricieuse et morose (au bout de quatre jours).

L'enfant devient désobéissant, quoiqu'il ne soit pas de mauvaise humeur.

Brusquerie, caractère absolu, opiniâtreté, emportement, colère.

Caractère très-irritable et violent.

885. Caractère violent, sans motif (au bout de quelques heures).

Le sujet ne peut supporter la moindre contrariété, qui le met hors de lui-même.

Colère violente, soit contre soi-même, soit contre d'autres personnes.

Méfiance, esprit soupçonneux, disposition à tout prendre en mauvaise part.

Aliénation mentale et fureur, qui s'exprime par de la jalousie, des reproches, des prétentions, un caractère impérieux (au bout de douze jours).

890. Disposition excessive à se chagriner, à se tourmenter, à s'effrayer.

Grande propension à la frayeur.

VII. Magnésie (*Magnesia carbonica*).

On prend une dissolution de sel amer, dans laquelle on verse du carbonate de potasse pur; on lave avec quantité suffisante d'eau distillée le précipité qui se produit ainsi, on le réunit sur un filtre et on le fait sécher. Un grain de cette substance sèche est ensuite traité comme je l'ai prescrit en exposant la manière de préparer les médicamens antipsoriques, c'est-à dire qu'on l'atténue jusqu'au millionnième degré, en le broyant pendant trois heures avec trois fois cent grains de sucre de lait. Un grain de cette poudre est alors dissous dans de l'alcool aqueux : on imprime deux secousses à la liqueur, et l'on se sert ensuite d'alcool pur pour la porter aux degrés supérieurs de dilution.

Pendant long-temps j'ai employé la dilution au quadrillionnième ($\overline{IV}$) de ce puissant remède antipsorique, qui rend de grands services dans son genre; mais j'ai trouvé que, même à la dose d'un ou deux

globules de sucre que j'en imbibais, cette dissolution était encore beaucoup trop forte dans la plupart des cas. J'ai donc été obligé de prendre des liqueurs plus étendues, et de finir par arriver à l'octillionnième ($\overline{\text{VIII}}$) et même à la décillionnième ($\overline{\text{X}}$) dilution, dont j'imbibe un ou deux globules de sucre, ce qui forme une dose suffisante. Lorsque le médicament a été bien choisi, l'effet salutaire de cette dose dure quarante à cinquante jours.

La magnésie s'est montrée surtout efficace dans les maladies chroniques où se rencontrent les états suivans : taches noires devant les yeux ; fréquentes pertes subites de la parole ; difficulté d'entendre ; *raideur dans la nuque ;* hernie inguinale ; constipation ; retard des règles ; défaut d'érection ; obstruction du nez ; coryza sec ; accès de douleurs déchirantes dans l'aisselle, même pendant la nuit, avec fourmillement jusque dans les doigts et impossibilité de mouvoir le moins du monde le bras, tant il est douloureux ; furoncles à la jambe ; prurit ; chutes fréquentes et soudaines, sans perte de connaissance, soit pendant la station, soit pendant la marche ; somnolence pendant la journée ; toutes les nuits, des songes, même effrayans ; insomnie causée par de l'oppression, la nuit, dans le bas-ventre.

Il est fort à désirer que les symptômes particuliers de ce médicament soient soumis à une nouvelle révision.

Tête lourde, dans la situation couchée, lorsqu'on se réveille après avoir dormi l'après-midi ; la salive est teinte de sang.

Afflux du sang vers la tête, surtout chez les hommes habitués à fumer (au bout de cinq jours).

La tête est entreprise quand on se livre à des travaux d'esprit.

Pression sur la tête, quand on exécute des travaux d'esprit.

5. Pression sur toute la tête, dans une chambre où il y a beaucoup de monde (au bout de quinze jours).

Tous les jours, pression au front.

Au moindre mouvement, ébranlement dans toute la tête (au bout de quinze jours).

Ebranlement saccadé au dessus de l'œil gauche, à travers la tête, quand on remue et qu'on marche (au bout de onze jours).

Mal de tête, qui semble provenir d'une raideur de la nuque.

10. Douleur tiraillante dans la tête (au bout de seize jours).

Elancemens dans la tempe gauche (au bout de douze jours).

Inflammation et gonflement de la paupière inférieure, avec rougeur dans un des angles de l'œil (au bout de huit jours).

La vue est trouble de l'œil enflammé, comme s'il passait des plumes devant.

Suppuration des yeux et pression dans leur intérieur.

15. Tintement d'oreilles (au bout de vingt jours).

Bourdonnement d'oreilles, semblable à un sifflement.

Bourdonnement d'oreilles si violent que le sujet ne peut rester au lit; il est obligé d'abord de se mettre sur son séant, puis de se lever (au bout de neuf jours).

Grande sensibilité au bruit, poussée jusqu'à la frayeur.

Le matin, *saignement de nez* (au bout de deux, trois jours).

20. Une croûte dans l'intérieur du nez (au bout de trois jours).

Éruption de petits boutons à la bouche (au bout de trois jours).

Pression au cou, comme s'il était trop serré par une cravate.

Mal de dents, avec enflure de la joue.

La gencive est tuméfiée et les dents branlent.

25. Tiraillemens dans toutes les dents; la gencive est gonflée et rouge.

Le soir, dans le lit, mal de dents; sorte d'ardeur et de douleur, comme si les dents étaient détachées.

En se mettant au lit, les dents causent davantage de douleur, et l'eau vient en abondance à la bouche.

Odontalgie, tantôt dans une dent, tantôt dans une autre, en haut ou en bas; sorte d'ardeur, avec déchiremens dans cette dent, qui est ensuite plus longue; les mouvemens du corps diminuent les douleurs, qui ne sont jamais plus vives que la nuit, dans le lit; cependant l'action de manger et de mâcher les renouvelle aussi pendant la journée (au bout de seize jours).

Après avoir mangé, mal de dents : un élancement.

30. Mal de dents : élancemens qui se dirigent des dents vers les tempes; ils ne commencent que le soir, en se mettant au lit, et obligent à se lever, pendant plusieurs nuits de suite.

Salive teinte de sang.

Goût aigrelet dans la bouche.

Goût acide dans la bouche.

Rapports incomplets (au bout de douze heures).

35. Peu d'appétit, beaucoup de soif (au bout de huit jours).

En voulant manger, ou du moins à la première bouchée, on se sent rassasié.

Faim, et cependant pas d'appétit pour le pain.

Vif désir des alimens végétaux, mais dégoût de la viande (au bout de vingt jours).

La viande donne de la sécheresse à la peau et de la chaleur.

40. En mangeant, le sujet devient accablé.

Douleur de constriction à l'estomac.

Le bas-ventre est très-gonflé.

On éprouve une grande pesanteur dans le bas-ventre.

Pincemens dans le ventre, trois jours de suite (au bout de dix-huit jours).

45. Tous les matins, au lit, pression dans le bas-ventre, qui cesse après avoir mangé (au bout de vingt jours).

Avant d'aller à la selle, beaucoup de mouvement dans le bas-ventre, avec chaleur avant d'aller à la selle.

Violentes coliques et diarrhée, avec pression, sept à huit fois par jour, pendant huit jours (au bout de dix jours).

Plusieurs selles diarrhéïques dans la journée (au bout de onze jours).

Envies continuelles d'aller à la selle; mais on ne rend pas de matières.

50. Le sujet ne va à la selle que tous les deux jours (au bout de vingt-deux jours).

Il est accablé après avoir été à la selle (au bout de sept jours).

Pesanteur dans le rectum, hors des momens où il va à la selle (au bout de douze jours).

Les hémorrhoïdes causent de la douleur.

L'urine est brûlante à sa sortie, comme de l'eau salée, et cause même des élancemens (au bout de vingt jours).

55. Ardeur dans l'urètre en urinant (au bout de dix jours).

Impossibilité de retenir l'urine, en se levant de dessus un siége et en marchant.

En marchant, l'urine sort involontairement (au bout de onze jours).

Diminution de l'appétit vénérien (sur-le-champ).

Pollution (la première nuit).

60. Pollutions très-fréquentes, presque toutes les nuits.

Les érections ont lieu lentement; cependant le coït s'exerce bien (au bout de huit jours).

Souvent des démangeaisons au pudendum.

Après des spasmes dans le bas-ventre, écoulement de flueurs blanches.

Les flueurs blanches causent de la cuisson.

65. Les règles, qui avaient déjà cessé depuis des années chez une femme âgée, reparaissent et coulent abondamment pendant quatre jours.

Constriction de la trachée-artère, avec douleur gravative à la fossette du cou.

Accès de toux spasmodique, toute la nuit.

Toux violente, avec expectoration difficile, ténue, salée.

Elancemens isolés, violens, aux dernières fausses

côtes, qui feraient presque crier, et se font surtout sentir dans la situation assise (au bout de dix jours).

70. Douleur comme de brisure dans les muscles pectoraux, en se remuant et en y touchant (au bout de huit jours).

Douleur rapide, pénétrante, dans le coccyx.

Ardeur pruriteuse au sacrum, au dessus des fesses.

Elancemens dans le sacrum.

Sensation comme de rétrécissement au dessus des hanches.

75. Douleur dans l'épaule droite (au bout de vingt-quatre heures).

Pression sur l'aisselle.

En ployant le bras, douleur dans l'articulation du coude.

Tiraillement dans le bras, en remontant (au bout de seize jours).

Le soir, dans le lit, autour du coude droit, vif tiraillement qui a l'air d'être dans l'os.

80. Tiraillement dans l'avant-bras droit, jusque dans la main, même pendant le repos; le bras est lourd à soulever (au bout de vingt jours).

Douleur tiraillante dans les mains.

Sur les mains, des ampoules qui causent une douleur lancinante.

A l'articulation supérieure du doigt indicateur gauche, pustule qui ronge tout autour d'elle (au bout de dix jours).

Sensation de crampe dans les articulations des doigts.

85. Deux matinées de suite, tension dans l'articulation moyenne du doigt médius gauche, qui se dissipait chaque fois au bout de quelques heures (au bout de vingt-et-un jours).

Le doigt médius droit est gonflé, rouge, chaud et parsemé d'élévations prurileuses, les jours où le sujet ne va point à la selle.

Gonflement inflammatoire, avec douleur lancinante, à la dernière articulation du doigt indicateur.

Dans les deux hanches, douleur qui se fait sentir surtout quand on remue (au bout de deux jours).

Douleur dans les cuisses, jusqu'au soir.

90. Douleur dans le genou, comme après une longue marche à pied; le sujet pouvait à peine marcher sans canne (au bout de quatre jours).

Elancemens dans l'articulation du genou.

Douleur tiraillante dans les genoux, jusque dans les plantes des pieds, comme si quelque chose remuait dans la moelle des os.

Tension dans le creux du jarret (au bout de trois jours).

Douleur tiraillante dans les deux jambes, de haut en bas, le soir (au bout de vingt-quatre jours).

95. La nuit, en se retournant et se mettant sur son séant, crampe dans le mollet gauche (au bout de vingt-quatre jours).

Crampe dans les deux mollets, très-douloureuse, le soir, pendant qu'on est au lit, et que rien ne peut calmer, pendant plusieurs minutes (au bout de six heures).

Douleur dans les jambes, comme si elles étaient brisées.

Taches à la jambe, qui causent une ardeur douloureuse.

Douleur tiraillante à la plante des pieds.

100. Le matin, dans le lit, crampe dans le talon.

Convulsion sans douleur dans les fesses, les cuisses, les aisselles, et souvent aussi le visage.

Grande éruption de boutons çà et là sur le corps.

Gros nœuds sous la peau, qui causent des douleurs lancinantes, dans les aisselles et au dessus de l'articulation du coude.

Çà et là, sur le corps, un élancement brûlant, comme un coup d'épingle.

105. Violent prurit par tout le corps.

Sueur abondante, dans la journée, au moindre mouvement.

Vers le matin, dans le lit, sécheresse de la peau (au bout de seize jours).

Après être resté long-temps assis, agitation dans les membres, le soir (au bout de douze jours).

Douleurs dans toutes les parties du corps, tantôt ici et tantôt là.

110. Le sujet éprouve de la douleur par tout le corps.

Raideur du corps entier, le matin, en se levant.

Le sujet se fatigue aisément à la promenade (au bout de six jours).

Atonie générale du corps (au bout de sept jours).

Le matin, dans le lit, sentiment de faiblesse (au bout de dix-sept jours).

115. Grande lassitude dans les jambes.

Après avoir bien dormi la nuit, on est cependant plus las le matin en se levant qu'on ne l'était la veille au soir en se couchant.

Beaucoup de disposition au sommeil, pendant lequel on s'éveille fréquemment d'une manière brusque.

Quand le sujet va s'endormir, il se réveille brusquement, et il éprouve ensuite de l'agitation dans les membres.

Réveil en sursaut quand on s'endort après midi, pendant plusieurs jours.

120. Le sujet se réveille en sursaut la nuit, et crie en rêvant.

Deux nuits de suite, il fut soulevé dans son lit d'un côté sur l'autre, et quand le corps restait tranquille, les bras et les jambes entraient en convulsion; ces mouvemens durèrent toute la nuit; les convulsions avaient lieu, mais sans douleur, étant éveillé; après le réveil, le sujet ne se rappelait rien de ce qui lui était arrivé dans la nuit (au bout de dix-huit jours).

Tous les après-midi, depuis quatre heures jusqu'au coucher, froid dans le dos, en descendant.

Sueur le matin (au bout de douze jours).

Sueur fétide la nuit.

125. Sueur toute la nuit, qui est aigre, comme grasse, et dont on a de la peine à nettoyer le linge.

Sueur nocturne, d'une abondance extraordinaire (au bout de dix-huit heures).

Mauvaise humeur extrême, le soir (au bout de six jours).

Relâchement, détente du moral, de l'esprit et du corps (au bout de vingt jours).

VIII. Muriate de magnésie (*Murias magnesiæ*).

On prend de l'acide muriatique pur et chaud, obtenu en distillant du sel marin avec un poids égal au sien d'acide phosphorique fondu au feu, et tombé ensuite à l'air en déliquescence oléagineuse; on y dissout autant de magnésie que la chose est possible à 80° R.; on filtre la dissolution encore chaude, et on l'évapore jusqu'à siccité, à la même température,

afin de pouvoir conserver dans un flacon bouché le sel, qui est très-déliquescent.

Un grain du sel sec est traité comme il a été dit dans le chapitre consacré à la préparation des remèdes antipsoriques. On en porte d'abord la poudre jusqu'au millionnième degré d'atténuation, on dissout un grain de cette poudre dans de l'alcool aqueux, et on secoue deux fois la dissolution. Une goutte de la liqueur est ensuite mêlée avec de l'alcool pur, pour la porter au degré de dilution convenable, à l'aide des moyens que j'ai fait connaître.

Jusqu'à présent je ne me suis servi que de la dilution au billionnième. On en imbibe trois à quatre globules, formant une dose que j'ai vu quelquefois agir pendant plus de quarante jours.

Ce que j'ai à dire jusqu'à présent de cet agent médicinal, se réduit à peu de chose. Mais on doit s'en promettre de grands avantages dans les maladies chroniques, si l'on réfléchit que c'est à l'action du muriate de magnésie sur les nerfs cutanés que tient uniquement la grande utilité des bains de mer dans certaines affections chroniques d'origine psorique, abstraction faite toutefois du voyage, de l'éloignement des affaires, et de l'action des vagues; car, du moins dans la mer du Nord, il y a-t-il près d'une once de ce sel par livre d'eau.

Cependant comme il n'y a aucun médicament antipsorique de qui seul on puisse attendre la guérison complète de la gale développée, les bains de mer ne sauraient non plus produire au delà des effets qu'on doit espérer du muriate de magnésie lui-même, et ce qui reste de la maladie chronique de-

mande à être attaqué ensuite par les autres remèdes antipsoriques.

Ma propre expérience m'autorise à proclamer ce sel comme un puissant antipsorique, et à insister sur la nécessité dont il est que les médecins homœopathistes en approfondissent les symptômes particuliers.

Dans plusieurs cas, il sera nécessaire et salutaire d'étendre davantage la dilution au billionnième, de la porter au moins jusqu'à la quadrillionnième ou sextillionnième puissance, afin de l'avoir plus douce et en même temps plus développée sous le point de vue de ses propriétés dynamiques.

Sans aller aux bains de mer, sans sortir de chez soi, ce médicament, porté au degré convenable de dilution, et administré à la dose que j'ai prescrite, produira tout ce qu'on peut attendre de lui, quand il aura été choisi homœopathiquement, et que le malade atteint d'affection chronique offrira quelqu'un des états suivans : céphalalgies journalières; pulsations dans les oreilles; douleur gravative au foie, même en marchant et en y touchant, mais surtout en se couchant sur le côté droit; gonflement considérable et continuel du ventre, avec constipation; ancienne dureté douloureuse du côté droit du bas-ventre; *spasmes hystériques de la matrice et du bas-ventre*, qui s'étendent même dans les cuisses, et ont pour suite un écoulement de flueurs blanches; selles marronnées, dures, difficiles, insuffisantes, qui retardent; engourdissement des bras, le matin, en s'éveillant; sueur des pieds, etc.

J'ai vu l'inspiration du camphre calmer une action par trop vive de ce médicament.

Tournoyement dans la tête (au bout de trente jours).

La tête est lourde et entreprise (au bout de trois jours).

La tête est lourde et comme tournoyante; le sujet est en danger de tomber.

Pesanteur dans le derrière de la tête.

5. Pression à l'occiput (au bout de quinze jours).

Pression au front (au bout de six jours).

La tête est très-douloureuse à l'extérieur, quand on y touche et qu'on se baisse (au bout de quinze jours).

Mal de tête extérieur; tiraillement çà et là, même dans les oreilles, les dents et la moitié du visage, ce qui rend la tête comme étonnée; les douleurs diminuent après l'éternuement.

Le front est comme engourdi.

10. Forte douleur de crampe dans les os de la face (au bout de dix-sept jours).

Forte teinte jaune de la face, surtout du blanc de l'œil et autour de la bouche (au bout de quelques heures).

Grand bourdonnement d'oreilles (au bout de vingt-huit jours).

Eruption de petits boutons blancs au côté interne de la lèvre supérieure.

L'haleine est très-chaude (au bout de quinze jours).

15. On ne peut pas manger de pain, tant la gorge est sèche.

Rapports amers et acides (au bout de cinq jours).

Nausées fréquentes.

Nausées qui durent peu, mais se répètent souvent, et vont presque jusqu'à la syncope, en restant assis,

couché ou debout, comme aussi en marchant, le jour et la nuit (au bout de trois jours).

Faim dévorante, et sensation cruelle de faim à l'estomac, suivie d'une grande nausée (au bout de treize jours).

20. Plénitude du bas-ventre, après qu'on a mangé.

Tension extrême du bas-ventre (au bout de vingt heures).

Accumulation de flatuosités dans le ventre.

Constriction douloureuse à la région ombilicale (au bout de dix-sept jours).

Sentiment de faiblesse dans le bas-ventre (au bout de douze jours).

25. A chaque mouvement, même peu considérable, le jour comme la nuit, léger tiraillement dans le bas-ventre, comme s'il s'y détachait quelque chose (au bout de deux jours).

Spasmes dans le ventre, avec grande pesanteur sur le rectum et les parties génitales, mauvaise humeur et abattement du moral (au bout de neuf jours).

Les vents circulent sans cesse dans la partie inférieure du bas-ventre (au bout de dix jours).

Fermentation dans le bas-ventre.

Dureté du bas-ventre; il est douloureux au toucher; en même temps on ressent un effort désagréable qui pousse vers le rectum.

30. Elancemens dans le périnée.

Elancemens dans le rectum (au bout de quelques heures).

Fréquentes envies d'aller à la selle; mais il sort peu de matières, qui sont liquides et gluantes (au bout de dix-sept jours).

Selles, pendant plusieurs jours, d'abord en frag-

mens durs, puis, quelque temps après, molles ou liquides.

Un jour, quatre selles dans l'espace d'une heure, la première assez solide, les autres diarrhéiques, avec douleur à l'anus et coliques déchirantes, qui durent jusqu'à la selle suivante.

35. Après avoir été à la selle, il reste comme une envie de s'y présenter encore.

Après une selle molle, borborygmes ou gargouillemens bruyans dans le ventre, à chaque respiration (au bout de vingt heures).

Après avoir été à la selle, nausées et afflux d'eau à la bouche (au bout de quarante heures).

Après avoir été à la selle, vive douleur dans le ventre, à chaque mouvement (au bout de treize jours).

Envies fréquentes d'uriner dans la journée, et à chaque fois sortie de peu d'urine.

40. Prurit énorme autour des parties génitales et au scrotum, jusqu'à l'anus; le soir et la nuit, sueur copieuse au scrotum et pollution (le premier jour).

La veille de l'apparition des règles, la femme est très-irritable (au bout de quatorze jours).

Les deux premiers jours du flux menstruel, elle est extrêmement faible, jusqu'à la syncope; elle a les jambes comme brisées, et, le soir, elle ne peut s'endormir que tard (au bout de quinze jours).

Cinq jours avant les règles, sortie d'un peu de sang.

A des spasmes dans le bas-ventre succède un écoulement de flueurs blanches.

45. Flueurs blanches abondantes, surtout dans les mouvemens du corps (au bout de neuf jours).

Les flueurs blanches coulent aussitôt après que

la femme a été à la selle (au bout de douze jours).

Douleur gravative sourde à l'extérieur du cartilage xyphoïde.

Battemens de cœur étant assis, pendant trois jours (au bout de douze jours).

Élancemens dans le cœur, qui coupent la respiration (au bout de douze jours).

50. Douleurs dans le sacrum.

Douleur lancinante sourde dans l'aisselle gauche.

Pression sur l'aisselle gauche (au bout de sept jours).

Douleur dans l'articulation de l'épaule, qui ne permet pas de porter le bras jusqu'au visage (au bout de seize jours).

Tiraillemens dans la main droite (au bout de deux jours).

55. Les os de la jambe font beaucoup de mal en marchant (au bout de quinze jours).

Crampe dans les mollets pendant toute la nuit, laissant une douleur telle, dans cette partie, que le sujet ne peut point marcher le lendemain.

Douleur tiraillante à la jambe, en devant, jusque dans le pied (au bout de neuf jours).

Élancemens dans les talons (au bout de cinq jours).

Le sujet se sent très-malade (au bout de dix-sept jours).

60. Le matin, grande anxiété et vertige; ensuite coliques et selle molle (au bout de neuf jours).

Grande lassitude (au bout de trois jours).

Démarche chancelante (au bout de vingt-huit jours).

Bâillemens fréquens et éloignement pour les travaux d'esprit.

Somnolence dans la journée.

65. Le soir, dans le lit, dès que le sujet ferme les yeux, il est pris d'agitation par tout le corps (au bout de onze jours).

La nuit, dans le lit, sensation comme si tout le corps était couvert de fourmis, avec frissons sur le visage, les bras et les épaules, jusqu'aux pieds.

Le sommeil est agité, à cause d'une sensation de pesanteur dans le bas-ventre.

Le sommeil n'est pas réparateur; le matin on est las (au bout de dix-sept jours).

Esprit chagrin, mauvaise humeur.

IX. Soude (*Natrum*).

On prend un grain de ce sel cristallisé, et, le traitant comme les autres médicamens secs, ainsi que je l'ai dit précédemment, on le réduit d'abord au millionnième degré d'atténuation pulvérulente; puis, le dissolvant d'abord dans de l'alcool aqueux, ensuite dans de l'alcool pur, on le porte jusqu'au quadrillionnième degré de dilution; deux, trois, ou quatre globules de sucre imbibés de cette liqueur, sont une dose dont l'action dure trente-deux, trente-six jours et davantage, dans les cas où le remède est indiqué (1).

---

(1) Pendant long-temps je ne me suis servi que d'une dissolution au millionnième, en dissolvant un grain de soude en poudre dans cent gouttes d'alcool aqueux, secouant la liqueur pendant une demi-heure dans un flacon qui en fût rempli, prenant une goutte de cette dissolution, la mêlant avec cent gouttes de bon alcool, secouant encore pendant une demi-heure, sans interruption, et continuant à agir de même une troisième fois. Je donnais

Quoique je n'aie point eu occasion de faire un grand emploi de ce médicament, ce que j'ai pu en observer a été suffisant pour me convaincre qu'il ne tient pas le dernier rang parmi les remèdes antipsoriques, qu'il est même placé au premier dans certains cas particuliers, par exemple dans cette espèce de fausse hypocondrie où les organes digestifs sont habituellement si faibles qu'il suffit déjà de petits écarts de régime pour occasioner et entretenir la morosité et le malaise général. J'ai reconnu aussi qu'il déploie une grande efficacité dans les maladies chroniques (psoriques) où se prononcen les symptômes suivans : *vertiges;* malaise général à la suite des travaux de tête; déchirement à l'extérieur, sur le devant de la tête, à certaines heures de la journée; mal de tête au soleil; mal de tête; élancemens aux yeux, de dedans en dehors; impossibilité de lire des caractères fins; perception de corps qui voltigent devant les yeux; taches jaunes sur le front et sur la lèvre supérieure; taches de rousseur au visage; difficulté à entendre; oreille très-sensible au bruit; mal de dents, surtout en mangeant; nausées; nausées continuelles; goût amer dans la bouche; soif; affections causées par les boissons froides, par exemple les douleurs dans l'hypocondre gauche; pesanteur d'estomac après

---

quatre, six, huit globules de sucre imbibés de cette dissolution au millionnième. L'expérience m'a appris que l'agitation des liqueurs médicamenteuses remplace parfaitement le broyement dans un mortier, et qu'elle excite la vertu dynamique des remèdes par une sorte de frottement. Mais je préfère à ce mode de préparation celui qui est décrit dans le texte, parce qu'il donne un médicament plus uniforme.

avoir mangé; spasme tiraillant d'estomac; douleur à la région précordiale, en y touchant; accumulation de vents dans le bas-ventre; ballonnement du ventre; rétention des vents; selles qui ne satisfont pas au besoin qu'on éprouve; ardeur dans l'urètre après avoir uriné; douleurs pendant les règles; *obstruction du nez;* coryza tous les deux jours; coryza continuel au moindre courant d'air (qui ne se dissipe qu'après la sueur); respiration courte; asthme et respiration courte; expuition salée et purulente par la toux; froid continuel dans le côté gauche; douleurs déchirantes dans les mains et les pieds; crampes dans les mollets; froid aux pieds; enflure des pieds; facilité à se fouler et se luxer l'articulation du pied; élancemens dans les plantes des pieds en marchant; sueur copieuse au moindre travail; aversion pour le grand air; *facilité extrême à se refroidir; grande disposition à se donner des tours des reins et des entorses;* sécheresse de la peau; verrues; dartres; faiblesse chronique; relâchement et atonie du corps entier; après avoir un peu marché, fatigue allant presque jusqu'à faire tomber à la renverse; *somnolence dans la journée;* la nuit, on s'endort tard; on s'éveille de trop bonne heure; rêves pendant la nuit; sueurs nocturnes; sueur froide continuelle, effet de l'anxiété; anxiété, tremblement et sueur, causés par les douleurs; état d'angoisses; battemens de cœur qui plongent dans l'anxiété; aversion pour les hommes et la société; humeur hypocondriaque; découragement.

Vertige, très-souvent dans la journée, comme si on éprouvait un tournoiement dans la tête; ce qui a lieu même étant couché.

Presque toujours, vertige en marchant; démarche chancelante.

Après avoir bu une cuillerée de vin, vertige violent, comme si on allait se trouver mal.

Impression sourde et vertigineuse dans les tempes, après des travaux de tête.

Manque fréquent de mémoire.

Pression stupéfiante dans le front, sorte de mal de tête sourd, dans toutes les positions (au bout de deux heures).

Maux de tête continuels; on éprouve comme un tournoiement dans la tête et une sorte de mélancolie douloureuse, accidens auxquels succède de la chaleur dans la tête; ils s'amendent par la marche au grand air; le repos et la situation assise les agravent; ils durent deux jours de suite (au bout de dix jours).

Mal de tête qui dispose à la mélancolie et ne permet pas de se livrer aux travaux d'esprit.

Pression sourde à l'occiput, dans la matinée (au bout de dix-huit jours).

Mal de tête au front, qui dure peu, quand on tourne brusquement la tête.

Afflux du sang vers la tête.

Inquiétudes dans la tête (au bout de trois jours).

Mal de tête, surtout après avoir marché, comme si le front allait s'ouvrir en deux, avec sensation comme d'obstruction dans la tête, pendant plusieurs jours, depuis sept heures du matin jusqu'à quatre ou cinq heures du soir.

Constriction douloureuse dans la tête.

Céphalalgie pulsative au sommet de la tête, tous les jours, surtout le matin; violent déchirement spas-

modique dans le front, jusque dans les yeux et le bout du nez.

Mal de tête erratique (extérieur?), tantôt par-ci, tantôt par-là, sur les côtés de la tête, dans l'oreille, etc. (au bout de quarante-huit heures).

Les deux bosses occipitales sont douloureuses au toucher.

Au front, un bouton rouge, qui cause une douleur brûlante, et dont le sommet se remplit de pus.

Teint jaune de la face.

Bouffissure de la face.

Pâleur de la face, enflure des paupières, yeux cernés de bleu (au bout de vingt-quatre heures).

Les paupières supérieures sont gonflées (au bout de quinze jours).

Gonflement inflammatoire de la paupière supérieure droite, sans rougeur du blanc de l'œil; le sujet éprouve de la pression, et a la vue faible; un peu de chassie dans l'angle interne (au bout de dix jours).

L'œil droit est sujet à se coller toute la journée, comme s'il était plein de chassie.

Sécheresse, sensation de chaleur et comme de contraction dans les yeux (au bout de deux jours).

Larmoyement des yeux.

Douleur dans l'œil, le matin (au bout de dix-sept jours).

Les yeux sont sensibles quand on y touche, et font éprouver la même sensation que s'ils étaient distendus.

Rétrécissement des pupilles (au bout de trois jours).

Trouble de la vue (au bout de quarante-huit heures).

Il semble que quelque chose se soit placé devant le point visuel.

Points noirs qui voltigent devant les yeux, en écrivant.

Le sujet étant éveillé, il lui passe comme des éclairs aveuglans devant les yeux (au bout de douze jours).

Sentiment de surdité dans l'oreille droite, comme si elle était bouchée avec du coton (au bout de douze heures).

Douleur dans l'oreille gauche (au bout de quatorze jours).

Pression et déchirement dans l'oreille.

Fort bourdonnement d'oreilles (au bout de vingt-deux jours).

Bruissement considérable dans l'oreille (au bout de quatre jours).

Bourdonnement autour de la tête et battement dans l'oreille gauche.

Élancement dans la parotide, qui est douloureuse aussi au toucher.

Le matin, on mouche un peu de sang.

Saignement de nez (au bout de douze jours).

Au côté droit du nez, tubercule indolent, qui augmente de jour en jour.

Éruption de boutons suppurans au sommet, et entourés de rouge, à l'aile gauche du nez.

Ulcération de l'intérieur des narines, tout en haut.

Éruption au nez et à la bouche.

Éruption pruriteuse et humide au nez et à la bouche (au bout de dix jours).

Convulsion dans la lèvre supérieure (au bout de dix-huit jours).

Éruption boutonneuse à la lèvre inférieure.

Éruption à l'angle droit de la bouche (au bout de vingt jours).

Douleur rhumatismale dans les mâchoires.

Mal de dents pendant la nuit; ensuite la lèvre inférieure se tuméfie et le mal de dents cesse (au bout de quatorze heures).

Mal de dents déchirant pendant la nuit seulement, à partir de neuf heures du soir, et non dans la journée.

Mal de dents avec gonflement des gencives et forte fièvre, pendant trois jours (au bout de deux jours).

Gencive détachée (au bout de vingt-trois jours).

En mâchant, sensation douloureuse, comme si la joue était excoriée en dedans.

L'action de parler est désagréable.

La langue n'est pas déliée, le parler est difficile.

La langue s'embrouille en parlant, pendant plusieurs jours.

Pâleur de la langue.

Cuisson au bout de la langue, semblable à celle que produirait de l'eau salée.

Salive salée, avec sensation de cuisson au bout de la langue (au bout de cinq jours).

Sécheresse de la bouche et de la langue, qui excite à boire.

La bouche et les lèvres sont toujours sèches; le sujet est obligé de se passer à chaque instant la langue sur les lèvres; il lui semble que cette sécheresse tient à la chaleur de l'haleine (au bout de sept jours).

Après s'être baissé, survient une sensation de pression dans le cou; on ne peut plus ensuite avaler

qu'avec difficulté, à cause d'une douleur comme d'érosion dans la gorge; au bout de quelques jours, il reste une sensation semblable à celle qui résulterait d'un corps arrêté dans le pharynx.

Élancemens dans le cou, avec crachement d'une salive abondante.

En courant vite, il semble que quelque chose se détache et tombe dans la gorge.

Le sujet éprouve souvent un goût amer, à une grande profondeur dans la gorge.

Goût amer dans la bouche, l'après-midi (au bout de treize jours).

Saveur amère de tous les alimens, qui se dissipe après avoir mangé.

Goût métallique, dans la bouche, l'après-midi (au bout de quatorze jours).

Langue très-chargée, avec goût acide dans la bouche (au bout de quinze jours).

Goût acide dans la bouche (au bout de trois jours).

Rapports acides.

Rapports fréquens (au bout de quelques jours).

Hoquet à plusieurs reprises (au bout de deux heures et demie).

Serrement de gorge et afflux d'eau à la bouche (au bout de quinze jours).

Beaucoup de rapports en mangeant (au bout de seize jours).

En mangeant, grand vertige, avec beaucoup de rapports (au bout de vingt-deux jours).

Après avoir mangé, pression sur la poitrine (au bout de vingt-et-un jours).

Douleur dans l'estomac (au bout de quarante-huit heures).

Forte pesanteur d'estomac, après un dîner modéré et après le déjeuner, pendant plusieurs jours (au bout de dix-huit jours).

L'estomac est faible et sujet à se déranger.

Quelques heures après le dîner, forte soif d'eau froide.

Après le dîner, il semble que la digestion ne veuille pas prendre son cours par le bas, pendant trois ou quatre heures; ensuite, sorte d'atonie dans les mains et les pieds.

Immédiatement après avoir mangé, pincement dans le bas-ventre, ressemblant presque à une colique.

Dans l'hypocondre gauche, douleur quand on y appuye la main (au bout de sept jours).

Élancemens isolés dans l'hypocondre gauche, jusque dans la fossette du cœur, répétés fréquemment dans la journée, lorsque le sujet s'asseoit; il éprouve même de la douleur en touchant à cette région du corps.

Ballonnement du bas-ventre, surtout après avoir mangé.

Tiraillemens et élancemens au dessus de la hanche droite (au bout de vingt-deux jours).

Élancemens et tiraillemens dans le côté gauche du ventre, comme si cet effet dépendait d'un déplacement de vents (au bout de dix-huit jours).

Mal de ventre la nuit; tension à la partie supérieure du ventre, et coliques dans le bas-ventre, avec diarrhée, pendant plusieurs nuits (au bout de douze jours).

Pincement dans le bas-ventre, presque semblable

à une colique, quelque position qu'on prenne (au bout de treize jours).

Déplacement de vents, qui semblent remonter à la tête, ce qui donne des convulsions à la face (au bout de vingt jours).

Tumeur dans le bas-ventre, produite par des vents dans les intestins (au bout de vingt jours).

Douleur dans le bas-ventre, au dessus de l'aine gauche, avec bâillemens et respiration profonde; l'endroit est cependant indolent au toucher.

Prurit considérable et cuisson au bas-ventre, même pendant le jour (au bout de douze jours).

Douleur spasmodique dans le rectum et au dessous de l'ombilic (au bout de trente-et-un jours).

En allant à la selle et rendant des vents, douleur dans le rectum, comme s'il y avait dedans des nœuds durs.

Sensation désagréable, comme si la selle était incomplète, avec élancemens dans le rectum.

Froid intérieur avant d'aller à la selle (au bout de quatre jours).

Avant une selle un peu dure, déchiremens dans le sacrum et le ventre (au bout de dix jours).

Après avoir été à la selle, chaleur brûlante dans le rectum (au bout de trois jours).

Prurit à l'anus (au bout de vingt-quatre heures).

Les premiers jours on ne peut expulser qu'avec beaucoup d'efforts les matières fécales, qui ne sont pas dures.

Ténesme avant d'aller à la selle et après, avec douleur dans le rectum (au bout de vingt-sept jours).

Fréquens et inutiles besoins d'aller à la selle, sans qu'on puisse rien rendre.

Quoique les selles ne soient pas dures, il faut cependant de grands efforts pour les pousser.

Plusieurs fois dans la journée, envies d'aller à la selle, inutiles, ou qui ne produisent que des évacuations peu abondantes; en même temps, sentiment continuel de plénitude dans le ventre (au bout de quatorze jours).

Après avoir rendu des vents sans bruit, il sort une selle molle, sans efforts, avec chaleur brûlante des joues.

Selle accompagnée d'un peu de sang (au bout de quatorze jours).

Selle tachée de sang (au bout de vingt-et-un, trente-six jours).

Forte diarrhée, qui débute par du mucus épais, pendant quatre jours; sur la fin le mucus, est toujours de plus en plus teint de sang, sans douleur, mais avec un mal d'estomac de peu de durée et sans diminution de l'appétit, du sommeil et de la gaîté (au bout de quatorze jours).

Vents d'odeur aigre.

Urine fétide.

L'urine se trouble et dépose du mucus jaune.

Fréquentes envies d'uriner, avec écoulement de très-peu d'urine (au bout de deux heures).

Fréquentes évacuations d'urine aqueuse, sans soif insolite (au bout de onze jours).

Fréquentes envies d'uriner, avec sortie d'une grande quantité d'urine.

Le sujet urine pendant la nuit.

Il a été obligé d'uriner trois fois pendant la nuit, sans avoir bu beaucoup (au bout de six jours).

Il a été obligé d'uriner beaucoup dans la nuit, une fois même toutes les demi-heures (au bout de trois jours).

Sortie de l'humeur prostatique en urinant (au bout de cinq jours).

Prurit au gland, qui oblige à se gratter (au bout de trois heures).

Convulsion dans l'urètre.

Le matin, en s'éveillant, une forte et longue érection.

Plusieurs érections dans la journée (au bout de deux, trois jours).

Pollution, sans songe érotique.

Excoriation entre le scrotum et la cuisse (au bout de vingt-deux jours).

Tension douloureuse dans le testicule et le bas-ventre (au bout de vingt-quatre heures).

Douleur dans le testicule gauche (au bout de vingt-huit jours).

Douleur dans le testicule, comme s'il avait éprouvé une contusion.

Dans le testicule et le cordon spermatique, pesanteur avec douleur compressive et tiraillante, plus prononcée le matin que le soir (au bout de quarante-deux jours).

Déchirement sur le côté des parties génitales de la femme (au bout de six jours).

Apparition des règles trois jours trop tôt (au bout de quarante-huit heures).

Flueurs blanches.

Jour et nuit, accès fréquens de coliques et de tortillement autour de l'ombilic, auxquels succède chaque fois un écoulement abondant de flueurs

blanches; étant assis, pendant la marche, et aussitôt après s'être couché; pendant cinq jours (au bout de trente jours).

Eternuemens fréquens, sans coryza (au bout de treize heures).

Obstruction du nez en parlant.

Obstruction du nez; des morceaux durs et de mauvaise odeur sortent d'une des narines (au bout de quatorze jours).

Coryza sec (au bout de six jours).

Coryza humide extrêmement fort (au bout de onze jours).

Coryza humide très-fort, avec froid par tout le corps, froid aux mains, chaleur aux joues et enrouement, sans soif.

Acreté dans la trachée-artère (au bout de treize jours).

Un peu d'excoriation dans la trachée-artère et la gorge (au bout de huit jours).

Voix enrouée, pendant deux jours (au bout de dix jours).

Le sujet est très-enroué, ce qui l'empêche de parler haut.

Toux sèche et coryza sec, après un refroidissement (au bout de vingt-trois jours).

Toux et coryza, jour et nuit; la poitrine est très-entreprise, pendant sept jours (au bout de huit jours).

Stertoration dans la poitrine, avec expectoration courte.

Toux, surtout le matin, avec crachats salés ou fétides, d'apparence purulente.

Toux fréquente, avec bruissement dans la trachée-artère.

Toux pendant une heure, avec enrouement, et de

temps en temps chaleur dans les mains (au bout de quatre jours).

Fièvre catarrhale ; toux avec douleur comme d'excoriation dans tout l'intérieur de la poitrine, alternant avec de l'enrouement; en même temps chaleur et ardeur brûlante aux mains et aux plantes des pieds ; brisure dans les jambes, perte d'appétit, nausées, chaleur du corps et forte sueur pendant la nuit, sans soif; constipation (au bout de deux jours et demi).

Asthme, dans la matinée (au bout de huit jours).

Violente oppression de poitrine, peu après avoir mangé, pendant une heure (au bout de trente-cinq jours).

Elancemens dans le côté de la poitrine (et du bas-ventre) (au bout de vingt jours).

En inspirant et expirant, douleur lancinante entre les dernières fausses côtes du côté gauche (au bout de onze heures).

Tiraillement rhumatismal dans les muscles pectoraux (avec constriction de la poitrine), surtout le matin et le soir.

Pression à la région du cœur (au bout de vingt-six jours).

La nuit, étant couché sur le côté gauche, réveil par des battemens de cœur (au bout de trente-six heures).

Douleur et élancemens dans le sacrum, seulement lorsqu'on est assis, et non en marchant.

Douleur des plus vives au sacrum, après s'être promené.

Douleur dans le dos (au bout de vingt jours).

Raideur et tiraillement par accès dans le dos, jusque dans l'anus, qui se terminent par un élancement, quand le sujet est assis et couché.

Tiraillement à la partie inférieure du dos, comme causé par des déplacemens de vents (au bout de dix-huit jours).

Fourmillement pruriteux tout le long du dos (au bout de deux jours et demi).

La nuque est raide, comme à la suite d'un refroidissement.

Gonflement des glandes du col et sous la mâchoire inférieure.

Le gonflement strumeux du col augmente.

Vive douleur dans l'articulation de l'épaule droite, qui empêche de lever le bras, deux matinées de suite.

Le bras est comme raide : on ne peut le lever.

Au haut du bras gauche, dans les muscles, et même dans ceux de la poitrine, douleur comme de brisement, mais qui ne se fait sentir qu'en touchant au bras et le remuant.

Douleur tiraillante dans le coude gauche, deux soirs de suite, en se couchant.

Douleur de crampe au côté externe de l'avant-bras droit, qui ne se dissipe pas en y touchant, ni par le mouvement (au bout de quatre heures).

Fréquentes convulsions involontaires dans les bras, pendant le jour.

Convulsions dans le poignet droit, sans sensation convulsive.

Convulsions dans les mains, surtout lorsqu'on empoigne quelque chose.

Dartre sur la main gauche (au bout de quatorze jours).

Gerçures aux mains (au bout de treize jours).

Les paumes des mains et surtout les extrémités des doigts deviennent chaudes et douloureuses quand on

les frotte contre un corps quelconque (au bout de douze jours).

Déchirement comme de crampe dans le doigt indicateur gauche, qui se fléchit un peu en dedans.

Douleur convulsive dans les articulations des doigts.

Eruption sèche, et le matin, en se levant, vives démangeaisons aux fesses et au coccyx.

Raideur dans les jambes entières, en s'asseyant et marchant (au bout de cinq jours).

Brisure des jambes (au bout de deux jours).

Les jambes sont comme brisées (au bout de onze jours).

Convulsion rapide dans les muscles de la cuisse.

Douleur de brisement dans les muscles antérieurs de la cuisse, qui ne se fait néanmoins sentir qu'en y touchant et en marchant (au bout de quatorze jours).

Déchirement comme de crampe et par accès dans les muscles du côté interne de la cuisse droite, immédiatement près du genou.

Douleur dans les deux cuisses, semblable à celle qu'on y éprouve après de grands efforts et de la fatigue (au bout de quarante-huit heures).

Douleur dans le creux du jarret, pendant le mouvement.

Pesanteur dans les jambes quand on est assis (au bout de vingt-et-un jours).

Sensation de froid aux jambes, même pendant la journée.

Grand froid aux pieds (au bout de dix-sept jours).

Tiraillemens, depuis le genou droit jusque dans le pied, avec de l'agitation dedans.

Le soir, un tiraillement dans la jambe droite.

Tiraillement compressif et comme de crampe le long des jambes, de haut en bas.

Douleur térébrante dans la jambe, étant assis, dans la soirée, qui ne se faisait pas sentir en marchant (au bout de dix-sept jours).

Vives démangeaisons aux jambes; la jambe gauche devient enflée, rouge, enflammée et pleine d'ulcères, qui causent du prurit et des élancemens.

Après avoir marché, douleur en remuant la jambe, comme si on éprouvait un pincement dans le mollet et que les tendons fussent trop courts (au bout de quelques heures).

En marchant, ardeur brûlante aux pieds, surtout à la plante.

Sueur des pieds en marchant (au bout de quelques heures).

Crampe nocturne dans le pied droit (au bout de quatorze jours).

Déchirement comme de crampe au coude-pied droit près des orteils, dans toutes les situations (au bout de quatorze heures).

Dans le pied droit et les orteils, sorte de spasme qui dure long-temps; douleur de crampe, sans rétraction des orteils (au bout de quelques heures).

Prurit ardent et douloureux aux deux gros orteils.

A partir du gros orteil, où se trouve une tache rouge qui semble produite par une contusion, déchiremens de temps en temps, qui se dirigent en arrière, sur les côtés de la plante du pied.

Gonflement des deux gros orteils, où se fait sentir

une vive douleur, qui oblige presque à crier, une sorte de déchirement, comme causé par une plaie, qui ne permet pas de dormir.

Tuméfaction des plantes des pieds (au bout de sept jours).

Fourmillement dans les plantes des pieds.

Douleur compressive et comme de crampe, ressemblant presque à un déchirement, dans la plante du pied gauche (au bout de douze heures).

En montant, douleur cuisante au gras des orteils, où se trouvent des cors (au bout de quatre jours).

Douleur térébrante dans les cors.

Élancemens dans l'endroit malade.

Prurit aux bras et aux jambes (au bout de quinze jours).

Éruption prurireuse au cuir chevelu, à la poitrine et au bas-ventre (au bout de dix-huit jours).

Violent prurit au bas-ventre, aux parties génitales et aux jambes; l'action de se gratter fait survenir des duretés sous la peau, qui disparaissent bientôt (au bout de sept jours).

La dartre s'agrave, grandit, et *rend une humeur purulente*.

Les verrues commencent à être douloureuses, pour peu qu'on appuie dessus.

Ardeur et chaleur aux plantes des pieds et aux mains.

Ardeur aux articulations de la main et du pied, surtout le soir (au bout de six jours).

Le matin, gonflement du ventre; mieux dans l'après-midi.

Froid aux mains et aux pieds (au bout de cinq jours).

Sécheresse de la peau (au bout de trois jours).

Sécheresse fatigante de la peau, la nuit, surtout après minuit.

Fréquentes bouffées de chaleur, avec tristesse, anxiété, malaise et accablement, pendant une demi-heure.

Accès fréquens de lassitude, avec chaleur qui dure peu.

Sueur de lassitude sur le corps, principalement aux mains (au bout de vingt-sept jours).

Le sujet sue extrêmement en se remuant, même par un temps frais.

Il craint le grand air, qui l'incommode (au bout de deux jours).

Il est très-sujet à se refroidir : un refroidissement lui cause des coliques et de la diarrhée (au bout de dix jours), ou un coryza (au bout de treize jours).

Il est fort sujet à se donner des tours de reins, en soulevant quelque chose de lourd ; ou une douleur convulsive se fait sentir de suite, à partir du sacrum, dans tous les alentours, laissant après elle une grande faiblesse (au bout de douze jours).

Convulsions dans les membres (au bout de quarante-huit heures).

Secousses et convulsions dans tout le corps, avec susceptibilité extrême du caractère.

Tiraillement dans les articulations, où, après le réveil, on épouve comme une sorte de paralysie (au bout de quatre jours).

Tension et tiraillement dans les jambes et les mâchoires, et tiraillement dans les dents, la nuit (au bout de vingt-et-un jours).

Déchiremens dans les jambes, principalement dans les articulations du genou et du pied.

Douleur comme de crampe et presque déchirante dans tout le corps, surtout dans les bras et les jambes, tantôt au côté interne de l'avant-bras gauche, tantôt à celui de la cuisse du même côté, à celui du bras droit, à celui de la jambe droite, etc., qui ne change ni par le mouvement, ni par le repos (au bout de six heures).

Déchirement dans les articulations de l'épaule, du coude et de la main.

Douleur plutôt déchirante que lancinante, dans les articulations des bras et des jambes, pendant la journée, mais plus prononcée le soir, en se couchant; cette douleur réveille plusieurs fois pendant la nuit.

Lassitude extraordinaire dans les jambes et pesanteur dans les bras (au bout de vingt jours).

Lassitude le matin (au bout de neuf jours).

Lassitude dans tous les membres (au bout de trois jours).

La marche est fort pénible; le sujet est très faible et pâle (au bout de vingt-quatre heures).

Après un mal de dents qui a duré trois jours, avec fièvre, grande lassitude pendant toute une semaine (au bout de cinq jours).

Sorte de paralysie des membres, le matin, en s'éveillant.

Le jour, faiblesse extraordinaire, poussée au plus haut degré; en même temps, la tête est fort entreprise (au bout de trente-six heures).

Disposition à rester coucher (au bout de cinq jours)

Grande faiblesse et envies de dormir dans la journée (au bout de deux jours).

L'après-midi, sommeil irrésistible (au bout de onze jours).

Envies de dormir dans la journée, avec bâillements (étant assis et en lisant).

Le matin, à peine peut-on tirer le sujet d'un demi-assoupissement.

Il s'endort difficilement et tard le soir (les premiers jours).

Impossibilité de dormir la nuit, même sans éprouver d'anxiété, quoiqu'on ne pût pas ouvrir les yeux (au bout de dix jours).

Le sujet se réveille souvent, comme s'il entendait du bruit.

Il se réveille fréquemment, comme s'il éprouvait de la frayeur.

La nuit, le sommeil est agité par des songes continuels.

Rêves vifs et tristes.

Rêves attristans toute la nuit.

Rêves très-vifs, effrayans: le sujet s'éveille en criant, et il est quelque temps sans pouvoir se persuader que sa frayeur n'a pas de motif réel (au bout de seize heures).

Rêves qui tourmentent beaucoup, pendant le premier sommeil.

Le soir, avant de s'endormir, idées fantastiques qui tourmentent le sujet, à qui il semble que son corps est devenu excessivement gros et lourd.

Nuits très-agitées, pleines de songes confus, érotiques, avec violentes érections et pollutions.

Nuit extrêmement agitée: le sujet ne fait que se retourner dans son lit (au bout de treize jours).

La nuit, agitation dans les jambes, qui ne permet pas de rester tranquille (au bout de trois jours).

La nuit, agitation dans la jambe et le pied gauches (au bout de quelques heures).

Toute la nuit, agitation dans le corps; le sujet ne peut s'endormir que le matin; il fut obligé d'uriner beaucoup.

Il s'éveille au bout d'une heure, avec gonflement à la région de la rate, et oppression sur la poitrine et l'estomac, qui semble due à des vents (au bout de quarante huit heures).

A l'époque de la pleine lune, la nuit, une espèce de cauchemar; le sujet, quoique éveillé, ne pouvait pas se remuer (au bout de dix-huit jours).

En s'endormant, violente secousse par tout le corps, et surtout dans la jambe gauche, qui se retire, comme à la suite d'une peur.

Sommeil agité, avec tension et convulsion dans les articulations (au bout de dix-huit jours).

Aussitôt après s'être endormi, rêves *confus, inquiétans*, qui réveillent au bout d'une heure, avec gonflement du bas-ventre par des vents et sécheresse de la langue.

La nuit, sécheresse de la gorge et de la langue, sans soif.

Sommeil agité par des rêves et troublé par des frissons.

Toute la journée, frissonnement par tout le corps, avec froid aux mains et chaleur aux joues; le soir, froid glacial aux mains, joues rouges et brûlantes, front chaud, sans soif.

Le matin, après s'être levé, le sujet ne pouvait se réchauffer, et il frissonnait sans cesse (au bout de vingt jours).

Toute la journée, frisson fébrile par tout le corps,

avec chaleur aux mains, froid aux joues et tiédeur au front, sans soif (au bout de treize jours).

Matin et soir, le sujet ne pouvait pas se réchauffer.

Froid aux mains et aux pieds, la tête étant chaude.

Forte sueur, pendant la nuit (la première nuit).

Sueur, le matin (au bout de neuf jours).

Le soir, grande agitation dans le corps, après s'être occupé l'esprit, par exemple à lire.

Le moindre mouvement cause une vive impression, un tremblement dans les nerfs, avec sensation comme si on allait se trouver mal.

Après avoir joué un peu du clavecin, la personne éprouve de l'anxiété à la poitrine, des tremblemens par tout le corps, et de la faiblesse; accidens dont elle ne fut débarrassée qu'après être restée long-temps couchée (au bout de douze jours).

Agitation (au bout de trois jours).

Toute la journée, agitation; le sujet s'occupe tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, sans jamais rien terminer.

Agitation par tout le corps et mauvaise humeur (au bout de trois jours).

Agitation et anxiété : le sujet croit ne pouvoir rien faire de bien.

Il est fort inquiet de lui-même.

Tous les jours, accès d'anxiété, avec sueur à la face, pendant un quart d'heure, plusieurs fois dans la journée, sans douleur.

Après un bain de pieds de trois à quatre minutes, anxiété, qui empêche pendant une heure et demie de s'endormir.

Mauvaise humeur et caractère soucieux.

Mauvaise humeur, mais sans aversion pour le travail.

Abattement extrême de l'esprit (au bout de cinq jours).

Mélancolie: le sujet est mécontent de lui-même et de sa situation; il est presque inconsolable.

L'esprit est malade (au bout de six jours).

Le sujet ne prend part à rien (au bout de dix jours).

Il fuit les hommes.

Dans la matinée, grande sensibilité, comme si on avait eu du chagrin (au bout de deux jours).

Disposition à se fâcher (au bout de vingt-quatre heures).

Le soir, disposition à se courroucer (au bout de dix heures).

Humeur gaie et sociabilité.

Grande disposition à fredonner et chanter à voix basse, pendant plusieurs jours (au bout de vingt-quatre heures).

Toute la journée, vivacité excessive, avec grande loquacité, et humeur gaie.

Résolution, persévérance, résignation à son sort, courage (1).

X. Acide nitrique (*Nitri acidum*).

On prend du nitre en gros cristaux, qu'on dissout dans six parties d'eau chaude, et qu'on laisse ensuite cristalliser à un grand froid; une demi-once de ce nitre, ainsi purifié, est réduite en poudre, et mise,

---

(1) Chez une personne timide.

au moyen d'un entonnoir en verre, de forme recourbée, dans une petite cornue brasquée; après quoi on introduit, par le même entonnoir, un gros d'acide phosphorique (1), de consistance oléagineuse; on agite un peu, et on distille l'acide nitrique, à la flamme de la lampe, dans un petit récipient non luté. Ainsi obtenu, l'acide ne fume pas, et sa pesanteur spécifique est d'environ 1,200.

---

(1) Il est étonnant qu'on ait conservé dans la Pharmacopée prussienne un mode si compliqué et si imparfait pour la préparation de l'acide phosphorique pur, au lieu d'adopter la méthode bien plus simple et plus productive que j'ai donnée dans le 4e volume de ma *Matière médicale pure.* Elle consiste à prendre une livre d'os brûlés à blanc et réduits en morceaux, à les mettre dans une capsule de porcelaine, à verser dessus une livre de l'acide sulfurique le plus fort, à remuer plusieurs fois le mélange, pendant vingt-quatre heures, avec une baguette de verre, à y ajouter ensuite deux livres de bonne eau-de-vie, à introduire le tout dans un sac de toile, et à le presser entre deux planches chargées d'un poids. Ce qui reste dans le sac peut encore être délayé avec deux autres livres d'eau-de-vie. On mêle ensemble les deux liqueurs, et on les laisse reposer pendant deux jours, afin qu'elles s'éclaircissent. Après avoir ensuite décanté le liquide clair, on l'épaissit sur le feu, dans une capsule de porcelaine, où on finit par le fondre à la chaleur rouge. L'acide phosphorique fondu doit avoir la transparence du cristal; on le casse en morceaux, tandis qu'il est encore chaud, et on le conserve dans des flacons bien bouchés, parce qu'il attire avec promptitude l'humidité de l'air, qui le convertit totalement en un liquide un peu épais et clair comme de l'eau. Cette méthode n'a pas pour elle l'autorité d'un collége; mais elle est meilleure, moins dispendieuse, et elle extrait tout l'acide phosphorique des os, à l'état de pureté parfaite, sans qu'on ait besoin d'essayer par le nitrate de baryte s'il contient de l'acide sulfurique. L'eau-de-vie employée pour le lavage, doit être à 0,950 de pesanteur spécifique.

On mêle une goutte de cet acide avec cent gouttes d'eau distillée, et l'on secoue deux fois le mélange, dont on mêle une goutte avec cent gouttes d'alcool aqueux, en imprimant deux secousses au tout, ce qui porte l'acide au dix-millième degré de dilution ($\overline{10,000}$). On continue de même pour les dilutions portées jusqu'à ($\overline{VI}$), ($\overline{VIII}$) et ($\overline{X}$), en donnant chaque fois deux secousses.

Ces trois dilutions sont les seules dont le médecin homœopathiste se serve à titre d'antipsoriques. La dose est d'un à deux globules de sucre, qu'il en imbibe. Il n'emploie que la dilution au décillionnième chez les malades les plus foibles. Cependant il vaut mieux et il est plus sûr de n'avoir jamais recours qu'à cette dernière.

Une pareille dose produit souvent de bons effets pendant plus de quarante jours, lorsque l'acide nitrique a été tellement choisi qu'il existe la *plus grande* ressemblance possible entre ses *symptômes propres* et le groupe des symptômes de la *maladie*.

Cependant on remarque que ce médicament convient mieux aux personnes brunes, qui ont la fibre raide, qu'aux blondes, dont la fibre est sèche.

Il arrivera rarement qu'on le trouve plus d'une fois indiqué homœopathiquement dans le traitement d'une maladie chronique.

Il ne convient guère qu'aux malades qui ont habituellement des selles trop molles, et on peut rarement l'employer chez ceux qui ont de la tendance à la constipation.

Les circonstances dans lesquelles il s'est montré le plus efficace, sont celles où existaient les états morbides suivans : vertige qui oblige à s'asseoir; mal

de tête pulsatif; paralysie de la paupière supérieure. *Pression dans les yeux;* élancemens dans les yeux; suppuration des yeux; points noirs voltigeans devant les yeux; éruption de boutons à la face; bourdonnement dans les oreilles; *battement dans les oreilles;* obstruction des oreilles; *dureté de l'ouïe;* sécheresse du nez; saignement du nez; ulcère à la partie rouge des lèvres; gonflement des glandes du col; chaleur brûlante dans la gorge; *douleur comme d'excoriation dans la gorge;* goût amer dans la bouche; serrement de gorge après avoir bu vite; dégoût pour la nourriture animale; impossibilité de digérer le lait; soif (dans la suppuration du poumon); accumulatiion des vents dans le ventre; déplacement des vents, le matin et le soir; coliques; élancemens dans le ventre, quand on y touche; douleur semblable à celle d'un ulcère dans le bas-ventre; borborygmes dans le ventre; pression sur le siége; fétidité de l'urine; incontinence d'urine; douleur en urinant; gonflement des glandes de l'aine; fics; *flueurs blanches;* coryza sec; *obstruction des narines;* asthme; douleur au sacrum; douleur dans le dos; *raideur de la nuque;* élancemens dans les épaules; douleur dans les cuisses en se levant de sa chaise; faiblesse dans les genoux; crampes dans les mollets après s'être assis, en marchant; élancemens dans le talon en marchant; froid aux jambes; froid glacial; inflammation, prurit aux membres par l'effet du moindre froid; déchiremens dans les membres; prurit des dartres; *taches d'un brun rougeâtre à la peau;* verrues; *grande disposition à se refroidir;* lassitude le matin; lassitude après le dîner; *faiblesse;* agitation la nuit; réveils fréquens; fièvre l'après-

midi, avec froid et chaleur; sueur la nuit; défaut de sérénité d'esprit; tristesse; humeur chagrine; irritabilité excessive; inquiétudes sur l'issue de la maladie, avec crainte de la mort; éloignement pour le travail.

On calme l'action trop violente de l'acide nitrique en faisant flairer une dissolution de camphre.

Vertige en se baissant.

Vertige, aussitôt après s'être couché, le soir, dans le lit.

Le soir, grand vertige; en se levant de sa chaise, le sujet ne pouvait revenir à lui.

Le matin, en se levant, vertige avec obscurcissement de la vue; le sujet fut obligé de s'asseoir.

5. Vertige, comme si on allait perdre connaissance.

Le matin, aussitôt après s'être levé, lassitude extrême et vertige qui obligent de s'arrêter tout court.

En se mettant sur son séant, vertige tel qu'on ne sait pas où l'on est.

Le matin, pendant quelques minutes, vertige et malaise; puis rapports.

Vertige, avec pulsations dans la tête et pression dans le milieu du front, le soir.

10. Les idées échappent souvent, et leur enchaînement se détruit.

Diminution de la faculté de penser; on est impropre à tout travail de tête.

Obscurcissement et étonnement dans la tête.

Les idées échappent quand on veut réfléchir sur des sujets importans.

Le sujet n'a point d'idées, et ne peut ni saisir ni comprendre ce qu'on lui dit, comme s'il ne l'entendait pas; ce qui n'a cependant pas lieu (au bout de cinq jours).

15. La tête est entreprise, et quelquefois plus au grand air que partout ailleurs.

Faiblesse, et étourdissement dans la tête (au bout de quatre jours).

Mal de tête, qui augmente beaucoup en se baissant (avec douleur dans les yeux, comme si on était ivre).

Mal de tête, avec beaucoup de chaleur dans la tête, et vertiges en marchant (au bout de six jours).

Chaleur dans la tête toute la journée.

20. En se baissant, il semble que la tête pèse un quintal (au bout de seize jours).

Mal de tête comme causé par l'afflux du sang vers cette partie, avec un voile devant les yeux.

Afflux du sang vers la tête.

Mal de tête pendant une demi-heure, plusieurs fois par jour, dans lequel il semble que la tête soit trop pleine et qu'elle va s'ouvrir.

La tête est lourde et entreprise, avec nausées.

25. Mal de tête sourd et pesanteur dans la tête.

Sensation dans la tête, comme d'un violent coryza, sans sécrétion abondante de mucus (au bout de quelques heures).

Mal de tête : *tension dans l'intérieur de la tête* et dans les paupières (au bout de vingt-quatre heures).

Pression dans la tête et pesanteur dans les jambes (les premiers jours).

Mal de tête compressif, en avant, dans le front, toute l'après-midi (au bout de deux heures).

30. *Mal de tête, comme si la tête était serrée avec force par un lien.*

Pression douloureuse excessive à la tête, avec coryza très-violent.

Douleur compressive et comme de brisure, à l'occiput.

Pression au sommet de la tête, dans les tempes et les yeux, comme si on y appuyait les pouces (au bout de neuf jours).

Tous les jonrs, le matin, mal de tête; pression au front, pendant une demi-heure.

35. Pression tiraillante très-douloureuse du front vers le haut de la tête.

Pression à la partie supérieure de la tête et au dessus de yeux, qui sont immobiles ensuite (au bout de sept jours).

Violent mal de tête gravatif, mêlé d'élancemens, dans les deux bosses frontales.

Le soir, élancemens térébrans dans le vertex.

Tous les jours, l'après-midi surtout, douleur lancinante dans le vertex, comme si la tête allait s'ouvrir, ce qui oblige de se coucher, et empêche de dormir la nuit.

40. Elancemens dans les tempes (au bout de trois jours).

Élancemens dans la tempe gauche, tout l'après-midi (au bout de seize jours).

Élancement dans la bosse frontale gauche, quelquefois un battement depuis quatre heures après midi jusque dans la nuit; plus vif le soir; il réveille la nuit.

Violent mal de tête; élancemens à l'occiput, qui se dirigent vers l'oreille.

Élancemens au dessus de l'œil gauche.

45. Tous les jours, le matin, mal de tête pendant une demi-heure; élancemens au dessus des yeux.

Le matin, en s'éveillant, mal de tête, qui se dissipe après qu'on s'est levé.

Battemens dans l'occiput.

Mal de tête pulsatif dans le côté gauche de la tête, l'après-midi (au bout de huit jours).

Mal de tête pulsatif dans les tempes.

50. Secousse dans la moitié gauche du cerveau, en allant vers la tempe.

Secousse d'avant en arrière dans la partie inférieure du cervelet.

Mal de tête tiraillant (au bout de deux heures).

Tiraillemens, tantôt dans le côté droit de la tête, au-dessus de l'orbite, tantôt dans le gauche, à la région de l'oreille.

Tiraillement douloureux dans la tempe droite.

55. Douleur tiraillante dans les muscles temporaux.

Tiraillemens et élancemens dans les tégumens de la tête.

Bourdonnement dans la tête.

Bruissement continuel dans la tête.

Fourmillement au côté droit de la tête, autour de l'oreille.

60. La tête est sensible au bruit des voitures et lorsqu'on marche pesamment (au bout de treize jours).

Tache grande comme la main sur le vertex, où les racines des cheveux sont très-douloureuses quand y touche.

L'extérieur de la tête douloureux au toucher, comme si la peau était malade en dessous.

Sensibilité douloureuse des tégumens de la tête, avec anxiété, le soir (au bout de trois jours).

Tension de la peau à la tête.

65. On éprouve comme de la chaleur autour de la tête.

Eruption croûteuse, humide, pruriteuse, sur le cuir chevelu.

Chute des cheveux.

Les cheveux tombent beaucoup (au bout de trente-et-un jours).

Eruption de petits boutons à la face, principalement sur le front.

70. Douleur dans les os de la face, quand on y touche, et même sans y toucher.

Violente douleur dans les os jugaux, comme s'ils s'écartaient (au bout de dix jours).

Déchirement depuis l'angle de la mâchoire jusque dans les os de la pommette.

Violente douleur de crampe dans les os de la face, surtout dans les jugaux.

Coups d'épingle à la face.

75. Réveil après minuit par un vif déchirement dans le fond des muscles de la face, ou dans le périoste de l'os jugal.

Convulsions dans les muscles de la face, tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre, mais principalement dans les masseters (au bout de cinq jours).

Sorte de constriction au nez, aux os de la pommette et autour des yeux.

Constriction douloureuse au dessus de l'œil gauche, à l'extérieur (au bout de vingt-et-un jours).

Les joues étant rouges, teinte jaune autour des yeux.

80. Yeux caves (au bout de onze jours).

Le matin, après s'être levé, teinte jaune au dessous des yeux, avec de l'abattement (au bout de neuf jours).

Enflure des paupières.

Le matin, on a de la peine à ouvrir les yeux.

Le matin, difficulté à ouvrir les yeux et à soulever la paupière supérieure.

85. Dilatation des pupilles.

Quand on fixe un objet, on est comme aveuglé, on semble ne pas y voir assez clair.

Petites taches grises, qui paraissent exister à quelque distance des yeux, et qui empêchent de distinguer nettement les objets.

Taches noires isolées qui flottent devant les yeux.

Voile passager devant l'œil droit.

90. Taches obscures dans la cornée transparente.

Les objets horizontaux, vus à quelque distance, paraissent doubles.

Le sujet ne voyait pas nettement, et apercevait tous les objets comme s'ils eussent été doubles (au bout de trente heures).

Myopie; on n'aperçoit plus nettement les objets, même à une faible distance, toute la journée (au bout de quatre heures).

Les yeux sont sensibles à la lumière.

95. La lumière du jour aveugle, comme fait le soir celle des bougies.

Les yeux sont fatigués, et font mal, comme s'ils étaient las.

Pression dans les yeux, comme quand on appuie sur une partie ulcérée.

Pression dans les angles externes des yeux, comme s'il y avait là du sable.

Pression dans l'œil, comme quand on regarde le soleil; il se dépose de la chassie, l'œil rougit, et *il cause des démangeaisons*.

100. Les yeux sont collés, comme par de la chassie.

Douleur dans les yeux et larmoiement, que la lecture augmente beaucoup.

Sensation comme si les yeux étaient pleins de larmes.

Cuisson dans les yeux.

Constriction douloureuse dans l'œil gauche.

105. Elancement à l'extérieur, le long de l'œil gauche, en allant vers l'angle interne de l'œil (au bout de onze heures).

Elancemens dans les yeux.

Elancemens de la tête dans l'œil droit et à l'oreille gauche, ce qui produit une ophthalmie; le blanc de l'œil rougit beaucoup, et le sujet n'y voit plus dehors.

Prurit dans l'angle interne des yeux.

Chaleur brûlante dans les yeux et dans la tempe gauche.

110. Le blanc de l'œil est rouge.

Les yeux sont tout rouges (sans être fermés le matin par de la suppuration).

Elancement prolongé à la région de l'articulation de la mâchoire.

Craquement dans l'articulation de la mâchoire, en mangeant.

Déchirement à l'éminence tragus, dans les deux oreilles alternativement (au bout de quinze jours).

115. Sentiment de sécheresse dans les oreilles, qui sont tuméfiées.

D'abord douleur dans l'oreille, puis sensation comme si elle était bouchée.

Bourdonnement dans l'oreille gauche (au bout de seize jours).

Bourdonnement dans les oreilles et dureté de l'ouïe, pendant quatorze jours (au bout de quatorze jours).

L'ouïe comme émoussée; le sujet avait de la peine à entendre ce qu'on lui disait.

120. Tiraillement dans le conduit auditif externe (au bout de quatre heures et demie).

Convulsion dans le conduit auditif interne (au bout de six jours).

Douleur de crampe dans les oreilles (au bout de vingt-quatre heures).

Gêne dans les oreilles.

Douleur dans l'oreille gauche, comme si elle était distendue.

125. Douleur comme si le tympan était refoulé en dedans (au bout de douze jours).

Battemens au tympan.

Élancement dans l'oreille droite, quand on appuie sur le front.

Gêne lancinante dans les oreilles.

Sous et derrière l'oreille gauche, gonflement glandulaire, dans lequel on ressent des élancemens et des déchiremens qui traversent l'oreille, le soir, jusqu'à ce qu'on soit échauffé dans le lit.

130. Le sujet mouche des matières jaunâtres, de mauvaise odeur.

Écoulement par le nez d'un mucus épais, qui excorie les narines.

Douleur dans le nez, comme s'il était gercé.

Sortie de sang noir par le nez.

Forte hémorrhagie nasale (au bout de vingt-quatre heures).

135. Le sujet mouche du sang le matin (au bout de vingt-quatre heures).

Éruption de petits boutons à la barbe, qui causent une vive démangeaison.

Plusieurs boutons au menton, avec une auréole rouge et dure, causant d'abord, quand on y touche, une douleur qui cesse quand du pus se montre à leur sommet; ils laissent après eux une dureté, bordée de rouge, qui persiste plusieurs jours (au bout de trente-trois jours).

Boutons suppurans au menton (au bout de quarante-huit heures).

Enflure de la joue (avec une tache rouge et raboteuse dans le milieu) et mal de dents déchirant.

140. Érysipèle à la joue gauche, qui cause une douleur lancinante, avec nausées et froid, puis chaleur; le frisson reparaît toutes les fois que le sujet se met sur son séant (au bout de dix jours).

Gonflement de la joue et de la lèvre supérieure.

Gonflement de la lèvre et de la gencive supérieures (au bout de dix jours).

Douleur déchirante dans la lèvre supérieure.

Sensation d'enflure des glandes maxillaires.

145. Gonflement des glandes au côté droit du cou; le col et la langue sont un peu raides (au bout de vingt jours).

Les glandes sous-maxillaires gonflées sont douloureuses au toucher et quand on remue le cou.

Pression sourde au col et dans les glandes sous-maxillaires.

Tiraillement dans les muscles du col, comme s'il y pendait quelque chose de lourd.

Gonflement semblable à un goître, du côté droit du cou.

150. Le soir, grande douleur, faiblesse et épuisement dans la mâchoire inférieure.

Douleur dans les mâchoires, semblable à celles que produit le mercure.

Convulsion dans le côté droit de la mâchoire inférieure, partant des alentours de l'oreille.

Mal de dents convulsif, surtout dans les dents creuses et le soir (le premier jour).

Mal de dents pulsatif, très-violent surtout le soir, dans le lit, empêchant de dormir pendant plusieurs heures, et se faisant sentir tantôt dans une dent, tantôt dans toutes (au bout de douze jours).

155. Tiraillement dans les dents.

Douleur déchirante dans la gencive supérieure.

Mal de dents lancinant, avec fluxion à la joue, pendant deux jours (au bout de trois jours).

Dans les dents molaires supérieures, vifs élancemens qui aboutissent à la couronne (au bout de trois heures).

Mal de dent; douleur lancinante continuelle (au bout de vingt-quatre heures).

160. Les douleurs dans les dents augmentent dès qu'on se met la tête sur l'oreiller.

Douleur dans les dents supérieures, qui n'empêche cependant pas de manger; en même temps, fluxion à la joue, avec sensation de raideur.

Les dents supérieures de devant et une molaire creuse du bas sont douloureuses, comme branlantes et agacées; le soir, cet accident disparaît, après qu'on a pris quelque chose de chaud.

Les dents, jusqu'alors blanches, deviennent jaunâtres.

Gencive tuméfiée, blanche.

165. La gencive supérieure est tuméfiée, là même où il manque des dents (au bout de huit jours).

La gencive est gonflée, et les dents tiennent si peu qu'on pourrait les arracher (au bout de cinq jours).

Sensation de constriction dans la bouche.

Les glandes sublinguales causent de la douleur et sont parsemées de petites ampoules.

Sur la langue et sur ses bords, ampoules qui causent une douleur brûlante lorsqu'on y touche (au bout de trois, cinq jours).

170. Petits boutons douloureux sur le côté de la langue.

La partie rouge de la langue cause de la douleur, comme si elle était excoriée.

Un ulcère sur le côté de la luette, qui ne tarde pas à ronger autour de lui.

Au dedans de la joue, un endroit ulcéré qui cause des douleurs lancinantes, comme si une écharde s'y trouvait enfoncée.

Ulcères dans la bouche et dans la gorge.

175. Excoriation de la langue, du palais et de la face interne de la gencive, qui cause une douleur lancinante, avec ulcération du coin de la bouche, pendant cinq jours (au bout de vingt-huit jours).

Langue très-chargée (avec mouvemens fébriles).

Langue sèche le matin et très-chargée.

Langue blanchâtre, sèche (au bout de vingt-quatre heures).

En s'éveillant, langue très-sèche, qui se colle au palais.

180. Sécheresse au palais.

Sécheresse dans la bouche.

Sécheresse dans la bouche, sans soif, avec lèvres tuméfiées et chaudes.

Sécheresse dans la gorge, avec chaleur, la nuit, sans sueur.

Chaleur et *sécheresse* dans la gorge.

185. Grandes envies de boire.

Odeur fétide de la bouche.

Odeur extrêmement fétide, putride, qui s'exhale de la bouche.

Le sujet est obligé de cracher beaucoup, et il a toujours la bouche pleine d'eau (au bout de quelques heures).

Beaucoup de mucosités dans la gorge, qu'on est obligé d'arrêter avec effort.

190. Le sujet crache beaucoup de salive visqueuse.

Flux de salive, sans que les gencives soient attaquées.

Le matin, la salive qu'on crache est sanguinolente (au bout de quarante-huit heures).

Flux de salive et ulcères dans la gorge.

Chatouillement dans la gorge.

195. Grattement dans la gorge.

Grattement dans la gorge, comme s'il s'y trouvait quelque chose qui empêchât de parler et d'avaler.

Pression dans la gorge.

Pression dans la gorge en avalant, comme si les alimens ne pouvaient passer.

En avalant les alimens, pression de haut en bas, en arrière, et qui paraît être dans le dos.

200. Gonflement des amygdales.

Pression comme causée par une tumeur dans la gorge, pendant la journée et le soir, avec douleur d'excoriation.

Mal de gorge; douleur dans les amygdales, et la luette comme excoriée.

Il semble au sujet que sa gorge soit excoriée.

Elancemens dans les amygdales, et ardeur dans la gorge, derrière la luette.

205. Le larynx cause de la douleur, comme s'il était excorié (au bout de dix jours).

Mal de gorge; gorge tuméfiée intérieurement, avec douleur lancinante.

Le soir, étant au lit, quelques élancemens dans la gorge, comme à la base de la langue, hors des momens où l'on avale.

Mal de gorge; douleur lancinante.

Rapports à vide, même le matin, quand on est à jeun.

210. Rapports et soda en même temps.

Ardeur dans la gorge, qui descend jusqu'à la région précordiale, et ressemble presque au soda.

L'acide dans la bouche cause une vive cuisson dans la gorge.

Goût acide dans la bouche (au bout de quelques heures).

Le soir, goût acide dans la bouche.

215. Le matin, goût acide dans la bouche.

Après avoir mangé, acide dans la bouche.

Rapports aigres.

En mangeant, surtout le soir, rapports bilieux.

Amertume dans la bouche.

220. Amertume dans la gorge.

Toute la matinée, goût très-amer dans la bouche (au bout de six jours).

L'après-midi, goût amer dans la bouche.

Langue chargée, blanche, et goût amer dans la bouche (au bout de vingt-quatre heures).

Le matin, goût douceâtre dans la bouche (au bout de treize jours).

225. Nausées, comme quand on a trop chaud, qui ne vont pas jusqu'au vomissement, pendant plusieurs heures.

Nausées insupportables, qui dégénèrent en vomissemens.

Nausées, avec anxiété et tremblement (au bout de quarante-huit heures).

Nausées, accompagnées d'anxiété, sans envies de vomir, au dessous des fausses côtes, fréquemment dans la journée.

Le sujet est souvent très-mal à son aise, et au moment de tomber en syncope; il semble qu'il va avoir des hauts de corps, surtout quand il se remue; cette sensation alterne avec une faim canine et une douleur de vacuité de l'estomac, pendant laquelle l'eau afflue à la bouche; ces accès reviennent plusieurs fois par jour, et durent chaque fois cinq à dix minutes.

230. Nausées et envies de vomir continuelles, plus ou moins fortes, toute la journée, pendant plusieurs jours de suite, avec chaleur depuis la fossette du cœur jusqu'à celle du cou; les nausées cessent pendant qu'on mange et qu'on boit, car l'appétit n'est pas perdu.

Toute la journée, nausées autour de l'estomac.

Après avoir pris du café, comme d'habitude, grand malaise, froid; le sujet est obligé de se coucher.

Point de faim (sans être las), et cependant le sujet mange, mais il éprouve ensuite des nausées éloignées.

Manque d'appétit, surtout le matin.

235. Appétit très-faible, sans mauvais goût.

Répugnance pour les choses sucrées.

Répugnance pour la nourriture animale.

On ne peut manger de pain; on ne peut manger que des choses cuites.

Sentiment de satiété, la tête étant entreprise.

240. Appétence pour les corps gras et les harengs.

Faim canine.

Forte faim, avec dégoût de la vie (au bout de deux jours).

Le sujet est obligé de boire en mangeant.

Rapports d'alimens à demi digérés, comme dans une indigestion.

245. *Beaucoup de rapports avant et après avoir mangé.*

Après le dîner, beaucoup de rapports et de vents (au bout de cinq heures).

Le goût des alimens qu'on a pris se conserve longtemps dans la bouche.

Nausées, après avoir mangé.

Après avoir mangé, beaucoup de rapports, avec vomissemens amers et acides.

250. Immédiatement après le dîner, vomissement et mal de tête au dessus des yeux et dans les os pariétaux, comme si la tête allait éclater.

Immédiatement après le dîner, grand malaise; chaleur, tous les membres comme brisés et tremblans; le sujet est obligé de se coucher.

Après avoir mangé, rapports, puis ardeur depuis la fossette du cœur jusqu'à la gorge (soda).

Après avoir mangé, chaleur et rougeur de la face.

Après avoir mangé (le matin et à midi), *sueur des plus abondantes* (au bout de cinq jours).

255. Immédiatement après le dîner, froid, avec teint pâle et langue chargée.

Après le dîner, lassitude extrême : tous les mem-

bres sont brisés, surtout dans les genoux et les coudes.

En mangeant, sensation intérieure dans la poitrine, comme si elle était excoriée.

Immédiatement après un dîner très-modéré, tension de l'estomac et du bas-ventre, qui fait paraître les vêtemens trop étroits.

Après avoir mangé, gargouillemens bruyans dans le ventre.

260. Pendant la déglutition des alimens, douleur à la région du cardia.

Forte pression sur l'estomac et la région précordiale, en allant au grand air.

Douleur sur l'estomac, qui ne permet pas de se redresser, et que des rapports diminuent.

Sensation de chaleur dans l'estomac.

Sensation d'ardeur brûlante dans l'estomac.

265. Froid dans l'estomac.

Pesanteur d'estomac.

Pression très-douloureuse dans l'estomac, à jeun.

Pression dans l'estomac, qui augmente quand on appuie les mains dessus (au bout de quinze jours).

Mal d'estomac, la nuit, en dormant, qui disparaît quandon se réveille.

270. Mal d'estomac, le matin, au sortir du lit, qui remonte dans la poitrine; ensuite petits accès de pincement dans le bas-ventre.

Mal d'estomac très-violent; pincement spasmodique.

Spasme dans l'estomac, comme à la suite d'un refroidissement.

Douleur spasmodique à la fossette du cœur (au bout de six jours).

Constriction spasmodique de l'estomac, très-désagréable, par accès (au bout de vingt-quatre, quarante-huit heures).

275. Douleur tiraillante spasmodique dans la fossette du cœur, avec tension jusqu'à l'ombilic, ce qui rend la respiration courte.

Spasme d'estomac, constriction douloureuse.

Pression et tension à la région du foie.

Jaunisse; teinte jaune de la peau, avec constipation (au bout de quarante-huit heures).

Pression dans le bas-ventre (au bout de dix jours).

280. *Pression dans le côté gauche du ventre.*

Sensation comme d'enflure à la rate.

Pression à la région rénale.

Spasmes dans le bas-ventre.

Sur un petit point du bas-ventre, douleur comme s'il allait en sortir quelque chose.

285. Tiraillemens douloureux dans le bas-ventre, avec frisson.

Colique; élancement, surtout quand on appuie sur le ventre (au bout de quarante-huit heures).

Pincemens fréquens dans le ventre, sans diarrhée qui s'ensuive.

Le matin, tuméfaction et agitation en manière de colique, dans le bas-ventre; les vents circulent douloureusement dans le ventre, en gargouillant, et les selles, qui sont molles, ne soulagent pas (au bout de seize jours).

Le matin, après être sorti du lit, violente colique venteuse.

290. Agitation dans le bas-ventre, avec beaucoup de borborygmes et selle diarrhéique (au bout de vingt-heures), pendant plus d'une semaine.

Bruit dans le bas-ventre.

Il sort beaucoup de vents du corps.

Production d'une grande quantité de vents; ils circulent dans le ventre, et causent une sensation désagréable, sans trouver d'issue.

Envies fréquentes d'aller par le bas, causées par des vents, avec coliques: il en sort peu ou point, même après l'usage d'un lavement d'eau.

295. Mal de ventre, comme après un refroidissement.

Forte tension dans le bas-ventre (au bout de vingt-quatre heures).

Déchirement et tension dans le côté droit du bas-ventre.

Le bas-ventre est sensible à l'extérieur (au bout de trois jours).

Un élancement dans l'endroit d'une hernie, à gauche.

300. Gonflement des glandes de l'aine.

Tuméfaction indolente des glandes inguinales.

Contraction douloureuse dans les glandes de l'aine.

Léger élancement dans le bubon inguinal, quand on y touche; il cause par lui-même des élancemens dans sa partie dure.

Abcès des glandes inguinales, qui rend la marche très-douloureuse, et paralyse en quelque sorte la jambe entière.

305. Mal de ventre, après de fréquentes envies, souvent inutiles, d'aller à la selle.

Tranchées avant une selle de bonne nature (au bout de quatorze jours).

En allant à la selle, douleur comme s'il s'était déchiré quelque chose dans le rectum.

Douleur comme de gerçure dans le rectum, plus qu'à l'anus, pendant deux heures, immédiatement après avoir été à la selle (au bout de quatre jours).

Douleur de gerçure à l'anus, le soir.

310. *Sentiment d'ardeur dans le rectum.*

Elancemens dans le rectum, le soir.

Elancemens dans le rectum, en toussant.

Elancemens, déchiremens, efforts de poussée dans le rectum et l'anus, en allant à la selle.

Prurit dans le rectum.

315. *Prurit à l'anus*, en allant au grand air et après avoir été à la selle.

Pression dans le rectum (au bout de sept, dix-sept jours).

Longue pression dans le rectum; le sujet ne put pas se débarrasser le ventre, quoique les matières ne fussent pas dures.

Pression sur le rectum, mais qui fait sortir très-peu de matières (sur-le-champ).

Forte pression dans le dos, de haut en bas, quand on se tient debout, et ensuite hémorrhoïdes à l'anus.

320. Pression vers le rectum, et ensuite hémorrhoïdes douloureuses à l'anus.

Pression douloureuse à l'anus, comme s'il allait y survenir une hémorrhoïde.

Hémorrhoïdes et fourmillemens dans le rectum.

Hémorrhoïdes saillantes, non douloureuses, à l'anus, et sortie d'un peu de sang à chaque selle.

Hémorrhoïdes à l'anus, qui saignent en allant à la selle.

325. Efforts continuels, qui poussent les hémorrhoïdes hors du rectum.

Les hémorrhoïdes à l'anus se gonflent (au bout de quatorze jours).

Les hémorrhoïdes à l'anus causent de la douleur.

Ardeur brûlante aux hémorrhoïdes à l'anus.

Ecoulement de sang abondant, *en allant à la selle.*

330. Selle dure, et, pendant sa sortie, ardeur brûlante dans l'anus.

Constriction de l'anus, presque tous les jours.

En allant à la selle, élancement dans le rectum, et en même temps comme une constriction spasmodique de l'anus, pendant plusieurs heures (au bout de deux jours).

Excoriation suintante à l'anus et entre les fesses, en marchant.

Selle diarrhéique, deux à trois fois par jour (les dix premiers jours).

335. Constipation (le premier jour).

Constipation non douloureuse, pendant plusieurs jours).

Forte constipation; le ventre se gonfle, et il ne sort pas de vents (au bout de trois, quatre, cinq jours).

Selles dures et peu abondantes (1).

Les matières sortent marronnées et dures.

340. Après beaucoup d'efforts, selles comme des crottes de brebis, garnies de mucus (le second et le troisième jours).

Selles coiffées de mucus.

Une sorte de dysenterie: tenesme, avec selles sanguinolentes, mal de tête et fièvre.

Sensation comme si la diarrhée allait survenir, sans

---

(1) La constipation paraît survenir pendant la réaction.

qu'elle paraisse (au bout de deux jusqu'à huit heures).

Selles fréquentes de mucosités pures, quelquefois avec des coliques et des envies pressantes (les quatre premiers jours).

345. Selles liquides, d'un blanc jaunâtre.

Odeur très-fétide des selles et des vents.

Diarrhée tous les deux jours.

Selles alternativement fermes et liquides.

Après avoir été à la selle, abattement total (au bout de neuf jours).

350. Trois à quatre selles par jour, avec frisson et sensibilité au dessous des fausses côtes (les treize premiers jours).

Constriction spasmodique douloureuse des reins à la vessie.

Pression sur la vessie.

Fréquentes envies d'uriner.

Suppression d'urine, non douloureuse, pendant plusieurs jours.

355. Fréquentes envies d'uriner, mais il ne sort jamais que très-peu d'urine.

La nuit, envies d'uriner, avec coliques dans le bas-ventre.

Le malade est obligé de se lever souvent la nuit pour uriner.

Il rend des urines froides.

360. Diabètes.

Urine très-peu abondante, trouble et de mauvaise odeur.

L'urine a une odeur très-désagréable, aigre, comme celle du cheval.

Urine d'une odeur mordicante, comme celle du tabac.

L'urine dépose un sédiment blanchâtre, et elle a une odeur très-ammoniacale (au bout de douze jours).

365. Urine très-foncée en couleur.

Urine très-foncée en couleur, qui se trouble bientôt en blanc; après qu'on a uriné, la sécheresse augmente dans la gorge.

L'urine, qui est d'abord claire, devient, après avoir reposé, comme du petit lait et fibreuse, et dépose un sédiment rouge clair, qui adhère fortement au vase (au bout de trente-trois jours).

L'urine forme un sédiment rouge.

L'urine contient beaucoup de sable d'un rouge brun (au bout de sept jours).

370. Urine entièrement brune, qui fait sur le linge des taches brunes, comme celles du café.

Le filet d'urine est mince; rétrécissement de l'urètre.

Ardeur dans l'urètre, en urinant (au bout de dix-sept jours).

Violentes douleurs brûlantes dans l'urètre, en urinant.

Vive ardeur après avoir uriné (au bout de sept jours).

375. En urinant, élancemens isolés dans le bas-ventre, immédiatement au dessus du pubis (au bout de onze jours).

Douleur cuisante dans l'urètre en urinant (au bout de vingt-quatre heures).

Urine causant la même douleur, au bout du gland, que si l'urètre était ulcéré.

L'urètre est douloureux au toucher (au bout de sept jours).

L'orifice de l'urètre est très-gonflé, en bourrelet, et d'un rouge foncé.

380. Ecoulement de mucus sanguinolent par l'urètre.

Une matière jaunâtre s'écoule de l'urètre.

Un ulcère dans l'urètre.

Le matin, dans le lit, douleur dans l'urètre pendant les érections (au bout de vingt-quatre heures).

Chaleur brûlante et élancemens dans l'urètre pendant les érections (au bout de quatre jours).

385. Les poils du pubis tombent beaucoup (au bout de trente-et-un jours).

Prurit aux parties génitales.

Beaucoup de démangeaisons aux parties génitales.

Chatouillement pruriteux, semblable à celui d'une piqûre de cousin, dans toutes les parties génitales.

Prurit au membre viril entier, surtout au gland, sous le prépuce.

390. Grande tendance à entrer en érection (au bout de cinq jours).

La nuit, érections violentes et éjaculation (au bout de neuf jours).

Erections spasmodiques, désagréables, qui durent plusieurs heures, après minuit; elles obligent le sujet à s'agiter beaucoup pendant plusieurs heures (au bout de quinze jours).

Activité continuelle de l'appétit vénérien (au bout de dix jours).

Lasciveté; abondante sortie de liqueur prostatique (au bout de cinq jours).

395. La liqueur prostatique sort toute blanche et trouble, après une selle difficile (au bout de trois jours).

Défaut de raideur de la verge.

Défaut d'appétit vénérien (1).

L'action vénérienne répétée trop tôt, même lorsque le besoin s'en fait sentir, cause une faiblesse générale, et renouvelle les anciens accidens déjà dissipés.

Eruption douloureuse au périnée.

400. Déchiremens dans les cordons spermatiques, avec sensibilité douloureuse des testicules au toucher.

Douleur tortillante dans le testicule gauche.

Douleur dans le testicule gauche comme s'il était contus.

Douleur brûlante dans le testicule gauche.

Tiraillement dans le testicule.

405. Le testicule droit est gonflé et douloureux au toucher (au bout de dix jours).

Gonflement du testicule.

Violent prurit au testicule.

Petites pustules à l'orifice de l'urètre, comme à la face interne et au bord du prépuce, qui ne tardent pas à crever, suppurent et produisent de petits ulcères chancreux : le prépuce est très-gonflé et forme une sorte de phimosis, sans rougeur inflammatoire bien prononcée. Les bords des petits ulcères sont

---

(1) Il n'est pas encore bien décidé si ce symptôme et le précédent sont seulement des effets de réaction, ou s'ils sont le produit d'une action consécutive.

plats et sans inflammation, mais causent de violens élancemens déchirans, qui deviennent surtout vifs vers le soir, durent ainsi toute la nuit, et empêchent de dormir, mais acquièrent beaucoup plus d'intensité encore vers le matin, à cause des érections.

Le prépuce est enflammé et tuméfié; il cause une ardeur douloureuse; à sa face interne, il est excorié et couvert de petits ulcères d'où s'exhale un ichor très-fétide; l'ichor tache le linge, comme du pus mêlé de sang (au bout de trente-et-un jours).

410. Elancemens vifs dans le prépuce.

Prurit au prépuce, et suintement par places, à sa face interne (au bout de vingt-huit jours).

A l'intérieur du prépuce, une éruption qui cause un prurit ardent; après qu'on s'est frotté, il survient un ulcère, de niveau avec le peau, et jaune de couleur, couvert d'un pus épais, et indolent, seulement avec un peu de rougeur tout autour.

A l'intérieur du prépuce, près du *frein*, des deux côtés, il survient des ulcères plats et jaunes, qui suintent, mais ne causent pas de douleur, et ressemblent presque à des chancres superficiels.

Fréquentes démangeaisons au gland.

415. Eruption pruriteuse au gland.

Battement et pression au gland (au bout de deux jours).

Taches rouges sur le gland, qui se couvrent d'une croûte.

Sur la couronne du gland, plusieurs taches d'un brun rouge, douloureuses et grandes comme des lentilles.

Suintement du gland (gonorrhée du gland).

420. A la couronne du gland, dix à douze petites

excroissances couleur de chair (au bout de vingt-quatre jours), qui, au bout de quelques jours, commencent à se rapetisser, en exhalant une humidité fétide, et saignent lorsqu'on y touche.

Il se forme sur le gland un ulcère un peu enfoncé, à bords élevés, livides, extrêmement sensibles.

Il se forme à la couronne du gland plusieurs petits ulcères plats, qui ont un bon aspect, mais fournissent un pus de mauvaise odeur (au bout de vingt-neuf jours).

Les règles paraissent huit jours trop tôt (au bout de dix-neuf jours).

Pression dans le bas-ventre et douleurs au sacrum pendant les règles.

425. Pendant les règles, constriction qui se dirige vers les parties génitales.

A l'apparition des règles, violentes douleurs au sacrum, pendant une heure (au bout de quarante-huit heures).

Pendant les règles, faiblesse si grande, qu'elle prive de la parole et de la respiration, et qu'elle oblige à se coucher (au bout de dix-sept jours).

Flueurs blanches; écoulement muqueux, couleur de chair, *par le vagin* (au bout de vingt-quatre heures et de vingt-cinq jours).

Écoulement par le vagin d'un liquide brun et d'odeur putride.

430. Dans le vagin, un ulcère qui est de niveau avec la peau, fournit un pus jaune, et cause un prurit ardent et douloureux (1).

---

(1) Le foie de soufre le guérit.

Obstruction du nez.

La nuit, jusqu'au matin, violent coryza sec (au bout de seize heures).

Coryza sec (au bout de quelques jours).

Coryza sec, avec obstruction des narines; le mucus nasal ne sort par la bouche qu'en descendant de l'ouverture postérieure des fosses nasales.

435. Coryza sec, avec sécheresse dans la gorge et le nez, et inflammation des ailes du nez, qui sont gonflées (au bout de cinq jours).

Éternuemens fréquens et violens (au bout de quelques heures).

Le matin et le soir, éternuement violent, sans coryza (au bout de vingt-huit jours).

Éternuemens fréquens, fourmillement dans le nez, et sensation semblable à celle qui aurait lieu, s'il allait survenir une hémorrhagie nasale.

Disposition au coryza pendant plusieurs jours.

440. Éternuemens à plusieurs reprises dans la journée, et sortie d'une grande quantité de mucus nasal.

Violent coryza fluent (au bout de deux jours).

Coryza fluent extrêmement fort, avec enrouement considérable, toux, et élancemens dans la gorge à chaque effort de toux (au bout de douze jours).

Violent coryza, avec mal de tête (au bout de quatre jours).

Coryza, avec sensation d'excoriation aux narines.

445. Coryza et toux (au bout de neuf jours).

Violent coryza, avec un peu de toux (au bout de quarante-huit heures).

Toute la gorge est âpre et rude comme une râpe, ce qu'on sent non en avalant, mais en respirant;

en même temps, oppression de poitrine et coryza fluent.

En lisant à haute voix, grattement dans la gorge et sensation qui excite à tousser.

Dans la trachée artère, vive sensation de grattement (au bout de neuf jours).

450. Enrouement.

Enrouement (au bout de quelques heures et de deux jours).

Sensation de constriction dans la gorge, qui excite à tousser, surtout la nuit, pendant le sommeil.

Toux fréquente (au bout de trois et de quatre jours).

Toutes les fois qu'on tousse, pression dans la tête.

455. Chatouillement qui excite à tousser, avec sensation d'érosion dans la gorge.

En toussant, élancemens dans la gorge.

Douleur dans la poitrine, causée par la toux.

Élancemens dans le sacrum en toussant.

En toussant, douleur dans la poitrine, comme si elle était excoriée, ou s'il y avait quelque chose de malade dedans.

460. Le sujet rend, par la toux, du sang noir, et il en mouche aussi.

Après un gargouillement bruyant dans la trachée-artère, toux le matin, au lit, avec crachats sanguinolens; puis sentiment de malaise, froid, etc.

Crachement de sang noir, coagulé, après des efforts de toux.

Crachats jaune, de saveur amarescente.

A chaque respiration, douleur dans la poitrine, comme si elle était excoriée intérieurement.

465. En se penchant, respirant profondément et se

haussant beaucoup, élancemens et douleurs dans les deux côtés de la poitrine, comme s'ils étaient ulcérés en dedans.

Élancemens dans le côté de la poitrine, avec nausées.

Un élancement vif à travers les poumons, dans la matinée.

En haut et en dedans des côtes droites, élancement violent qui se dirige vers le bas-ventre et le dos.

Élancement dans le côté droit de la poitrine et l'omoplate (au bout de quinze jours).

470. Élancemens comme à l'extérieur de la poitrine.

Tiraillemens et élancemens au sternum.

Violente pression sur la poitrine, depuis la fossette du cou jusqu'à celle du cœur, le matin de très-bonne heure (au bout de quatre jours).

En avant, aux côtes, douleur semblable à celle que produiraient une compression et une fracture, qui se fait sentir aussi en respirant.

Le matin, après de nombreux rapports à vide, douleur compressive dans le côté droit de la poitrine, pendant une demi-heure (au bout de seize jours).

475. Douleur spasmodique dans la partie antérieure de la poitrine et dans le dos, qui interrompt le sommeil.

Dans le côté droit de la poitrine, constriction douloureuse, qui se fait sentir surtout quand on est assis.

Dans le côté gauche de la poitrine, au dessus du cœur, constriction douloureuse, qui gêne la respiration (au bout de vingt-sept jours).

Constriction spasmodique douloureuse dans les

muscles de la partie supérieure et droite de la poitrine; la douleur oblige le sujet à se coucher ployé en deux, pendant quelques minutes (au bout de vingt-six heures).

Tiraillement spasmodique dans la poitrine.

480. Retrécissement dans la poitrine.

Oppression de poitrine; respiration courte, anxieuse, gênée.

La poitrine est comme pleine (au bout de vingt-quatre heures).

Mucus très adhérent dans la poitrine.

Respiration haletante.

485. En respirant, bruissement stertoreux dans la poitrine.

Oppression de poitrine, qui permet à peine de reprendre haleine (au bout de vingt-deux jours).

Il survient de l'asthme quand ou va au grand air.

Le matin, gêne de la respiration telle qu'on peut à peine inspirer (au bout de trente jours).

En marchant (doucement), suspension subite de la respiration et battemens de cœur.

490. Asthme, comme produit par l'afflux du sang vers la poitrine (au bout de vingt-quatre heures).

Afflux du sang vers la partie supérieure de la poitrine.

Afflux abondant de sang vers le cœur, d'où anxiété dans cette région (au bout de douze jours).

Le matin, chaleur au haut de la poitrine, qui reparaît plusieurs fois dans la journée.

Sensation de chaleur dans la poitrine.

495. Pression dans le côté gauche de la poitrine, comme si le sang ne pouvait traverser le cœur.

Battemens de cœur, le soir, dans le lit (au bout de trois jours).

Sensation de constriction à la région du cœur, d'où résulte de l'anxiété, qui cesse dès que le cœur donne une forte pulsation.

Violens battemens de cœur par momens (pendant la diarrhée).

Respiration très-faible et lente; le sujet peut rester une minute sans respirer (au bout de trente-six heures).

500. Excoriation dans le pli au dessous des seins.

Douleur gravative au sacrum.

Tension douloureuse au sacrum, qui ne permet pas de faire une inspiration profonde.

Douleur dans le dos après le moindre refroidissement.

Forte douleur brûlante dans le dos.

505. Déchirement et élancement dans le dos et la poitrine, en se remuant, surtout la nuit.

Élancement violent et soutenu dans les vertèbres dorsales, en se tenant debout.

Pincement dans les chairs du dos, pendant le repos et le mouvement (au bout de vingt-quatre heures).

Douleur tiraillante dans le dos, le soir.

Raideur dans l'épine du dos.

510. *Douleur entre les omoplates* (au bout de deux, de trois jours).

Pincement entre les omoplates, semblable à celle que produiraient des tenailles.

De temps en temps, un élancement entre les omoplates, qui secoue chaque fois le sujet.

Pas de fermeté ou de soutien à la nuque.

Raideur de la nuque (au bout de vingt-quatre heures).

215. Tension douloureuse dans les muscles de la nuque.

Prurit à la nuque (au bout de trente heures).

Craquement dans les vertèbres du col.

Prurit au col, en allant au grand air (au bout de vingt-quatre heures).

Tension et constriction très-désagréables dans les épaules et les bras, qui collent ceux-ci au corps.

520. Sensibilité douloureuse des glandes axillaires droites toute la matinée (au bout de trois jours).

Une glande gonflée dans l'aisselle.

Gonflement douloureux et inflammation des glandes axillaires (au bout de quatorze jours).

La sueur des aisselles devient fétide, d'odeur très-désagréable (au bout de quatre jours).

Vives démangaisons sous les bras.

525. Le bras gauche est comme luxé; on ne peut le porter ni en avant ni en arrière (au bout de dix-huit jours).

Tiraillemens dans le bras et la main, comme s'ils étaient luxés (au bout de douze jours).

Pression dans le bras droit (au bout de trente-sept jours).

Douleur sourde de lassitude et sorte de tremblement dans les muscles de tout le bras (au bout de vingt-quatre heures).

Douleur dans le bras droit, comme s'il était brisé (au bout de quatre jours).

530. La nuit, le bras droit s'engourdit.

Douleur tiraillante dans les deux bras.

Tiraillemens dans les os des bras.

Douleurs dans les articulations du bras gauche.

Déchirement dans le bras, surtout quand on le remue, ce qui trouble aussi le sommeil (au bout de neuf jours).

535. Convulsion non douloureuse dans les muscles du bras, le deltoïde surtout, pendant toute la journée.

Douleurs de brisure dans le bras; on ne peut le soulever tant la douleur est vive, et la main devient froide.

Tiraillemens et secousses dans les bras et les doigts (au bout de trois jours).

Déchirement dans l'articulation du coude, d'où une convulsion s'étend en rayonnant jusqu'au poignet, pendant plusieurs minutes (au bout de quatre heures et demie).

Sentiment de chaleur dans les deux avant-bras.

542. Tremblement qui dure long-temps et sans interruption dans l'avant-bras et la main (1).

Tiraillement le long des os, dans la profondeur des muscles de l'avant-bras (au bout de vingt-huit jours).

Déchirement dans l'avant-bras et la main gauches; ces parties sont douloureuses au toucher.

Tiraillemens dans les mains (le second jour).

Déchiremens dans l'articulation de la main gauche.

545. Déchirement autour du poignet.

Douleur de brisement dans l'articulation de la main.

---

(1) Par l'emploi à l'extérieur.

Douleur comme de pression dans le poignet droit.

Tiraillement dans les mains (au bout de trente heures).

Les mains sont très froides.

550. Engourdissement des mains, le matin, dans le lit.

Mains très-froides, avec mauvaise humeur extrême.

Tremblement des mains.

Enflure des mains, avec engelures et prurit dans les tumeurs (à la fin d'avril).

Grandes taches et élévations bleues aux deux mains, qui démangent, surtout la nuit.

555. Eruption aux mains et entre les doigts, avec ardeur prurileuse, qui se dissipe par le frottement.

Gonflement douloureux d'une des articulations des doigts.

Elancemens dans les articulations médianes des doigts : on ne peut les ployer sans douleur.

Tension douloureuse dans les articulations médianes des doigts, quand on les remue.

Engourdissement des doigts à l'air froid.

560. Ardeur douloureuse dans les doigts de la main gauche.

Ampoule pleine de pus à l'extrémité du pouce.

Douleur tiraillante dans l'articulation supérieure du pouce et dans la main elle-même, en s'endormant et s'éveillant (au bout de deux jours).

Fréquentes douleurs tiraillantes dans les tendons extenseurs du doigt indicateur, en avant.

Douleur de brisement dans le petit doigt de la main gauche.

565. *Pression et tension douloureuses dans l'articulation coxo-fémorale droite*, en se levant de dessus

une chaise, et en commençant à marcher, comme si la tête du fémur allait se luxer (au bout de trois, de quatre jours).

L'enfant boite et ne peut marcher que sur les orteils.

Douleur comme lancinante dans la tête du fémur droit.

Au dessous de l'articulation fémorale gauche, abcès qui cause une tension douloureuse.

Douleur à la région des muscles fessiers droits.

570. Excoriation au haut de la cuisse, en dedans, le long du scrotum.

Prurit en haut, entre les cuisses.

Tiraillement douloureux dans les deux cuisses; tout près du ventre (au bout de huit jours).

Tiraillement depuis les fesses jusque dans le pied.

Douleur tiraillante dans la jambe droite.

575. Tiraillement dans les muscles de la cuisse, comme si un poids y était attaché.

Tiraillement et déchirement dans la cuisse, à partir du genou, qui se fait sentir en s'asseyant, et se calme quand on est assis.

Déchirement à partir du genou, vers la jambe, en marchant.

Brisement dans la cuisse gauche.

Brisement des jambes, comme à la suite d'une trop grande fatigue.

580. Pesanteur des jambes, douloureuse surtout quand on est assis.

Fourmillement dans les cuisses.

Constricton spasmodique dans le milieu de la cuisse et au dessous des deux mollets, fréquemment repétée dans la journée; tension comme si ces parties étaient serrées avec un lien.

Douleur compressive au bas et en dedans de la cuisse, au dessus du genou, qui rend la jambe faible et raide (au bout de trois jours).

Douleur pulsative dans les cuisses, comme si elles étaient ulcérées en dedans, et tellement sensible qu'on ne peut même pas toucher légèrement aux parties, qui sont tantôt chaudes et tantôt froides (au bout de six jours).

585. Sensation de chaleur, avec lassitude, dans les articulations des jambes.

Froid et sensibilité au froid dans toute la jambe droite (au bout de deux heures).

Violent tiraillement dans les genoux, qui se termine par une convulsion (au bout de quelques heures).

Tiraillement dans les jambes, jusqu'aux genoux.

Constriction douloureuse dans le genou.

590. Tension douloureuse dans le genou, en se remuant.

Elancement dans le genou droit, en se tenant debout.

Sensation comme d'enflure au creux du jarret, en marchant au grand air.

Le creux du jarret est très-tendu et comme serré par un lien, tout l'après-midi (au bout de soixante-douze heures).

Elancemens dans le creux du jarret, la nuit.

595. Elancemens dans les genoux.

Douleur dans la rotule gauche, qui permet à peine de monter et moins encore de marcher (au bout de onze jours).

Douleur du genou, comme s'il était luxé, surtout en descendant un escalier.

La rotule cause de la douleur, comme si elle était luxée ou brisée, en marchant et surtout en descendant un escalier ; la douleur diminue peu à peu quand on marche sur un sol plat, et cesse même pour quelque temps : la rotule est même douloureuse et le genou craque par une forte flexion (au bout de quarante-huit heures).

Tiraillement dans le milieu du mollet, pendant le repos et le mouvement, qui dégénère quelquefois en secousses spasmodiques très-rapprochées les unes des autres; ces accidens reviennent par accès fréquens, pendant deux heures (sur-le-champ).

600. La nuit, crampe violente dans le mollet.

Crampe dans le mollet, le matin.

Violente crampe dans le mollet, en étendant le pied (en mettant des bottes).

Crampe violente dans le mollet, en retirant la jambe.

Douleur de crampe dans les muscles et les tendons de toutes les parties inférieures de la jambe ; elle est continue et sensible aussi au toucher.

605. Grande faiblesse et lassitude à la partie inférieure de la jambe, après avoir peu marché.

Douleur comme de paralysie dans toute la jambe, qui est si lasse et si pesante qu'on ne sait où la mettre; elle ne se fait sentir que dans l'état de repos, et non en marchant.

Froid continuel aux pieds, jusqu'aux mollets, dans la journée.

Froid glacial aux pieds et aux jambes, vers midi.

Tiraillement dans les jambes jusqu'aux genoux.

610. Tiraillement dans la partie supérieure de la jambe droite (au bout de neuf heures).

Le matin, déchirement dans le pied droit.

Déchirement dans le pied gauche.

Déchirement dans la jambe droite (au bout de onze heures).

Déchirement dans le talon.

615. Élancement et déchirement dans le pied droit.

Élancement dans les chevilles.

Dans les chevilles et dans le pied, pesanteur en marchant et en montant, comme si ces parties avaient été serrées avec force.

Craquement dans l'articulation du pied, en marchant.

Après la marche au grand air, enflure considérable des pieds.

620. Douleur dans le gras du petit orteil, en marchant.

Engelures aux gros orteils.

Engelures aux orteils

Vive ardeur, le soir, dans le lit, sous l'ongle du gros orteil gauche.

Violente sueur à la plante des pieds, qui excorie le gras des orteils et les orteils mêmes, avec douleur lancinante, comme si l'on marchait sur des épingles.

625. Sueur froide aux pieds.

Froid aux mains et aux pieds (au bout de deux jours).

Froid de la peau du corps entier.

Sensation de fraîcheur au corps et à la tête pendant deux heures, sans cause.

L'exercice en voiture dissipe la plupart des accidens.

630. Douleur dans l'omoplate droite et dans la région rénale, en marchant au grand air.

Forte pression sur l'estomac et la région précordiale, en allant au grand air.

Le sujet se refroidit très-aisément, ce qui lui donne des douleurs dans le dos.

Il est très-sujet à se refroidir.

Le soir, quand il est exposé à un vent frais, la partie faible se refroidit fort aisément, ce qui y détermine des douleurs tiraillantes

635. *Tiraillement dans tous les membres*, qu'on soulage en les tournant et les étendant.

Pandiculations fréquentes.

Déchiremens et tiraillemens par tout le corps.

Tiraillemens qui remontent des pieds jusque dans le dos, en se remuant.

Une sorte de tiraillement et d'ardeur dans les membres.

640. Chaleur brûlante dans les articulations.

On éprouve, dans toutes les articulations, la même sensation que si l'on s'était fatigué à courir.

Convulsions et déchiremens dans les articulations.

Convulsions dans toutes les parties du corps.

Pendant le sommeil à midi, convulsion et détirement dans les membres, qui réveille deux fois.

645. Douleurs dans les nœuds artritiques, qui, jusqu'alors, étaient indolens.

Douleur dans tous les membres, ayant l'air de siéger dans les os.

Raideur spasmodique du dos et de tout le corps, le soir.

Sentiment comme de tension dans la tête et dans tout le corps.

Douleur d'engourdissement dans le bras et la jambe gauches (au bout de vingt-quatre heures).

650. Accès, deux fois par jour; d'abord, tiraillement dans le dos, qui, le long des côtes, arrive jusqu'à la fossette du cœur, où, après un tournoiement, la sensation se dissipe au milieu de rapports.

Accès, plusieurs jours de suite; l'après-midi, mal de tête, suivi de nausées et d'anxiété; la nuit, vomissement avec syncope et diarrhée, alternant ensemble pendant plusieurs nuits.

Chaleur dans les yeux, douleur au sacrum et grande anxiété.

De temps en temps, des douleurs passagères.

Accès : *Plusieurs fois par jour, des bouffées de chaleur, avec moiteur des mains.*

655. Le soir, avant d'aller coucher, nausées et chaleurs passagères.

Très-souvent dans la journée, des chaleurs passagères.

Chaleur passagère aux joues, sans soif (au bout de trente heures).

Augmentation permanente de la chaleur du corps, le jour et la nuit, comme si l'on avait pris des liqueurs spiritueuses, avec grande disposition à transpirer.

Sensation continuelle de chaleur dans tout le corps, sans sueur; jour et nuit, le sujet ne peut souffrir presque aucun vêtement, et il recherche l'air frais.

660. Souvent de la chaleur au visage et aux mains, avec beaucoup de lassitude dans les membres.

Bouillonnement du sang et lassitude dans les membres.

Le sujet est de suite très-échauffé par un temps

chaud et après un léger exercice (au bout de vingt-trois jours).

Un léger mouvement occasione des battemens de cœur et de la sueur (au bout de cinq jours).

Peu après le dîner, le moindre mouvement échauffant donne des battemens de cœur (au bout de sept jours).

665. Sueur plus abondante et de mauvaise odeur, quand on se livre à des travaux mécaniques.

Sueur acide et d'une odeur très-désagréable, comme l'urine de cheval.

Éruption de boutons.

Furoncles fréquens, très-gros, surtout à la jambe.

L'ulcère saigne beaucoup lorsqu'on le panse (au bout de six jours).

670. Dans l'ulcère et autour, élancemens passagers, mais plus encore d'ardeur brûlante, comme après avoir touché des orties.

Douleur lancinante dans l'ulcère, surtout les premiers jours.

Élancemens pruriteux par tout le corps; l'action de se gratter produit de gros tubercules sous la peau.

Violent prurit dans les creux des jarrets et les plis des bras.

Prurit sur tout le dos (au bout de sept jours).

675. Violent prurit au bout du coude, sur la rotule et sur le coude-pied.

Prurit dans les mamelons.

Picotement et *élancement dans le mamelon.*

Pesanteur de la tête et des jambes.

Le matin, dans le lit, pendant le plus grand repos, sensation dans les articulations, comme si les membres étaient lourds de fatigue.

680. Le matin, grande sensibilité dans toutes les articulations, sans douleur marquée.

Tout le corps est comme faible, sensible, tremblant.

Tremblement par tout le corps.

Grande faiblesse et paresse; le sujet est comme totalement épuisé; il lui semble que tout son corps est brisé, quand il s'asseoit et qu'il marche.

Sensation dans les muscles du corps, comme lorsqu'on revient à soi après une grande fatigue.

685. Faiblesse et brisement dans toutes les articulations, comme après une grande fatigue (au bout de quelques jours).

Sensation comme de brisement dans tous les membres; le sujet peut à peine se toucher au bras et à la jambe.

Le matin, après s'être levé, jusqu'à dix heures, grand épuisement.

Le sujet est comme paralysé de tous ses membres (au bout de cinq jours).

Il est lourd et se remue difficilement (au bout de vingt-quatre heures).

690. Lassitude extrême, vers midi.

Après midi, grande lassitude qui se dissipe le soir.

Lassitude telle que tout le corps tremble.

Faiblesse dans toutes les articulations (au bout de vingt-trois jours).

L'esprit et le corps sont comme détendus.

695. Maigreur extraordinaire.

Le sujet maigrit (au bout de quelques jours).

Il se sent comme malade par tout le corps (au bout de vingt-trois jours).

Malaise général, avec faiblesse dans les articulations

et chaleur dans la tête (au bout de vingt-deux jours).

Pendant toute la journée, sensation comme si on allait se trouver mal.

700. Le matin, après s'être levé, grande tendance pendant quelques heures encore à se rendormir.

Somnolence dans la journée (au bout de quatre, de vingt-quatre heures).

Lassitude et envies de dormir toute la journée (au bout de trente-deux jours).

Assoupissement dans la journée.

Somnolence vertigineuse; on dormirait presque debout et en marchant; on éprouve en même temps une douleur tiraillante dans la peau de la partie interne de la cuisse.

705. Le sujet a passé plusieurs nuits sans pouvoir s'endormir, et son sommeil n'a été que de l'assoupissement.

Il ne peut pas, la nuit, s'endormir avant une heure.

Il n'a pas pu dormir les trois premières nuits, seulement par défaut de sommeil.

Il se réveille de trop bonne heure la nuit, et ne peut plus ensuite se rendormir.

Il s'éveille le matin vers quatre heures, et ne se rendort plus ensuite.

710. *Il s'éveille toutes les nuits vers deux heures, et ne peut plus se rendormir, quoique d'ailleurs il ne ressente rien.*

Il s'éveille la nuit, vers une heure, et ne peut plus se rendormir; rien ne lui manque cependant; il sue seulement au côté gauche de la tête et du cou.

Il s'éveille la nuit, presque toutes les demi-heures (la seconde nuit).

Le sommeil est souvent interrompu la nuit ; le sujet se réveille huit à dix fois.

Agitation et *insomnie la nuit*, jusqu'à quatre heures du matin ; le sommeil est accompagné de rêves fatigans.

715. Il s'éveille souvent la nuit, et il est ensuite long-temps sans pouvoir se rendormir.

Fréquens réveils la nuit ; le sujet ne fait que se retourner.

Sommeil agité, qui ne repose pas.

Le sommeil est fort agité ; on s'endort tard, s'éveille souvent, et rêve beaucoup, de choses effrayantes.

La nuit, réveil pour boire et pour uriner.

720. Soif pendant la nuit (au bout de treize jours).

Le sujet est réveillé deux ou trois fois la nuit par le mal de tête, et il est ensuite deux ou trois heures sans pouvoir se rendormir.

Il s'éveille la nuit avec mal à l'estomac (au bout de cinquante heures).

Fréquens réveils la nuit, avec de l'agitation dans le bas-ventre.

Le matin, en s'éveillant, pression à l'estomac et dans le dos.

725. La nuit, sommeil agité et coliques.

Sommeil interrompu dans la nuit par la gêne de la respiration.

La nuit, spasmes dans le bas-ventre.

Avant minuit, toux sèche en dormant, dont le sujet ne s'aperçoit pas.

La nuit, élancement tantôt dans la poitrine, tantôt dans le dos.

730. Après minuit, douleurs spasmodiques dans la poitrine et vis-à-vis dans le dos, qui augmentent par l'inspiration.

La nuit surtout, déchirement dans les jambes.

La nuit, élancemens violens dans la cuisse droite.

La nuit, afflux du sang vers la poitrine et vers le cœur.

La nuit, peu après s'être endormi, cauchemar.

735. Cauchemar : oppression, avec anxiété, aussitôt après s'être endormi.

Rêves si inquiétans la nuit, que tous les artères battent quand on se réveille.

Le matin, en s'éveillant, tremblement par tout le corps.

Le matin, en s'éveillant, agitation intérieure, surtout dans les bras.

La nuit, dans le lit, anxiété comme si on avait des battemens de cœur, avec nausées, sans envies de vomir ; le sujet ne peut rester au lit; cependant il ne sentait pas de battemens de cœur avec la main; cet état dura deux heures.

740. La nuit, beaucoup de rêvasseries.

Le soir, dans le lit, le sujet croit voir beaucoup de formes fantastiques, qui vont et viennent, disparaissent et reparaissent, se rapetissent et grandissent; en même temps froid.

En s'endormant, secousse générale, comme par l'effet d'une frayeur.

Rêves inquiétans et réveil en sursaut par une vive frayeur.

Sommeil inquiet, avec gémissemens.

745. Anxiété la nuit.

Rêves qui causent de l'anxiété la nuit, et pendant lesquels le sujet crie.

Rêves de cadavres.

Rêves effrayans.

Rêves qui inspirent de la terreur.

750. Rêve affligeant pendant toute la nuit, qui reprend lorsqu'on se rendort après s'être éveillé.

Rêve d'abord agréable, puis affreux.

La nuit, froid à la peau, par tout le corps.

La nuit, chaluer sèche (au bout de huit jours).

Insomnie la nuit, à cause de la grande chaleur qu'on éprouve.

755. La nuit, beaucoup de chaleur, surtout dans les cuisses.

La nuit, il semble que l'on éprouve de la chaleur dans le sang, surtout aux mains, ce qui ne permet pas de dormir beaucoup.

Le sujet est souvent éveillé, dans la nuit, par une chaleur générale sans sueur, *avec soif vive*, à cause de la sécheresse du fond de la gorge : il est obligé de se retourner souvent dans le lit (au bout de quatre-vingts heures); la soif dura vingt heures.

Sueur nocturne, pendant vingt jours de suite (au bout de dix jours).

Sueur toutes les nuits.

760. Sueur nocturne, dans le cours de laquelle on est éveillé par des idées agréables (au bout de sept jours).

Sueur nocturne, aux pieds surtout.

La nuit, sueur sur la poitrine.

Le sujet ne sue, la nuit, que des parties sur lesquelles il est couché.

Sueur le matin (au bout de quinze jours).

765. Sueur aussitôt qu'on a mis la couverture sur soi.

Le soir, avant de se coucher et quand on entre dans le lit, froid par tout le corps, pendant un quart d'heure.

Frissonnemens, surtout le soir.

Frissons fréquens, surtout dans la matinée.

Le soir, froid interne continuel, avec chaleur extérieure du corps, que le sujet ne sent pas, puisqu'il s'approche du feu, et céphalalgie, comme si la tête était fortement serrée par un lien.

770. Violente fièvre, avec froid, surtout dans le dos; le sujet ne peut se réchauffer, et cependant il a chaud en dedans.

Le soir, froid et frissonnemens, puis chaleur passagère, avec sécheresse dans la gorge.

Depuis le moment où il se met au lit, le soir, jusqu'à minuit, froid (en août), puis chaleur sèche aux jambes, à la tête et au corps.

Etat fébrile; alternatives de froid aux mains et de chaleur à la tête.

Fièvre: l'après-midi, froid, pendant une heure; ensuite chaleur pénétrante pendant un quart d'heure, à laquelle succède, pendant deux heures, une sueur des plus abondantes; point de soif, ni dans le froid, ni dans la chaleur (au bout de quatre jours).

775. Fièvre éphémère; après avoir été long-temps en voiture à un grand vent (refroidissement), froid pendant trois heures, puis chaleur pendant six heures, avec sueur énorme (au bout de trente-six jours).

Fièvre; au grand air, après midi, froid, pendant une heure et demie; ensuite, dans le lit, chaleur sèche, avec rêvasseries dans un état de demi-som-

meil, sans sommeil véritable; le matin seulement, sueur et sommeil (au bout de vingt jours).

D'abord chaleur sèche, puis froid intense, le matin, dans le lit (au bout de douze heures).

Le soir, grande chaleur à la face, avec froid glacial aux mains, sans soif (au bout de trois jours).

Chaleur passagère dans les joues, avec soif (au bout de quelques heures), et le soir suivant, beaucoup d'assoupissement.

780. Sueur nocturne aigrelette, plusieurs nuits de suite.

Le matin, après être sorti du lit, beaucoup de mauvaise humeur et de malaise.

Le matin, en se levant, grande mauvaise humeur.

Mauvaise humeur, humeur chagrine.

Mauvaise humeur, le matin, en s'éveillant.

785. Grande mauvaise humeur et mécontentement de soi-même.

Mauvaise humeur à la moindre bagatelle, mécontentement de soi-même quand on fait mal quelque chose.

Mauvaise humeur, irritabilité.

Rancune, insensibilité aux excuses (au bout de quatre jours).

790. Tristesse, sans douleur proprement dite.

Grande envie de pleurer, sans cause.

Abattement d'esprit : le sujet est comme abattu et enfoncé dans ses pensées.

Un événement désagréable, depuis long-temps passé, lui revient à l'esprit, sans qu'il puisse l'en chasser; de temps en temps il se réveille en quelque sorte de son rêve, en éprouvant de la frayeur, mais il y

retombe, quelque effort qu'il fasse pour n'y plus songer.

Il ne peut pas se débarrasser d'idées *tristes*.

795. Mélancolie des plus violentes et angoisses.

Inquiétudes, toute la journée.

Anxiété, avec élancemens sur le cœur et croyance qu'on est dans le délire, ce qui n'est pas cependant, avec froid du corps et tendance à se laisser tomber.

Un orage inspire plus de crainte qu'à l'ordinaire (au bout de quinze jours).

Le sujet se figure qu'il va bientôt mourir, quoiqu'il ne soit pas malade de corps.

800. Mécontentement, mépris de la vie.

Indifférence, absence de toute disposition à la joie.

Satiété de la vie.

Humeur versatile, tantôt gaie, tantôt triste (au bout de seize heures).

FIN DU PREMIER VOLUME.

Dit Lucinde ; vous n'êtes pas
» Pamphile - ? Non. - Seigneur, Hélas!
» Je vous demande le trépas!
» Percez ce cœur faible & trop tendre,
» En proie aux regrets déchirants.
» A Pamphile j'ai cru me rendre....
» — Je ſuis ſon ami — ... Je me rends!
Elle dit ; préſente l'ivoire
De ſes bras aux fers du Vainqueur,
Et le ſuit. Soudain la Victoire
Change de parti : la Terreur
Preſſe les Fantaſſins Femelles
Et, pour fuir, leur donne des ailes.

ENCOURAGÉ par ce ſuccés,
Un gros de Courtiſans français
Tente d'eſcalader la place:
La plus part de ces Combattants

Paris. — Imprimerie de Cosson.